

# Les relations féminines de Sainte-Beuve et sa vie sentimentale

M<sup>me</sup> Victor Hugo et M<sup>me</sup> d'Arbouville

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres  
de l'Université de Neuchâtel  
pour obtenir le grade de docteur ès Lettres  
par

**ALY A.-K. DARWICHE**

1961

Imprimerie E. Moser & Fils S.A. Neuchâtel

La Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel,  
sur le rapport de M. Ch. Guyot, professeur à l'Univer-  
sité de Neuchâtel et de M. P.-O. Walzer, professeur  
à l'Université de Berne, autorise l'impression de la  
thèse présentée par Aly A.-K. Darwiche, en laissant  
à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 5 mai 1961.

Le Doyen :

F. Brunner.

**Les relations féminines de Sainte-Beuve  
et sa vie sentimentale**

(M<sup>me</sup> V. Hugo et M<sup>me</sup> d'Arbouville)

*Vivre deux ans consécutifs en Suisse, dans ce cadre unique de beauté et de sérénité, qui procure à l'intellectuel toute tranquillité et une indépendance bienfaisante, n'est pas donné à tout le monde. C'est une chance, et elle m'a été offerte par l'Université d'Ain-Chams (d'Héliopolis) à laquelle je suis attaché depuis onze ans. Entrepris pour cette Université, poursuivi et terminé grâce à son encouragement, mon ouvrage est à son égard un témoignage de reconnaissance.*

*C'est Monsieur Pierre Moreau, professeur à la Sorbonne, qui m'a proposé de choisir Sainte-Beuve comme sujet de thèse et m'a aidé à comprendre le caractère de cet homme infiniment ondoyant. Jamais ses encouragements ne m'ont fait défaut. Envers ce Maître éminent, j'ai contracté une dette que mes remerciements ne peuvent acquitter.*

*Je n'ai dû qu'à Monsieur le Professeur Charly Guyot la force de poursuivre et de mener à terme cette étude. Il était normal que, dès mon arrivée en Suisse, je m'adresse à lui, connaissant les travaux de grande valeur qu'il a consacrés à l'illustre critique. Je tiens ici à le remercier bien vivement du temps qu'il a bien voulu m'accorder et des précieux conseils qu'il m'a prodigués.*

*Mes remerciements s'adressent aussi, avec la plus vive gratitude, à Monsieur P.-O. Walzer, professeur à l'Université de Berne, qui a bien voulu examiner mon ouvrage. Je n'oublierai jamais l'accueil éminemment aimable qu'il m'a réservé, ni ses remarques, fort judicieuses, qui ont été pour moi d'un grand intérêt.*

*A la mémoire  
de mes parents*

## Introduction

Hortense Allart, qui fut l'une des femmes les plus intelligentes et plus cultivées de son temps, écrivait le 15 mars 1846 à Sainte-Beuve : « Vous êtes... un de ces hommes divins dont on n'a pas toujours le secret » (1). Mais si la complexité du caractère de cet homme intriguait et même déconcertait souvent ses contemporains, il faut reconnaître que les études qui lui sont consacrées ne sont pas encore parvenues à percer complètement ce « secret ». Les critiques en sont parfaitement conscients. Léon Séché écrivait : « Sainte-Beuve est un sujet qu'on ne saurait épuiser, tant il est complexe et multiple » (2). Plus récemment, B. Munteano notait qu'« ... il existe un « cas » Sainte-Beuve, toujours pendant que l'on n'est pas près de résoudre et qui, par là, ne cesse d'intéresser spontanément » (3), et Julien Cain, que « ... depuis plus de trois quarts de siècle, se renouvelle périodiquement le procès de Sainte-Beuve » (4). Et, tout dernièrement, Pierre Moreau écrivait : « S'il est un homme que l'on puisse trouver dans son œuvre, et qui pourtant toujours échappe, c'est bien celui-ci » (4b). Certes, ce dernier avoue qu'« avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de [son] nom, que d'hommes sont déjà morts en [lui] » (5), mais la difficulté de sonder son âme ne provient pas uniquement de la mobilité de son caractère. Ce « poseur de points d'interrogation » selon le mot d'Arsène Hous-saye (6), cet observateur sagace qui déclare à Mme d'Arbouville qu'à aucun moment de sa vie, il n'a cessé et ne cesse « de voir la planche sous le tapis, la latte et le galetas sous le plafond doré. » (7), cet amateur d'âmes qui ne craint pas de révéler ceci à Mme Caroline Olivier : « J'ai toujours vécu chez les autres, j'ai cherché toujours mon nid dans leurs âmes, et ce n'est pas maintenant que je changerai. » (8). ... cet homme est responsable, dans une large mesure, de l'incertitude dans laquelle il plonge les biographes, et sa responsabilité est d'autant plus grande que sa préméditation est nette. Lui, qui « put, à certain

moment, se dire insaisissable à lui-même », (9) fit en sorte que l'énigme de sa nature ne fût pas facilement résolue après sa mort. Au lieu d'aider les curieux (sûrement moins habiles que lui) à le saisir, il a tenu, par je ne sais quel paradoxe, à leur compliquer la tâche. On dirait qu'il était trop conscient de ses dons exceptionnels de fouilleur d'âmes pour laisser la sienne s'offrir avec la même facilité et la même docilité que celles où il avait « niché » sans se heurter à la moindre résistance. S'il avouait à ses contemporains : « Plus on approche les hommes vraiment distingués et de grand esprit, plus on trouve en eux la source. Moi, au contraire, j'ai besoin de me dérober » (10), il souhaitait que sa mémoire aussi laissât dans la perplexité ceux qui chercheraient à le connaître, et exprimait à ses biographes futurs cet ultime vœu : « Ne me demandez pas ce que j'aime et ce que je crois, n'allez pas au fond de mon âme » (11).

Avouons tout de suite, pour notre part, que nous ne prétendons pas avoir révélé définitivement le secret de cet esprit et de cette âme si complexes. Nous ne pouvons qu'être modeste après les Séché, les Munteano, les Cain, les Moreau, dont nous adoptons, pour l'essentiel, les opinions. Toutefois, nous espérons avoir apporté quelque lumière sur certains points touchant le caractère et la vie de Sainte-Beuve, lumière qui éclairera, peut-être, l'horizon devant les chercheurs à venir.

Si nous avons jugé utile de consacrer cette étude à la vie sentimentale de Sainte-Beuve, c'est parce que nous sommes persuadé qu'une telle tâche est de nature à nous rendre plus précise la connaissance de l'homme. C'est là, en quelque sorte, une entrée en matière, car la femme occupa dans sa vie une place prépondérante. Ses angoisses, ses gémissements, sa misanthropie, ses envies, ses rancunes, ses caprices, ses manies, les singularités de son caractère... tout enfin relève de l'obsession que lui causa constamment la femme. Aussi, avons-nous pris soin de donner un aperçu général du comportement de Sainte-Beuve envers les femmes, avant de nous appliquer à étudier ses relations avec Mme Adèle Hugo et Mme d'Arbouville. Notre dessein s'explique par le fait que, quoique disgracié, Sainte-Beuve n'était pas dépouillé de tout charme. Cet homme d'immense culture dont la conversation enchantait, put remporter deux sortes de succès : l'un mondain, l'autre sentimental. Celui-ci fut rare et éphémère, ainsi, par exemple, auprès d'Hortense Allart ou d'Adèle Hugo ; celui-là était constant et se fit sentir dans tous les cercles féminins où il fréquentait. Sainte-Beuve

pouvait conquérir l'esprit des femmes, mais, la plupart du temps, ne parvenait pas à forcer leur amour. Autant dire qu'en amour, ses échecs furent beaucoup plus fréquents que ses succès.

Si nous plaçons le chapitre sur le désir chez Sainte-Beuve avant celui qui traite de ses relations avec Mme Hugo, c'est parce que désir et amour étaient deux choses intimement liées dans la vie de cet « amoureux ». Ils se confondaient en lui à tel point que dès qu'il désirait, il croyait aimer ou voulait croire qu'il aimait. Ainsi, il éprouva les deux sentiments à la fois dans sa liaison avec Adèle aussi bien que dans celle avec Césarine. Par ailleurs, nous nous sommes attaché à l'analyse du goût singulier que Sainte-Beuve éprouva pour les femmes mariées.

Ulric Guttinguer écrivait un jour à Sainte-Beuve, à propos des succès de celui-ci auprès de Mme Hugo, : « Etrange histoire que celle-là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute l'histoire du cœur humain, toute la femme ! » (12). La réflexion de ce confident est judicieuse. Etrange histoire, tel sera toujours le jugement de tous les chercheurs qui, par surcroît, la trouveront intrigante à bien des égards. C'est l'histoire d'une grande passion, et d'une passion qui a uni, à l'époque romantique, un génie et la femme d'un génie. C'est le drame d'un homme malheureux, disgracié par la nature et dont le destin a voulu qu'il tombât amoureux d'une femme des plus jolies de son temps, de la femme de son meilleur « ami ». Drôle d'histoire ! Sainte-Beuve, lui-même, prévoyait ce qu'elle causerait à ses commentateurs de perplexité et de confusion, et pouvait écrire à Emile Zola, deux ans avant sa mort : « Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs... je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef, encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser, nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens. » (13). Il faut donc reconnaître qu'il demeura fortement marqué par cette liaison, profondément conscient de l'influence qu'elle avait exercée sur son cœur et sur son esprit.

Que la passion de Sainte-Beuve pour Adèle Hugo soit un des chapitres de l'histoire littéraire les plus délicats et les plus embarrassants à écrire, nul n'en doute. Léon Séché en éprouva la difficulté au point d'avouer avoir longtemps hésité à l'entreprendre (14). Mais s'il a fini par renoncer, lui, à « donner sa langue aux chiens », si à la ré-

flexion, il a acquis la certitude « qu'il était aussi impossible de passer sous silence la liaison de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo, que celle de Victor Hugo avec Juliette Drouet — toutes proportions gardées d'ailleurs » (15), nous estimons, de notre côté, qu'il est impossible d'écrire une thèse sur l'amour et le désir dans la vie de Sainte-Beuve sans traiter de ce sujet qui a été l'épisode capital, le plus déterminant de sa vie sentimentale, sans lui réserver une place d'honneur.

Trop d'études, livres et articles, ont été consacrés aux relations amoureuses de Sainte-Beuve et d'Adèle Hugo pour qu'il soit question de redonner ici tous les documents qui ont été découverts, tous les commentaires soulevés, tous les jugements portés. D'autres enquêtes telles : *Le Roman de Sainte-Beuve* de Gustave Simon, *Les amours d'un poète* de Louis Barthou, *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo* d'Edmond Benoit-Lévy, se chargent, plus ou moins objectivement, de faire revivre les détails chronologiques de l'histoire. *La Correspondance Générale* de Sainte-Beuve publiée par Jean Bonnerot met sous les yeux du lecteur toutes les données de la situation, par les lettres échangées entre le poète et le critique, sans parler de la mine de renseignements contenue dans les notes du commentateur. Il sera toujours éminemment utile de la consulter, on ne s'y reportera jamais assez. Il entre seulement dans notre plan de noter les faits principaux, de les analyser, de les dépouiller des fioritures qui y ont été ajoutées par les tendancieux et les moralisants. Même ainsi limitée, la tâche est considérable. Mais, nous souvenant de cette réflexion de Boileau : « Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire » (16), nous avons fait de notre mieux pour éviter la prolixité.

*« J'ai eu de tout temps un cœur  
qui, comme un chien fidèle, a cher-  
ché maître, et qui l'a quelquefois,  
rarement trouvé, puis qui l'a perdu.  
J'ai vécu très au hasard, sauf par la  
vie de l'intelligence que j'ai gouver-  
née, mais pas l'autre. »*

Sainte-Beuve à Adèle Couriard  
(12 juillet 1857)

## Sainte-Beuve, le charmeur disgracié

La première phrase de l'article sur Sainte-Beuve publié par Henri Bidou, le 15 avril 1931, dans *La Revue de Paris* : « J'écris l'histoire d'un homme très malheureux » est pleine de sagesse et de prudence (1). Elle devrait toujours servir de principe à tout biographe de Sainte-Beuve épris de vérité, d'épigraphe à toute étude objective et impartiale sur lui. Très malheureux, Sainte-Beuve l'a toujours été. Dire, comme Charles Didier, qu'« il faut l'accepter tel qu'il est » (1b), c'est certes faire preuve de bienveillance, mais frisant l'indifférence, cette bienveillance constitue une attitude négative. Avec Sainte-Beuve il faut aller plus loin, voir en lui un cas psychologique digne d'étude approfondie ; étude qui, d'ailleurs, ne manque pas de récompenser le chercheur par la joie, la passion qu'elle lui procure, chaque fois qu'elle lui permet de découvrir un aspect nouveau du caractère de cet homme difficile à sonder, infiniment ondoyant. Il ne suffit donc pas d'admettre la vérité sur Sainte-Beuve, il faut se poser le « pourquoi ? » Là, la bienveillance devient compréhension et celle-ci réhabilitation.

Ouvrons le dossier de ses rapports avec les femmes et nous trouverons que ses tourments perpétuels provenaient essentiellement de sa laideur qui avait engendré le premier et le plus obsédant de ses complexes. Allons-nous pousser notre curiosité et l'indiscrétion de notre méthode jusqu'à chercher pourquoi il est né laid ? Non, ce serait tomber dans le ridicule ; d'ailleurs, Sainte-Beuve nous dispense de soulever une telle question, en la posant lui-même. Laissons Xavier Marmier le citer dans son *Journal* (2) : « Un de ses malheurs aussi est d'être affligé d'une figure qui ne s'accorde point avec ses galantes ardeurs. Pourquoi », disait-il un jour avec un accent de reproche à sa mère, « pourquoi m'as-tu fait laid ? » A-t-on le droit d'adresser un tel reproche ? Est-il de bon goût de demander pourquoi on est né laid à celle qui, probablement, n'a fait que passer à son enfant sa propre laideur, et qui devait endurer la même souffrance ? Marmier ajoute en effet : « Il a toujours été bien dur pour sa mère. S'il est malheureux, c'est une punition du Ciel » (3). « Punition du Ciel » ! il semble que

Marmier dramatise quelque peu. On n'est pas puni avant sa naissance et Sainte-Beuve n'est pas allé, dans ses gémissements, jusqu'à le prétendre. Lisons ses *Carnets intimes* : « Il me semble parfois que, dans le système d'équité de la nature inexorable, presque chaque homme ici-bas, malgré l'apparente inégalité des lots, obtient au fond sa part à peu près équivalente de bonheur et de malheur... » (4). Pourtant, en mesurant toute l'étendue de son revers, il avait peine à s'y résigner et à se contenter de son lot. Nous verrons même que l'idée de suicide viendra à l'esprit d'Amaury, « Ne vaut-il pas mieux sortir de l'existence délibérément que d'assister à la mort de chacun de ses sens ? » écrit André Bellessort (5). Un soir, à la princesse Mathilde qui lui demandait s'il avait jamais aimé, Sainte-Beuve fit cette confidence pleine d'amertume et de dégoût de la vie : « Vous ne savez pas ce que c'est que de sentir qu'on ne sera pas aimé, que c'est impossible... parce qu'on est vieux et qu'on serait ridicule..., parce qu'on est laid » (6).

Mais la disgrâce physique n'a jamais empêché le cœur de battre. Mieux, elle devient parfois, chez le malheureux qui en souffre, une obsession dont le contrecoup est une ténacité « héroïque » et une persévérance quelquefois ridicule. C'est le cas de Sainte-Beuve dont Eugène Gilbert dit, avec le manque de compréhension d'un détracteur, malgré le titre attendrissant de son livre : *L'âme en peine de Sainte-Beuve* : « Le pauvre diable ! Il était laid et il aimait les femmes » (7), comme si les laids n'avaient pas, comme les autres, des yeux, un cœur... un corps ! comme si l'autre sexe n'était attiré par l'homme que lorsque ses traits sont beaux et réguliers. C'est connaître mal la femme. Ne rencontre-t-on pas tous les jours des femmes qui dédaignent les traits trop beaux pour être mâles, trop bien dessinés pour ne pas manquer de virilité ? N'a-t-on jamais connu des femmes qui préfèrent la laideur physique de l'homme à sa laideur morale et comme éblouies ou intriguées devant une combinaison de laideur et d'attraits plus ou moins mystérieux ? « Le visage d'un amant, quelque disgracieux qu'il soit, sera toujours contemplé avec délices par une maîtresse », tel est le témoignage d'une femme (8).

Sainte-Beuve était un amoureux de la femme : « Il aimait, écrit Jules Levallois, à vivre près des dames, des grandes dames, en être écouté, choyé, caressé » (9). Mais son ancien secrétaire n'est pas seul à s'en être aperçu ; les femmes elles-mêmes constataient ce goût et y trouvaient peut-être une explication du charme qu'il exerçait, une rai-

son de plus de s'attacher à lui. Hortense Allart, l'invitant au nom de Marie d'Agoult, lui écrivait un jour : « Nous savons bien que deux femmes, ce n'est pas assez et qu'il vous en faut trois, mais nous en trouverons une troisième. Venez seulement et tout ira bien (10) ». Plaisanterie significative. Trois femmes ! était-ce un minimum pour qu'une compagnie féminine fût agréable à Sainte-Beuve ? Xavier Marmier nous dit, dans son *Journal intime*, qu'une conversation, concernant les « trois femmes » que Sainte-Beuve avait à son service, avait amené celui-ci à lui avouer « d'un ton grivois » : « Ce n'est pas trop pour en avoir, en cas de besoin, toujours une sous la main (11) ».

Il aimait les femmes, et son cœur resta jeune jusqu'à la fin de son existence. En réalité ses malheurs résultèrent non seulement de sa laideur, mais aussi de son cœur qui, par surcroît, les grossissait à ses yeux. Il faut reconnaître que les malveillants qui ont donné libre carrière à leur ironie, ont contribué aussi à installer ce complexe dans son âme. Madame Marsaudon, qui était certainement parmi les rares personnes qui l'avaient compris, lui fit, en mourant, cette promesse qui témoignait d'une profonde compassion : « Adieu, cher ami. Si je dois voir Dieu face à face et bien sûr dans le moment suprême je lui demanderai pour vous la paix du cœur (12) » (sic).

Sainte-Beuve ressemblait à Balzac, dont il disait qu'il savait « beaucoup de choses des femmes, leurs secrets sensibles... » (13). Sa connaissance à ce sujet déterminait son comportement, bien qu'elle ne fût pas toujours un moyen sûr dans ses tentatives de conquête. Ce qui reste évident, c'est que ses dons d'amateur d'âmes, de conseiller sentimental, de « confesseur » furent pour quelque chose dans ses succès, que ceux-ci aient ou non abouti à la satisfaction de son désir. Madame d'Arbouville se plaisait à lui dire : « Ecoutez mon cœur qui s'ouvre comme un livre devant vous » (14). Madame Tascher se félicitait d'avoir réussi à le « posséder pendant quelques jours » et lui témoignait pour cela « sa reconnaissance » (15). L'effet que produisait ce charmant causeur faisait apprécier la valeur de sa présence et pouvait pousser cette femme à se faire des scrupules : « Pour ma part, j'ai quelque excuse à ajouter... car j'ai un peu abusé dans les derniers moments du plaisir que j'éprouve à être avec vous » (16). Présence qui, non seulement, répandait la gaieté : « Je riais toute seule en pensant tout à l'heure que moi aussi j'avais eu mon genre d'extravagance en vous poursuivant comme je l'ai fait » (17), mais aussi excitait la jalousie

des femmes séduites : « Mlle Amélie voulait vous épouser quand même, ce que je ne lui ai pas pardonné » (18).

Il parvenait à attirer et à intéresser même les femmes mariées. « A peine était-il arrivé chez Madame d'Arbouville que la femme du monde et ses hôtes se le disputaient, chacune d'elles voulant l'accaparer » (19). Madame d'Ortigue, qui, comme la précédente, ne lui céda point, échangeait volontiers avec lui des confidences qui étonnent de la part d'une femme qui, précisément, ne voulait ou ne pouvait pas se donner. Nous en avons la preuve dans les lettres que Sainte-Beuve avait rédigées pour elle mais probablement ne lui envoya jamais : « Elle n'a jamais été heureuse, me dit-elle, et moi je l'ai été si peu. Elle comprend la vie comme une chose passagère et triste dont il faut saisir le rayon au passage » (20).

Hortense Allart lui écrivait : « Vous avez tout ce qui peut au monde me charmer le plus » (21) et ailleurs : « ... Vous qu'on a depuis si longtemps trouvé le plus aimable de tous, le plus fait pour plaire et pour toucher, vous dont on se détourne parce qu'on le craint un peu » (22). Certes, Sainte-Beuve plaisait trop pour ne pas craindre lui-même de voir son indépendance compromise. Il était donc inconstant avec les femmes aussi bien qu'avec les hommes ; il le reconnaît dans une lettre à Baudelaire : « Vous êtes bien aimable, dit-il, de causer quelquefois de moi avec Madame Hugo. C'est la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde là. Les autres ne m'ont jamais pardonné de m'être séparé à un certain moment » (23).

Nous chercherons, plus loin, les causes de cette inconstance. Il convient d'abord de percer le « mystère », s'il est permis d'employer ce mot, de ses succès auprès des femmes, de son rayonnement dans les cercles féminins.

Si Sainte-Beuve avait contre lui sa laideur, il avait, en revanche, des qualités qu'il méconnaissait peut-être lui-même en partie, et qui, pourtant, attirèrent et séduisirent des femmes parmi les plus intelligentes de l'époque. Ces qualités n'étaient pas toutes naturelles ; il est d'ailleurs difficile de séparer, chez Sainte-Beuve, dans ce domaine, l'instinctif de l'acquis. Ses succès féminins furent le fruit d'un alliage du comportement naturel et de la tactique.

Il était laid, mais il lui suffisait d'ouvrir la bouche pour conquérir ! « Dès qu'il remuait les lèvres, dit Nicolardot, on était gagné par le sourire le plus fin, le plus malicieux dont on se souvint » (24). La

vraie « beauté de Sainte-Beuve, son empire et sa séduction » n'étaient pas dans son sourire seul, mais dans sa conversation, dans cette « délicieuse vivacité qui faisait oublier la disgrâce de son visage et la négligence de sa tenue » (25). Je ne sais si vraiment Sainte-Beuve s'habillait négligemment, mais ce jugement me paraît compléter heureusement le précédent.

La façon de parler est un des éléments essentiels de la personnalité ; peut-être le plus révélateur. Le jeu du visage et du langage est parfois amusant et soulageant à la fois ! Chez Sainte-Beuve, cette séduisante conversation compense, partiellement, le désavantage de sa laideur. Si, malgré tout, il ne cesse de se plaindre et de gémir, il ne faut ni s'étonner, ni le lui reprocher. Son cas est trop complexe pour ne pas mériter une longue et profonde attention.

Sourire ne suffit pas pour plaire, mais il faut parler et parler bien. Sainte-Beuve était de ces privilégiés qui, grâce à leur don de conversation, pouvaient ravir dès la première rencontre. Hortense Allart lui écrivait : « Vous m'avez toujours séduite depuis le jour où, rue de la Paix, vous m'avez parlé de Moïse et fait entendre ce jour-là une très belle conversation » (26). Séduire au point de faire garder le souvenir de la première conversation et de l'endroit où elle s'est déroulée, cela n'est pas donné à tout le monde. La confiance de l'intelligente et très cultivée Hortense le confirme. Elle appréciait la belle conversation et classait Sainte-Beuve parmi ceux qui y excellaient, et ils étaient rares : « J'ai connu, disait-elle, peu d'hommes qui savaient causer, Sampayo, Libri, Passy, Sainte-Beuve. Quant à Chateaubriand, il ne discutait pas, il plaisantait, il était fin, agréable, mais il ne traitait pas une question. Je n'ai vraiment causé qu'avec Sampayo, Libri et Sainte-Beuve » (27). Ce témoignage d'Hortense Allart nous montre que Sainte-Beuve faisait partie de l'élite des causeurs de l'époque.

Qu'on ne dise pas que « l'amour est aveugle » et que le témoignage d'Hortense est celui d'une femme qui a aimé ; nous avons d'autres témoignages qui ne font qu'appuyer celui-là. George Sand écrit dans son *Agenda* : « Le plus fort en paroles, avec autant d'esprit que qui que ce soit est encore l'oncle Beuve comme on l'appelle » (28). Le mot *encore* est bien significatif ; ayant été écrit le 12 février 1866, il prouve que jusque là, durant les soixante-deux ans de son existence, la célèbre romancière n'avait pas rencontré un causeur aussi charmant et persuasif. Elle lui disait : « Vos paroles valent mieux et me sont

bien plus utiles que les coups d'épée de mes autres amis » (28b). Le considérant comme son conseiller sentimental, elle pouvait faire appel à sa sagesse, se confesser à lui et écouter attentivement ses conseils : « Je vous demanderai... vos conseils, lui écrivait-elle, je vous ouvrirai... mon cœur. Si j'avais une grande peine, un subit besoin d'appui et de conseil, je vous appellerais » (28c). Car elle sentait, de plus, qu'il avait un grand fonds d'humanité et trouvait en lui un homme moral : « ... Vous [êtes] le seul homme, peut-être, de qui je ne devrais pas me souvenir de la bassesse et de l'infamie des hommes (sic.) » (28d). Son amitié était précieuse, rare, et elle y tenait : « Dans cette race d'écrivains comme dit Solange... où j'ai trouvé bien peu d'amis, je n'en ai cherché qu'un seul, c'est vous » (28e).

Certes, l'amitié entre les deux écrivains devait subir des hauts et des bas, et la reconnaissance de George Sand se fit intermittente. Sainte-Beuve en fut responsable dans une large mesure et son comportement parfois humiliant la poussait à écrire à Buloz : « Je ne sais ce que veut dire une lettre dure et blessante quand on l'a méritée (sic.). Je ne rétracterai la mienne que quand il [Sainte-Beuve] aura répondu lui-même et comme l'action de ne pas répondre à une lettre équivaut à celle de tourner le dos à quelqu'un qui vous tend la main, je le regarde comme hostile à mon égard jusqu'à nouvel ordre » (28f). Ferdinand Denis note, le 5 novembre 1836, dans son *Journal* qu'« elle a l'air de ne pouvoir ou de ne vouloir revenir à une ancienne amitié. Elle lui a tendu la main et il l'a prise comme à regret » (28g). Si, dès lors, on voulait voir, dans le témoignage de George Sand sur le charmant causeur, celui d'une femme exaltée, je n'aurais qu'à demander le leur, à d'autres contemporaines plus posées. Les sceptiques seraient convaincus.

Madame d'Agoult, qui avait commencé, dans sa correspondance avec Liszt, par écrire des choses déplaisantes sur le compte de Sainte-Beuve, finit par capituler. C'est bien le mot qui convient. Elle, dont la sévérité l'avait poussée à porter sur lui ce dur jugement : « Il a un air moitié Tartuffe, moitié bel esprit Rambouillet, qui m'est insupportable » (29), s'est ravisée par la suite. Elle était si enchantée et subjuguée par le charme du causeur, qu'elle en voulait à quiconque l'interrompait, et Dieu sait qu'on ne l'interrompait que pour être mieux éclairé : « J'ai regretté, lui écrivait-elle le 5 décembre 1840, qu'on vous ait interrompu hier. J'aime à vous entendre parler de vous » (30). Le

« moi » de Sainte-Beuve n'était pas haïssable ! Mais irait-on dans la mauvaise foi, si mauvaise foi il y a, jusqu'à ne trouver dans le mot de Marie d'Agoult qu'une excuse complaisante adressée à un homme maladivement susceptible ? Je ne le crois pas, d'ailleurs la même Marie écrit, deux jours après, à Liszt : « Sainte-Beuve est retendre » (30b). Il ne s'agit pas non plus ici de l'admiration d'une femme exaltée, puisqu'elle avait écrit un an et demi auparavant (28 juin 1839) au Major Pictet : « Vous serez ravi de lui... Il cause admirablement, son esprit est fin, ingénieux et profond » (31). Finesse d'esprit, ingéniosité, profondeur : il y avait là de quoi éblouir une femme. Mais poursuivons la citation qui jette une lueur sur les avantages de Sainte-Beuve : « Il parle de toute chose, ajoute-t-elle, en donnant à chacune le temps et la place qui lui convient ; le goût le plus exquis nuance toutes ses expressions. Il y a en lui je ne sais quoi qui sent son grand siècle ; on aime à se le figurer entre Madame de Sévigné et M. de La Rochefoucauld quoiqu'il soit à notre temps par la tristesse et le doute qui sont au fond de toutes ses pensées... Vous serez surpris et charmé » (32). L'analyse est bonne ; tristesse et doute étaient, sans conteste, parmi les éléments du succès de Sainte-Beuve auprès des femmes. Et si le don d'émerveiller par la conversation restera toujours un véritable mystère, il tient peut-être, avant tout, chez Sainte-Beuve, à la faculté de « confesser », à l'habileté de « conseiller » et « d'élever ensuite l'indiscrétion à la hauteur du génie », selon le mot d'André Maurois (33). Le charme qu'on peut exercer par la parole est un don très complexe : quand on cherche à l'expliquer, on doit tenir compte des gestes du causeur, du timbre de sa voix, de son regard et de mille autres détails. Il faut croire que, dans ce domaine, Sainte-Beuve était éminemment favorisé, puisqu'il pouvait, par sa conversation, enchanter les femmes... et même les hommes ; des ennemis aussi bien que ses amis le reconnaissaient. Gustave Simon, ce détracteur attardé, ne fait pas exception, à ce propos, dans *Le Roman de Sainte-Beuve*. Son témoignage est d'autant plus convaincant qu'il se trouve dans un ouvrage trop bienveillant pour Victor Hugo pour ne pas respirer la partialité. De son côté, Louis Nicolardot, écrivant dans sa *Confession de Sainte-Beuve* que celui-ci était un « causeur des plus médiocres » (34), oublie avoir reconnu dans le même libelle qu'il « a passé pour un causeur, pour le meilleur causeur de Paris » (35).

Des textes que j'ai produits jusqu'ici se dégagent pour moi une constatation : toute étude sur Sainte-Beuve, si elle est entreprise avec

objectivité et impartialité, mène presque toujours à une sorte de compassion. Comprendre Sainte-Beuve, c'est s'apitoyer sur son sort. Ainsi, en relisant Léon Séché, par exemple, à la lumière de l'œuvre même de Sainte-Beuve, j'en vins à barrer le mot « faux » que j'avais d'abord griffonné dans la marge en face des lignes suivantes : « Le cœur était donc bon chez Sainte-Beuve : tous ceux qui l'ont approché lui ont rendu hommage et d'ailleurs s'il ne l'avait pas été, la femme n'aurait pas tenu une aussi grande place dans sa vie » (36).

La remarque est très juste. « Le cœur bon » chez Sainte-Beuve, cela n'explique-t-il pas sa sensibilité ? Nous dirons même son hypersensibilité. Nous le verrons aussi très susceptible. Et quand on est à la fois sensible et susceptible de la façon dont il l'était, quand on est capable de s'émouvoir et de se mettre à la place des autres avant de dire ou de faire, quoi que ce soit, on souffre souvent, mais on intéresse les femmes. Tel fut le cas de Sainte-Beuve. Sa sensibilité les attirait d'autant plus vivement qu'elles éprouvaient une sympathie pour la tristesse dans laquelle elles le sentaient plongé. « Une telle sensibilité entraînant d'innombrables froissements devait nécessairement engendrer une disposition d'esprit d'autant plus triste, qu'il ne s'en distraitait que par les plaisirs de son âge », écrit Juliette Decreus-Van Liefland (37). Nous verrons plus loin que cette tristesse fut l'un des moyens dont Sainte-Beuve usa pour intéresser les femmes.

Qu'il ait souffert de cette sensibilité, c'est un fait. Il s'en plaignait auprès des femmes surtout pour les apitoyer. Le 19 février 1839, il écrivait à Madame Caroline Olivier : « On souffre tant à être sensible ; à chaque sortie on rapporte une blessure ; le mot qu'on a entendu, le journal sur lequel on est tombé, le visage que l'angle de la rue vous garde à l'improviste, tout enfin » (38). C'est un aveu de l'auteur des *Consolations*, de l'écrivain qui, dans ses vers avait le don d'attendrir aussi les hommes. Lamartine écrivait, à propos de ces poésies : « ... Les plus pénétrantes qui aient été écrites en français depuis qu'on pleure en France... Quant à moi, je ne puis les relire sans attendrissement. Attendrir, n'est-ce pas plus qu'éblouir ? » (39). Posons maintenant cette simple question : comment donc se manifestait cette sensibilité qui pouvait plus qu'éblouir ? Victor Giraud nous répond, de sa façon claire et subtile, qu'elle était « délicate, pénétrante, aisément ombrageuse et vite assombrie », sensibilité « qui, en amitié comme en amour, se venge de ses déceptions et de ses meurtrissures

par des âcretés, des explosions d'amertume... qui s'exacerbe facilement parce qu'elle s'allie à un grand fond de timidité, à une susceptibilité extrême, à une ardeur et à une impatience de justice... » (40). Disons, pour résumer : une sensibilité qui intriguait et excitait l'intérêt des femmes, celles-ci aimant l'extraordinaire, l'exceptionnel.

Si à la sensibilité s'allient l'intelligence et le bon goût, le composé produit la finesse, qualité non moins appréciable aux yeux des femmes, et qui fut très appréciée par celles que Sainte-Beuve connut. Il était, en effet, très fin. Ballanche disait de lui au comte Jean Florian Hervé de Kergorlay : « ... Il est fin comme l'ambre » (41). Lamartine le comparait à Rembrandt : « Il a été le Rembrandt des demi-jours et des demi-nuances » (42). Sa finesse, des plus rares qu'ait connues son époque, était un aspect de son talent. Marmier le juge, dans son *Journal intime* : « Le plus fin » (43).

Mais comment Sainte-Beuve parvenait-il à maintenir sa finesse dans la banalité des propos d'une conversation de salon ? Avouons la difficulté de cette tâche dont il se tirait fort heureusement, : « Il semble abriter son esprit derrière la banalité des propos, écrivait Henri Lehmann à Madame d'Agoult, mais, à chaque coup d'aile, une étincelle le trahit » (44). Ces étincelles séduisaient les femmes. Il savait gagner leur sympathie et par là, « s'insinuer dans leur confiance » (45). Instinctivement, il respectait les préséances. Il était prémuni contre le pédantisme. Sa laideur avait développé chez lui le sens de l'amabilité auprès des femmes, Pons l'a bien remarqué. A une époque marquée par l'exaltation de la sensibilité, la finesse de Sainte-Beuve faisait fortune. Il avait le sens de la mesure, joint à une subtilité fort délicate. Il calculait chacun de ses termes, pesait chacun de ses gestes et se protégeait ainsi contre le ridicule. Ecrivant à George Sand, il disait : « Croyez, chère... J'allais dire chère George pour la première fois de ma vie, voyez où m'emporte l'audace à distance » (46). George Sand n'aurait pas trouvé d'inconvénient à être appelée de son prénom par Sainte-Beuve. Au début de leurs relations, elle l'avait poursuivi de ses assiduités, aspirant à son intimité ; mais elle dû être touchée par la finesse de son ami. Sa fille Solange disait de lui : « Personne ne dit mieux les bonnes choses » (47). Avant l'avortement de son projet de livre sur son trisaïeul, le Maréchal de Saxe, lorsque, imitant sa mère, elle avait pris Sainte-Beuve pour conseiller, elle écrivait dans une lettre à celle-ci : « Il fait le papa avec moi, d'une façon fort touchante » (48). Il re-

cevait Pauline Raudot chez lui et quelques heures après sa visite, il lui envoyait des fleurs et ce mot : « J'ai été très heureux de vous voir, car, nous autres hommes, nous avons aussi nos timidités » (49).

Son inconstance décevait, mais ne décourageait pas ses « amies ». Hortense Allart lui écrivait qu'elle avait pour « l'infidèle un tendre penchant mêlé d'une tendre admiration », qu'il était le seul homme de leur temps qui eût trouvé « l'accent de l'âme » et « peint avec amour la tendresse » (50).

Sainte-Beuve, nous l'avons dit, avait le sens de la mesure ; le 10 septembre 1839, il écrivait à Villemain : « ... Comme lui [Horace] je pense que la louange est flatterie, si elle ne joue souvent à la limite » (51). Mais a-t-il toujours observé cette mesure avec les femmes ? Non, et c'est un autre aspect de sa finesse. Voyons ce que Pons écrivait à ce sujet : « Il apporte dans le commerce de la vie un charme contenu et à demi voilé, l'insinuant, et l'art de relever à ses yeux la femme qui glisse, de lui voiler sa faute, de lui ennoblir sa faiblesse » (52). Ce n'est pas un défaut ; quand on n'est pas galant avec les femmes, on fait preuve d'un manque de réalisme et par là de finesse. Et la galanterie de Sainte-Beuve allait jusqu'à l'indulgence envers les vieilles aussi bien qu'avec les jeunes : « Je vous trouve clément pour les pauvres vieilles femmes, lui écrivait Madame Tascher. Nous devrions toutes vous voter des remerciements » (53). Cette sorte de galanterie, il l'érigait en principe, s'y attachait et la conseillait « Cédez parfois, écrivait-il à un jeune homme de lettres, si le cœur vous en dit, si une douce violence vous y oblige, à une complaisance aimable et de bon goût, jamais à l'intérêt, ni au grossier trafic des amours-propres » (54). Ce traïfe, Sainte-Beuve l'a toujours dénoncé ; mais n'a-t-il jamais cédé à l'intérêt dans ses relations féminines ? Oui, très souvent, bien que son opportunisme, s'il est permis d'employer ce mot, fût toujours dicté par son souci de servir les lettres. S'il se lia à la comtesse Edling, ce fut pour se faire renseigner « sur Joseph de Maistre et avoir communication de lettres sur lui, ainsi qu'avec Chateaubriand et Charles Eynard » (55). S'il fit la cour à Hortense Allart, à la marquise de Castries, à Louise Colet, c'est qu'il visait à découvrir des aspects nouveaux de la vie et du caractère des écrivains dont ces femmes « avaient patagé plus ou moins la vie » (56) : Chateaubriand, Balzac, Victor Cousin. Il « agit, en matière de critique, comme la police en matière criminelle : il cherche la femme » (57).

L'être humain est plus sensible à la douleur qu'à la joie. S'il est, par moments, disposé à rire, il est toujours prêt à gémir. Il y a même des personnes qui se complaisent dans la mélancolie, qui la cherchent, y trouvant une sorte de bien-être. Il serait superflu de s'appesantir là-dessus. La femme, par sa sentimentalité plus aiguë que celle de l'homme, offre la justification de cette disposition de la nature.

Chez l'enfant, il s'agit d'un « jeu inconscient », il pleure pour être choyé, dorloté, pour obtenir ce qui lui est refusé. Chez la femme, il s'agit d'une attitude consciente, bien calculée ; quand elle pleure, c'est souvent pour attendrir ou apitoyer. Sainte-Beuve lui ressemble par son côté féminin, mais ses larmes à lui sont des propos désenchantés. Il a passé toute sa vie à se plaindre sincèrement et à essayer par là d'intéresser. Le faisait-il intentionnellement ? Pas toujours, puisqu'il s'épanchait aussi en confidences muettes : « Je suis dans une tristesse continue et mortelle, sans ombre de joie et sans un sourire. Est-ce donc parce qu'il ne m'est plus possible d'espérer l'amour ? » note-t-il dans ses *Carnets intimes* (58). Jules Levallois disait l'avoir « toujours connu foncièrement triste » (59). Le secrétaire de l'illustre critique ajoutait que « jeune, il était lugubre » (59b). En 1854, Sainte-Beuve écrivait à Madame Marsaudon : « Ce que Mademoiselle Marguerite ne sait pas, c'est ce que c'est qu'un philosophe et homme de lettres, de cinquante ans, plus fatigué encore qu'il n'est permis de l'être en général et à cet âge et qui, même jeune aimait à se nourrir d'ennuis et de silence comme d'autres d'affection et de bonheur » (60). Puis il laisse échapper cette confidence qui résume son drame : « Quoi qu'il en soit, il est chez moi un côté réel, fatigué, désenchanté, silencieux et à bout de tout, qu'il ne faut pas oublier ». Non, nous ne l'oublions pas, et nous nous rappelons ce vers des *Consolations* : « Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil » (60 b).

Si Sainte-Beuve en voulait à sa mère de l'avoir « fait laid », peut-être lui reprochait-il aussi de lui avoir communiqué sa tendance à la tristesse et à la lassitude. Il était en effet très las et ses perpétuels ennuis pécuniaires compliquaient cet état d'âme. Le 8 juillet 1837, il écrivait à Madame Claire Brune : « Il y a des moments, en vérité, où je songe que je ne reviendrai peut-être jamais, et que si j'avais le moyen de subsister ailleurs, je me plongerais dans les tristesses austères de l'exil et du regret » (61). C'était à la veille de son départ pour Lausanne. Il se serait exilé pour guérir, mais le résultat obtenu (et

voulu) n'eût été autre chose que des « tristesses austères » et « du regret » ! Sa désolation était incurable.

Sa lassitude provenait essentiellement de sa solitude : « Je suis libre, je suis seul, seul au monde, sans un être à aimer » écrivait-il à Madame d'Ortigue (62). Sa mère, à ce moment, était encore là, mais elle comptait peu dans sa vie ; il ajoute pourtant : « hors ma vieille mère qui a quatre-vingt-un ans ». Intimement, il s'estimait seul malgré sa présence auprès de lui, mais lorsqu'elle fut morte, il ressentit toute l'étendue de sa solitude. Il écrit à Eustache Barbe, le 25 décembre 1850 : « Je me croyais seul auparavant, et je m'aperçois aujourd'hui seulement que je suis vraiment seul et que je n'ai plus personne derrière moi » (63). De solitude en solitude, de lassitude en lassitude, il devait se sentir de plus en plus angoissé. Alors que d'ordinaire, le commencement d'une année inspire de l'espoir, lui, en ressentait du découragement, faisant pitié à ceux qui le connaissaient. Le 26 décembre 1838, il écrivait à Madame J. Olivier : « Dans cette vie sans solennité domestique, surtout pour les gens qui errent comme moi, où sont les fleurs ? Où sont les sourires sinon ceux que vous donnent les amis heureux ? et pour cela il faudrait les voir et être à la portée de leur journée radieuse. Ainsi donc, placez-moi auprès de vous dans cette journée de l'an » (64). Ces quelques mots désolés révèlent un de ses moyens de toucher les femmes. En confrontant, directement ou indirectement, son sort avec le leur plus heureux, il parvenait à s'insinuer dans leurs bonnes grâces et par là à susciter leur tendresse. A Adèle Couriard qui sollicitait une petite place dans son amitié, il écrivait : « La place qu'on daigne désirer d'obtenir et d'occuper, hélas ! est moins enviable qu'on ne le croit dans une âme vide, lassée et que je puis dire déserte depuis des années. J'aime mieux avoir une place chez les autres que de leur en offrir une chez moi » (65). Et il allait jusqu'à mettre en doute sa propre valeur : « Ai-je chez moi un moral ? et quand j'ai donné par mon esprit le peu de bon que je puis produire, ai-je encore une valeur et suis-je quelqu'un ? » (66). André Billy a raison de s'écrier : « toujours le même hameçon » (67). Disons plutôt : un de ses hameçons. Il y avait eu recours, à l'âge de vingt-cinq ans avec Adèle Hugo ; il s'en servit durant toute sa vie, échouant quelquefois, réussissant souvent.

Quand on est las, découragé à ce point, on peut dire : « Le fond de mon cœur est une désolation morne et sans recours » (68). Pessi-

miste, on en vient à aimer son pessimisme : « J'aime mieux la tristesse unique, habituelle, m'y enfoncer et m'y abreuver » (69). On a peur de sourire, c'est un supplice, c'est presque un mauvais présage : on a tendance à une sorte de misanthropie qui devient à la fois compréhensible et navrante. Sainte-Beuve peut écrire dans une note confidentielle : « Je ne pourrai plus prendre sur moi l'effort de sourire au monde, et j'entrerai, pour n'en plus sortir, dans la retraite la plus absolue et définitive » (70). Il peut aussi le dire et le répéter, surtout aux femmes, sans avoir peur de les éloigner. Bien au contraire, elles y trouveront de quoi les attirer davantage. Madame d'Agoult qui remercie Liszt « sans cesse intérieurement de [le lui] avoir donné » ajoute : « Quand nous sommes seuls, il me conte sa vie » (71). Elle le trouve « charmant » et Sainte-Beuve persiste dans son attitude pour mieux toucher le cœur de celle qu'il va voir « régulièrement deux ou trois fois par semaine »... Toujours à Liszt : « On n'est pas charmant, me dit-il, [Sainte-Beuve] mais vous avez une imagination rayonnante ». Cela sent la « tactique », mais la tactique de quelqu'un dont la nature ressemble à « une terre trop longtemps trempée d'eau qui reste humide et froide, même sous le soleil reparu » (72). George Sand le remarque et le note avec un accent de compassion : « Il se portait bien, mais il se sentait vieux par le cerveau. Heureux, il ne l'était jamais qu'avec des restrictions... Très jeune il avait perdu la volonté du bonheur » (73).

C'est là une vérité dont il faudrait toujours tenir compte pour bien comprendre le « cas Sainte-Beuve ». Il en était lui-même conscient : « Mes sentiments ont toujours manqué de soleil dans la saison propice » (74) écrivait-il à Adèle Hugo ; et à Madame d'Arbouville : « Quant aux affections, de bonne heure j'ai souffert dans mes plus naturels sentiments » (75). Aveu émouvant, mais Césarine fut certainement plus émue en lisant ces lignes : « Je ne sais pas tout à fait comment on abolit les sentiments, mais je sais des recettes sûres pour les arrêter, les ravager en moi, les empoisonner. Ils ne servent qu'à troubler la vie » (76). Émouvant, mais pas du tout étonnant de la part de celui qui dit un jour à Madame Marsaudon à propos du bonheur : « Je n' [l'] ai jamais guère connu que comme mot » (77). Il en dit davantage dans ses lettres à Madame d'Ortigue : « Jeune, je n'étais pas heureux et ne savais pas jouir du bonheur, au lieu qu'aujourd'hui j'en sens tout le prix et ne demande plus rien à la destinée » (78). Non, il demandait quelque chose à la destinée, précisément ce bonheur au-

quel il aspirait. Il le poursuivait par ses assiduités auprès des femmes, et chaque fois qu'il entreprenait de distiller « les poisons » de sa vie devant l'une d'elles, cela signifiait qu'il en était amoureux et qu'il cherchait à la conquérir, ou qu'il déplorait devant elle une tentative avortée. A Caroline Olivier il écrivait : « Mon âme ressemble à une de ces nuits désertes et sereines où il gèle de plus en plus depuis le premier froid du soir jusqu'à l'amer frisson de l'aurore » (79). Et plus tard : « J'ai été profondément découragé, maussade, et je vous le dis tout bas, méchant : méchant à moi-même... » (80). Cette confiance était dictée par l'échec de son projet de mariage avec Frédérique Pelletier. Catastrophe dont il se plaignit aussi amèrement auprès de Madame d'Agoult. Elle fut si émue par le dépit de son ami qu'elle en rendit compte à Liszt. Il épanchait aussi son cœur à Adèle Couriard qui dut éprouver de la tristesse mêlée de compassion en lisant ce qui suit : « Encore une fois dans ma vie (et ma vie n'a guère été qu'une suite de brisures) j'avais essayé de me donner un but, une direction morale, une étoile. Cela a manqué : à quel moment précis ? par la faute de qui ? Peu importe. Je continue de vivre comme un officier à la guerre, au jour le jour, faisant le devoir d'honneur et pour le reste... au hasard, à l'aventure » (81). Indifférence ? Non, certainement, mais tactique. N'a-t-il pas prétendu qu'il ne méritait pas d'être aimé ? : « Votre cœur, chère Mademoiselle, c'est une chambre close où les parfums des fleurs enfermées, où les vapeurs des baisers et des foyers font une chaleur étouffante, le mien est une chambre où les vitres sont cassées dès longtemps, où les portes s'ouvrent toutes seules à tous les vents et ce n'est qu'en certains jours d'été qu'il est possible d'y être commodément, en d'autres saisons, autant vaut se promener dans les rues... Je ne suis certainement pas un mortel à adorer » (82). L'on peut admettre qu'il y a, dans cette lettre, une insinuation fort subtile, une invitation à pénétrer dans cette « chambre » où sa correspondante désirée se trouverait « commodément » installée.

Le comportement de Sainte-Beuve est, en quelque sorte, celui d'un mythomane ; à force de se lamenter, il finit par se croire éternellement malheureux. On serait même tenté de dire qu'il aimait sa tristesse, qu'il y trouvait chimériquement son repos : à Caroline Olivier, le 22 juin 1839 : « Je vous reviens plus épris du Lac Léman que jamais ; je suis bien content d'avoir vu l'Italie, Naples et son beau ciel, pour savoir que le beau ciel est le même quasi partout, que le

rayon est le rayon et le Léman un de ses plus beaux miroirs que nulle comparaison ne ternit. Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrement cinq mois d'été, à l'étude libre, à la pensée, à la poésie, à la solitude, à la tristesse, à l'amitié » (83).

Il est certain que Sainte-Beuve était conscient de l'effet que sa tristesse, constamment avouée ou affectée, produisait sur les femmes, et qu'il s'en réjouissait. Le succès qu'il remportait devait fatalement raffermir sa tendance à l'abattement continu. Il note, dans ses *Carnets intimes* : « Hortense [Allart] m'écrit, après avoir lu ces vers : *Laissez-moi ! tout a fui* : « Pour de tels vers, de tels accents, une femme reviendra du bout de l'Univers » (84). N'y avait-il pas là de quoi l'encourager à user et parfois à abuser d'un moyen d'attirer qui se révélait efficace ?

Si Sainte-Beuve était capable d'intéresser, il ne tardait pas à se désintéresser. Loin d'exercer, sur ses relations féminines, la même influence que sur ses amitiés masculines, son inconstance excitait l'intérêt de la femme. Etant une forme du caprice, l'inconstance intrigue et, en cela, l'emporte sur l'indifférence qui, souvent, ne produit d'autre effet, ne suggère d'autre attitude que l'indifférence également. Quand l'homme est « intéressant » par quelque aspect de son esprit, quelque côté de son caractère, il le devient davantage s'il est inconstant, car l'inconstance suppose le mystère et la femme, par sa curiosité et ses caprices, cherche à percer ce mystère. Quand « l'ami » s'éloigne et disparaît, elle échafaude toutes sortes d'hypothèses. Un véritable monologue intérieur s'engage. Elle se pose mille questions qui finissent par la maintenir dans le doute : Suis-je laide ? idiote ? incapable d'inspirer l'amour ? incapable de retenir un homme ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?... Le doute la ronge, aiguise sa curiosité ; elle s'obstine, elle veut triompher. Le pourquoi la tracasse ; si elle y trouve une réponse, elle est plus ou moins satisfaite, sinon, c'est la rancune ou la haine, mais en tout cas l'intérêt subsiste. Sainte-Beuve fut un de ces hommes qui surprennent par leur extraordinaire inconstance. Chez lui elle équivalait à une attitude fort complexe, résultant d'un grand nombre de traits caractéristiques : scepticisme, attachement farouche à son indépendance, amour de la vérité... etc. Ce comportement avait frappé dès le début de sa carrière littéraire, bien qu'on ne cherchât pas à

l'analyser et à en trouver la justification. *L'Europe littéraire* portait, en 1833, ce jugement : il « manque de constance dans ses affections... vacille aux moindres vents qui soufflent » (84b). Sainte-Beuve, d'ailleurs, savait fort bien qu'il était inconstant ; il n'y trouvait aucun inconvénient. Tout le monde l'est plus ou moins, mais on n'a pas toujours autant de perspicacité et de franchise que lui ou que Senac de Meilhan dont il emprunte ce mot : « Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles » (84c). Plus « crûment » (aux yeux des détracteurs) il dira plus tard : « Il [le critique] n'épouse les gens que pour un temps et ne fait que traverser les groupes divers sans s'enchaîner, il passe résolument d'un camp à l'autre » (85). L'inconstance était donc une condition nécessaire à son objectivité et à son impartialité ; elle contribua à faire de lui un amateur d'âmes, et comme le dit Joachim Merlant, un « esprit avant tout critique, qui ne feint de se donner que pour mieux comprendre » (86).

Il changeait très vite : « Si, écrit Jean Prévost, nous avions de lui un journal quotidien ou hebdomadaire, nous saurions comment les sujets de ses articles déteignent sur son caractère de la semaine » (87). Mais ce changement n'est pas l'effet pur et simple de ses études, c'est, nous l'avons dit, quelque chose de plus complexe et de plus profond. Il faut penser à « son tempérament physique [qui] l'empêche de prolonger les sympathies... » (88), à sa sensualité toujours exigeante, à son amour de l'amour qui le rend facilement influençable par la femme qui excite son *désir*. Il faut penser aussi à son rêve, constamment déçu, de se marier. Ses échecs répétés dans ce domaine finirent par le désillusionner, et de la désillusion sortit une sorte de résignation. Il faut penser également à son horreur de l'opportunisme, qui fait qu'il se rebiffe dès qu'il le flaire. Si Caroline Olivier lui écrit (29 août 1837) « ... Quant à nous, c'est tout à fait votre faute s'il vous semble à présent que nous sommes séparés d'un ami de toujours ; et cette faute, vous n'avez pas l'air de vouloir la réparer » (89), il ne faut pas croire qu'il a tous les torts, car franchement les Olivier avaient été parfois fort exigeants, bien que Sainte-Beuve, ne fût, à aucun moment, ingrat. Léon Séché le dit fort bien, et son hypothèse concernant la froideur qui avait atteint les relations entre le couple vaudois et Sainte-Beuve est à mon avis plausible : « Sainte-Beuve, en dépit des contradictions de sa conduite, n'oublia jamais ce que les Olivier avaient fait pour lui, et je crois que s'ils étaient restés à Lausanne, au lieu de venir chercher

fortune à Paris, les nuages qui éclatèrent entre eux à différentes reprises ne se seraient peut-être jamais formés » (90).

Mais si l'inconstance de Sainte-Beuve rencontrait souvent l'indifférence de ses « amis » hommes, elle causait presque toujours chez les femmes une sorte de constance dans l'assiduité. Nous venons d'en avoir un exemple dans la lettre de Caroline Olivier.

Un autre exemple est celui de George Sand, lors de la phase la plus pathétique de sa vie sentimentale. Le Conseiller, le médecin de l'âme, « un beau jour, ennuyé de soigner une malade qui ne voulait pas guérir, tira discrètement sa révérence » (91). Mais ce ne fut que pour quelque temps, et les relations reprirent d'une façon intermittente, entre la « malade » et son « médecin » de confiance de qui elle ne pouvait se passer. Hortense Allart qui avait pour lui « un penchant très tendre » (92), souffrait amèrement de son inconstance. Pourtant, son âge, selon son propre témoignage, n'était « plus celui où l'on entraîne les hommes » (93). Avant son mariage, qui ne devait durer qu'un an, elle lui avait fait part de son projet sans aucun enthousiasme. Après son divorce, elle lui écrivit que c'était une « erreur du diable » (94). Hortense comptait parmi les adeptes de l'amour libre ; elle et ses semblables, beaucoup plus que les autres, trouvaient, dans l'inconstance de Sainte-Beuve, une énigme et par là un charme, et dans sa rupture définitive, le « départ absolu d'un oiseau de passage et d'un ami si fait pour plaire et pour toucher » (95). Cette phrase résume éloquemment le comportement de Sainte-Beuve à l'égard des femmes : il les attirait par le charme de sa personnalité, mais au moment où elles croyaient trouver en lui un « ami », elles s'apercevaient qu'il se rebiffait, qu'il prenait son vol. Cela se produisait chaque fois qu'elles lui vouaient une passion qu'il ne partageait pas, ou qu'elles tenaient à l'amitié pure. Et par ironie du sort, presque toutes les femmes que Sainte-Beuve connut, furent, soit comme Madame Allart, incapables de forcer chez lui la réciprocité de sentiments, soit, comme Madame d'Arbouville, indéfectiblement attachées à la vertu.

**Sainte-Beuve  
et le désir**

Les critiques ont souvent évoqué le côté féminin du caractère de Sainte-Beuve. Ils se sont contentés de le noter ; mais l'influence de cette caractéristique sur ses actes et attitudes est restée négligée. Nous pouvons dire maintenant qu'il s'agissait d'une misère, d'une plaie. Aussi nous appliquerons-nous à démontrer que celle-ci ne cessa de saigner durant la vie du malheureux disgracié. Mais voyons, tout d'abord, comment ce côté féminin se manifestait.

« On a dit, écrit Léon Séché, qu'il était femme par certains côtés ; c'est vrai ; malheureusement ce fut surtout par les côtés mauvais, par la curiosité et par la langue » (1). Pourquoi « malheureusement » ? Fût-il devenu ce qu'il était, sans cette curiosité toujours insatiable et qui nourrissait copieusement son avidité de sonder les âmes, et sans cette langue qui lui permettait d'être franc et objectif ? « On dirait, écrit Desplaces, que pour lui les choses sondées et connues perdent de leur valeur. Il lui faut des voiles à soulever, des mondes nouveaux à parcourir » (2). D'ailleurs, Léon Séché ajoute, quelques pages plus loin : « Ayant été curieux de tout, non seulement il a voulu tout voir, mais au risque de blesser ses modèles, et pour ne pas avoir l'air d'être dupe, il s'est efforcé de tout dire » (3). Certes, il tenait à ne pas être dupe, mais aussi à ne pas duper les autres. « Le critique, disait-il, n'est que quelqu'un qui sait lire et qui apprend à lire aux autres » (4). Accomplir sa mission de vrai critique, quitte à blesser quelques-uns, est indiscutablement chose louable.

Il était très impressionnable, profondément sensible, et il en souffrait. L'influence de sa mère et de sa tante, subie dans son enfance, y avait été pour quelque chose. Gustave Michaut l'a bien remarqué : « Une grande impressionnabilité », « une sensibilité » qui le fit beaucoup souffrir, une « timidité » qui devient de la sauvagerie, sont considérées par lui comme des manifestations de ce qu'il présente de « trop féminin » et que les « petits soins inquiets de deux mères développèrent à l'excès » (5). Donc, timide aussi, il l'a été et d'une manière consciente : « Nous autres hommes, nous avons aussi nos timidités,

écrit-il à Pauline Raudot » (6). Hortense Allart qui le comprenait si bien, croyait que la femme qui lui convenait serait une timide... comme lui ; elle lui écrivait à Liège : « Je croyais que vous trouveriez à Liège quelque blonde et timide fille d'un savant professeur, que vous vous enflammeriez pour elle comme vous faites quelquefois pendant une heure et que vous l'épouseriez » (7). Elle n'était point timide, elle, et cela peut-être, entre autres aspects de son caractère, gâchait son charme de femme aux yeux de son ami. Chopin disait qu'elle était : « Un écolier en jupons » (8). N'aimant les femmes que lorsqu'elles étaient très féminines, Sainte-Beuve ne la trouvait pas à son goût. Elle s'en apercevait et pouvait lui écrire tristement : « Je ne crois pas être des femmes qui vous plaisent le mieux » (9). Pourtant, leurs relations durèrent ; « l'intelligence, la passion de la littérature et des idées, l'aptitude à tous les plaisirs de l'esprit, avaient créé entre eux une solide complicité » (10). A tout cela, il faut ajouter le charme exceptionnel qu'Hortense subissait de la personnalité de son ami : « Peut-être vous avez trouvé entre nous bien des différences, lui écrivait-elle, moi je ne les sentais pas, ... aussi je serai contente de ce qui est arrivé, s'il en reste quelque tendresse entre nous, et de mon côté pour vous un sentiment que bien rarement j'ai vraiment senti » (11).

Mais si la timidité de Sainte-Beuve pouvait se manifester librement en présence des femmes, sans lui faire éprouver la moindre sensation d'humiliation, il se sentait comme heurté et blessé en présence d'hommes de forte personnalité. A ce sujet, les relations du critique avec Victor Hugo offrent un exemple typique : « Je demeure certain, écrit André Maurois, que, les premiers mois de son amitié avec Victor Hugo, Sainte-Beuve espéra trouver là un foyer et s'attacha sincèrement au jeune ménage. Puis l'assurance magistrale de Hugo blessa la timidité de l'ami » (12).

Comme les femmes aussi, il avait cette faiblesse de volonté qui est la faiblesse tout court, avec la différence qu'elle est naturelle chez une femme, tandis que chez lui, elle constituait un souci qui le faisait souvent souffrir. On sent un accent d'amertume dans cet aveu qu'il faisait à Ulric Guttinguer, le 3 octobre 1836 : « Ce n'est pas de prendre les résolutions qui me manque, c'est de les tenir » (13). Cinq ans auparavant, il s'était trouvé perplexe devant l'offre de ses amis belges, au sujet d'une chaire de littérature française à l'Université de Liège. Et lors de la décision de l'Académie de Lausanne qui lui offrait de

venir y professer, il observait une attitude analogue, c'est-à-dire, il ne savait quelle attitude prendre. A ses amis les Olivier, il envoyait son « non » puis son « oui » le même jour et son projet de voyage faillit subir le même sort que le précédent. Ce fut la persévérance de ses amis vaudois qui finit par triompher de son indécision. Son approbation définitive ne fut pourtant pas intégrale, mais ressemblait aux promesses de femmes : « Enfin voilà les trois quarts du oui », écrivait-il à Juste Olivier, trois semaines avant son départ pour la Suisse (14). Et puis, l'échec de ses multiples projets de mariage, ne fut-il pas, dans une large mesure, dû à la même incapacité de tenir ses résolutions ? Mais l'accablait-on pour un défaut si humain et dont il ressentait lui-même toutes les conséquences ? Ecrivant, un jour à Juste Olivier, il faisait ces révélations désolées : « J'ai des projets d'étude, car j'ai toujours eu si peu de temps pour étudier ; je veux savoir l'espagnol, me remettre au grec. De tout cela, il ne se fera peut-être rien, car le vent change vite sur ma tête et peu m'importe qu'il change, puisque je suis au port (me dit-on)—, (et moi je me dis) puisqu'il n'est plus de port pour moi » (15).

Sainte-Beuve éprouvait un besoin constant d'avoir un appui moral : le vide de sa vie l'y poussait. Ainsi, il épousait les doctrines comme les femmes épousent les hommes (toutes proportions gardées), mais comme les femmes adeptes de l'amour libre, qui se lassent vite du mariage et ne tardent pas à rompre les chaînes pour reconquérir leur indépendance. Avec l'école doctrinaire du *Globe*, le romantisme, le saint-simonisme, le groupe de Lamennais, le calvinisme, le méthodisme, il ressentit successivement, avec la même intensité, du dégoût, puis de l'indifférence, comme les George Sand et les Hortense Allart, dans leur vie conjugale et même dans leur vie sentimentale. Et dans ses préférences, plus ou moins passagères, il suivit, d'instinct, une sorte de tactique typiquement féminine : « Je n'ai jamais engagé ma croyance, écrivait-il dans ses *Carnets* intimes, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir » (16). Tactique de femmes expérimentées surtout, de celles qui, à la fois coquettes et vertueuses comme Mme d'Arbouville, se plaisent à avoir des admirateurs qu'elles retiennent sans leur céder. Est-il donc étonnant qu'il ait écrit ces lignes à Mme J. Olivier : « Mme de Tascher part bientôt pour Pouvray et veut m'emmener, je résiste sans dire non ; c'est une manière plus sûre de

résister. Mais voilà que je dis leur secret aux femmes » (17). C'était révéler aussi son propre secret ! On a souvent dit que le « oui » ordinaire correspond, dans le vocabulaire féminin, au « peut-être » et qu'une vraie femme ne dit jamais « non ». Dans ses relations, Sainte-Beuve adoptait cette règle féminine. Que d'articles il promit à des « amis » sans jamais les écrire !

La faiblesse de Sainte-Beuve était telle qu'elle se faisait parfois sentir même en présence des femmes. On a souvent évoqué l'exemple de sa gouvernante, Mme de Vaquez, qui exerça sur lui une autorité indéniable. « Elle gouverna la maison et le maître, dont elle fut en principe la servante, en fait, la maîtresse et la maîtresse dans le sens autoritaire et galant du mot. Elle le fut hardiment et impérieusement », écrit Maurice Allem (18) : Cela est juste, et, de plus, il ne faut pas oublier que Sainte-Beuve était de ces intellectuels qui dédaignent de se soucier des futilités ménagères et ont trop de générosité pour soumettre à un contrôle rigoureux le personnel de leur service. Ce qui est toutefois frappant, c'est que son manque de fermeté encourageait sa « maisonnée » à l'exploiter. A part cette Vaquez, il eut, à son service, une certaine Justine « qui exerça sur lui une sorte de séquestration » (19), allant, une fois, jusqu'à le chasser presque de la maison, en lui donnant cinq francs pour qu'il allât manger chez Magny.

La femme est, par sa nature, amoureuse de l'amour. Même si elle n'est pas amoureuse; elle est friande d'histoires sentimentales, et disposée, à l'occasion, à y jouer un rôle. André Maurois a raison de dire qu'« il y a en toute femme, par amour de l'amour, une entremetteuse qui s'ignore » (20). Cela fait penser à cette Circé vieillie qu'un poète arabe inconnu, à l'imagination bizarre, présente en présence de chèvres et de boucs qu'elle élève dans l'unique dessein d'assister à leur « compagnie galante ». Là aussi, il y a un point de ressemblance entre Sainte-Beuve et les femmes. Non seulement, il était avide d'amour, mais il s'intéressait aux amours des autres, se plaisant à en entendre parler, les commentant, rapportant les détails qui lui parvenaient et jouant un rôle à l'occasion. Il était un bon conseiller sentimental. Nous savons les services éminemment dévoués qu'il rendit, dans ce domaine, à George Sand. Les candidats, qu'il présenta, tour à tour, à l'amour de la romancière, défilent devant nous : Alfred de Musset d'abord, qu'elle trouva trop dandy lorsqu'il lui fut présenté pour la première fois, mais dont elle devait, plus tard, apprécier le

charme..., Alexandre Dumas dans l'art de qui elle sentait « de l'âme », mais qui la déçut par sa personne, laquelle en manquait... (21) « le bon et habile psychologue » Jouffroy, qu'elle reçut volontiers « de sa main », mais qu'elle ne tarda pas à éconduire... (22). Sainte-Beuve pourtant ne se décourageait pas, et selon le mot de Léon Séché : « rien de plus touchant que le rôle qu'il joua dans [les] douloureuses circonstances » (23) qui suivirent le drame de Venise. Touchant et digne de respect par le scrupule qu'il y mit. S'il s'employa, dès le retour à Paris de Musset puis de George Sand, à les séparer définitivement, ce fut probablement parce qu'il se sentait responsable, en quelque sorte, de leur malheur, ayant tout fait auparavant pour les unir. Conseiller habile et désintéressé, on avait recours à lui et on l'écoutait : « Je sais, lui écrivait Alfred de Musset, que Mme Sand tient à votre estime... Un mot de vous à ce sujet me ferait plaisir » (24). S'il se décida finalement à ne plus continuer ses bons offices, c'est parce qu'il avait constaté qu'il s'agissait d'un cas désespéré, de deux malades inguérissables. En « médecin » honnête et scrupuleux, il finit par renoncer à sortir son carnet d'ordonnances de sa poche et par « tirer discrètement sa révérence » (25). Mais il est indiscutable qu'il a bien tenu son rôle et qu'il a souffert avec ses malades, surtout avec George Sand. Amaury s'adressait ainsi aux femmes : « Mes misères intérieures, mes versatilités infinies m'ont aidé à expliquer les vôtres. Rieuses, ulcérées ou repenties, je vous ai plaintes, je me suis reconnu et j'ai gémi pour moi en vous. Comme les abîmes de vos cœurs, comme les opprobres de vos sens étaient les miens ! » (26).

Le cœur de Sainte-Beuve ne cessa, pendant toute sa vie, de battre pour la Femme, comme une machine qui tourne souvent à vide. Il existe, par je ne sais quel paradoxe de la nature, des hommes beaux mais indifférents à l'amour et d'autres qui sont laids mais dont la vie se trouve dominée par l'amour. Ces derniers sont malheureux, inconsolables et leur sort ironiquement atroce. Sainte-Beuve fut de ceux-là. Qu'il s'agisse de ses envies, de ses jalousies ou de ses rancunes, bref de n'importe lequel de ce qu'on appelle quelquefois ses péchés, toujours s'y mêle un dépit amoureux. Mais son injustice passagère était vite neutralisée par son honnêteté et son attachement farouche à la vérité. Bien comprendre Sainte-Beuve, c'est, non seulement l'absoudre, mais

aussi rendre justice à ses efforts en vue de garder, malgré tout, son objectivité et son impartialité. Hortense Allart témoignait d'une parfaite compréhension de son caractère lorsqu'elle lui écrivait : « Il y a, comme dit Hippocrate, le mystérieux, le divin des maladies ; chez vous ce sera toujours un dépit d'amour » (27). « En avançant dans la vie, écrit-il, je me suis dit bien souvent que celui qui, dans sa jeunesse, à l'âge des nobles ambitions et des belles ardeurs, avait formé les plus hauts projets et conçu les plus magnifiques espérances, si tout compte fait et toutes illusions dissipées, il se trouvait n'être déçu que de la moitié ou des trois quarts de son rêve, celui-là ne devait pas s'estimer encore trop mal partagé et n'avait pas à se plaindre » (28). Commentant ces lignes, Gustave Michaut croit que Sainte-Beuve n'avait pas le droit de se plaindre : « Sans doute, écrit-il, il n'a pas obtenu la gloire de poète qu'il avait rêvée ; mais son œuvre est de celles qui resteront, son nom de ceux que la postérité redira ; et ceux-là mêmes qui sont les plus sévères à ses faiblesses respecteront l'effort persévérant qu'il a fait pour atteindre le vrai, « le vrai seul » (29). Quoique bienveillant, ce commentaire ne suffit point à nous convaincre que Sainte-Beuve fut comblé par le destin. Seul ce dernier eût pu faire, sans erreur, le bilan de ses rêves réalisés. Personne, mieux que soi, n'est capable de préciser à quel point ses ambitions ont été satisfaites. Outre la réflexion précédente de Sainte-Beuve, bon nombre de ses notes intimes donnent à penser qu'il fut déçu de plus des trois quarts de ses rêves : « Il y a des moments, écrit-il, où la vie, le fond de la vie se rouvre au dedans de nous comme une plaie qui saigne et ne veut pas se fermer » (30). Je demeure certain que Sainte-Beuve avait le cœur plus ambitieux que l'esprit et que dans ses déceptions, il y eut plus de dépit amoureux qu'autre chose. Il écrivait un jour à Adèle Couriard : « Au fond, je suis un ambitieux (ambitieux dans l'ordre des choses du cœur), lequel ayant manqué sa fortune, trouve toutes les conditions désormais, à peu près, égales et à qui il est indifférent d'être ici ou là » (31). Je pense aussi que chez Sainte-Beuve, l'ambition de l'esprit naissait souvent de la déception du cœur. Elle était une réaction et équivalait à une évasion.

Sainte-Beuve nous fait cet aveu, dans ses *Notes intimes* : « J'aime encore beaucoup à respirer les fleurs, mais je n'en cueille pas » (32). Il faut entendre qu'il ne réussissait pas toujours à cueillir de ces fleurs, qui lui étaient défendues. Et ailleurs : « Je suis peut-être l'hom-

me qui a été le plus refusé en amour » (33). Il convient d'ajouter qu'il était, peut-être aussi, celui qui s'était le plus obstiné à aimer la femme. Il y a là un aspect de son drame. Une alternance répétée d'assiduité et d'échec. Il me semble que son complexe de laideur ne s'est réellement formé qu'après sa rupture avec Adèle Hugo. Les échecs postérieurs ne firent qu'envenimer son mal. Faisant tristement son bilan, il écrivait dans ses *Notes* : « En amour, je n'ai eu qu'un seul grand et vrai succès (mon Adèle), je suis comme ces généraux qui vivent sur une grande victoire que leur a valu leur étoile encore plus que leur mérite. Dès lors, toujours battu, coup sur coup, échec sur échec » (34). Et dès lors aussi, sa plaie resta ouverte. S'il persistait dans son assiduité auprès des femmes, c'était par amour de l'amour. Sa ténacité ressemblait à celle des généraux vaincus auxquels il se comparait : « En fait d'amour, écrivait-il, mon armée est détruite, je n'ai plus qu'une poignée de troupes. Je puis encore tenter un coup de main et entrer à la pointe de l'épée dans une place, mais je n'y puis tenir garnison » (35). Il était donc soucieux de sauver l'honneur. On aurait dit qu'il voulait se convaincre que, malgré ses défaites, il pouvait toujours triompher ou qu'il méritait de triompher. Sa constatation de l'échec le rendait plus obstiné encore, comme un joueur malchanceux qui s'anime au jeu. Seulement, un joueur entretient toujours l'espoir de gagner ou de récupérer ce qu'il a perdu, tandis que, lui, prévoyait l'échec et s'aventurait, d'où un agacement continu et une profonde amertume : « Je vis dans une tristesse continuelle et mortelle, sans ombre de joie et sans un sourire. Est-ce donc parce qu'il ne m'est plus donné d'espérer l'amour ? » (36). Oui, mais il y avait, si j'ose dire, une sorte d'espoir dans son désespoir, qui l'incitait inconsciemment à poursuivre la lutte.

A la suite de chaque échec, non seulement il déplorait de n'avoir pas été aimé, mais il lui semblait qu'il n'était plus capable d'aimer. Ainsi, il écrivait à George Sand, en juillet 1845, lors de ses malheureuses relations avec Mme d'Arbouville : « Voyez-vous, ma plaie désormais est simple, elle est pitoyable, je ne puis me consoler de ne plus aimer, de ne plus être aimé, de ne plus avoir, à ma tristesse du jour et à mon désespoir éternel, un lendemain d'espérance, comme il arrivait toujours dans ce bon temps où l'on était si malheureux » (37). Ne soyons pas aussi pessimistes que lui. Un an après, nouvelle expérience, sa tentative de séduire Mme d'Ortigue. Entretemps, il pouvait dire qu'il avait l'air de vivre et que les passants lui faisaient compliment sur sa

santé florissante, mais que lui « [savait] bien qu'il ressemblait à ce cheval de l'Arioste qui allait toujours, mais qui était mort » (38).

Ses échecs répétés entraînaient donc, pour lui, une désillusion navrante, mais n'affectaient nullement son aspiration à l'amour, celui-ci étant, à ses yeux, une délivrance, une fin. Ainsi, évoquant ses impressions de voyage en Italie, en 1839, il écrivait avec un accent d'espoir teinté de regret : « Oh ! vivre là, y aimer quelqu'un et puis mourir » (39). Par « aimer », il faut entendre « être aimé ». Et il avait la même arrière-pensée quand, plus tard, il écrivait pour Mme d'Ortigue : « Je vous aimerai comme vous le voudrez, pourvu que vous me permettiez de vous aimer... » (40). Cette condition qui supposait la réciprocité, ne visait, en réalité, qu'à conquérir la femme « aimée ». Et chaque fois que cette réciprocité faisait défaut, il se plongeait dans une vague de tristesse émue et émouvante. Lui faire comprendre qu'on ne l'aimait pas ou qu'on l'aimait d'une façon différente de celle qu'il entendait, était toucher le point le plus sensible et le plus délicat de son âme, gratter la plaie. Voyons, à ce propos, le dialogue engagé dans un restaurant du Palais-Royal avec Pauline Raudot, le lendemain de leur première rencontre (le récit est de Pauline) :

« — ... je vous aime beaucoup

— Vous m'aimez beaucoup ? Mais comment m'aimez-vous ?

— Comme... comme on aime une femme.

— Oh ! ce n'est pas cela que je veux ! Oh ! mais pas du tout ! Votre âge me permettrait l'affection paternelle que vous m'avez témoignée jusqu'à présent, et vous vous trompez, Sainte-Beuve.

« La tête dans la main, il gardait le silence ». Alors elle se leva, lui prit les doigts, les baisa : « Oh ! vous que je cherche depuis mes premiers pas dans la vie, que j'ai enfin trouvé et placé si haut dans mon admiration, que nul homme ne peut vous atteindre, restez grand. Faites comme moi, faites abstraction complète de mon corps de femme, et si vous ne voulez pas m'aimer comme un père, aimez-moi comme un ami, comme Sénèque aimait Lucilius ». Et lui de riposter : « Dans le courant de la vie, je ne suis qu'un homme, un homme très terre à terre qui ne voit au monde qu'une chose aimable et désirable : la femme. J'aime la femme et ne puis m'en passer. J'en ai chez moi, elles forment ma maisonnée » (41). C'est un véritable drame que d'essuyer des échecs consécutifs auprès des femmes, alors qu'on les aime à ce point et de cette façon, drame qui trouble l'esprit, ravage le cœur

et, pour tout dire, exerce la pire des influences sur le caractère du malheureux qui se lamente : « Je le sais trop, je manque de toute grandeur, je suis incapable d'aimer et de croire. — Je tâche de me donner le change à moi-même par les sympathies que je me suggère, et par l'intelligence rapide de toute chose » (42). Terrible aveu qui équivalait à un cri de douleur. Si Mme d'Arbouville lui inspira ces mots, véritables gouttes de poison : « Une des vraies satisfactions de l'homme, c'est quand la femme qu'il a passionnément désirée et qui s'est refusée opiniâtrement à lui, cesse d'être belle » (43), il faut comprendre la douloureuse réaction de cet homme abandonné à sa souffrance. Si sa passion malheureuse, pour Mme d'Ortigue, lui enleva tout scrupule, jusqu'à le pousser à tenter de compromettre, devant son parent Buloz et quelques-uns de ses collaborateurs, la réputation de cette femme qui s'était refusée, il faut penser, avant de le juger, à son état, à la fois physique et moral, après l'échec. Il souffrait de ce qu'on appellerait peut-être aujourd'hui une dépression nerveuse. Si, à la suite de cette déplorable tentative, Buloz, qui était intervenu, dit à Dubois : « Je l'accablai de sarcasmes sur sa laideur, sa chétive personne... il sortit furieux pour ne plus revenir. » (44), ne nous emportons pas aussi facilement que le directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Souvenons-nous qu'il s'agissait de celui qui a écrit : « La saturation, il y a un moment où cela vient dans le repas qu'on appelle la vie : il ne faut qu'une goutte alors pour faire déborder la coupe du dégoût » (45). Il est triste de remarquer que sa coupe, à lui, débordait souvent et que, cette fois-là, ce fut son échec auprès de Mme d'Ortigue qui y versa la goutte fatidique.

Sainte-Beuve ne pouvait concevoir la vraie amitié féminine sans amour, ni l'amour sans désir. Il ne pouvait pas, non plus, éprouver sans souffrance un désir condamné à rester inassouvi. C'était son idée fixe, sa théorie bien arrêtée, une des exigences de sa nature que Mme d'Arbouville, ingénuement, avait essayé de corriger. Ce fut peine perdue. S'il finit par se résigner au refus que lui opposa inflexiblement son amie, cependant il demeura le même. Foncièrement persuadé, à tort ou à raison, qu'il était incapable d'inspirer l'amour, ses échecs répétés ne firent qu'aggraver son complexe, en le maintenant dans un état de perpétuelle lutte. Il pouvait supplier Mme d'Arbouville de

se donner à lui, par complaisance, rien que parce qu'il la désirait ardemment. Or, une femme ne se donne pas par pure complaisance. Mais Sainte-Beuve, brûlant de désir, ne le comprenait pas ou ne voulait pas le comprendre. Ses périodes intermittentes de rémission n'étaient, en quelque sorte, que de brefs moments de torpeur ou de stupeur dus au choc causé par l'échec. Et à la stupeur succédaient, tour à tour, le réveil douloureux, l'irritation, la recherche d'un remède pour se calmer. Ce remède n'était autre chose que l'amour à nouveau. Ainsi, lors de l'attédissement de ses relations avec Mme d'Arbouville, et après qu'il eut gémi en secret et presque en public, son mal ne tarda pas à connaître une nouvelle rechute, avec sa passion pour Mme d'Ortigue, à qui il disait : « Je suis déjà loin de la jeunesse, mais j'ai le cœur jeune ; il y a eu si peu d'occasions d'appliquer cette sensibilité dont il est doué ; soyez-en l'objet » (46). Le cœur jeune... entendons : le corps palpitant d'appétit et criant famine.

Cette sensibilité dont il parlait était servie par une imagination fertile, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés dès son enfance. Déjà, s'abandonnant à ses rêveries, Joseph Delorme se trouvait obsédé par l'image d'une femme mystérieuse. S'il s'isolait de ses camarades, c'était pour vivre dans l'irréel : « Il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et sièges, dont il était le héros ! Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois, et prenait à ses yeux un corps. Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire » (47). L'imagination amoureuse de Sainte-Beuve s'exaltait avec le temps et sous l'effet de l'insatisfaction qui accompagnait ses déceptions, il vivait une sorte d'amour imaginaire chaque fois qu'il entreprenait d'écrire un roman : « Pourquoi, s'interrogeait-il, je ne fais plus de romans ? L'imagination pour moi n'a jamais été qu'au service de ma sensibilité propre. Ecrire un roman, pour moi, ce n'était qu'une manière indirecte d'aimer et de le dire » (48).

Il ne pouvait pas se passer d'amour. Après le dénouement de sa liaison avec Mme Hugo, il trouva, dans la préparation assidue de son

cours sur *Port-Royal*, une sorte de consolation provisoire. Pourtant, il craignait que le provisoire ne durât indéfiniment et avoua son inquiétude à son ami Xavier Marmier, dans une lettre envoyée de Lausanne : « Après tout, cher Marmier, je n'ai jamais été plus consolé par l'étude, par tant d'heures chaque jour. L'amour est ajourné ; le reprendrai-je jamais ? Ai-je passé le temps d'aimer ? Attendons, oublions surtout, oublions ce que nous avons cru éternel » (49).

S'il lui arrivait (rarement), dans un moment de lassitude, de renier l'amour, ses souvenirs ne manquaient pas de lui donner un sursaut : « L'amour n'avait pas grand sens ; tout ce que j'ai pu observer depuis lors m'a confirmé dans ma conclusion, et néanmoins, quand un exemple trop direct à l'appui traverse mon souvenir, je suis encore ému ». Et à mesure qu'il vieillissait, sa lassitude augmentait, devenait chronique : « Ce vieux garçon, remarque justement Pierre Grosclaude, souvent lassé de solitude et tourmenté par le vide de son cœur, trouvait chez les Valmore la famille accueillante qui lui manquait » (50). Mais si l'acuité de sa souffrance conduisait ses pas vers Marceline Valmore, ou arrachait de sa plume des lettres désenchantées qu'il adressait à George Sand ou à Caroline Olivier, ces tentatives d'évasion ne pouvaient qu'être des palliatifs. Seul un nouvel « amour » aurait pu l'apaiser. Et dans les angoisses qu'il ressentait de la privation, l'amour devenait, dans son imagination, un ultime bonheur avant la mort. On lit, en effet, dans les notes inspirées par sa passion pour Mme d'Ortigue : « ... Un seul jour de bonheur avant de mourir » (51).

Il convient de distinguer, chez Sainte-Beuve, deux sortes d'ambitions : l'une, dans le sens vaste et général du mot, l'autre, celle de son cœur. La première ne se manifesta qu'en de rares circonstances de sa vie, ainsi quand il aspira à se faire élire académicien ou nommer sénateur. La seconde ne connaissait pas de bornes. Si sa désignation, en 1840, à la Bibliothèque Mazarine, le combla de joie en réduisant ses embarras pécuniaires, exaltant ainsi sa reconnaissance : « Je n'ai plus le droit de me plaindre de la société ; elle m'a donné autant et même plus que je ne méritais. » (52), en revanche, son cœur se tenait continuellement sur « le qui-vive » (53). Il avait dépassé la cinquantaine, lorsqu'il entra en relations épistolaires avec Adèle Couriard, mais son âge ne l'empêcha pas de tenter de s'insinuer dans le cœur

de cette jeune Genevoise admiratrice de ses *Causeries du Lundi*. Il lui écrivait : « Vous êtes pour moi une amitié telle qu'il ne m'en reste aucune qui en approche et telle que je n'en eusse osé espérer en cette saison aride, une de ces amitiés délicates qui devraient être les seules des dernières années où l'âme a tant besoin de vivre par elle seule, de revivre et de se raviver, de retrouver s'il se peut une innocente fleur. Mon souci serait de m'en montrer digne, ma crainte est de ne l'être pas » (54). — Cette crainte se justifia par la réponse évasive qu'il reçut de sa correspondante. Aussi épancha-t-il son cœur meurtri dans une autre lettre qui témoigne de son déchirement et de son amertume : « ... Le retard que vous avez mis à me répondre m'a montré que j'avais eu tort de vous écrire cette lettre que j'aurais voulu retirer... Au fait, il entre presque nécessairement de l'illusion dans l'affection exaltée. Connaître à fond, et tel qu'il est, un être humain et l'aimer, c'est impossible. Toujours est-il, ma chère enfant, que j'ai crié vers vous et que vous n'avez pas répondu à mon cri. Parlons d'autre chose » (55).

Pareilles tentatives furent fréquentes dans la vie de Sainte-Beuve. Les échecs et les désillusions ne le corrigeaient pas ou plutôt étaient incapables de le décourager. On dirait que, vers la fin de sa vie, la jeunesse vigoureuse de son cœur soulageait son infirmité physique. Deux ans avant sa mort, il écrivait à Pauline Raudot : « ... Je suis heureux de savoir votre santé bonne. La mienne est altérée, depuis plus de trois mois : j'ai une affection; sinon grave, du moins pénible et des plus assujettissantes. Mé voilà parmi les invalides. Le cœur n'en est pas diminué » (56).

Pons, qui prétendait connaître le caractère de Sainte-Beuve, écrivait : « Chez Sainte-Beuve, contrairement à la maxime de La Rochefoucauld, l'esprit ne sera jamais la dupe du cœur » (57). Profonde erreur à laquelle je m'empresse d'opposer cet aveu de Sainte-Beuve lui-même : « Au fond, je suis un homme très précis, très positif : et du moment que l'amour n'a plus été là, j'ai vu juste » (58). Il me semble que, dans les relations féminines de Sainte-Beuve, son cœur fut dupé par son corps et dupa, à son tour, son esprit. S'il désirait, il croyait aimer, et son cœur aveuglait son esprit. Ainsi on pourrait dire qu'il aimait de corps et que, chaque fois que celui-ci n'était pas satisfait, son esprit en ressentait la répercussion. Une note intime de son ami Xavier Marmier nous dit en effet qu'il était : « d'une lubricité qui, ne

pouvant pas s'affirmer par l'action physique, reste dans le cerveau et le tourmente » (59).

Les tourments de Sainte-Beuve développèrent en lui la curiosité de sonder l'âme féminine. A ce sujet, l'épigraphe de ses *Portraits de Femmes* est significative :

« — Avez-vous donc été femme, Monsieur, pour prétendre ainsi nous connaître ?

— Non, Madame, je ne suis pas le devin Tirésias, je ne suis qu'un humble mortel qui vous a beaucoup aimées » (60). Mais bien connaître la psychologie féminine ne suffit pas toujours pour conquérir la femme, surtout quand la tactique du connaisseur se trouve souvent compromise par son peu de maîtrise de lui-même. Ce fut le cas de Sainte-Beuve, chez qui, dans le domaine de l'amour, le cœur, l'esprit et le corps formaient une trinité dont les éléments étaient intimement et indissolublement liés. Etant, comme nous l'avons dit, le premier à subir l'attrait féminin, son corps ressemblait à un centre nerveux qui communique des ordres et assure tant bien que mal l'équilibre. Si Sainte-Beuve ne se lassait pas de faire la cour aux femmes, cela s'explique par le fait qu'il était en proie à un désir constant. Quand son désir n'était pas apaisé, son cœur gémissait, d'où une profonde angoisse. Celle-ci se teinta d'une touche d'humiliation lorsque la vieillesse et la maladie l'empêchèrent de voir des femmes : le 14 juillet 1867, il écrivait à Mlle Camille Bachelard de Genève : « Il est un temps où, après une lettre comme celle-là, j'aurais désiré vous connaître ; aujourd'hui, infirme avant l'heure et humilié, je ne désire plus rien, si ce n'est inspirer de pareils sentiments et les entretenir, de temps à autre, par l'expression de ma reconnaissance » (61).

Il aimait la femme, et cet amour avait pris, dès son enfance, la forme d'une obsession qui le poussait à s'intéresser à la vie sentimentale des hommes dont il lisait l'histoire. Ses recherches aboutissaient à une sorte de classification : « La Fontaine et Henri IV aimaient bonnement les femmes. Charles XII ni le Grand Frédéric ne les aimaient », avait-il écrit dans ses *Notes d'enfance* (62). Comme tous les hommes très sensibles au charme féminin, et peut-être plus qu'eux à cause de ses complexes, il croyait ou se donnait l'illusion que chacune d'elles méritait de l'attirer par quelque côté, visible ou mysté-

rieux. Et sa tendance exaltée ne pouvait échapper à l'attention de ses amis. Xavier Marmier notait, dans son *Journal intime*, cette réflexion édifiante : « ... [il] a toujours eu pour les femmes un penchant ardent » (63). Les femmes, elles-mêmes, le remarquaient et utilisaient ce point faible de son caractère pour lui lancer l'hameçon où il devait se prendre. Il était, selon le mot de Marie d'Agoult, « un de ceux qui, partout où ils passent, laissent derrière eux un sillon de lumière » (64). Ainsi on prenait soin d'inviter quelques jolies femmes, en même temps que lui pour l'encourager, d'abord à venir et le mettre ensuite à son aise. La Comtesse de Tascher, voulant délicatement l'engager à accepter une invitation avant la date prévue pour sa visite, lui écrivait le 25 août 1839 : « Je dois vous dire, pour vous donner quelque regret, que la jolie Mme de Meyronnet m'arrive demain pour plusieurs jours, mais je ne crois pas qu'elle reste jusqu'au 1er septembre » (65). Joli appât !

La présence féminine lui était nécessaire. Elle explique une partie du succès que, professeur, il remporta à Lausanne. Le 31 décembre 1837, il écrivait à la sœur de son ancien camarade Jules Oudot, Mme Vertel, à propos de son cours sur Port-Royal : « ... Il y vient des dames en grand nombre, mais je leur souris peu et ne suis qu'à mon grave sujet » (66). Il ne pouvait écrire à ses amis, au sujet de ce cours sans évoquer, directement ou indirectement, la joie que lui procuraient la présence de ses auditrices. Quelques semaines après sa lettre à Mme Vertel, il écrivait à son fidèle ami Charles Labitte, avec une détente manifeste : « J'ai à me louer beaucoup de l'attention sérieuse et bienveillante d'une portion du public, des dames surtout » (67). Il eût certainement été très malheureux, si les Lausannoises avaient boudé son cours. Malheureusement, la gravité du sujet traité et la faiblesse de sa vue ne lui permettaient pas de jouir suffisamment de leur présence ; il en exprimait le regret à Mme Pélegrin : « On dit qu'il y a ici de fort belles dames et qu'il en vient à mon cours. Comme j'ai de mauvais yeux, j'ai le regret de ne pouvoir discerner l'une de l'autre. C'est un ensemble rouge et bleu que je vois, et je parle devant » (68).

Sa ténacité était inflexible ; à la suite de chaque échec sentimental, il s'aigrissait, mais un nouveau désir, bien vite, le faisait flamber. Il eut tort d'intituler les poésies que lui inspira Mlle Pelletier le *Dernier rêve*, car ce ne fut point le dernier. Et les « rêves » successifs finirent par faire de la femme sa seule certitude : « Dans ses der-

nières années, l'esprit en repos sur le mol oreiller de Montaigne, il semble avoir été désabusé de toutes choses. L'une d'elles pourtant exceptée. Les Goncourt rapportent que le 20 juillet 1863, à la table du dîner Magny, au cours d'une discussion religieuse, Sainte-Beuve murmura à l'oreille de l'un d'eux : « Ah ! il faut avoir fait le tour de tout et ne croire à rien. Il n'y a rien de vrai que la femme » (69).

Quand l'amour de la femme est développé à ce point chez l'homme, celui-ci a tendance à l'aventure. Et l'aventure suppose la recherche du mystérieux. Amaury nous confie qu'il passait « une bonne partie de [ses] jours et de [ses] nuits à côtoyer des parcs comme un voleur et à convoiter les gynécées » (70). Plus explicite et formel, Sainte-Beuve nous déclare : « Je n'ai jamais conçu l'amour sans le mystère, et là où était le mystère, là pour moi déjà était l'amour » (71). Ce goût de Sainte-Beuve inspirait beaucoup d'inquiétude à sa mère. Trop âgée pour l'accompagner à Lausanne, elle tremblait en songeant au danger que ses futures aventures pourraient lui faire courir : « Pourvu qu'il me rapporte ses deux oreilles, disait-elle, je ne lui en demande pas davantage » (72). Jules Troubat rapproche son maître, sous le rapport du flair, de Balzac dont le nez était en « forme de narines de chien de chasse » : « Celui de Sainte-Beuve, écrit-il, ne trompait pas non plus : c'était un de ces nez de savant ou de curieux, proéminents et droits, des nez qui scrutent et trouvent la piste. Ces nez-là ne déparent pas le visage d'un penseur et n'empêchent pas les aventures » (73). De plus, le dernier secrétaire confirme que son maître, comme Voltaire, s'était, dans sa jeunesse, déguisé en femme pour éviter d'être reconnu et dénocé à un mari soupçonneux ; Sainte-Beuve lui aurait plaisamment dit, vers la fin de sa vie : « Jugez quelle jolie femme je devais faire avec ce gros nez » (74). Six ans avant sa mort, il fit un voyage à Compiègne. Un jour qu'il n'était pas revenu à temps d'une prétendue visite aux monuments de la ville, on se mit assidûment à le chercher partout pour l'emmener à Pierrefonds. Connaissant sa réputation, Nieuwerkerke alors s'écria : « Sainte-Beuve trouve qu'il n'y a pas assez de femmes au Château ; il est allé en chercher en ville » (75).

Jules Levallois, écrivait que : « par certains côtés de son caractère, par quelques-uns de ses goûts, il [Sainte-Beuve] tenait assez des

abbés du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il aimait à vivre près des dames, des grandes dames, à en être écouté, choyé, caressé » (76). Des grandes dames, mais aussi des femmes obscures et même des plus légères, avec la différence qu'avec ces dernières, il ne tenait ni à être écouté, ni choyé, mais tout simplement à être caressé. Son petit harem de la rue de Montparnasse excitait la curiosité des visiteurs. Les uns, comme Nicolardot, poussés par leur goût malsain pour la diffamation, y trouvèrent de quoi tisser toute une légende (77), aux autres, comme Marmier, comme Prévost-Paradol, il offrait un sujet intarissable de conversation, qui leur permettait de faire des commentaires grivois propres à satisfaire un penchant naturel semblable à celui de Sainte-Beuve. Marmier note à ce sujet, dans son *Journal*, bien des détails observés par lui-même ou rapportés par Prévost-Paradol, ce « grand amateur aussi des cotillons » (78).

Jetant les yeux sur une nouvelle venue, Sainte-Beuve la harcelait en la poursuivant de ses assiduités. En attendant de la séduire, il goûtait voluptueusement aux délices de sa compagnie. Mme d'Agoult écrivait à Liszt : « Sainte-Beuve continue à venir tous les jours et à m'écrire des lettres amoureuses d'un ridicule incroyable. Dans la dernière, il y avait « des fleurs qui savent naître sous mes pas... etc. ». Je lui ai répondu que j'étais une vieille femme et qu'il y avait déjà longtemps que les fleurs avaient perdu l'habitude de naître sous mes pas, etc. Je lui offre délicatement mon amitié : s'en souciera-il ? C'est fort douteux » (78b).

Chez Sainte-Beuve, la perspective de connaître une nouvelle femme caressait délicieusement son imagination et lui faisait échafauder de secrets projets, surtout quand il s'agissait de femmes mariées. Avant de faire son premier voyage en Suisse, voyage qui précéda de quelques mois sa venue à Lausanne pour y professer son cours, il brûlait d'envie de connaître Mme Juste Olivier et pouvait écrire au mari de celle-ci : « Je serais heureux de causer avec vous, d'être présenté à Madame Olivier » (79). Une dizaine de jours après, le 7 août 1837, il exprimait le même désir avec plus d'enthousiasme : « Adieu, veuillez offrir à Mme Olivier, avec tous mes respects, mes vifs désirs de la connaître et mon espoir que ce sera dans peu de jours » (80). Expressions courtoises, dira-t-on ; mais elles s'éclairent d'un jour équivoque, parce que nous connaissons Sainte-Beuve et ses habituelles intentions.

Plus les femmes étaient nombreuses autour de lui, plus il se trouvait à son aise. A ce sujet, le pensionnat des Bascans à Chaillot joua

un rôle dans sa vie à un certain moment. Il y allait souvent le soir. Un charme l'attirait vers ce pensionnat, où Ondine Valmore remplissait les fonctions de sous-maîtresse, mais la présence des autres institutrices ne lui était nullement indifférente. Ces « jeunes maîtresses, écrit André Hallays, préparaient le thé ; on y installait une table de whist ; dans une autre partie du salon, on jouait aux petits papiers et aux bouts rimés et l'on riait aux éclats » (81). Ailleurs, André Hallays note : « Il aimait à se mêler à ce cercle de jeunes filles. Il se trouvait plus à l'aise, dans ce milieu simple et sans façons que dans le monde où l'avaient naguère fourvoyé ses ambitions académiques : personne n'y remarquait ses pantalons trop longs et ses redingotes mal taillées » (82). Il est à supposer qu'il soignait minutieusement sa mise avant de se présenter devant ces charmantes créatures. Nous savons qu'il était coquet et qu'il se souciait de se montrer élégant aux yeux des femmes. Le détail suivant que nous donne Jules Troubat ne révèle-t-il pas ce souci ? : « Quand on lui annonçait, l'après-midi, quelque belle visite, il répandait de l'eau de cologne sur le parquet, pour chasser l'odeur d'encre, disait-il ; il humectait même le plastron de sa chemise et de son gilet » (83).

Ses interventions dans les débats du Sénat sur l'enseignement témoignent clairement de ses sympathies pour le sexe féminin. Il appréciait trop *Lélia* de George Sand pour ne pas y trouver un plaidoyer en faveur de l'émancipation du sexe féminin et « un noble effort de la femme pour entrer en partage intellectuel plus égal avec l'homme, pour manier toutes sortes d'idées et s'exprimer au besoin en sérieux langage » (84). Son féminisme n'était pas sans prévoir, à la fois, les grands avantages et les inconvénients minimes d'une telle émancipation : « ... Beaucoup d'ignorances et d'interdictions seront levées pour lui [le sexe féminin], dussent même quelques grâces d'Agnès y disparaître. Aux abords de l'ordre social où nous touchons, en des situations de plus en plus rapprochées et nivelées, la femme aura à se pourvoir de moins de culte et de plus d'estime » (85). Mais s'il appréciait souvent les auteurs féminins, ils ne l'attiraient pas beaucoup, étant à ses yeux des femmes dépouillées de toute grâce. Heureusement pour la société que la vocation littéraire n'est pas donnée par la nature à tout le sexe féminin ; il pouvait, à ce sujet, tranquilliser ses collègues les sénateurs : « Le sexe en masse ne deviendra jamais auteur, nous l'espérons bien » (86).

Sainte-Beuve consigna, dans ses *Notes* de jeunesse, cette pensée qui éclaire d'un jour sans équivoque son état d'esprit dès son jeune âge : « Le célibat n'est pas la virginité » (87). On dirait qu'il prévoyait déjà son sort. Bien plus tard, il notait, dans ses *Carnets*, cet aveu qui équivalait à une autocritique : « Je ne suis point véritablement passionné ; ma vie n'a été qu'une suite d'ardents caprices » (88). Il est difficile de discerner, chez lui, l'ardent caprice de l'ardent désir. Peut-être est-il plus prudent de dire que désir et caprice se confondaient en lui. Toujours est-il qu'il « flambait avec une facilité déplorable » (89). Cette facilité peut, me semble-t-il, être imputée, entre autres causes, au fait que le seul plaisir reconnu de Sainte-Beuve était le plaisir charnel ; on lit, en effet, dans le *Journal des Goncourt* : « Il [Sainte-Beuve] me répète qu'il s'est retranché dans la philosophie de Sénac de Meilhan. Les plaisirs des sens sont pour lui les seuls » (90). Une femme qui croyait lui inspirer l'amour n'était en réalité qu'ardemment désirée par lui. Evoquant sa liaison avec Hortense Allart, Maurice Allem écrit notamment : « Elle plut à Sainte-Beuve, semble-t-il, comme lui plaisaient toutes les femmes. Il la désirait » (91). Rendant hommage à la mémoire de Camille Bachelard dans une lettre qu'il adressa, le 12 juin 1869, au frère aîné de la défunte, Sainte-Beuve disait qu'elle était de celles dont on dit qu'« elles se portent d'une étonnante ardeur de sentiments vers un objet incertain et ignoré, qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure » (92). Modifions ce jugement et il s'appliquera à Sainte-Beuve lui-même. Disons que celui-ci se portait d'une étonnante ardeur de sentiment (au singulier) vers un objet incertain et ignoré qui aspirait au bonheur d'être aimé sans bornes et sans mesure. Ajoutons, pour nuancer notre idée, que, faute de trouver cet « objet inconnu », le sentiment de Sainte-Beuve se transformait en un désir qui le consumait, d'autant plus qu'il se heurtait, la plupart du temps, à un refus.

Promptitude à désirer et promptitude à manifester son désir : deux aspects saillants du comportement de Sainte-Beuve envers les femmes. A ses premiers regards succédait aussitôt le « je vous aime ». Nous en avons vu un exemple à propos de Pauline Raudot qui notait à la suite de sa première visite à celui qu'elle admirait à l'excès : « Etant prête pour sortir, je me dirigeai vers la porte. Sainte-Beuve jeta sur toute ma personne un long regard et parut satisfait » (93). Le reste nous le savons. Mais elle aussi devait éprouver de la satisfaction

en observant la réaction de son hôte, bien que celle-ci ne fût point pour la rassurer. C'est là un paradoxe de la nature féminine. Aussi, peut-on dire que l'excès d'ardeur chez Sainte-Beuve lui nuisait et entravait souvent ses succès auprès des femmes. Qui sait ? Peut-être l'admiration profonde de Pauline pour le maître l'aurait-elle, un jour, menée à l'abandon suprême, si le désir fougueux ne l'avait pas trahi trop vite ? Oui, « La sincérité vaut mieux que tout et... s'abstenir n'est pas agir » (94), mais il faut reconnaître que Sainte-Beuve agissait trop rapidement et d'une façon irréfléchie. Son comportement ne pouvait donc que décevoir, ce qui le poussait finalement à tenter de se justifier à sa manière, à Pauline Raudot : « Je savais bien que vous m'aviez trouvé tout autre que vous vous l'étiez figuré ; j'ai fort déchu, à la simple vue, de l'idéal rêvé ; mais peu importe si vous daignez m'accepter sous ma vraie forme et me conserver quelque amitié : l'essentiel est de ne point mentir » (95).

Il suffisait qu'une inconnue entrât en correspondance avec lui pour l'exalter, pour exciter chez lui la curiosité du corps. On aurait dit qu'il tenait à être renseigné sur son physique avant de décider qu'elle mériterait son « amitié ». Il écrivait à Adèle Couriard : « Comment êtes-vous ? Comment vivez-vous ? Où avez-vous été élevée ? Etes-vous de Genève ? Y avez-vous toujours vécu ? M. votre père, m'avez-vous dit, est en Russie ; y êtes-vous jamais allée ? Avez-vous des frères, des sœurs ? Avez-vous un âge ? Etes-vous grande, êtes-vous petite ? Avez-vous des cheveux noirs ou blonds ? » (96).

Si la bienséance et la pudeur ne lui permettaient pas, bien entendu, de poser pareilles questions, sur le compte de sa femme, à Juste Olivier, je demeure certain qu'il l'avait désirée, dans l'imagination, avant même de lui être présenté. Aussi brûlait-il de la connaître. S'il lui attribua, après l'avoir vue, « une organisation de Romaine » (97), cela n'exclut pas qu'il la trouva à son goût. « Il faut dire aussi, écrit Léon Séché, que Mme Olivier n'était pas une femme ordinaire. Sainte-Beuve déclarait qu'elle avait reçu de la nature une organisation de Romaine et Doudan, qu'il aimait en elle le mélange de simplicité naïve et de supériorité ou de confiance tenant à l'esprit. Tout cela, joint à une beauté rare, peut faire comprendre la séduction et l'empire qu'elle exerça, à son insu ou sans y prendre garde, sur

l'esprit du poète impressionnable qu'était Sainte-Beuve » (98). Sur son esprit, peut-être ; mais à coup sûr, sur son corps.

Il me semble aussi qu'il n'avait nullement confiance dans la vertu des femmes. Une femme désirée ne devait pas, selon lui, se refuser, même si elle était mariée. Si elle était bien physiquement, il devenait jaloux du mari, seul à en jouir, et l'idée de l'éventuel divorce de cette femme ne tardait pas à hanter son imagination. Sa lettre du 15 novembre 1838, à Mme Olivier, est à ce sujet édifiante : « J'ai plaisir à apprendre ce que vous me dites de Mme Forel : mais alors il y a cas de divorce entre elle et son mari et malgré ses petites lunettes, elle est encore bien assez jolie (du côté de la taille) pour y faire songer. Mais que vais-je vous dire là ? Voilà ce que c'est d'être revenu à Paris et de revoir Marmier » (99).

Sa facilité à s'enflammer constituait pour lui une source d'ennuis et de tracas. En présence d'une femme qui lui avait déjà cédé, il se sentait tiraillé par son désir ranimé qui demandait à être assouvi et sa raison qui le rappelait à la mesure. Sa prudence finissait souvent par triompher, en le poussant à éviter les rencontres intempestives : « Quand je vous vois, écrivait-il à Hortense Allart, je suis faible, je désire ; cela est suivi de longs troubles. Je veux trouver en vous un appui contre vous, contre moi-même. Vous me verrez toujours ami, toujours touché, mais qu'il y ait entre nous une barrière et que je reste en deça du serment » (100). A ce propos, Maurice Allem se demande : « Redoute-t-il de tomber sous un joug, bien qu'il ne soit pas de nature à être aisément subjugué ? (101). Non ; d'ailleurs il était, à la même époque, enchaîné par Mme d'Arbouville. La vérité, nous pouvons la trouver dans la pensée que voici : « L'amour physique est un bon dérivatif contre l'engorgement intellectuel. Le tout est d'en user avec mesure. Purgeons notre cerveau, ne le vidons pas, tenons-le libre » (102).

Cette règle de conduite qu'il nous propose, il était incapable de la suivre lui-même avec constance, du fait que, devant les femmes, son esprit se trouvait très souvent moins rapide à réagir que son corps. Conscient de sa faiblesse et contraint de s'y résigner, il n'envisageait la sagesse qu'à la dernière limite de l'âge : à Pauline Raudot (16 octobre 1865) : « Vous me demandez où sont mes faiblesses. Je vis avec elles,

je gagne du temps, des jours, des semaines, des saisons. J'ai, en effet, le temps pour moi, c'est un allié. A la fin, la force d'inertie triomphera de tout, et je serai sage, faute de pouvoir être autre chose » (103).

Mais la sagesse des actes n'a jamais été nécessairement associée à celle de l'imagination ou du langage. Jeune ou vieux, affamé ou repu, Sainte-Beuve se plaisait à parler d'amour, et ses propos sur ce sujet ne manquaient pas de grivoiserie. Il y trouvait une sorte de régal, et ses compagnons de goût, ceux qu'il recevait rue de Montparnasse ou rencontrait au Procope, à Magny, l'écoutaient attentivement et ne dédaignaient pas d'apporter, à ses histoires, leur grain de sel. L'arrivée de Théophile Gautier au restaurant lui promettait une bonne soirée, en lui permettant de donner libre cours à ses goûts. Celui-ci « venait aussi causer avec l'oncle Beuve. Ils avaient pris l'habitude de se tutoyer au dîner Magny. Quand il entrait, Sainte-Beuve allumait une bougie, pour que Théo entretînt le feu de son cigare. Il tenait les propos les plus chatoyants et les plus lubriques » (104). Il se sentait plus à l'aise encore en compagnie de Xavier Marmier, dont les propos étaient plus scabreux que ceux de Théo. Chaque fois qu'il le recevait, « il s'animait et disait qu'il rajeunissait en causant avec [lui] » (105). Ce Marmier était, de tous les amis libertins de Sainte-Beuve, le plus recherché. Il voyageait fréquemment, mais dès qu'il rentrait à Paris, Sainte-Beuve s'arrangeait, coûte que coûte, à le rencontrer. Leur conversation intime était certainement licencieuse.

Mais le goût de Sainte-Beuve ne se limitait pas à parler et à faire parler d'amour ; il se montrait plus positif. Sainte-Beuve « aimait » un genre spécial de femmes et cherchait à faire partager sa préférence à ses amis. Marmier notait, en effet, dans son *Journal* : « Il était aussi très libertin, ce qu'il a toujours été, mais grossièrement libertin, courant après la fille des rues, la plus grasse, la plus dodue, l'appétant plus que les autres. Il aimait à me raconter ses aventures et aurait voulu me donner les mêmes goûts » (106). Et s'il faut en croire Louis Nicolardot, « Quiconque l'a rencontré dans les rues a dû remarquer qu'il ne lorgnait et ne fixait que les servantes déjà mûres, déjà fanées, plutôt dégoûtantes que provocantes, ces catégories de chair humaine que les tourlourous disputent aux garçons épiciers, aux garçons bouchers. Il passe dans son quartier pour avoir accosté, sans succès, tout

ce qu'il y avait de plus rance en fait de cuisinières et de femmes de chambre ; on dit que, dans la rue de Fleurus, il a été chassé à coup de balai par un maître aussi jaloux que lui de l'honneur de sa maison... » (106b).

L'alcool déliait sa langue et déteignait sur ses propos. Même avec les personnes qu'il connaissait de fraîche date. Arsène Houssaye, avec qui Sainte-Beuve dînait le lendemain de leur première rencontre, notait dans ses *Confessions* : « Nous avons vidé une bouteille de Moulin-à-vent, la seconde devait y passer. Il était amoureux dans sa paroisse Saint-Sulpice, il rappela le vers ancien : Le vin nous fait aimer et l'amour nous fait boire. Nous parlions d'amour et nous buvions encore » (107).

Conscient de sa propre valeur et soucieux que sa mémoire ne fût pas trahie par la malignité des gens, Pasteur écrivait un jour, — ce qui équivalait à une leçon de morale à l'intention de la postérité : « De la vie des grands hommes qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière durable, recueillons pieusement, pour l'enseignement de la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme » (108). Le grand savant connaissait trop la nature humaine pour ignorer que la vie des grands hommes, pour le commun des mortels, attire beaucoup plus par ce qu'elle révèle d'excentrique ou de sensationnel que par son aspect génial ou sublime. Plus un écrit est malveillant et empoisonné, ou tout simplement nourri de détails piquants malicieusement réunis, plus il retient l'attention de la majorité des lecteurs. Est-ce parce qu'ils oublient que les grands hommes, eux aussi, ont leurs petites misères ? S'agit-il plutôt de satisfaire un complexe d'infériorité, en constatant qu'aucune grandeur n'est exempte de petitesse, qu'aucune splendeur n'est dépouillée de taches ? Je ne sais, mais je remarque qu'une tendance absurde veut que toute personne hostile à Sainte-Beuve soit fatalement bienveillante pour Victor Hugo et inversement, comme si la vertu ne pouvait exister qu'entière, et le vice aussi, chez l'un ou l'autre. Et pourtant, l'un et l'autre furent des hommes comme nous tous, c'est-à-dire dotés de qualités et de défauts (108b). La vérité est que ni Hugo, ni Sainte-Beuve ne méritent la sévérité de la postérité. Leur seul malheur, celui qui les distingue des obscurs, vient, si je puis ainsi m'exprimer, de leur grandeur, puisque celle-ci n'a fait

qu'accroître à nos yeux des faiblesses qu'une petite dose d'impartialité et de bon sens nous aiderait à reconnaître chez nos voisins, nos amis et peut-être en nous-mêmes.

Sainte-Beuve était sensuel ; est-ce là chose extraordinaire ? Il aimait les femmes mariées ; s'agit-il d'un cas exceptionnel ? S'il était plus sensuel que d'autres, il faut en chercher la raison dans sa nature et les mobiles dans les circonstances de sa vie. Peut-être, cependant, son goût pour les femmes était-il particulièrement coupable du fait qu'il l'entretenait avec ténacité et en éprouvait une sorte de vanité allant jusqu'à la vantardise. Là aussi, il avait ses raisons. Oui, Sainte-Beuve ne fut pas le seul : le scandale de Victor Hugo avec Mme Biard est toujours présent à notre esprit. Balzac poussa le cynisme au point de féliciter Mme Hanska, le lendemain de la mort de son mari. Et Lamartine mérite aussi qu'on s'arrête un instant. Nina n'était-elle pas mariée et la femme de son ami Guillaume de Pierrecloau ? « J'étais devenu un des amis les plus intimes de son mari » écrit-il dans ses *Nouvelles Confidences* (109). Phrase un peu narquoise, un peu cynique, note Henri Guillemin qui a raconté aussi les amours du poète avec Maddalena de Larche, femme d'un lieutenant au bataillon des vélites de Florence. Quarante ans après cette liaison, Lamartine écrivait à son ami Dargaud : « C'était une Circé. Je ne sais quel feu courait dans ses veines. Elle aurait épuisé un dieu » (110). Auparavant, il avait fait, au même Dargaud, cette confidence scabreuse : « Elle me reçut au lit le sein nu... J'y retournai tous les jours » (111). Henri Guillemin ajoute : « Mais ce n'est pas la première fois qu'Alphonse de Lamartine emprunte sa femme à un ami » (112).

Cependant, quelles qu'aient été les faiblesses d'un Hugo, d'un Balzac, d'un Lamartine, on s'aperçoit que toutes les sévérités sont réservées à Sainte-Beuve. Qu'on ne me dise pas que les écrivains ici énumérés ont, plus ou moins, usé de discrétion et qu'ils se sont gardés de nommer expressément leurs amantes. Cette thèse n'est pas défendable. La discrétion de ces grands écrivains n'était qu'apparente ; ils savaient parfaitement bien que tous les détails de leur vie seraient un jour dévoilés grâce à leur correspondance, à celle de leurs contemporains, ainsi qu'aux témoignages consignés ça et là dans des carnets intimes (112b). La différence entre eux et Sainte-Beuve est que ce dernier eut assez de courage pour avouer ses penchants. Et pourtant on le traite avec sévérité. C'est une double injustice.

« Sainte-Beuve est l'un des hommes les plus lubriques que j'aie jamais connus » (113), lisons-nous dans le *Journal intime* de Xavier Marmier. C'est là le témoignage d'un connaisseur dont les séjours à Paris faisaient date dans les périodes les plus aventureuses du critique. Gustave Michaut écrit dans son *Sainte-Beuve amoureux et poète* : « ... c'est un affligeant spectacle de voir un homme perdre peu à peu ses espérances, ses illusions, ses ambitions ou ses aspirations les plus chères, de le voir se restreindre tristement à n'être plus qu'une intelligence pure qui « assiste à la mort » du cœur et « luit sur ce cimetière comme une lune morte » (114). Il y a là tout le drame de Sainte-Beuve. Il avait aspiré à une vie conjugale calme et paisible. Il aurait voulu avoir « une jeune fille de 15 ans qui ferait la chaste joie d'un père » (115). Son amertume était incurable.

Nous lisons dans ses *Cahiers*, cette phrase significative : « Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse quelque chose le matin et que je sois quelque part le soir » (117). Ce quelque part peut bien être tel ou tel salon, mais aussi tel ou tel lieu de plaisir. Et ce qui n'était qu'une nécessité du corps pendant sa jeunesse, se transforma en manie due à l'insouciance totale causée par les désillusions et le désespoir : « A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfants, elle se remplit de manies ou de vices » (118).

Selon une pensée de Sainte-Beuve, « La nature se présente deux fois à nous pour le mariage ; la première fois à la première jeunesse : on peut lui dire alors : Repassez ! Elle n'insiste pas trop. Mais la seconde fois, à cette limite extrême, lorsqu'elle reparait, lorsqu'elle insiste avec un dernier sourire, prenez garde ! si vous la repoussez encore, elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus et se vengera en vous jetant au cœur l'ironie et la sécheresse » (119). Il faut reconnaître que, par ironie du sort, « la nature » s'est présentée plusieurs fois à Sainte-Beuve. Tantôt il était refusé, tantôt, perplexe, il se récusait finalement. Deux femmes seulement eussent accepté de l'épouser : Ondine Desbordes-Valmore, mais elle était malade, condamnée, et Hortense Allart qui ne lui inspirait aucune passion.

Très épicurien, Sainte-Beuve pouvait avouer : « Comme Salomon et comme Epicure, j'ai pénétré dans la philosophie par le plaisir. Cela vaut mieux que d'y arriver péniblement par la logique, comme Hegel ou comme Spinoza » (120). Si, dans *Volupté*, il y a du mysticisme,

c'est pour couvrir la sensualité : « Dans *Volupté*, écrit-il, je me suis donné l'illusion mystique pour colorer et ennuager l'épicurisme » (121). Dans de telles conditions, si on n'est « point véritablement passionné. » (122), la vie devient « une suite d'ardents caprices » et l'abstinence apparaît chimérique.

Depuis longtemps, Sainte-Beuve s'était installé définitivement dans l'épicurisme. Les échecs, les aigreurs, les désillusions, l'y avaient acculé. Et il cherchait à se justifier : « Les Anciens, écrit-il, avaient remarqué que de toutes les écoles philosophiques, on passait dans celle d'Épicure, mais qu'une fois dans celle-ci, on y restait et qu'on ne passait point à d'autres. Cela est encore vrai, même des Modernes. Les vrais épicuriens, ceux qui sont allés une fois au fond, m'ont bien l'air de vivre tels jusqu'au bout et de mourir tels, sauf les convenances » (123).

Très jeune, son imagination déjà s'annonçait particulièrement lascive : « Le D 569, [notes inédites de Sainte-Beuve] écrit Charly Guyot, nous apporte pour la jeunesse de Sainte-Beuve quelques précisions à ce sujet. L'amour le préoccupe, comme il est normal. Mais jamais, dans ses notes, l'amour n'apparaît comme un sentiment élevé, idéal, comme une passion noble. C'est toujours l'amour-plaisir, et le plaisir physiologique. Il évoque, par exemple, l'image d'un homme couché près d'une femme : Il voudrait, dit-il, se mêler à elle. » et il ajoute dans la marge : « Quel plaisir dans l'effort » (124). Maxime Leroy note que Sainte-Beuve « apparaît rongé par la sensualité comme par une sorte d'acide » (125). Mais cet homme, qui est à plaindre, mérite, de plus, l'estime, car quels auraient été les ravages de cette sensualité dont il devait souffrir en secret, s'il n'était pas parvenu à l'empêcher de compromettre sa tâche ? : « Mais, on n'en saurait douter, ajoute Maxime Leroy, Sainte-Beuve a mis au pas cette sensualité dévorante, car comment eût-il produit une œuvre aussi considérable s'il n'avait été que ce faible coureur de jupons qu'une légende malveillante a créée » (126).

Voyons maintenant un des aspects les plus frappants du goût de Sainte-Beuve amoureux. Il ne s'agit nullement d'un cas unique dans son genre, mais d'une préférence ou d'une tentation qui a, de tout temps, existé chez certains hommes depuis que le monde est monde.

Seulement, chez Sainte-Beuve, les manifestations en sont nettes et avouées et nous aident à comprendre sa psychologie amoureuse.

Nous avons dit que les Lamartine, les Hugo, les Balzac, ne répugnaient pas à séduire des femmes mariées. Pourtant chez eux, il ne s'agissait ni d'une préférence, ni d'une tendance habituelle, mais tout simplement d'aventures semblables à toutes les autres. Chez Sainte-Beuve, il en va autrement, c'est presque une attitude. Il aimait les femmes mariées, les préférait résolument aux autres. S'il prenait plaisir à écouter les récits que lui faisait Xavier Marmier, de ses aventures avec des femmes mariées, c'était parce que leurs goûts étaient identiques : « J'aimais, écrit Marmier, par ci, par là, une femme mariée, et Sainte-Beuve s'intéressait vivement à l'histoire de mes amours » (127). Comment expliquer ce goût chez l'oncle Beuve, comme l'appelait quelquefois George Sand ? Pourquoi ses « amitiés » pour les femmes mariées avaient-elles des chances de durer plus longtemps que les autres ?

Sainte-Beuve n'était pas fait pour un engagement légal : « Il ne tarissait pas, écrit Pons, en plaisanteries sur les inconvénients de ce lien qui enchaîne le caprice et coupe les ailes à la fantaisie » (128). C'étaient là les plaisanteries de quelqu'un qui se vengeait de lui-même en se révoltant contre sa condition, mais, qui, en même temps se vengeait des maris dont il séduisait ou tentait de séduire la femme. N'est-ce pas lui qui composa ce vers adressé à sa filleule, la petite Adèle Hugo :

Dernier-né des époux dont j'ai rompu la joie ; (129)

On dirait qu'il y a là le cri de joie d'un triomphateur. Terrible joie, que peut sentir tout homme aussi lésé que Sainte-Beuve par la nature. Celui-ci ne craint pas de la témoigner ; n'a-t-il pas écrit, dans sa petite nouvelle intitulée la *Pendule*, cette phrase qui témoigne d'une compréhensible jalousie et qui, précisément, explique son état d'âme chaque fois qu'il confronte son sort à celui des « heureux » ? : « Rien n'est plus naturel à l'homme que d'étaler son air de bonheur devant les indifférents. Rien ne serait plus naturel aux passants qu'il défie, que de briser ce bonheur » (130). On voit que le bonheur d'autrui lui rappelle ses complexes, rouvre sa plaie. Les heureux ne crient pas toujours leur bonheur, mais ce bonheur s'affiche ou plutôt se distingue spontanément au milieu des douleurs des autres, et Sainte-Beuve se croit visé, défié, se déchaîne et prend position. Sa jalousie n'est pas toujours

déclarée, elle se dissimule derrière « l'amitié ». Cela est clair, par exemple, dans ses lettres aux Olivier, où d'on dirait qu'il chante leur bonheur conjugal, alors qu'en réalité il ne fait que pleurer sur le sien, irréalisable ; il conseille à ses amis de protéger ce bonheur, alors qu'intérieurement il déplore d'en être privé ; il écrit au mari, en confiant au papier quelque message à l'intention de sa femme : « Les affections bien vraies ont leur pudeur et craignent d'en trop dire devant tous » (131). Cette déclaration s'éclaire d'un jour équivoque du fait qu'elle est exprimée par Sainte-Beuve, qui écrit dans ses *Poisons* : « Les très grands sentiments et le sublime ne sont pas mon fait » (132). Ce moraliste a une certaine inclination au fatalisme ; il découvre et peut préciser le moment où la volonté humaine se trouve aliénée. S'il dit : « Je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas. » (133), c'est qu'il est « un fait constant et d'observation morale » (134) qui s'impose et dont il faut tenir compte : « Le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir aucun scrupule » (135).

Mais chez Sainte-Beuve la passion atteignait trop vite son paroxysme. Et si, dès lors, on peut supposer qu'il était dépouillé de tout scrupule, on peut aussi croire que la séduction d'une femme mariée était pour lui un événement heureux qu'intimement il saluait avec un certain cynisme : « Il y a tant d'arrière-plans dans l'existence d'un célibataire comme Sainte-Beuve » (136).

Dès ses plus jeunes années, il éprouvait à la fois, l'attrait et l'effroi du mariage. La confession d'*Obermann* qu'il prend à son compte et qu'il donne comme épigraphe au poème intitulé *Le dernier vœu*, précise l'une de ses deux obsessions : « Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune » (137). Et Joseph Delorme de noter son appréhension en songeant à une vie conjugale qui serait trop vite brisée par la mort : « ... Elle [Nathalie] pleurera, elle, à ton silence ; passée aux bras d'un autre, elle te regrettera toute sa vie ; et tu auras corrompu sa destinée. Oui, elle pleurera durant huit jours d'un regret mêlé de dépit ; elle rougira et pâlera tour à tour à mon nom ; elle soupirera même, sans le vouloir, à la première nouvelle de ma mort. Mais, dès la seconde pensée, elle se félicitera d'en avoir épousé un qui vit » (138).

Et c'est certainement l'obsession de sa laideur qui lui inspira ces vers qui témoignent d'une résignation mêlée d'amertume :

Seul, sans mère, sans sœur, sans frère, et sans épouse ;

Car qui voudrait m'aimer, et quelle main jalouse

S'unirait à ma main ? (139).

Ce pessimisme de Joseph Delorme se développa constamment jusqu'à devenir une sorte de scepticisme nourrissant son fatalisme ; Sainte-Beuve écrivait : « J'ai comme un signe sur le front, et je ne puis plus ici-bas m'unir avec une âme » (140). S'il flottait désespérément, s'il gémissait piteusement sur son sort, c'est parce qu'il ne parvenait pas à trouver, ou à se résoudre à chercher résolument la femme qui lui eût procuré la stabilité dans la vie. Hortense Allart lui écrivait un jour : « ... Je vous vois désormais flottant, ne sachant où vous fixer ; une femme de parti pourra seule vous ranger » (141). Mais comment aurait-il pu se ranger si, tantôt, la femme suceptible de devenir sa femme lui échappait, ou si tantôt, il la fuyait ? Toujours est-il que quand c'était elle qui se dérobaît, il se plongeait dans une vague de mélancolie poignante qui se traduisait par des accès de colère. Lors de l'échec de son projet de mariage avec Mlle Pelletier, il notait dans ses *Carnets* : « Il y a des jours où l'esprit s'éveille au matin, l'épée hors du fourreau, et voudrait tout saccager » (142). Quand il prit de l'âge et fit la douloureuse constatation que son rêve s'était définitivement évanoui, son irritation se transforma en résignation où perçait une sorte de sarcasme et même de cynisme. Tout en enviant intérieurement les gens mariés, il ne craignait pas, à l'occasion, de les railler subtilement, ni d'épiloguer ironiquement sur le mariage. On aurait dit qu'il avait un compte à régler avec ceux dont il enviait le sort. Il éprouvait une profonde satisfaction chaque fois qu'il tentait de faire la conquête d'une femme mariée. Si la tentative réussissait, il s'estimait provisoirement réhabilité. Il est certain que le germe de sa répugnance pour le mariage et de son attachement jaloux à son indépendance remontent à son adolescence, la note suivante qui date de sa jeunesse le prouve : « Un homme marié est un homme englouti » (143). Mais sa tendance au célibat, qui engendrait ses invincibles hésitations devant l'union conjugale, s'affirma à la longue pour devenir, en quelque sorte, une doctrine qu'il pouvait prêcher à ses amis : à Collombet (septembre 1847) : « Pourquoi se marier, mon cher ami ? si la chair ne le demande pas, si le cœur ne le dit pas, à quoi bon cette complaisance pour je ne sais

quoi et je ne sais qui ? A quelle terrible loterie on met sa tranquillité dernière ? Vieillissons, mon cher ami, vieillissons, moi en Théocrite et Port-Royal, vous entre Jérôme et Synésius » (144). Là, on en convient, son scepticisme était absolu. Son manque de complaisance se faisait aussi sentir dans ses propos, car « dans un spirituel rapport au Sénat, au sujet de la propriété littéraire, il a glissé deux portraits pleins d'ironie, et d'humour, la femme de l'homme de lettres et le mari d'un bas-bleu » (145).

Résumons : la laideur de Sainte-Beuve finit par l'acculer à une sorte de cynisme. Il passa successivement par les aventures qui le dotèrent d'expérience, l'expérience raffermissant le doute, le doute contribuant à entraîner l'échec, l'échec causant l'aigreur, l'aigreur poussant à la vengeance.

**Sainte-Beuve  
et Mme Victor Hugo**

## A. Fatalité

L'on est tenté parfois de croire que ce que nous appelons volonté humaine n'est qu'un mythe, qu'elle est, en réalité, comme un instrument qui donne l'illusion d'agir, alors qu'il exécute aveuglément les ordres dictés par le destin. L'idée ne cesse de nous obséder chaque fois que nous pensons aux circonstances dans lesquelles commencèrent les relations de Sainte-Beuve et de Victor Hugo. Il nous semble que ce dernier avait raison lorsqu'il écrivait : « La fatalité, que les anciens disaient aveugle, y voit clair et raisonne. Les événements se suivent, s'enchaînent et se déduisent... » (6). Si Sainte-Beuve était avide d'amour, c'est parce que sa laideur le tourmentait ; s'il a trahi son ami, c'est parce que son complexe, qui lui ôtait tout scrupule, lui a montré le chemin de la trahison et l'y a même engagé ; s'il n'avait pas consacré deux articles aux *Odes et Ballades*, il ne serait peut-être pas devenu l'ami de Victor et Adèle ne lui aurait pas écrit un jour : « Vous êtes assurément l'être que j'ai le mieux aimé, je n'excepte pas mes enfants (ceci est sincère)... Vous ne me devez rien, car ce que je vous ai donné il n'a pas dépendu de moi de ne pas vous l'accorder » (7). On reconnaîtra qu'elle était consciente de sa faiblesse.

Il serait naïf de prétendre empêcher les gens de jaser. Sainte-Beuve, qui sonnaissait bien l'âme humaine pour avoir lu dans les cœurs des hommes et pénétré les motifs de leurs actions, écrivait dans une de ses lettres à Victor Hugo : « Par malheur, la littérature, infestée de ses pirates, est là entre nous, et mille sottes nouvelles ont chance d'échouer de mes Açores à vos Amériques et réciproquement » (8). Avec sa sagacité, il prévoyait les calomnies que la postérité lui réservait, ne se faisait pas d'illusion sur la vulgarité ou le moralisme des chercheurs de scandale. Avec un accent où perce à la fois le réalisme et le regret, il disait un jour à Jules Troubat : « Si vous vivez longtemps après moi, vous en entendrez des légendes sur mon compte »

(9). Ses pronostics, on en convient, se sont confirmés et les légendes formées de son vivant n'ont fait, après sa mort, que s'amplifier.

L'amitié de Sainte-Beuve et de Victor Hugo est due au hasard, ou si l'on veut, au calcul du destin. En évoquant les circonstances qui l'ont engendrée, à la lueur de la connaissance des caractères si opposés des deux hommes, on sera amené à pousser ce cri d'étonnement et de regret : « Fatalité ! ». Tout, en effet, semblait séparer les deux hommes : le poète royaliste et catholique qui prétendait que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses » (10), et le libéral, le rationaliste qui venait à peine d'abandonner la médecine pour se faire rédacteur du *Globe*. Le premier était donc doctrinaire et même le favori du parti ultra, le second dont les dons littéraires commençaient à l'orienter vers la critique, tenait à son indépendance et était capable d'écrire sur Lamartine qu'« il ne fallait pas moins que cette naïveté sublime de ses premières *Méditations* pour faire pardonner à l'auteur la teinte mystique de ses croyances » (11). « C'est la littérature qui fit ce miracle de les rapprocher et de les unir » (12). Fatalité ! Mais tâchons de ne pas attribuer aux hommes les torts de cette fatalité, de discerner scrupuleusement, selon la règle tracée dans *Obermann*, ce qui vient de leur sort de ce qui vient de leur âme (13).

Le 2 janvier 1827 est une date à retenir. Elle marque le premier des événements qui vont maintenant se suivre, s'enchaîner et se déduire pour aboutir au drame. C'est la date à laquelle parut, dans le *Globe*, le premier article de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades*. Article bienveillant, alléchant, prometteur pour le futur chef de l'Ecole romanique et qui entraîna le rapprochement des deux hommes. Evoquant cet événement, quelques années plus tard, Sainte-Beuve adressa, à Adèle, ce vers du *Livre d'Amour* :

De là je le connus, et de là je te vis (14).

Lorsque les *Odes et Ballades* eurent paru, le *Globe* en publia, à deux reprises (4 et 18 novembre 1826), de longs fragments accompagnés d'une note anonyme assez sévère témoignant d'une certaine injustice. Dubois, quelque temps après, en éprouva du remords et s'avisa de « réhabiliter » le poète. Son choix se fixa sur Sainte-Beuve, qu'il chargea de consacrer au recueil un ou deux articles. La proposition du directeur de la revue indiquait, par la même occasion, la ligne de conduite à suivre par le critique et l'esprit de bienveillance qui devait

l'animer en élaborant ses études : « C'est de ce jeune barbare, Victor Hugo, qui a du talent, et qui, de plus, est intéressant par sa vie, par son caractère ; je le connais et je le rencontre quelquefois » dit Dubois à Sainte-Beuve en lui montrant, sur une table, les deux tomes d'*Odes et Ballades* qu'on venait de lui communiquer (14b). Quelques jours plus tard, le jeune critique avoua n'avoir pas trouvé le poète si barbare (15). L'article fut donc publié le 2 janvier et suivi d'un second à une semaine d'intervalle. Bien que contenant de nombreuses réserves, l'auteur s'y était montré bienveillant et l'avait rédigé « dans un assez vif sentiment de sympathie et d'estime » (16). On pouvait y lire des phrases comme : « Le premier volume d'*Odes* parut et M. Hugo s'y montrait déjà tout entier... Un style de feu, étincelant d'images, bondissant d'harmonie ; du mauvais goût à force de grandiose et de rudesse, mais jamais par mesquinerie ni calcul. », « L'harmonie du style est soutenue dans M. Hugo et quelquefois un peu redondante, non pas cette harmonie attentive qui lie habilement les mots entre eux, mais celle qui marque le mouvement de la pensée et cadence la période. La rime est toujours d'une extrême richesse, et l'on a même à regretter souvent qu'elle n'en ait rien cédé pour subvenir aux nécessités bien autrement impérieuses de la langue et du goût. » Mais il serait superflu de multiplier ici les citations, le lecteur pouvant trouver ces deux articles, in extenso, dans les œuvres complètes de l'écrivain. Ce qui est à signaler, c'est que Sainte-Beuve y avait fait preuve d'exceptionnelles qualités de critique, dont notamment l'objectivité du jugement, la subtilité de l'analyse, la finesse de la sensibilité. Goethe sentait l'effet que ces écrits devaient produire en faveur de la carrière du poète lorsqu'il disait à Eckermann : « Victor Hugo est un vrai talent sur lequel la littérature allemande a exercé de l'influence. Sa jeunesse a été malheureusement amoindrie par le pédantisme du parti classique, mais maintenant le voilà qui a le *Globe* pour lui : il a donc partie gagnée » (18). Quant à Victor Hugo lui-même, il dut s'enthousiasmer en lisant les deux articles et trouver en Sainte-Beuve une recrue d'élite qu'il fallait retenir définitivement pour le triomphe de sa cause. Aussi s'est-il empressé de lui témoigner son admiration et exprimer sa reconnaissance.

La première rencontre de ces deux hommes appelés, par les événements, à devenir de grands amis, ne manque pas de piquant. On la trouve notamment relatée, non sans quelques erreurs dues à la mali-

gnité de Victor Hugo ou à l'oubli de sa femme, dans le livre intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, que Mme Hugo écrivit sous l'inspiration de son mari et en partie, selon toute vraisemblance, sous sa dictée. Nous éviterons toute confrontation inutile des divers textes et ne retiendrons que la version de Sainte-Beuve, celui-ci ayant scrupuleusement rectifié les erreurs (19). Il en ressort, notons-le brièvement, que Victor Hugo était allé demander à Dubois l'adresse de Sainte-Beuve pour le remercier. Apprenant qu'il habitait non loin de chez lui, rue Vaugirard au No 94, (Hugo au No 90) il passa le voir et le trouvant absent, lui laissa sa carte. Le lendemain, c'était le tour de Sainte-Beuve qui se rendit chez Hugo pour lui rendre sa visite. Celui-ci, qui était à table, le reçut sans le faire attendre.

Cette simple prise de contact marque le premier d'une foule d'événements qui vont se succéder avec rapidité et seront déterminants dans la vie d'un homme et dans celle d'un ménage. Leurs répercussions seront ressenties par l'histoire littéraire. De plus, ils révéleront quelques secrets du cœur humain et montreront quelques revers de la nature humaine. Mais pour l'instant, accompagnons Sainte-Beuve chez Victor Hugo ; faisons, avec lui, la traversée vers « l'île enchantée de la poésie » (20).

## B. « L'île enchantée de la poésie »

Il n'est pas malaisé d'imaginer l'état où se trouvait Sainte-Beuve au moment où il quittait le seuil du No 94 pour franchir celui du No 90 de la rue Vaugirard. Joyeux, ragaillardi, plein de confiance et d'optimisme, ce jeune passionné de poésie allait trouver son idéal, son guide. En s'acheminant vers la « calme demeure » du poète, il avait « un secret sentiment que [sa] vie devait s'y orienter et y recevoir quelque impulsion définie » (21). Hugo, de son côté, le reçut avec la cordialité d'un combattant qui espérait, depuis la publication des deux articles sur les *Odes et Ballades*, trouver en lui un auxiliaire précieux dont l'étonnante érudition pourrait être utilisée et lui rendre de très grands services. Si leur « conversation, dès les premiers mots, roula en plein

sur la poésie » (22), ce premier échange de vues, immédiatement exalta deux ambitions et servit deux intérêts. Hugo, tout en se répandant en remerciements et en prodiguant les éloges, prit occasion d'exposer à Sainte-Beuve « ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur » (23). Et Sainte-Beuve, conquis, écoutait avidement l'enchanteur ; voyons-le qui évoque, ému, les souvenirs inoubliables de jadis : « Je faisais, dès ce temps-là, des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter : je saisis vite les choses neuves que j'entendis pour la première fois, et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture du vers ; comme je m'occupais déjà de nos vieux poètes du XVI<sup>me</sup> siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui » (24).

Madame Hugo assista, dès le début, à la conversation. Si elle profita de la visite du rédacteur du *Globe* pour lui demander de révéler le nom du critique qui avait rendu compte, avec sévérité, de *Cinq-Mars* quelques mois auparavant, si Sainte-Beuve, timide et embarrassé avoua qu'il était lui-même l'auteur de l'article, il se trouva ensuite trop absorbé par les paroles du maître pour remarquer et admirer la beauté de sa femme. Hugo lui « ouvrait des jours sur l'art et révéla aussi les secrets du métier, le doigté... de la nouvelle méthode » (25), et c'était assez pour le séduire. Adèle n'ajouta plus rien, s'abandonna à sa rêverie et n'en sortit qu'au moment où l'illustre visiteur s'appêtait à partir. Se remémorant plus tard son propre comportement, Sainte-Beuve écrivit dans son *Livre d'Amour* :

Et moi qui d'Elle à lui détournais ma paupière,  
Moi pudique et troublé, le front dans la lumière  
J'étais tout au poète ; et son vaste discours,  
A peine commencé se déroulant toujours,  
Parmi les jets brillants et l'écume sonore,  
Comme un torrent sacré que le pasteur adore,  
Faisait flotter sans cesse et saillir à mes yeux  
Dans chaque onde nouvelle une lyre des dieux... (26).

Leurs intérêts s'étant rejoints, les deux hommes se donnèrent rendez-vous en se séparant. La seconde visite de Sainte-Beuve acheva le l'initier. Elle le débarrassa aussi de l'hésitation qu'il avait longtemps éprouvée à montrer ses vers, à les soumettre au jugement d'autres poètes, car ils « étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style » (27). Maintenant, il avait un vrai

« maître » qui lui inspirait confiance, et atténuait l'antipathie qu'il ressentait envers les poètes romantiques à cause de leur mysticité et de leur royalisme. Il pouvait donc le consulter et suivre ses conseils. Rentré chez lui, il fit une sélection de ses poèmes qu'il envoya à Hugo. Habile, le futur auteur de la préface de *Cromwell* voulut l'obliger en l'encourageant. Il lui répondit sans tarder et prodigua les conseils déguisés en éloges. Non moins habile, Sainte-Beuve sut en tirer le plus grand profit, en découvrant ses faiblesses et en s'efforçant d'y parer. Ainsi, son « *Joseph Delorme*, déjà commencé dans la solitude et le silence, s'augmenta d'élégies plus fermes et d'un accent plus précis. Une période tout enthousiaste de trois années commença » pour lui (28). Hugo parvint à l'embrigader, « les doctrinaires du *Globe* n'en revenaient pas : on leur avait changé leur Sainte-Beuve. » écrit Gustave Michaut (29). L'embrigader ! pas tout à fait, ou autant que le *Globe* l'avait déjà embrigadé en 1824. La lettre que le futur auteur des *Lundis* adressa, le 7 février 1825, à Daunou, pour justifier sa collaboration au journal des doctrinaires, nous aide à comprendre sa psychologie et ses intentions à cette époque-là. En effet, Daunou n'aimait pas le *Globe* et désapprouvait à tel point l'initiative de Sainte-Beuve que celle-ci contribua à « mettre une certaine barrière » (29b) dans les relations des deux hommes. Le vieux Boulonnais disait de son compatriote qu'il « était comme un jeune amoureux et que cela lui passerait » (29c). Mais Sainte-Beuve tenait à ne pas démeriter dans son esprit ; aussi s'expliquait-il. Peut-être le *Globe* l'avait-il attiré par sa méthode qui visait à « agiter, inquiéter, remuer enfin les esprits, car le mouvement seul, quel qu'il soit, mène au changement... » (29d). Peut-être aussi le nouveau collaborateur avait-il trouvé dans le scepticisme de ses collègues une certaine affinité d'esprit : « ... quand on les presse, disait-il, sur certaines particularités, eux-mêmes disent qu'ils doutent et qu'ils cherchent » (29e). En tout cas, il se louait de leur « bonne foi » (29f). Mais il ne fallait pas croire que le journal de Dubois compromettait l'attachement farouche de Sainte-Beuve à son indépendance. Oui, il n'ignorait pas les servitudes du métier : « En toute coopération, ajoutait-il dans sa lettre à Daunou, on est, en quelque sorte, dépendant de ses collaborateurs et solidaire avec eux : on ne peut dire tout ce qu'on pense qu'autant qu'ils ne pensent pas le contraire » (29g), mais il n'entendait aucunement végéter dans le milieu où il venait de faire son entrée ; n'a-t-il pas dit qu'il était « l'esprit le plus brisé et le plus

rompu aux méthamorphoses ? » (29h). Son but était fixé : il voulait faire au *Globe* une sorte d'apprentissage : « ... n'ayant pas beaucoup d'opinions arrêtées, disait-il, et ayant besoin d'en émettre, je me vois forcé de recourir aux leurs au plus court [à celles des doctrinaires], et par là je me hasarde et puis errer souvent » (29i). Plus tard, il disait qu'il était passé par l'école doctrinaire psychologique du *Globe* « en faisant [ses] réserves et sans y adhérer » (29j).

La recherche du « vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation » va entraîner Sainte-Beuve à une « série d'expériences qui [ne seront pour lui] qu'un long cours de psychologie morale » (29k). Au Cénacle, il fera simultanément sa deuxième expérience d'où les caractères de son esprit sortiront également indemnes. Une fois affranchi du romantisme, il sera en mesure d'avouer qu'il a eu « l'air de [s'] y confondre » (29l). Sans « adhérer » au *Globe*, sans « se confondre » au romantisme, il aura pourtant subi l'influence indéniable des deux tendances. Et dans le travail de ce journal, il aura trouvé « un dérivatif de son werthérisme... » écrit Pierre Moreau qui ajoute : « De l'un à l'autre, il [aura servi] d'agent le liaison » (29m). Alors qu'avec lui, le *Globe* s'enhardira « jusqu'à accueillir le lyrisme romantique, mais tout en lui faisant la leçon », il développera, dans ce même journal, son *Tableau de la poésie française au XVIII<sup>e</sup> siècle* « en apologie du romantisme » (29n). C'est 1830 qui commencera à détacher Sainte-Beuve de ses « amis » romantiques, en lui donnant d'autres alliances. Mais nous ne sommes maintenant qu'en 1827.

L'amitié naissante de Victor Hugo et de Sainte-Beuve ne tarda pas à se consolider, à s'imposer, à devenir une grande amitié romantique. Ils ne manquaient pas de se voir chaque jour, et souvent deux fois plutôt qu'une. Quand le ménage Hugo quitta la rue Vaugirard pour aller habiter 19, rue Notre-Dame-des-Champs, dès son retour d'Oxford, en octobre 1828, Sainte-Beuve s'empessa d'aller s'installer au No 11 pour supprimer la distance qui le privait du voisinage du poète (30). Mais nous sommes loin du moment où Sainte-Beuve se glisserait sur la pente, rien ne menaçait encore cette amitié. Joseph Delorme n'était animé que par des sentiments de reconnaissance et d'estime envers Victor Hugo. Ses allusions étaient irréprochables et tendres : « Plusieurs amis que le ciel lui envoya vers cette époque, mais simples et bons, cultivant les arts avec honneur et quelques-uns avec gloire, l'arrachèrent souvent à une solitude qui lui était mauvaise,

et par un admirable instinct familial aux nobles âmes, le consolèrent sans presque savoir qu'il souffrait » (30b). Mais sa souffrance ne restera pas longtemps un secret ; il l'affichera bientôt devant la femme de son ami d'une façon affligeante. Pour l'instant, les relations des deux amis attestent un progrès de leur liaison, en même temps qu'elles lui font courir un risque. Sainte-Beuve n'est plus tout à fait indifférent au charme de celle qu'il commence à aimer, ne détourne plus son regard, bien que ce regard reste innocent. Plus tard, il regrettera la lenteur de l'évolution :

Pourquoi ce fut ainsi durant deux ans peut-être  
Nos regards s'effleurant sans qu'amour en pût naître,  
L'un pour l'autre incertains ; Elle aimée ailleurs,  
Distraite, et m'honorant parfois entre plusieurs ;  
Moi rien qu'à Lui, dévot à sa lyre sacrée ; (31).

Nous avons dit que les caractères de Victor Hugo et de Sainte-Beuve étaient diamétralement opposés ; nous avons parlé brièvement des circonstances qui les avaient rapprochés ; mais pour bien comprendre le calcul du destin qui, après les avoir unis, ne tarda pas à les séparer, il faudrait étudier plus à fond, d'une part, l'ambition poétique qui obsédait Sainte-Beuve et d'autre part, l'autorité que Victor Hugo exerça sur lui, pendant la période où le critique se trouvait en extase devant le poète. Car si l'idylle de Sainte-Beuve et de Mme Victor Hugo est issue de l'amitié des deux hommes, leur rupture définitive sera, entre autres facteurs, précipitée par la réaction, chez le critique, des conditions anormales où il a contracté amitié avec le poète. Retenons le mot « réaction », puisqu'après cette rupture, l'attitude de Sainte-Beuve envers Victor Hugo prendra la forme d'une vengeance.

Sainte-Beuve était un ambitieux, mais dont l'ambition portait exclusivement sur les lettres ; il aspirait à la gloire dès son enfance. « Jeune, avide, inconnu, j'ai désiré la gloire » (32). Pour y parvenir, il ne concevait pas d'autre moyen que la littérature. Est-ce parce qu'il y trouvait une délivrance, une évasion ? Peut-être. En tout cas son ambition l'étreignait et faute de la réaliser, il éprouvait un serrement de cœur et un profond ennui. L'Ecole de médecine ne réussit ni à le guérir, ni à le modérer. Il était d'une humeur sombre et en souffrait. Aussi, un certain optimisme a-t-il envahi son âme lorsqu'il apprit la publication de la revue *le Globe* dont le directeur était son ancien

professeur Dubois. Belle perspective, puisque celui-ci avait admiré ses aptitudes et la précocité de ses dons et, éventuellement, pouvait l'aider à réaliser son vœu le plus cher. Il prit l'initiative d'aller le voir. Dubois se trouvait souffrant, mais sa maladie était incapable de décourager le jeune ambitieux dont le talent « voulait de l'air » (32b). Celui-ci, au contraire, en profita pour témoigner sa sympathie à celui sur qui il fondait de grands espoirs. Le professeur fut touché de la visite de son ancien élève et l'appui qu'il promit de lui prêter rendit un grand service à la littérature. Nous lisons, dans ses *Souvenirs*, le récit de cette entrevue mémorable :

« J'ai présente cette heure qui fut décisive pour son avenir. J'étais malade et au lit, et le jeune homme, assis à mon chevet, me peignait ses dégoûts, et cependant la nécessité d'un état, ses rêves littéraires et l'impossibilité de s'y livrer » (33).

Ces rêves littéraires, il les verra exaucés. Partiellement, en attendant, puisque les articles qu'il lui a été permis de publier dans le *Globe*, ne constituaient, à ses yeux, qu'un pas vers le vrai idéal : la gloire poétique. Il pouvait donc continuer de rêver avec, peut-être, moins de pessimisme :

Tu rêves, je le sais, le laurier des poètes ;  
Mais Pétrarque et le Dante ont-ils toujours rêvé  
En ces temps où luisait, dans leurs nuits inquiètes,  
Des partis le glaive levé ? (34).

Et la poésie pouvait rester son seul idéal, sa seule préoccupation, à tel point qu'il avait toujours présent à l'esprit et qu'il mit comme épigraphe, dans son *Joseph Delorme*, ce mot de Chateaubriand :

« Ces chantes sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel fait présent à la terre » (35).

Plus tard, il décrivit, dans *Volupté*, les troubles intérieurs auxquels il était en proie depuis son enfance et nota le remède qu'il se donnait pour guérir. Ces troubles provenaient de son ambition littéraire et ce remède ne pouvait être autre chose que son attachement farouche à son « idéal » et le travail assidu en vue d'y parvenir :

« ... L'amour du savoir, cette soif des saintes lettres, qui m'avait altéré dès l'enfance, me porta sur la dispersion des cloîtres, je me supposais ouvrier infatigable, durant soixante années dans ces studieux asiles : je semblais en redemander pour moi l'éternel et mortifié labeur. Puis me retournant d'un espoir jaloux vers des œuvres plus

bruyantes ou plus tendres, la palme de la poésie tentait mon cœur, enflammait mon front » (36). Mais s'il estimait que les vrais poètes étaient seuls, parmi les mortels, à avoir reçu le présent incontestable du ciel, son appartenance à leur « race divine » lui paraissait quelque peu douteuse. Tout en éprouvant un mélange d'inquiétude et d'optimisme, il attendait mélancoliquement le miracle qui le tirerait du doute en lui assurant la gloire. Alors, sa lyre gémissante conquerrait le cœur de ceux dont l'âme était en peine comme la sienne :

Et quand (nouveau miracle) à ta lyre soumis,  
Enchanté de ces maux divinement gémis  
Plein des cris arrachés à tes douleurs sublimes  
Et de ces grands récits qui rouvrent les abîmes  
Tout mortel ici-bas qui souffrit un seul jour  
Adorerait ton nom et t'aimerait d'amour (37).

L'enfant rêveur a grandi, et avec lui son ambition. Il est à « la veille de la publication d'un premier ouvrage ; » (38) de son premier recueil de poèmes ; son enthousiasme est excité, son orgueil exalté, sa gloire plus grande qu'il ne prévoyait.

Il est comblé :

Mais, depuis, l'orgueil en délire  
A pris mon cœur comme un tyran :  
Je ne sais plus à quoi j'aspire ;  
Ma nacelle est un grand navire  
Et me voilà sur l'océan.

Mais le langage change dès qu'il s'agit du maître, c'est plutôt le thuriféraire qui parle pour exprimer son admiration et à la fois lamenter son infériorité. Accent qui témoigne d'une certaine aigreur sourde dont on pourrait dire que Sainte-Beuve n'est pas tout à fait conscient. En attendant les heures fatales de la rancune et de la haine entre les deux hommes, c'est le subconscient du « pauvre déchu » qui travaille et enregistre :

Oh ! moi, je l'entends bien, ce monde qui t'admire,  
Cri puissant ! qu'il m'enivre, ami ; qu'il me déchire !  
Qu'il m'est cher et cruel !  
Pour moi, pauvre déchu, réveillé d'un doux songe  
L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui ronge,  
Sans m'emporter au ciel ! (39).

L'humilité ne s'est pas encore transformée en sensation d'humiliation. Sainte-Beuve est comme désaxé, il est à la recherche de lui-même à travers Hugo et avec son aide :

Si tu lis en mon cœur ce que je n'y puis lire,

Et si ton amitié devine sur ma lyre

Ce qui n'en peut sortir ;

Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,

Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,

O toi, l'un des plus beaux !

Quand il est au Cénacle, il est ébloui par les talents poétiques qui y rayonnent et se livre à sa méditation mélancolique. Les lots ne sont pas égaux et cela le navre, mais son ambition lui envoie un rayon d'espérance. L'incubation sera certainement suivie par l'éclosion :

Mais un jeune homme écoute, à la tête pensive,

Au regard triste et doux, silencieux convive,

Debout en ces festins :

Il est poète aussi ; de sa palette ardente

Vont renaître en nos temps Michel-Ange avec Dante

Et les vieux Florentins (41).

Et s'il part en voyage dans l'Est avec l'architecte Robelin et le peintre Boulanger, cinq jours après la réception par acclamation d'Hernani au Théâtre Français (10 octobre 1829), il envoie à Hugo des vers qui chantent sa gloire, frisant, par moments, l'obséquiosité :

Votre génie est grand, Ami, votre penser

Monte comme Elysée au char vivant d'Elie

Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie

Votre souffle en passant pourrait nous renverser (42).

Obséquiosité qui, non seulement, se sent dans les vers qu'il compose à la louange du poète, mais se traduit aussi par des gestes qui étonnent les habitués de la maison de Notre-Dame-des-Champs. Alfred de Vigny remarque la conduite du jeune néophyte et note dans son *Journal* qu'il fait « des grimaces obséquieuses et révérencieuses comme une vieille femme » (43). « Apparences trompeuses, écrit Maurice Regard, car le critique aura finalement plus d'influence sur le poète que le poète sur le critique. Vigny, qui le devinait, notait : « Tout en prenant le ton de maître [Hugo], il est son élève » (44). Notons bien, en passant,

cette situation paradoxale. Dans les circonstances anormales où Sainte-Beuve vit actuellement, il n'est plus lui-même, mais celui dont il dira plus tard :

« Et mon choix fut rapide et j'eus ma destinée. » (50) Lui, « qui se dit atteint d'une habitude prématurée de vieillesse y trouve [au foyer de Hugo] affection, gaieté, jeunesse, largement offertes. Il est trop émotif pour que sa gratitude ne s'exprime pas d'abord avec enthousiasme dans un ouvrage à la gloire du petit groupe où il voudrait nettement fixer sa place » (51).

L'admiration d'un talent pousse, presque toujours, à admirer l'homme qui en est doué. En subissant le charme des dons exceptionnels prodigués au poète par la nature, Sainte-Beuve s'attache chaque jour davantage à l'homme qui incarne son idéal poétique, de même que, plus tard, il louera Alfred de Musset d'une façon touchante, parce qu'il incarnera ce qu'il eût voulu réaliser dans sa jeunesse : « C'était le printemps même, écrira-t-il, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux... Nul, au premier aspect, ne donnait mieux l'idée du génie adolescent... » (52). Seulement, dans son cas avec Hugo, il y a une autorité qui s'exerce et qui s'impose. Sainte-Beuve la subit sans même en ressentir le poids. Plus tard, il s'apercevra qu'elle était un joug, dont les effets à retardement se traduiront chez lui sous mille formes : « Hugo avait dans le commerce intime de l'attrait et une sorte d'autorité impérieuse qui devait aisément subjuguer Sainte-Beuve dont l'esprit a quelque chose de féminin et à qui, dans sa mobile et facile inconstance, il faut toujours un maître du moment » écrit Ed. Benoît-Lévy (53). Gustave Michaut ajoute que le champ était libre devant cette autorité : « Cette influence nouvelle, dit-il, devait s'exercer d'autant plus fortement sur lui que les influences anciennes, à ce moment-là, commençaient à le lasser » (54).

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que si l'ambition poétique de l'ami de Hugo le conduira vers l'ambition de son cœur, l'échec final de celle-ci coïncidera avec l'échec de l'autre et aggravera la réaction psychologique de celui qui se disait : « L'ancien poète qui vit, à demi enseveli, tout au fond de moi » (55), ce qui envenimera les relations entre le poète et le critique. Et si la désillusion de cœur inspirera à l'amant éconduit l'idée de sa nouvelle *Mme de Pontivy*, celle de son esprit contribuera peut-être à l'inciter à publier son *Livre d'Amour*. La femme, il tentera de la ramener à la passion, poussé par sa chimère ;

son mari, il cherchera à le bafouer plus cyniquement encore qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. A Adèle, qui se rebiffera, il finira par dire :

« Le temps, vieillard divin, honore et blanchit tout ! » Mais envers Hugo, qui sera plongé dans ses aventures sentimentales et sexuelles, il restera envieux, haïeux, aigri. Il n'oubliera jamais que le poète l'a longtemps éclipsé, ni ne lui pardonnera son égoïsme excessif et son orgueil. Son désappointement se fera jour dans des confidences comme celle-ci : « Dans la ferveur de nos amitiés littéraires de 1827, je me figurais idéalement avoir trouvé dans Victor Hugo un de ces ombrages sacrés et de ces abris comme en son temps Politicus en trouva dans Laurent de Médicis, comme Goethe lui-même en son grand-duc Charles-Auguste » (56). Sa rancune, il la laissera éclater un peu partout. Il est vraiment triste que les hommes n'appliquent pas cette règle, témoignant de sagesse et de générosité, que Cicéron recommandait aux amis qui se séparaient : « découdre et non déchirer l'amitié ». Lors de la réception de Saint-Marc Girardin par Victor Hugo à l'Académie Française, Sainte-Beuve, ayant assisté à la séance, y consacra un article qu'il communiqua à la Revue Suisse avec cette recommandation : « Faites en sorte que ce jugement sur Hugo ait bien l'air d'être vôtre... Vous pourriez ajouter après, ce mot de l'empereur romain qui se sent devenir Dieu... » (57).

### C. Le disgracié en voie de s'enflammer

Nous avons vu que, pour Sainte-Beuve, la poésie prenait la forme d'un but suprême, d'un idéal auquel il était attaché comme à un culte. Mais s'il est entré au foyer de Hugo pour réaliser son ambition poétique, il y trouvera des conditions propices à l'exaltation de son amour de l'amour. Le poète lui a ouvert sa porte, la passion de Sainte-Beuve pour sa femme finira par le pousser à la lui refermer avec indignation. Mais entre les deux événements, les péripéties seront multiples, longues et complexes. Elles s'enchaîneront jusqu'au dénouement normal du drame. Le destin noue bien ses intrigues. Le sort, quand il

décide d'être ironique et cynique, fait rire au commencement et pleurer à la fin. Entretemps, on se croit heureux, on a l'illusion de triompher.

Loin d'être un coup de foudre, la passion de Sainte-Beuve pour Mme Victor Hugo se manifestera lentement et aura un long cheminement. Ce vers du *Livre d'Amour* le confirme :

Tout me vint de l'aveugle habitude et du temps. (58)

Le temps commencera et poursuivra son œuvre ; maintenant, c'est « l'aveugle habitude » qui domine l'attitude de Sainte-Beuve chez les Hugo. Il passe les voir, nous l'avons vu, chaque jour et quelquefois deux fois, matin et soir. C'est devenu une nécessité de sa vie. Mais c'est la gloire du poète qui le captive, le séduit. Il s'attache à son propre idéal poétique en se croyant attaché à son « ami » dont la femme ne lui inspire que du respect :

« Je me trouvais encore, après six mois de liaison, dans une suspension de sentiments, qui, bien loin de tenir de l'indifférence, venait plutôt d'un raffinement de respect... Présent, je la saluais sans lui adresser la parole, je lui répondais sans presque me tourner vers elle, je la voyais sans la regarder » (59).

Nous aimons bien cette précision, « six mois », puisque sans elle, il serait bien difficile de comprendre les confessions plus ou moins déguisées, qui parsèment *Les Consolations* ; nous signalons notamment la pièce XII intitulée *A deux absents* qui est, à notre avis, capitale pour comprendre l'état d'âme de Sainte-Beuve pendant les trois premières années de sa liaison avec le ménage Hugo. Elle est adressée, en août 1829, de Saint-Maur où Sainte-Beuve faisait un bref séjour. Dans ce poème, il se montre tout attaché à ses « amis » de la rue Notre-Dame-des-Champs. L'épigraphe de la pièce est, à ce propos, assez significative :

« Vois ce que tu es dans cette maison ! tout pour tout. Tes amis te considèrent ; tu fais souvent leur joie, et il semble à ton cœur qu'il ne pourrait exister sans eux. Cependant, si tu partais, si tu t'éloignais de ce cercle, sentiraient-ils le vide que ta perte causerait dans leur destinée ? et combien de temps ? » (60).

#### *Werther*

Attaché, mais aussi inquiet pour l'avenir. Si les deux premiers jours de son voyage lui ont révélé la place qu'occupent ses amis dans son cœur et la profondeur de ses sentiments envers eux, :

Deux jours, que seul, et l'âme en caprice ravie,  
Loin de vous dans les bois j'essaie un peu la vie ;  
Et déjà sous ces bois et dans mon vert sentier  
J'ai senti que mon cœur n'était pas tout entier ;  
J'ai senti que vers vous il revenait fidèle

il leur demande humblement s'ils ont seulement remarqué son absence :

Et timide, en secret, je me suis demandé  
Si, durant ces deux jours, tandis qu'à vous je pense,  
Vous auriez seulement remarqué mon absence.

Le ménage Hugo est heureux, comblé, se suffit à lui seul. Généreux et accueillant envers les amis, son bonheur pourrait bien pourtant se passer d'eux. Mais le pauvre absent ne s'estime pas comme les autres, tient à la réciprocité de sentiments. Et dans son anxiété, il prend l'hypothèse pour une réalité :

A vos pieds vos enfants ; chaque soir, en famille,  
Vous livrez aux doux riens vos deux cœurs reposés  
Vous vivez l'un dans l'autre et vous vous suffisez

. . . . .

Comme des voyageurs sous l'antique palmier,  
Ils sont les bienvenus ainsi que le premier.  
Ils passent ; mais sans eux votre existence est pleine,  
Et l'ami le plus cher, absent, vous manque à peine.

Son sort est définitivement lié à ses amis ; partout, ils seront toujours sa raison de vivre :

Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi ;  
— Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi.

« Je ne vis plus qu'en toi », il faut bien reconnaître qu'il menait jusqu'alors une vie renfermée, aride, désolée et désolante et que maintenant il commence à jouir du bonheur à travers « l'amitié ».

Loin de la rue Notre-Dame-des-Champs, pour un temps si bref qu'il soit, il s'ennuie, languit, devient sujet à nostalgie et s'empresse d'écrire :

« ... Dans dix jours à peu près, et je reprendrai vie à votre foyer » (61).

On verra pour qui il éprouve le besoin de rentrer sans tarder. Pour l'instant, voyons comment se manifeste la puissance de sa passion.

Maurice Regard écrit, judicieusement, dans son étude d'ensemble sur Sainte-Beuve, que le cœur de celui-ci « n'est jamais absolument vide, ou plutôt son cœur apporte toujours quelques occupations à son esprit » (62). On peut ajouter que son cœur, chaque fois qu'il n'est pas occupé par une ou plusieurs femmes, la Femme l'occupe. Sainte-Beuve est un amoureux de l'amour, d'où une source intarissable de tourments pour lui. D'ailleurs, il ne lui suffit pas d'aimer ou d'être seulement cajolé par une femme pour se sentir heureux, mais il est constamment en quête d'un amour qui soit partagé, et dont la femme n'exclue pas l'idée charnelle. Ses théories à ce sujet, nous les verrons, plus loin, à propos de sa liaison avec Mme d'Arbouville. Et s'il exige de la femme qu'il aime un abandon suprême, ses aventures avec les femmes vénales ne parviennent nullement à faire taire le cri déchirant de son cœur. Amaury, qui traduit sa psychologie et sa disposition souffrante, nous livre cet aveu qui est aussi un regret :

« Aimer, être aimé, unir le plaisir à l'amour, me sentir libre en restant fidèle, garder ma secrète chaîne jusqu'en de passagères infidélités ; ne polir mon esprit, ne l'orner de lumières ou de grâces que pour me rendre amant plus cher, pour donner davantage à l'objet possédé et lui expliquer le monde : tel était le plan de vie molle auquel en définitive je rattachais tout bonheur ; tel était la guérison malade qui m'aurait suffi » (63). Donc, ambition de cœur qui pousse à l'ambition d'esprit. Dans ses relations avec Adèle Hugo, c'est l'inverse qui se sera produit. Il dira dans son *Livre d'Amour* :

Certes, c'était chez moi moins vertu que faiblesse.

La muse, en me touchant, me baigna de mollesse ; (64)

Guidé par son idéal poétique, il se sera fatalement trouvé dans le jardin d'Armide ! Il notera dans ses *Cahiers* :

« ... Un charme me retenait, le plus puissant et le plus doux, celui qui enchaînait Renaud dans le jardin d'Armide » (64b).

et écrira dans son *Livre d'Amour* :

Et comment toujours pris aux buissons de la plaine,

Aux sentiers du vallon, à pas lents je montai

La colline de grande et sereine beauté ! (65).

En appliquant à Sainte-Beuve cette pensée de Ballanche qu'il met en épigraphe à la pièce IV du *Livre d'Amour* : « Tout se passe au

fond de notre cœur, et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité », on constate sans peine que toute sa vie est dominée par une poursuite assidue et désespérée de l'amour. Il le cherche, l'appelle, veut qu'il s'abatte sur lui pour le dévorer ! :

Amour, où donc es-tu ? descends, vautour sublime ;

J'étalerai mon cœur pour qu'il soit ta victime (66).

Il ne rêve pas d'un être déterminé, mais de l'amour en soi, ou si l'on veut, il est constamment en quête d'un être mystérieux qui incarne l'amour :

Moi qui poursuis toujours en de vaines amours

Un même être rêvé qui m'échappe toujours (67).

Il ne conçoit pas la vie digne de ce nom sans l'amour et croit découvrir, en raisonnant ainsi, un secret qu'il veut nous révéler avec force :

Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir

C'est sentir, c'est aimer ; aimer, c'est là tout vivre (68).

Dans le domaine de l'amour, il ne s'écarte donc nullement de la conception romantique. Plus peut-être qu'un Musset ou qu'une Sand, il trouve dans l'amour l'unique raison de vivre. Mais il n'est pas exigeant ; trois ans d'amour au sein d'une vie modeste et marquée par la sobriété en toutes ses vicissitudes suffiraient pour recevoir ensuite la mort à bras ouverts :

Pour trois ans seulement ; oh ! que je puisse avoir

Sur ma table un lait pur dans mon lit un œil noir,

. . . . .

Vivre à me sentir vivre !... Et la mort peut venir (69).

Malheureusement, l'amour se refuse à venir. La vie est gâchée, la jeunesse perdue :

Et pourtant, ces longs jours perdus pour le bonheur,

. . . . .

Cette jeunesse enfin sans joie et sans amours,

Hélas ! Ce sont pour nous les plus beaux de nos jours (70).

Alors la déception est poignante, le désespoir profond, les tourments atroces :

Si vous saviez hélas ! ce qu'en un cœur rebelle

Enfantent de tourments les transports sans espoir (71).

Il ne reste plus qu'à invoquer l'aide de Dieu :

Mon Dieu, fais que je puisse aimer

Aimer, c'est croire en toi... (72).

Mais cette prière, va-t-elle être exaucée ? Non ! Il faut donc se résigner à la réalité ; et elle est navrante :

Et mon bonheur, à moi, n'est pas de cette vie (73).

Misère, misère ! Joseph Delorme est obsédé par l'amour au point d'interroger sa muse sur l'avenir ; éperdu et la mort dans l'âme, il lui demande de lui assurer que ce qu'il a manqué dans cette vie, lui sera accordé dans l'autre :

Surtout dis-moi qu'il est là-haut un meilleur monde

Où pour les cœurs choisis un saint bonheur abonde (74).

Ce pessimisme de Sainte-Beuve est un peu outré, le temps se chargera de le modérer. Il connaîtra, pourtant une fois, le vrai amour répondant à sa conception, exauçant son vœu le plus cher : il aimera et sera aimé. Et comment, avec une nature comme la sienne, ne serait-il pas amené, pour commencer, à se passionner ardemment pour une femme telle qu'Adèle Hugo ? Elle était une de ces beautés qui se font promptement remarquer ; nous en avons le témoignage de beaucoup de critiques et surtout de contemporains. André Billy le note avec une netteté convaincante (75). Victor de Balabine écrivait en 1846 (Adèle avait 43 ans) avec un accent d'ironie : « Mme Hugo, femme forte, aux grands yeux flamboyants, aux lèvres d'une éloquente épaisseur, à la gorge et aux hanches sphériques et proéminentes, aux cheveux d'ébène, crépus et s'en allant un peu au gré de tout ce que vous voudrez, le tout constituant une sorte de beauté qui, si je la rencontrais le soir dans un bois, produirait sur moi l'effet de me faire détailler » (76). Imaginant ce physique rajeuni de quinze ans, on comprendra l'effet qu'il peut produire sur Sainte-Beuve. C'est le côté moral, allure et distinction de cette jolie femme, qui, de préférence, faisait dire à Jules Troubat : « Mme Hugo, ... était d'une distinction remarquable, d'une sensibilité exquise... » (77) Mais le dernier secrétaire de l'ex-amant d'ajouter : « ... mais elle n'était pas à la hauteur du rôle écrasant qui lui incombait. Elle n'avait d'une reine de lettres que le port de la tête. Elle avait vraiment grand air quand elle faisait les honneurs du salon de son mari, mais elle ne brillait pas d'un bien vif éclat à d'autres points de vue » n'étaient pas de nature à empêcher

la passion de Sainte-Beuve de naître. Théodore Pavie parle des soirées « où Mme Hugo, trônant devant son feu, accueillante et distraite, rêvant et non rêveuse, se laisse aller à la pente de ses idées » (79). Edmond Biré rapportait que « ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux faisaient croire à une femme fière et dominatrice. C'était, au contraire, une nature très douce, très tendre et très modeste... Dans son salon de la Place Royale, elle prenait peu de part aux conversations ; bien loin de chercher à y briller, elle s'en désintéressait complètement, au risque parfois, quand elle s'y mêlait, d'intervenir à contretemps comme quelqu'un qui tombe des nues » (80). En effet, « Les Goncourt parlent du regard foudroyant par lequel il [Hugo] la faisait taire. Mais si elle intervenait dans la conversation à contretemps, elle n'était pas bavarde. Elle donnait l'impression d'un grand calme. Amaury compare Mme de Couaën à un beau lac » (81).

Si nous jugeons utile de donner toutes ces citations, c'est pour montrer les caractéristiques les plus saillantes de cette femme qui a tout pour enchaîner Sainte-Beuve : l'attrait physique qui excite son appétit charnel, et les contradictions qui allèchent son don de sonder les âmes. L'effet du premier facteur est peut-être moins prompt à jouer que celui du second ; Amaury nous dira :

« De Mme de Couaën et de ce qu'elle me parut à cette visite et aux suivantes, j'ai peu à vous dire, mon ami, sinon qu'elle était effectivement fort belle, mais d'une de ces beautés étrangères et rares auxquelles nos yeux ont besoin de s'accommoder » (82).

En contemplant la beauté, instinctivement il s'insinue dans l'âme de celle qui s'offre, à la fois, à son cœur et à son esprit :

« Elle restait calme, sereine, patiente sous mes regards, de même que mon regard descendait inaltérable et pur sur son front. Elle se laissait lire, elle se laissait comprendre » (83).

Il se plonge dans sa méditation, tenant ses regards toujours fixés sur Mme de Couaën et provoquant ainsi la curiosité de l'enfant de celle-ci :

« Mais un jour, sous les saules de ce canal, sa jeune enfant, qui était restée en silence près de nous me dit, comme après y avoir sérieusement pensé : « Pourquoi donc regardez-vous toujours maman ainsi ? » (84).

Mais la petite fille est trop jeune pour comprendre que « la beauté, toute espèce de beauté, n'est pas chose facile, accessible à cha-

cun, intelligible de prime abord, [et] ... que, par delà la beauté vulgaire, il en est une autre à laquelle on s'initie, et dont on monte lentement les degrés comme ceux d'un temple ou d'une colline sainte » (85). Va-t-il pouvoir atteindre le sommet de cette colline sainte ? Oui. Aura-t-il ensuite le courage de tenter de glisser sans danger sur la pente ? On en douterait au premier abord, en pensant à son infirmité. On sait qu'il est laid et qu' « avec son repliement, sa petite taille, sa timidité, il paraît désigné plutôt pour s'attacher à des femmes d'abord faciles sur lesquelles son ascendant n'aurait pas de peine à s'exercer » (86). Suivons-le pourtant, de loin. Tâchons de deviner les états d'âme qui se succéderont en lui, la sombre rêverie à laquelle il s'abandonnera, une fois arrivé au sommet de la Colline et au moment où son long regard sera partagé entre le précipice et l'infirmité !, c'est-à-dire entre la beauté qui l'attirera et son complexe qui diminuera, à ses yeux, les chances de succès. La puissance de sa passion finira par triompher de ses hésitations, par le débarrasser de sa perplexité.

Nous sommes encore bien loin de ce jour heureux où Sainte-Beuve, avec un accent d'orgueil qui frise la prétention, dira à Adèle :

Mon visage assidu, délice de tes yeux (87).

Le pauvre homme, au « front trop défleuri » (88) est toujours trop conscient de ses désavantages physiques pour se convaincre de la pensée de La Bruyère : « Un homme qui a beaucoup de mérite, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou, s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression » (89).

Nous avons déjà parlé, dans la première partie de cette étude, de la laideur de Sainte-Beuve, en tant que source principale de ses revers dans la vie. Nous nous garderons de commettre, comme Edmond Benoit-Lévy, l'imprudence de citer une demi-douzaine de témoignages plus ou moins violents, dans le dessein d'innocenter Mme Hugo (90). La laideur n'a jamais été un obstacle suffisant devant la vertu d'une femme prête à se laisser séduire. Toutefois, il n'est pas sans intérêt de recueillir, de la bouche même d'Amaury, ces aveux navrants qui nous aideront à comprendre sa psychologie sentimentale. Il fait la douloureuse constatation qu'il est disgracié ; bouleversé, il doute que son infirmité ne soit pas remarquée et trouve, dans les regards des gens, une sorte de raillerie :

« Qu'il me suffise de vous dire que je m'avisai un jour de me soupçonner atteint d'une espèce de laideur qui devait rapidement s'accroître et me défigurer. Un désespoir glacé suivit cette prétendue découverte. J'affectais le mouvement, je souriais encore et composais mes attitudes, mais au fond, je ne vivais plus. Je m'étonnais par moments que d'autres n'eussent pas déjà saisi à ma face la même altération que j'y croyais sentir ; les regards qu'on m'adressait me semblaient de jour en jour plus curieux et légèrement railleurs » (91).

Machinalement, fatalement, il se compare aux autres. Les sots sont plus favorisés. Ses tracas ne lui laissent aucun répit : « Parmi les jeunes gens de ma connaissance, j'étais sans cesse occupé de comparer au mien et d'envier les plus sots visages. Il y avait des semaines entières où je redoublais de dérision, et où la crainte de n'être pas aimé à temps, de me voir retranché de toute volupté par une rapide laideur, ne me laissaient pas de relâche » (92).

Comme un déshonneur, à chaque moment, il craint qu'on n'observe sa laideur. La tentative d'esquiver l'humiliation est pénible :

« J'étais comme un homme au commencement d'un festin, qui a reçu une lettre secrète par laquelle il apprend son déshonneur et qui pourtant tient tête aux autres convives, prévoyant à chaque personne qui entre que la nouvelle va se répandre et le démasquer » (93).

Les détracteurs de Sainte-Beuve ont trouvé dans sa laideur un prétexte pour le tourner en dérision. C'est inhumain. Ni la morale, ni le savoir, ne gagnent à leur malveillance et à leurs fantaisies. Par contre, si René Bray écrit, avec l'objectivité et l'impartialité qui le caractérisent, qu'« Il y a en lui [Sainte-Beuve] autant de laideur morale que de laideur physique » (94), il faut supposer que, dans une large mesure, celle-ci explique celle-là. Cette laideur physique est le principal élément générateur de ses péchés. Et s'il ne cesse d'observer les autres, de les dévisager, de se comparer à eux, c'est qu'il est à la recherche de laideurs semblables à la sienne pour y trouver une preuve qu'il n'est pas seul à être dépourvu de moyens de plaire. Préoccupation qui vise à une sorte de soulagement et même de délivrance et qui l'a amené si loin, depuis son adolescence. Ch. Guyot, qui a publié ses *Notes inédites* remarque avec raison : qu'« Un autre sentiment intime qui nous paraît refléter le D.569 (cote du manuscrit conservé aux fonds Lovenjoul), c'est celui que Sainte-Beuve éprouvait de sa laideur. Il semble qu'il veuille se chercher des compagnons de

disgrâce. « Esope, Scarron, Pope, célèbres par leur laideur, « Pope fut amoureux de Lady Mary. Il en fut déçu par des éclats de rire. Sa laideur l'avait retranché du rang des hommes : quand il peignait Abailard, ce fut d'après lui » (95).

Mais si la recherche et la découverte de « compagnons de disgrâce » aident à supporter le mal avec une résignation humiliée, elles ne résolvent pas le problème. On reste défavorisé, et voilà le hic ! Le seul critérium, la seule preuve susceptible de convaincre que la laideur ne constitue pas un empêchement insurmontable dans la vie, la seule preuve, disons-nous, serait le succès auprès des femmes. Là seulement on pourrait se réjouir de ce que le dénuement d'attraits ne s'accompagne pas nécessairement d'un dénuement de moyens de séduire. Plus le siège sera long, plus la conquête sera glorieuse. Lanson saisit et analyse avec subtilité le mécanisme de l'attitude de Sainte-Beuve auprès des femmes en écrivant : « Oui, ce sentiment de son désavantage physique fut la cause profonde du goût qu'il eut pour les femmes. Il cherchait l'amour avec une conscience humiliée de son manque de séduction physique, qui rendait son désir plus âcre : et la plus vulgaire de ses bonnes fortunes lui donnait de la joie, comme une preuve qu'il n'était pas si dénué de moyen de plaire. Quand la femme était de celles qui ne se donnent pas sans un vrai goût, ou une passion ardente, il y avait dans sa possession un charme de gloire et de revanche capable d'attacher cet insatiable curieux autant qu'il pouvait être fixé. » (96). Or, les femmes les plus difficiles se trouvent, en principe, parmi les épouses. Si Sainte-Beuve se sent du goût pour celles-ci, comme nous l'avons vu dans la 2<sup>me</sup> partie de notre étude, il ne faut pas trouver, dans sa conduite, une préméditation cynique, mais un mobile auquel l'accule sa laideur. Par un je ne sais quel paradoxe, cette laideur le condamne, et en même temps, lui indique sournoisement le moyen de se réhabiliter. Cela explique l'opinion d'Henri Bremond : « Il demande peu de chose, un cottage, une charmille, un rayon de miel, une jatte de lait, et que Mme Hugo — ou Mme R... ou Mme d'Arbouville — le préfèrent à leur mari » (97). Son aventure avec Mme R..., on peut la suivre dans *Volupté* ; celle avec Mme d'Arbouville, nous la ferons revivre dans un chapitre approprié. Voyons maintenant sa passion pour Mme Hugo. Le malheureux au « cœur voluptueux », à l'« âme rêveuse », à l'« imagination lascive » éprouvera une fascination irrésistible devant Adèle (98). Malgré tout, il ne sera « jamais plat devant

Hugo » (99), écrit M. André Billy. Admettons ; mais son complexe va contribuer à le pousser à la rivalité ; il voudra s'assurer qu'effectivement, il n'est pas plat ; et les conséquences seront graves. La menace commence déjà, la douleur d'Amaury s'accroît, exigeant un palliatif :

« L'unique résultat de cette folle préoccupation fut donc de me jeter à l'improviste bien loin du point où elle m'avait trouvé. Mon doux régime moral ne se rétablit pas ; mes habitudes saines d'altèrent » (100).

Au retour d'une promenade avec Mme de Couaën, il assiste à une scène qui l'agace et sera révélatrice : le mari embrasse sa femme :

« Le lendemain et les jours suivants, mon humeur me parut comme changée ; ma douleur même était un signe que j'interrogeais avec espoir. Toutes mes sensations, toutes mes idées vacillantes commençaient à s'ébranler, à se mouvoir dans un certain ordre ; j'étais sorti de mon néant, j'aimais » (101).

Peut-il s'estimer heureux, maintenant ? Non. Une pensée de Ducis, qu'il adopte et prend pour épigraphe, nous révèle que son « bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé » (102). Son complexe lui ôte toute tranquillité et toute sérénité d'âme. Non seulement il envie le mari, se mesure à lui, veut l'égaliser, mais les premiers moments passés, il doute de son propre sentiment envers la femme. L'orgueil d'aimer, d'abord ressenti, s'évanouit, les tourments recommencent :

« Une semaine au plus écoulée, il y avait déjà des doutes en moi et une incertitude qui ramenait toute ma langueur. Je me disais : « Est-ce donc là en réalité l'amour ? Depuis l'heure où j'avais douloureusement senti cet amour s'engendrer dans mon chaos, et où je l'avais salué en mon sein avec le tressaillement et presque l'orgueil d'une mère, je ne savais guère rien de nouveau sur mon compte ; ma vie reprenait son train uniforme de tristesse... Cet amour qui ne s'essayait pas en venait par instants à ne plus se reconnaître. Mon ami, mon ami, que puis-je vous dire ? En ce moment et plus tard encore, ce sera perpétuellement de même, une vie monotone et subtile, des pages blanches, des jours vides, des intervalles immenses pour des riens, des attentes dévorantes et si longues qu'elles finiraient par rendre stupide » (103).

« Attentes dévorantes et si longues », oui, elles le seront. Mais le rendront-elles « stupide » ? Pas du tout ! il s'agit d'un début d'amour,

et l'amour pour Sainte-Beuve, nous l'avons vu, est sa raison de vivre. Et c'est un amour pour une femme mariée. Tout le problème de sa laideur est soulevé. Il y a maintenant un cœur où il doit tenter de supplanter un autre homme. Ses relations avec Hugo vont dévier du chemin de la vraie amitié et son attitude envers Adèle de celui du respect. « A son insu, peut-être » comme le dit Louis Barthou (104). Car sa plaie, qui est sa laideur, saigne maintenant plus abondamment, le plongeant dans un état d'engourdissement. Mais son subconscient n'interrompt guère son activité. Non, il ne sera pas stupide. Son complexe, en le guidant, l'empêchera de le devenir. Pour l'instant, il s'approche de la pente. Outre les éléments particuliers qui distingueront son amour, celui-ci portera le cachet de l'époque romantique, c'est-à-dire, sera comme celui dont disait Gustave Simon : « c'était l'amour entier, absolu, de Werther, de René, de Didier, d'Antony, qui ne reculait pas devant le sacrifice, ni même, s'il y était poussé, devant le crime » (105). Le crime, Sainte-Beuve, dans ses troubles, y pensera un moment et écrira à Hugo : « Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage, des envies de vous tuer, de vous assassiner... » (106). S'il ne commettra pas de meurtre, il sacrifiera l'amitié.

Une nouvelle phase commence. Le plan du destin se combine, les éléments de sa conspiration contre l'amitié se coordonnent. Il ne manque plus rien : huile et allumettes sont maintenant à la portée de la main imprudente, incitée mystérieusement à allumer le feu, pour tout brûler et s'en brûler elle-même ! La peinture que fait Amaury de son état pendant cette période est nette et subtile :

« Mais qui sait les adresses de l'intention maligne et les connivences qui passent en nous ? Peut-être nuage et rideau n'étaient-ils là que pour sauver le trouble au début, et permettre à l'habitude de multiplier dans l'ombre ses imperceptibles germes » (107).

Depuis qu'il s'appelait Joseph Delorme, il se sentait attiré par l'intimité de l'existence familiale :

Las de m'être égaré de clairière en clairière,  
Et d'avoir du long bois côtoyé la lisière  
Si soudain au détour  
J'aperçois sur le seuil d'une cabane blanche,  
A table, un vigneron, joyeux comme un dimanche,  
et ses fils à l'entour... (108)

La vie familiale lui rappelait l'aridité de son existence ; tout de suite, il se livrait à ses rêveries, sobres malgré leur ambition apparente :

Je dis, et tout marchant, je caresse mon rêve :

Ma femme est jeune et belle, et son amour m'élève

Des fils qui me sont chers ;

Ma maison au hameau, parmi toutes, est celle

Où vous voyez un toit dont l'ardoise étincelle,

Et des contrevents verts (109).

Ignorant les habitudes intimes pour ne les avoir pas vécues, Sainte-Beuve devient plus curieux ; il interroge Mme Hugo sur tout, sur elle-même et ce qui la touche : son mari, ses enfants, leur bonheur qu'il envie presque :

Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,

Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,

De vos enfants bénis que la joie environne,

De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne (110).

Bonne, compréhensive, elle ferme souvent les yeux sur des indiscretions et fautes de tact résultant du vide que Sainte-Beuve ressent dans sa vie. Elle le sait sensible, susceptible et le ménage. Son indulgence envers lui consolide son attachement, augmente son affection, le débarrasse progressivement de sa timidité du début. Mais il reste réservé et respectueux. Or, avec leurs longues conversations quotidiennes devenues un besoin de son âme souffrante, se crée une sorte d'intimité entre eux. La pièce V, des *Consolations*, intitulée « A Madame V. H... » (juillet 1829) marque nettement quelques progrès faits dans ce sens par leur amitié. Elle s'ouvre par ces vers :

Un nuage a passé sur notre amitié pure ;

Un mot dit en colère, une parole dure

A froissé votre cœur, et vous a fait penser

Qu'un jour mes sentiments se pourraient effacer ; (111)

Et vers la fin de la pièce :

Pourquoi venir alors nous dire que la foi

Est morte aux cœurs humains ; que chacun tire à soi ;

Qu'entre les amitiés aucune n'est durable ;

Et pour un tort léger parler d'irréparable ?

Que peut-il être « ce nuage », ce tort considéré « léger » par lui, « irréparable » par elle ? Serait-il allé trop loin, dans ses intentions ? Non,

puisqu'en lui donnant quelques exemples de ce qui serait vraiment « irréparable », il a soin de citer celui de « Quelque mortel outrage à l'honneur d'un ami ? » (112).

Le mystère subsiste bien que l'hypothèse faite à ce sujet par Maurice Allem soit plausible : « Il semble, écrit-il, que ce dut être une parole dure pour le mari, et que l'épouse — l'épouse encore fidèle — n'ait pu l'accepter en silence sans en devenir, en quelque sorte, la complice » (113).

La pièce se termine par ces deux vers dignes de retenir l'attention :

Et quand on vit, qu'on aime, et que l'on a pleuré

On pardonne, on oublie, et tout est réparé (114).

Maurice Allem s'interroge : « Lequel pleura ? Lui ? Elle ? Elle et lui ? » (115). Pourtant, le récit de Sainte-Beuve est précis : c'est lui qui a pleuré et c'est elle qui a pardonné. Ce qui demeure certain, c'est que leur « amitié » va évoluer rapidement. Les derniers vers nous révèlent « une communion intime » (116). Nous ne sommes plus à l'époque où Amaury, par respect pour Mme de Couaën, éprouvait de l'hésitation et de la perplexité, et où la rêveuse Mme de Couaën se montrait indifférente. Des paroles comme les suivantes ne nous convaindraient plus : « ... par mon respect réel pour le noble absent, et par ses distractions, à elle, et ses absences fréquentes en elle-même, il arrivait que, dans cette nouvelle vie de familiarité plus grande et sans témoins, j'observais la même mesure que jamais ; le même voile, toujours indécis pour moi, impénétrable pour elle, flottait entre nous deux sans que j'eusse de l'occasion pour l'écarter et l'entr'ouvrir plus souvent » (117).

Mais quand Sainte-Beuve a-t-il eu l'idée de plaire à Mme Hugo, la ferme résolution de franchir le premier pas en vue de la séduire ? Quelques vers du *Livre d'Amour* sont à ce sujet révélateurs et prouvent qu'il y a eu encouragement de la part d'Adèle, peut-être à son insu :

Il venait de sortir ; tu voulus, je m'assis ;

. . . . .

J'osai voir, j'osai lire au calice entr'ouvert ;

J'osai sentir d'abord ce parfum qui me perdit ;

Pour la première fois, le rayon qui m'éclaira

Fit jouer à mes yeux un désir de te plaire (118).

Avouons qu'il lui était permis d'oser trop ! Ayant voulu s'assurer que le chemin n'était pas hérissé d'écueils, il reçut un autre encouragement :

Ta beauté dans l'oubli dévoilait sa lumière,  
Un moment, au miroir, d'une main en arrière,  
Debout, tu dénouas tes cheveux rejetés  
J'allais sortir alors, mais tu me dis : Restez ! (119).

En réalité, Mme Hugo ne pouvait pas continuer d'être indifférente à l'égard de Sainte-Beuve. Il est un excellent causeur, un enchanteur. Fin, subtil, insinuant, à la sensibilité aiguisée, à l'intelligence exceptionnelle, à la culture étonnamment vaste, comment n'aurait-il pas ébloui Adèle ? Comment n'aurait-il pas retenu son attention admirative ? Amaury et Mme de Couaën ne trouvèrent jamais fastidieuses les longues conversations qu'ils avaient régulièrement dans l'après-midi et qui se prolongeaient quelquefois jusqu'à une heure tardive de la nuit, les absorbant « en mille sortes de raisonnements, de ressouvenirs, de conjectures indéfinies sur le sort, la bizarrerie des rencontres, des situations, [s']étonnant des moindres détails, [s']en demandant le pourquoi, tirant de chaque chose de l'esprit, ramenant tout à deux ou trois idées d'invariable, d'invisible, et de triomphe intérieur par l'âme ; jamais ennuyés dans cet écho naturel de [leurs] conclusions... » (120). Sainte-Beuve pensera, probablement, à lui-même, en prêtant à M. de Murçay (personnage de sa nouvelle *Mme de Pontivy*) le « charme de cette conversation si attentive et si tendre, si variée dans son prétexte unique, et si doucement conduite » ; c'est du moins l'avis de Louis Barthou (121). Adèle n'oubliera pas l'effet produit sur elle par l'excellent causeur ; plus tard, quand elle aura écrit son livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, on pourra y lire : « causeur aussi charmant qu'éminent écrivain » (122).

Si elle éprouve un plaisir évident à l'écouter, avec intérêt et attendrissement, elle recevra volontiers ses confidences, et quelles confidences ! Celles d'un malheureux qui traîne ses plaies, lamentant l'échec de sa vie !

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,  
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé ! (123)

Il exprime ses déceptions dans la vie et elle le console :

A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,  
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,  
Et vous me répondez par des mots d'amitié ; (124)

Encouragé par ces « mots d'amitié », il accentue le ton désolé pour mieux attendrir :

« Je me mis à parler d'abord comme un homme désespéré, en proie aux plus violentes tristesses : « Tout à l'heure, en longeant ces désertes allées, disais-je, je songeais qu'il serait, ma foi, commode de se tuer là, un peu tard, en s'en revenant, on passerait pour avoir été assassiné ; l'honneur humain resterait sauf, en même temps qu'on serait quitte d'une vie insupportable à qui n'est pas aimé ! » (125).

Des propos comme ceux-là, si désolés et même macabres, manquent-ils d'émouvoir une femme qu'on a acculée à comparer deux sorts dissemblables, en mêlant confusément les gémissements avec les vœux formulés pour la continuité de son bonheur ? (125b). Non. Adèle, non seulement est attendrie, mais à son tour, se répand en confidences :

Et l'enfance s'en va, jusqu'au bout contenue,  
Ignorant sa corbeille à son épaule nue,  
Et n'en laissant tomber sur l'âge qui la suit  
Que l'ingénuité dont le parfum survit (126).

« La confidence attire la confidence », dit M. Allem (127). « C'est une façon classique d'entraîner les insatisfaites à confesser leur insatisfaction », écrit André Billy (128). Sainte-Beuve peut écouter avec soulagement et une certaine sensation de triomphe, les paroles de sa confidente :

Epuisé le récit, alors vous ajoutez  
Triste, et tournant au ciel votre noire prune :  
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle  
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;  
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi  
Il me prend des accès de coups et de larmes ;  
Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,  
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,  
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert

Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,  
Plus mes enfants joyeux et courant sous ombrage,  
Plus la brise légère et n'osant soupirer,  
Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer » (129).

Ce sont donc deux âmes sœurs qui se rejoignent dans la tristesse, qui se découvrent. Seulement, Sainte-Beuve connaît la cause de son mal, tandis qu'Adèle ignore la cause du sien ou feint de l'ignorer, par pudeur. Est-ce que son mari l'aime vraiment « comme au premier bel âge » ? Et de quelle façon ? Nous aurons l'occasion de savoir tout cela. Mais il importe maintenant de retenir cette confidence qui comporte un mystère : « Sans savoir pourquoi ». Sainte-Beuve dut ouvrir les oreilles en l'entendant. Elle aura ses répercussions.

Amateur d'âmes, ayant la passion de fouiller dans les recoins les plus obscurs du cœur humain, Sainte-Beuve doit trouver en Adèle un nouveau modèle, un spécimen intéressant de la pauvre nature humaine à sonder et à analyser.

Si Amaury découvrit que Mme de Couaën « avait une masse de sensibilité profonde, le plus souvent flottante et sommeillante, quelquefois bizarrement soulevée... » (130), il ne prétendait pas avoir compris la genèse de cette sensibilité, et s'il poursuivit son analyse, c'était parce que Mme de Couaën offrait à son scalpel « une énigme... de profondeur, âme si troublée, puis tout à coup si dormante, si noyée en elle et si tendue sur les deux ou trois êtres d'alentour, tantôt ne sortant pas d'une particulière angoisse, tantôt ravie de ses espèces d'apathies mystérieuses et l'œil dans le bleu des nues... » (131). Jamais il ne se lassa de sa tâche dans laquelle il usait de tous les moyens. Une simple lettre envoyée par elle était longuement et minutieusement soumise à un examen psychologique fort scrupuleux. Il la relisait partout : en marchant dans la rue, au milieu de son travail... « pour y reconnaître sous l'inflexible mot, et dans la manière dont il était placé, les nuances que la voix et le regard, en parlant, y auraient mises » (132).

Ainsi, comme on l'a souvent signalé, *les Consolations* de Sainte-Beuve ont été conçues « moins à la gloire du mari que pour « retracer l'image adorée... de l'épouse » (133). Et en entreprenant son œuvre, Sainte-Beuve se laissait influencer par les sentiments religieux de son modèle, s'efforçant « de s'élever jusqu'à Dieu » (134) :

Et quand sous l'œil de Dieu l'on s'est mis de bonne heure,

Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas,

Alors on peut encore être heureux ici-bas ;

Et ce grave penser, qui ramène au Seigneur,

Soutient l'âme et console au milieu du bonheur (135).

Dans son envolée vers le ciel, et par là même vers son inspiratrice, Sainte-Beuve a-t-il senti le désir s'insinuer dans son corps ? C'est possible ; c'est même certain. « Ce qu'on appelait l'amour, quand on était jeune, tout ce tumulte du cœur, toutes ces rêveries, toutes ces grandes pensées, qu'était-ce d'autre, à notre insu, que le bouillonnement de l'imagination sollicité par le désir » (136). Cette constatation est plus facile à faire quand il s'agit d'un homme tel que Sainte-Beuve. « Très pratique, très positif à l'égard des femmes, il avait à leur sujet de singulières théories, et n'admettait pas que, même en amitié, on platonisât avec elles ! » nous dit son ancien secrétaire Jules Levallois qui, de plus, nous affirme que les thèses appuyant « la constance, l'idéal, le platonisme, l'agaçaient profondément » (137). D'ailleurs pourquoi aller si loin ? Nous pouvons tout de suite céder la parole à Amaury qui nous fera des révélations édifiantes sur le genre de troubles auxquels il était en proie auprès de Mme de Couaën :

« Tandis que la femme aimée, au cœur pudique, confiante et sans désir, est assez comblée de voir à côté d'elle son ami, de lui abandonner au plus sa main pour un instant, et de le traiter comme une sœur, sa sœur chérie, l'homme, fût-il doué du ciel comme Abel ou Jean, souffre inévitablement en secret de sa position incomplète et fautive ; il se sent blessé dans sa nature secondaire, sourdement grondante, agressive ; les moments, en apparence les plus harmonieux, lui deviennent vite une douleur, un péril, une honte ; de là des retours irrités et cruels » (138). Ces aveux sont d'une grande importance ; nous savons maintenant que l'insatisfaction le blesse, que son désir gronde cruellement. Il faut admettre que le péril est imminent.

Si Sainte-Beuve se sent atrocement irrité, Adèle, par contre, « est assez comblée de voir à côté d'elle son ami ». Si des circonstances aggravantes pousseront l'amoureux à réagir, à harceler la femme de son ami, et finalement, à obtenir d'elle ce qu'il n'ose solliciter pour le moment, celle-ci demeure « confiante », mais attachée à force

d'être attachante, et sans soupçonner le danger qui l'environne et qui déclenchera bientôt son offensive. En attendant, laissons à Emile Faguet le soin de nous résumer la situation entre les deux « amis » jusqu'en 1830 : « En somme, amour violent de Sainte-Beuve pour Madame Hugo ; efforts de Sainte-Beuve pour s'étourdir et se distraire en traînant de ciel en ciel sa chaîne et ses ennuis, amour taciturne et toujours menacé de Mme Hugo pour Sainte-Beuve ; relations parfaitement chastes entre Sainte-Beuve et Mme Hugo ; ignorance confiante et vive affection chez Victor Hugo : voilà la situation en 1829-1830 » (139).

Mais la « confiance et [la] vive affection » d'un homme ne méritent-elles pas d'être récompensées — pour être mieux garanties — par l'amoureux de sa femme ? Sainte-Beuve se montre, en effet, très tendre et serviable pour Hugo. Le procédé est aussi classique ; sa pratique est constante. Quand, en décembre 1828, Charles Gosselin allait éditer les œuvres de Hugo, l'« ami », le « frère » rédigea leur « Prospectus », où l'âme du poète était subtilement analysée, les progrès de sa carrière élogieusement enregistrés. Il est à lire. Nous n'en citons que ce fragment :

« Bien jeune encore et, à ne le juger que par ses œuvres déjà publiées, M. Victor Hugo appartient à la famille de ces nobles âmes dans lesquelles les divers éléments poétiques fondamentaux, pré-existent, coexistent et se développent dans l'ordre de succession naturel et nécessaire. Il a débuté dans l'ode, l'a parcourue dans tous les sens, s'est élancé dans le roman, véritable forme épique de notre époque, et arrivant au drame, lui a fait faire le plus grand pas qui soit possible dans les voies nouvelles, avant la représentation théâtrale » (140). En juillet 1829, la représentation de *Marion Delorme* fut interdite. Hugo sollicita une audience de Charles X pour obtenir la mainlevée de cette mesure arbitraire. Sainte-Beuve saisit l'occasion pour donner au poète un nouveau témoignage d'« amitié ». Il publia dans *La Revue de Paris*, signé Véron, un compte rendu intitulé : *De l'audience accordée à M. Victor Hugo par S. M. Charles X* (141). Non seulement il vanta l'honneur qui fut accordé par le roi : « ... Au milieu des bruits divers dont nous avons tâché de recueillir ici les plus probables, la discrétion bien concevable du poète ne nous assure d'autre chose positive que de l'attention constamment bienveillante de son royal interlocuteur », mais aussi, il érigea Hugo en défenseur de l'art

et de la liberté : « Tout le monde, en effet, a deviné le motif qui amenait le poète devant le roi ; et ce motif n'était pas seulement une affaire privée : c'était aussi, et avant tout, une grave question d'art et de liberté que M. Victor Hugo venait plaider devant le monarque, avec la franchise de son âge, de ses opinions, et un sentiment profondément respectueux de son devoir, comme sujet ».

Dévouement à l'homme, mais en même temps, dévouement à l'amour pour la femme ! Le second l'emporte, engendrant chez Sainte-Beuve le germe de la jalousie. Une scène transposée, dans *Volupté*, en fait foi. Amaury note à la suite d'une promenade avec Mme de Couaën : « Après qu'elle eut fini [d'expliquer à son mari l'objet de cette promenade — Ils étaient allés à la chapelle St-Pierre-de-Mer], il l'entoura de son bras comme un père satisfait, et la souleva presque jusqu'à lui, la baisant aux cheveux, car elle dérobait le front. Un glaive soudain ne m'eût pas autrement frappé » (142).

Nous disons bien : le germe de la jalousie ; car celle-ci n'a encore que la forme d'un regret amer mitigé confusément d'un doux désir : le regret d'être célibataire et le désir d'avoir un foyer. Amaury d'ajouter : « mon cœur et mes yeux, à travers le jour tombant, n'avaient rien perdu de cette chaste scène : mon règne insensé expira. Je compris amèrement ce que je n'avais que vaguement senti encore, ce qui, dès ce soir, devint le cuisant aiguillon de mes nuits, combien la moindre caresse de l'amour, la plus indifférente familiarité du mariage laisse loin en arrière les plus vives avances de l'amitié. C'est là en effet l'éternel châtement de ces amitiés indiscrètes où l'on s'embarque ; c'en est le ver corrompeur et rongeur » (143).

Ce ver continue ses ravages, son premier dégât va être une véritable crise de jalousie.

## D. La crise

L'envolée de Sainte-Beuve vers le ciel, nous l'avons vu, fut pénible, trop pénible pour procurer le repos à son cœur endolori, la tranquillité à son âme en peine, la lumière de la certitude à son esprit

irréductiblement sceptique. La pièce II des *Consolations*, intitulée A M. *Viguiér*, est à ce sujet bien révélatrice. Plus de cent cinquante vers qui démontrent que la douleur est cuisante, que la crise intérieure s'accroît sourdement. Sainte-Beuve reste à l'affût de l'amour avec des mouvements plus ou moins confus de convoitise, d'appréhension, de scrupule... le tout compliqué par son éternel complexe. S'il invoque vainement le soutien de Dieu :

Je voudrais bien, Seigneur ; je veux ; pourquoi ne puis-je ?  
Je m'y perds, soutiens-moi, mets fin à ce prodige,  
Sauve à mon repentir un doute insidieux,  
O très grand, O très bon, miséricordieux ! (144)

c'est qu'en lui, l'homme amoureux domine l'homme repentant :

C'est sans doute qu'en moi la coupable nature  
Aime en secret son mal, chérit sa pourriture,  
Espère réveiller le vieil homme endormi, (145)

Comment pourra-t-il donc retrouver sa sérénité d'âme, si son intention s'avoue sans fermeté, d'ailleurs malgré lui ?

Et qu'en croyant vouloir je ne veux qu'à demi (146)

Ainsi, la faiblesse se révèle double et lorsqu'il pousse cet humble cri : « tends-moi la main », il faut entendre qu'il sollicite que Dieu lui accorde d'abord la volonté de vouloir. Son état d'esprit nous rappelle cette pensée de Hobbes qu'il cite lui-même dans ses *Notes* : « Hobbes a très bien dit, que la volonté elle-même n'est pas volontaire, qu'on ne peut pas plus dire qu'on veut vouloir que de dire qu'on veut vouloir vouloir et ainsi à l'infini » (146b).

La crise intérieure de Sainte-Beuve ne commencera à prendre une forme tragique que lors de la bataille d'*Hernani*, nous le verrons plus loin ; maintenant c'est l'« ivresse et [le] poison » (147) ; mélange nocif, éléments hétérogènes qui font que des mouvements divers s'enchevêtrent et s'entrechoquent dans son âme. Disputé par les courants les plus contradictoires, il prend l'aspect d'un homme traqué qui, çà et là, court, s'embarrasse, s'arrête, avance, recule, regarde à droite, puis à gauche, puis derrière, cherchant éperdument une issue et craignant d'être poursuivi et attrapé.

Amaury cherchait en effet à fuir, croyait parfois y parvenir, mais, loin de Mme de Couaën, il abandonnait son illusion en constatant qu'il restait prisonnier de lui-même. S'il faisait preuve de bonne volonté : « A ces moments, en effet, je voulais fuir, je fuyais même

quelquefois, et m'absentais de Couaën pour plusieurs jours » (148), s'il passait agréablement une journée, le lendemain, son humeur devenait plus sombre encore, son angoisse augmentait, de mauvais desseins l'assiégeaient : « Tant que le soleil brilla sur l'horizon, ce fut bien, mais la nuit en tombant m'y sembla morne et mauvaise. La journée et le soir du lendemain redoublèrent mes angoisses ; de mortels ennuis m'obsèdent, les ténébreux désirs, les pensées immondes naissaient pour moi de toutes parts dans ces gîtes où je m'étais promis pureté d'âme et constance » (149). Tour à tour, fier et se méprisant lui-même : « Cet altier stoïcisme de la veille m'avait rudement précipité à un mépris abject de moi » (150). Emu et à la fois attendri par la sincérité de sa confiance, on se refuse à se laisser influencer par son attitude envers lui-même, on le plaint plutôt qu'on le méprise. S'il ne parvient pas à guérir, c'est parce que, précisément, il « aime en secret son mal, chérit sa pourriture » (151). Et il ne faut pas soupçonner le moindre cynisme dans une confiance comme celle-ci : « Je tendais ma chaîne, je l'agitais avec orgueil, je ne voulais ni rompre, ni cacher », car s'il « adorait » cette chaîne, c'était parce qu'en la portant, il souffrait d'un côté, mais d'un autre côté se sentait moralement affranchi.

Pourtant, il lui arrivait parfois de penser qu'il valait mieux quitter définitivement les Couaën : « Je me disais donc, en me sondant, qu'il fallait aller jusqu'au bout, servir loyalement et sans idée de récompense ; puis M. de Couaën, une fois rendu à la liberté, reprendre la mienne et me lancer seul sur ma barque à l'aventure » (152). Ainsi, la lutte était engagée entre le devoir et la passion, ou si l'on veut, entre deux sortes de devoir : celui, envers l'amitié qu'il ne fallait pas trahir, et celui à l'égard du cœur qu'il fallait réhabiliter. Mais avoir, à la fois, le désir de fuir et la peur de guérir, c'était chose paradoxale, pénible, impossible à supporter indéfiniment. Maurice Allem qualifie de douloureux l'état de cet « amoureux déchiré entre l'impérieux devoir et l'impossible sacrifice d'une passion qu'il sait aussi coupable qu'il la sent invincible » (153). La fuite sans retour, seul moyen d'éviter l'irréparable, était donc irréalisable ! Et il est curieux de jeter un coup d'œil rapide sur les différents remèdes que Sainte-Beuve se donnait ou se proposait de se donner, durant la période pathétique qui précéda son triomphe final. Tout un processus d'évolution : d'abord le désir, qui demeurait sans issue, de voyager, puis les

voyages effectifs, puis les projets de s'exiler, et enfin la résolution de rester à Paris. En juillet 1829, David d'Angers se rendait en Allemagne pour sculpter le buste de Goethe ; Sainte-Beuve pensa un moment à l'accompagner, puis renonça à ce voyage. Il disait plus tard : « J'étais amoureux alors et cela m'a retenu à Paris » (154). En août, il prit sa résolution et s'en alla, pour une villégiature à St-Maur. En octobre, nous l'avons dit, il accompagna, dans leur voyage dans l'Est, le peintre Louis Boulanger et l'architecte Robelin. L'éloignement lui a-t-il procuré la paix ? Certes non. De St-Maur, il envoya sa pièce intitulée *A Deux Absents* (155) où il disait :

O vous dont le platane a tant de frais ombrage,  
Dont la vigne en festons est l'honneur du rivage,  
Vous dont j'embrasse en pleurs et le seuil et l'autel,  
Etres chers, objets purs de mon culte immortel ;  
Oh ! dussiez-vous de loin, si mon destin m'entraîne,  
M'oublier, ou de près, m'apercevoir à peine.

De Dijon, il écrivait à son « cher Victor » une longue lettre où il répétait ce qu'il avait mis en vers : « Moi surtout, mon cher Victor, j'avais bien des raisons pour ne pas quitter un seul instant votre souvenir, car, si je vous l'ai déjà dit en vers, souffrez que je vous le marque ici en simple et vraie prose, je ne vis que par vous..... Je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. Enfin ma vie domestique n'est encore qu'en vous, et je ne suis heureux et chez moi que sur votre canapé ou à votre coin de feu » (156). Il le préparait à recevoir des lettres adressées à sa femme : « Tout ceci est pour vous, mon cher Victor, et pour Mme Victor qui n'est pas séparée de vous dans mon esprit ; dites-lui combien je la regrette et que je lui écrirai de Besançon... » De Besançon, cinq jours après, une lettre plus longue encore, à Mme Hugo. La première phrase nous prouve qu'il agissait d'accord avec elle : « Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire, et c'est une des plus grandes joies de notre voyage... » (157). Il devenait élégiaque : « En vérité, Madame, quelle folle idée ai-je eue de quitter ainsi sans but votre foyer hospitalier, la parole féconde et encourageante de Victor, et mes deux visites par jour dont une était pour vous ? » Voilà le vrai souci ! « Je suis toujours inquiet parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre, ma vie est à tout vent et je cherche, comme un enfant hors de moi, ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel,

dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours : c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage, et votre maison ». Et de terminer : « Embrassez Victor de ma part, et dans votre cœur si rempli d'épouse, de fille et de mère, trouvez place à une pensée par jour pour votre sincère et respectueux ami ».

De Worms, encore une lettre à son « grand Victor » (158), puis une autre où il écrivait : « Et Madame Hugo, parle-t-elle quelquefois de nous ? A-t-elle la bonté de nous désirer ? Nous parlons bien souvent d'elle, et elle est avec nous au fond de ma pensée » (159). Notons, en passant, cet amalgame des pronoms de la première personne du singulier et du pluriel.

Décidément, les voyages étaient incapables de donner le change à une passion qui s'affirmait, qui le torturait en devenant chaque jour plus ardente que la veille. Dès lors, ils constituaient un faux dérivatif. Le très sagace Amaury notait ainsi les conséquences de l'éloignement : « Le dépaysement surtout et la variété des lieux, quand on commence d'aimer, tournent au profit de l'amour ; comme tout ce qu'il rencontre lui est tributaire, il ressemble à ces eaux qui grossissent plus vite en se déplaçant » (160). La situation donc s'aggravait et Amaury en subissait honteusement les conséquences : « ... j'en rougis de honte ! Je n'aurai ici à vous raconter que des ravages » (161). Ravages ? oui, puisque le dépit que peut causer l'insuccès au plus beau des amoureux, prenait chez Amaury la forme d'un outrage.

La lettre de Sainte-Beuve à Villemain (31 janvier 1830) (162) marque un de ses soubresauts les plus poignants. Le malheureux s'y montre conscient du péril qui le menace et contre lequel il cherche à se prémunir avant qu'il ne soit trop tard. « Cette vie-là [l']ennuie, [lui] pèse et [le] flétrit » : Il sent qu'il gaspille les « dons de Dieu » en se bornant à collaborer au *Globe*. Hanté par la question d'argent, il remarque qu'au bout de l'année, ses économies sont dérisoires et ne lui permettent de faire qu'une « échappée de six semaines » d'où il ne « rapporte que des regrets et des sensations étouffées ». Il veut donc réagir, « j'ai vingt-cinq ans, écrit-il, je sens que les années se passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée et surtout sans calmer mon âme ». L'exil lui permettra, peut-être, d'avoir repos d'âme, argent et « une vie pleine d'œuvres ». Il sollicite l'aide de son destinataire en ces termes peu exigeants : « Si, dans vos nombreuses relations, vous entendiez parler de quelque prince russe, comte polonais, baron alle-

mand, n'importe ? qui voulût un gouverneur, un précepteur, n'importe encore ? pensez à moi, je vous prie... qu'il faille quitter Paris, se re-tremper ailleurs, c'est tout ce qu'il me faut — ou encore, si dans quelque université allemande, si à Berlin, à Munich chez ce bon roi de Bavière, un professeur de littérature française pouvait trouver place, — vivre là, apprendre l'allemand, l'Allemagne, me serait bon et doux pour quelques années ». Et le pauvre tourmenté achève ainsi sa lettre : « ... je ne veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé ».

On avouera que l'état est navrant que laisse entendre cette lettre. Etat transitoire entre celui où Sainte-Beuve effectuait de petits voyages et celui où il prendra la résolution de rester définitivement à Paris. Car, si Villemain avait pu exaucer son vœu, à la dernière minute la passion de Sainte-Beuve l'aurait dissuadé de partir.

Edgar Quinet écrivait à sa mère le 8 février 1830 : « Quant à Sainte-Beuve, on peut se réconcilier avec lui. Hier, il est venu me confier qu'il est bien las de Paris, des journaux et qu'il voudrait émigrer quelque temps en Angleterre, gouverneur, professeur, ainsi qu'on l'entendrait » (163). Si l'intention de Sainte-Beuve était donc bien sincère, le destin, cruel maintenant, n'allait pas tarder à s'acharner contre lui.

La bataille d'*Hernani* a été un événement capital qui eut des répercussions profondes et déterminantes sur la passion de Sainte-Beuve. Les circonstances où elle s'était déroulée prouvèrent à celui-ci que son amour était trop profond pour s'évanouir ou même se maîtriser.

La première d'*Hernani* devait avoir lieu le 25 février 1830. La préparation prenait la forme d'une véritable offensive dans laquelle Mme Hugo avait un rôle à assumer, d'autant plus qu'on parlait déjà de cabale. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* nous certifie qu'« Elle s'était tellement identifiée à l'œuvre, l'aimait tellement, qu'elle aurait presque ajouté cette maternité à toutes les autres. Et plus on lui faisait pressentir de vives hostilités, plus elle sentait sa vaillance grandir, plus elle annonçait son énergique résolution de se mêler à la lutte ». Elle avait vingt-sept ans : elle n'était nullement la jeune femme insouciante, timide, effacée, qu'on décrit volontiers, elle était douée d'une volonté tenace dont elle ne faisait pas parade.

« Dans les premières semaines de janvier, son salon était très habité... On venait aux nouvelles. *Hernani* devait être le gros événement de la saison : une révolution. »

« Victor Hugo étant aux répétitions, c'était elle que l'on venait visiter et consulter » (164). Tout le drame qui allait se déclencher dans la vie de Sainte-Beuve se trouve dans cette dernière phrase. Les jeunes Hernanistes fougoux venaient remplir tumultueusement la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs. Avec Mme Hugo, ils mettaient au point les plans qui devaient assurer la victoire décisive dont ils rêvaient. L'épouse qui tenait à servir avec dévouement la gloire de son mari, recevait avec simplicité et même avec familiarité ces inconnus « aux allures conquérantes » (165). Sainte-Beuve était donc relégué au second rang, sinon plus en arrière. Il ne se sentait plus chez lui. Du jour au lendemain, il avait tout perdu : l'accueil chaleureux et intime que le ménage Hugo lui réservait, la joie de goûter les habitudes familières, les longues, paisibles et discrètes conversations avec son « amie ». C'était la profanation de celle-ci. « On avait violé son temple. On lui avait ravi son idole » (166). Désolation, mais aussi jalousie atroce, car « qui nous assurerait qu'Adèle n'avait pas eu, pour les fanatiser [les Hernanistes], des façons de sourire, des regards où l'ami... négligé, presque oublié, et d'ailleurs conscient de son infériorité physique, avait cru voir des encouragements et des coquetteries ? » (167).

En proie à des douleurs cuisantes, à une sorte de démente soudaine, Sainte-Beuve prit sa plume et écrivit furieusement à Victor Hugo une lettre qu'il commença par ces mots : « Vous avez lu ce matin la lettre de Véron. Eh bien ! je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la Revue... » (168). Il était dégoûté, ne pouvait raisonner avec lucidité : « Mais je vous dirai la vraie raison : il m'est impossible de faire dans ce moment-ci un article sur *Hernani* qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur *Hernani*, je ne sais plus qu'une chose : c'est que c'est une œuvre admirable ; pourquoi ? comment ? je ne m'en rends plus compte ». Mais ce n'était pas la « vraie raison », et ce qu'il ne disait pas dans « ce moment-ci », il le lâcha dans un post-scriptum écrit en travers dans la marge de la dernière page. Il l'exprima même, d'une façon à peine déguisée, dans la dernière phrase de la lettre : « Mais j'avais besoin de vous l'écrire, puisqu'on ne peut plus vous parler seul à seul et que votre foyer est comme dévasté ». C'est surtout le post-scriptum qui

peignait d'une façon nuancée l'état de furie où se débattait le malheureux jaloux : « Et madame ? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux ; celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier ; cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'utile apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportent !!! » Trois points d'exclamation, quelle irritation ! Il eût voulu rester le seul familier, le seul ami dévoué et qu'on continuât de s'occuper de lui plutôt que de se plonger dans les préparatifs de la grande bataille, le laissant flotter sur la surface.

Malgré sa mauvaise humeur, son aberration, Sainte-Beuve ne déserta pas. Comment l'eût-il pu ? Il assista à la représentation de la pièce. Sa constance, désormais plus intéressée, affichait un dévouement allant jusqu'au sacrifice. On lit, en effet, dans le *Journal* des Goncourt (1863), ces mots qui apportent des renseignements piquants sur son attitude envers Hugo, le 25 février 1830 (169) : « A deux heures, nous avons été avec Hugo, dont j'étais le fidèle Achate, au Théâtre-Français... Nous sommes montés tout en haut dans une lanterne, et nous avons regardé défiler la queue, toutes les troupes de Hugo... Un moment, il a eu peur, en voyant passer Lassailly, auquel il n'avait pas donné de billet. Je l'ai rassuré en lui disant : « J'en réponds ! ».

Les événements vont se suivre et s'enchaîner. Le germe du nouvel épisode se développe activement, sournoisement. Nous sommes à la veille d'une grande crise. Sainte-Beuve a dû, le jour de la première représentation, sentir son cœur qui bondissait d'agacement en voyant tous les spectateurs se lever pour saluer et acclamer Mme Hugo au moment où elle pénétrait dans la salle. Il perdra son équilibre, puis le retrouvera. Les circonstances l'aideront beaucoup, et il finira par triompher.

L'année 1830 est une année de pleine crise dans la vie de Sainte-Beuve. La fermentation se fait activement. Nous verrons, dans un autre chapitre, les conditions propices dans lesquelles le succès se préparera. Pour l'instant, nous tâcherons de décrire l'état d'âme de l'amoureux, pendant les mois qui ont suivi le déclenchement de la crise.

Eperdu et comme traqué, Sainte-Beuve tente de trouver refuge chez son confident Guttinguer en Normandie où il se rend au début du mois de mai. A-t-il avoué, avant son départ, son amour à Mme Hugo ? Ce départ, a-t-il, précisément, été la conséquence d'un tel aveu, voulu par Adèle ? Expiation ou tentative d'oublier ? Nul ne le sait exactement malgré ce qu'il écrit, de Rouen, à Victor Hugo, le 7 mai : « ... cela [son séjour chez Guttinguer] durera encore un certain nombre de jours, j'oublie.

L'oubli seul, désormais, est ma félicité » (170). Mais comment oublier ? Dans cette même lettre, il parle, à quatre reprises, de Mme Hugo. Il dit parler beaucoup d'elle : « Nous parlons beaucoup de vous, de Mme Hugo... ». Il demande si elle est contente de leur nouvel appartement, rue Jean Goujon, si l'emménagement ne l'a pas trop fatiguée. Il charge son mari de ce message, à peine discret : « Dites-lui que j'ai d'elle aussi et de ses bontés pour moi un souvenir bien profond ; c'est par elle et vous que je suis revenu à croire au bien moral ». Le bien moral !, il y a certainement autre chose qui se prépare, avec la complicité de Guttinguer. Le ménage de Hugo reste tout pour lui : « Vous êtes tout pour moi, mon cher ami, je n'ai compté que depuis que je vous ai connu, et quand je m'éloigne de vous, ma flamme s'éteint ». Quelle flamme ? Sûrement pas celle de sa passion, laquelle, au contraire, devient plus pétillante encore avec l'absence. Maurice Regard a raison de dire : « mais la distance, plutôt qu'un remède, est un obstacle dont il nourrit son désir. Il le nourrit aussi de bavardages, car il semble n'avoir pu garder son secret. Il s'est, à tout le moins, confié à Ulric Guttinguer et Victor Pavie » (171).

La lettre qu'il envoie, une semaine après, à Mme Hugo, est une véritable lettre d'amour malheureux (172). Son complexe y perce clairement : « Je doute tant, non pas de mon amitié pour vous, non pas de votre bonté pour moi, mais de mon utilité, de ma valeur auprès de vous ». Il regrette sa « vue » et ses « chers entretiens ». Il cherche à forcer la réciprocité de sentiments d'Adèle : « Je voudrais que vous eussiez quelques regrets et qu'il vous parût que quelque chose vous manque ». Il a été dernièrement « si sottement irrégulier et fantasque », et il fait son autocritique : « Blâmez-moi, accusez-en mon caractère, ma tête, mon peu de puissance à vouloir et à faire ». L'absence n'a pas altéré son affection, qui, au contraire, « s'est encore accrue ». Son retard à lui écrire ne change absolument rien au fait, et quel fait ! :

« ... je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins mon consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action ». La déclaration est audacieuse ; il demande pardon et s'explique d'une façon qui ne fait plutôt qu'accentuer son aveu : « ... je souffre en pensant qu'il se pourrait que je n'y [la nouvelle vie des Hugo après leur déménagement] obtinsse pas la même place que dans la précédente ? Victor, qui n'est qu'un avec vous, me le pardonnera aussi, j'ai une amitié inquiète et superstitieuse, il faut y savoir compatir ». La lettre se termine par une phrase qui renferme tout le conflit intérieur auquel il est en proie : « Je rêve d'une tristesse assez douce, je cherche à calmer mes mauvaises passions, à régler mes désirs, mes pensées ; et je pense souvent à vous... ». Ainsi, en tentant de l'oublier, il ne peut que penser « souvent » à elle. Rien donc ne promet une issue.

Angoissé, plein d'amertume et de tristesse, Sainte-Beuve est, en ce moment, moins capable que jamais de prendre des résolutions fermes. Il en est conscient et l'avoue à son ami Eustache Barbe, dans le courant de ce même mois de mai : « ... après quelques heures de bonnes résolutions, je suis bien vite retombé en proie aux impressions du dehors, ou, ce qu'il y a de pis, au vague des passions que personne, peut-être, n'a ressenti aussi cruellement que moi » (173). Dans la disposition atroce où il se trouve, il est donc dégoûté, mécontent de lui. Les journaux font courir la rumeur qu'il partirait pour la Grèce comme secrétaire de Lamartine ; il y fait allusion, dans sa lettre à l'abbé Barbe, en ces termes émouvants : « Le fait est que dans la disposition où je suis depuis des années, j'irai volontiers au bout du monde, pour y chercher un autre moi-même ».

Mais même si la nomination de Lamartine comme ambassadeur se confirmait, Sainte-Beuve ne l'accompagnerait pas. Comment aurait-il le courage de partir, lui, qui écrit à Hugo, un jour après (31 mai 1830) : « Je m'aperçois que je ne vous ai pas demandé instamment vos vers à moi ; mais que m'importent vos vers, ceux-là plutôt que d'autres ? C'est tous que je voudrais ; c'est vous, c'est Madame Victor, à toute heure et sans fin » (174).

Sa jalousie augmente et il envie Hugo : dans la même lettre : « ... vous avez tout ce qui console, et ce qui est réel, votre femme, vos enfants ». Il subit la sentence du destin et mérite même d'être plaint par le mari : « ... c'est le tonnerre qui est tombé sur moi par un temps

serein : plaignez-moi... ». Son amour est sans issue, c'est la désolation complète de sa vie. La lettre du 17 septembre qu'il écrit, à ce sujet, à Victor Pavie, est déchirante. On y sent, une fois encore, que l'amour est son obsession permanente, la source de son angoisse : « Mais mon mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans but, sans travail d'avenir » (175). Désespéré, il veut se fuir lui-même et, en faisant cette tentative, il fuit le monde ; il devient misanthrope : à Hugo : « ... le plus souvent incapable de travail et de toute conversation, j'erre autour de mon Luxembourg, craignant de rencontrer un visage ami, faisant vingt projets d'allées et de venues, allant jusqu'à la porte de Lacroix ou de Magnin, et m'en revenant sans avoir la force d'entrer » (176). Si, pour le moment, il renonce à aller rue Jean Goujon, c'est parce qu'il en souffrirait davantage : dans la même lettre : « Chez vous, je ne puis aller ; cela me fait trop mal et j'en ai pour un jour à me remettre avant de pouvoir écrire une ligne ». Et de nouveau, message confié au mari pour sa femme : « Dites à Madame Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi » (187).

Mais il est toujours autorisé à écrire directement à Adèle ; il peut donc se passer quelquefois de l'entremise de Victor. Il est « si plein » de ses « maudites affaires » ; pourtant, son cœur reste vide, son âme endolorie : « Allez, croyez-le bien, malgré cette occupation apparente, et cette distraction qui ressemble à l'activité, j'ai le vide et la mort au cœur » (178). Il est trop connaisseur de la nature humaine pour ignorer que quelque vertueuse que soit la femme aimée, l'indifférence lui déplaît ; il peut donc rassurer Adèle : dans cette même lettre du 14 septembre 1830 : « Mais, je vous en conjure, croyez que votre pensée y est toujours, et n'imaginez pas que je vous oublie, ni cette si longue et si douce amitié ». Et s'il est incapable de l'oublier, timidement il sollicite qu'elle lui garde une petite place dans son cœur : « Mais sachez au moins que j'y pense, et ne me chassez pas tout à fait, vous et Victor, de la place que j'occupais en vous ».

Il est établi que Sainte-Beuve se battit en duel, le 20 octobre, contre son ancien maître Dubois, maintenant directeur du *Globe*. Pour nous l'incident est trop grave pour qu'on l'attribue uniquement à la susceptibilité outrée de Sainte-Beuve qui se cabrait promptement de-

vant les affronts, réels ou apparents. Nous croyons qu'en un autre temps, il n'aurait pas accepté de se battre. A plus forte raison, n'aurait-il pas provoqué, lui-même, son directeur. Pensons au pseudonyme qu'il s'était donné (Charles Delorme), quelques années auparavant, pour échapper à la Garde nationale ; pensons, d'autre part, à sa crise intérieure qui grondait depuis la bataille d'*Hernani*, et nos hypothèses seront plausibles. Meurtri, désespéré, lassé de la vie, Sainte-Beuve se serait dit à peu près ceci : « Dans l'état où je suis, il vaut mieux mourir ; mais s'il m'était donné de continuer de vivre, j'aurai attendri davantage le cœur d'Adèle ». D'ailleurs, les faits prouvent que celle-ci n'a pas été insensible et qu'elle s'est même inquiétée lorsqu'elle a appris le duel. En effet, deux jours après (le 22 octobre), elle lui envoya un billet pour lui dire qu'ils étaient, elle et son mari, « très inquiets » de lui. Elle tenait à le voir, allant, en l'invitant à déjeuner le jour même avec Lamartine, jusqu'à lui signifier que s'il déclinait son invitation, elle le lui pardonnerait difficilement. On ne sait s'il se rendit au rendez-vous, mais Maurice Allem « pense qu'il dut accepter une invitation si cordialement pressante et d'ailleurs la présence d'un autre invité — et peut-être la lui avait-on annoncée dans ce dessein — devait lui faire présager l'entrevue avec ses « amis » comme moins pénible » (180). C'est très possible.

La lettre que Sainte-Beuve envoie à Hugo vers la fin de l'année résume la situation et peint subtilement son état, devenu maintenant insupportable. Elle est pathétique. Dès les premières lignes, nous assistons aux affres où se débat le pauvre malheureux. Il n'y peut rien et il lui paraîtrait plus juste que le mari souhaite sa mort plutôt que de le blâmer : « Je n'y puis tenir ; si vous saviez comment mes jours et mes nuits se passent et à quelles passions contradictoires je suis en proie, vous auriez pitié de qui vous a offensé et vous me souhaiteriez mort, sans me blâmer jamais... » (181). Il est complètement désaxé, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent... rien n'est sensé, même pas l'idée d'écrire à son « ami » : « ... et cette idée de vous écrire me paraît aussi insensée que le reste... ». C'est un calvaire que d'être hanté, dans l'isolement, par les souvenirs du passé : « Si vous saviez comme tout cela se déchaîne en moi du fond de mon cœur dans mes veilles et à quel supplice damné je suis livré sans relâche depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'au jour ! » Il est loin, mais nullement indifférent : « Quoi ? pour jamais perdus ! » Non,

pas encore. Mais il ne faut pas qu'Adèle interprète mal sa retraite : « Ah ! ne prononcez pas, je vous en conjure, priez Madame Hugo de ne jamais prononcer ce mot d'inconstance qui me revient de toutes parts ». Pourquoi donc s'éloigne-t-il ? Son sentiment d'insuccès est le seul mobile : « Cet amour, Dieu m'est témoin que je l'ai cherché uniquement en vous, dans votre double amitié, à Mme Hugo et à vous, et que je n'ai commencé à me cabrer et à frémir que lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur ». Quelle maladresse d'avoir avoué son amour au mari de celle qu'il aime ! Maintenant, point d'entretiens paisibles et discrets entre lui et Adèle ; le soupçon du mari est dorénavant installé entre eux : « Que ferais-je désormais à votre foyer, quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glisse entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que Madame Hugo ne peut effleurer mon regard, sans avoir consulté le vôtre ? » Son insuccès auprès de la femme est déjà un affront ; accepter l'invitation que le mari lui lance par pitié lui serait plus pénible encore : « Vous avez eu la bonté de me prier de venir toujours comme par le passé ; mais c'était de votre part compassion et indulgence pour une faiblesse que vous pensiez soulager par cette marque d'attention : je ne puis consentir ; j'en éprouverais moi-même trop de torture ». Franchement il ne voit pas très clair en prétendant ensevelir une amitié qui est, en réalité, sa passion : « Je l'ensevelis dans mon cœur, comme je vous prie de faire dans le vôtre, comme je vous prie (soyez généreux) de dire à Madame Hugo de faire dans le sien ». Mais il se reprend ; son amour n'est pas de celles qui meurent, et s'il a été refoulé dans sa jeunesse, peut-être la vieillesse lui réserverait-elle un sort meilleur ! « Et puis peut-être un jour, mon ami, vous me permettrez alors, après quelque expiation que vous m'imposerez, de venir finir mes jours sous votre toit, et vous m'aurez rendu assez de confiance pour me laisser quelquefois seul avec celle qui est digne uniquement de vous... ».

« Digne uniquement de vous », le croit-il sincèrement ? Peut-être en ces moments d'humiliation ; plus tard, il fera tout pour parvenir à se rendre digne, à se convaincre qu'il est digne d'elle, lui aussi.

Deux semaines plus tard, le ton change (23 décembre) (182). Il est relativement calme et un certain optimisme revient. Il a déjà déchargé sa mauvaise humeur dans la lettre précédente : « Mais

croyez que, depuis ma lettre, ma pensée est redevenue plus paisible et plus équitable à votre égard, et qu'il n'y reste aucun mauvais levain, je vous jure ». Rasséréné, il doit supposer maintenant que l'éloignement ne saurait, en aucune façon, servir sa passion, qui reste ardente et tenace. Qu'il fasse donc un pas en vue de sauver la situation, de faire disparaître le mauvais effet que sa lettre précédente avait produit sur Hugo : « Hélas ! cette amitié est-elle donc finie ? Et finie de ma faute ? l'irréparable est-il donc consommé ? J'ai besoin, croyez-le, d'espérer encore pour un avenir dont je n'ose assigner le terme. Mais ne pressons pas trop ces idées ». Un autre pas est la tentative de faire maintenir les relations épistolaires : « Ecrivez-moi, avant la fin de l'année, un petit mot de souvenir. J'en serai bien reconnaissant. Dites-moi comment vous allez, tâchez de me dire que votre plaie est guérie ». De son côté, il promet d'écrire : « Je vous écrirai aussi quelquefois pour vous prouver qu'il y a en mon cœur une lampe qui veille et une pensée qui prie éternellement au tombeau de notre amitié ». Disons plutôt que cette lampe continuera de veiller dans le temple de son amour. Guttinguer, au fait de tout, peut lui écrire : « Oh ! que je conçois bien l'enfer de votre vie ! » (183).

Voyons maintenant, sommairement, les divers dérivatifs que Sainte-Beuve dut, tour à tour, chercher à tâtons durant cette phase de sa vie, marquée par le trouble moral. Maussade, flottant plus que jamais, il était comme égaré dans un carrefour, et faute de trouver son chemin, il essaya successivement tous les chemins et se retrouva finalement au même point qu'au départ. Le fragment suivant, tiré de sa lettre du 7 décembre 1830 à Hugo, pose le problème, et en donne la solution : « ... je vous ai déjà expliqué mon inconstance en idées et d'où elle vient ; vous devez en être convaincu ; elle vient de cette poursuite éternelle du cœur à travers tout vers un seul et même objet qui soit un amour capable de le remplir » (184). Ces mots, il les écrivit à propos de l'influence exercée sur lui par le saint-simonisme. Car, dès la fin de 1830, Sainte-Beuve commençait à devenir saint-simonien. Sa nouvelle tendance était nette dans les trois articles qu'il consacrait au *Cours de philosophie moderne* de Jouffroy, articles où était définie la conception de l'humanité selon les saint-simoniens. Maurice Allem remarque que leur doctrine le séduisait par « un certain caractère reli-

gieux qui s'harmonisait avec l'influence de Mme Victor Hugo » et qu'elle « l'attirait aussi [par] la sollicitude pour les déshérités » (185). Saint-Simonisme, mais aussi catholicisme ; Amaury poussera ce cri : « O Dieu ! grâce s'il en est ainsi, grâce ! Je veux me retremper en toi avant le soir, te prier tandis que le soleil luit toujours et qu'un peu de force me reste ; je veux m'entourer d'actions bonnes, de souvenirs nombreux et pacifiants, pour que mon dernier sommeil soit doux, pour qu'un songe heureux, paisiblement déployé, enlève mon âme des bras de l'agonie et la dirige aux lumières du rivage » (186).

La crise que traversait Sainte-Beuve n'était pas un secret ; sur elle, il faisait des révélations à ses amis à qui, d'ailleurs, il n'était pas malaisé d'en remarquer les symptômes et prévoir les conséquences. Victor Pavie écrivait à son père, le 28 décembre 1830 : « Sainte-Beuve est d'une tristesse navrante ; il m'a conté des choses qui m'ont fait bien de la peine. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme et finira par endosser l'une ou l'autre de ces soutanes. Malheureusement, il n'y a guère d'équilibre pour lui au milieu de ces deux chances ». Plus d'équilibre malgré sa bonne volonté de devenir « mielleur, croyant en Dieu, moral, aimant les hommes » (187). Et il en voudra au saint-simonisme qui aura échoué à le guérir. Une vingtaine d'années plus tard, sa rancune lui fera écrire à Prosper Enfantin : « Pourquoi, en m'aidant à comprendre tant de choses, ne m'avez-vous pas appris à aimer la vie ? Malade de la fin du vieux monde et du commencement de celui-ci, malade vous m'avez trouvé, malade vous m'avez laissé » (188).

Son misérable cœur le livrait à toutes sortes de caprices. Il croyait trouver une évasion dans l'étude laborieuse et les systèmes en vogue, ceux de Lamarck et St-Martin (189). Il essayait d'étouffer sa passion dans le plaisir charnel, mais en vain, sa passion étant invincible. D'ailleurs, elle sortait de ces tentatives plus puissante encore. Nous donnant le résultat de son expérience, Amaury fait cet aveu : « J'appris, en ce temps, mon ami, que l'Amour vrai n'est pas du tout dans les sens : car si l'on aime vraiment une femme pure et qu'on en désire, à la rencontre, une impure, on croit soudain aimer celle-ci ; elle obscurcit l'autre ; on va, on suit, on s'y épuise ; mais à l'instant, ce qu'inspirait cette femme impure a disparu comme une fumée, et, dans l'extinction des sens, l'image de la première recommence à se montrer plus enviable, plus belle, et luisant en nous sur notre honte »

(190). La première phrase de cette déclaration n'est pas à prendre en considération. Dictée uniquement par l'illusion de l'amoureux infortuné, attaché farouchement à son but du fait qu'il redoute l'échec, elle ne traduit pas fidèlement le fond de la pensée d'Amaury. Elle ne le traduit pas du tout. Sainte-Beuve ne concevait pas le vrai « amour » sans le « Clou d'or ».

D'habitude très sobre, Sainte-Beuve dut, au cours de cette période de trouble, se livrer à des excès. Incapable de venir à bout de sa crise morale avec l'aide de la seule raison, il recourut quelquefois au secours de l'alcool. Là aussi l'expérience était décevante. Amaury : « J'appris que la volupté est la transition, l'initiation, dans les caractères sincères et tendres, à des vices et à d'autres passions basses que de prime abord ils n'auraient jamais soupçonnées. Elle m'a fait concevoir l'ivrognerie, la gourmandise : car, le soir, certains jours, harassé et non assouvi, moi sobre d'ordinaire, j'entrais en des cafés et demandais quelque liqueur forte que je buvais avec flamme » (191).

Mais d'où venait qu'il fût passé ainsi d'échec en échec ? De sa faiblesse qui était l'effet de sa passion démesurée. Amaury note cette leçon dont il ne put profiter : « Au plus fort de ces moments, où je semblais céder à une fatalité invincible, j'appris que l'homme est libre, et dans quel sens il l'est véritablement : car la liberté de l'homme, je l'éprouvais intimement alors, consiste surtout dans le pouvoir qu'il a de se mettre ou de ne se mettre pas sous la prise des objets et à portée de leur tourbillon, suivant qu'il y est trop ou trop peu sensible. Vous vous trouvez tiède et froid pour la charité, courez aux lieux où sont les pauvres ! vous vous savez vulnérable et fragile, évitez tout coin périlleux ! » (192).

Amaury resta donc vulnérable. Comment éviter une passion qui s'emparait de tout son être, comment s'éviter lui-même ? ! C'était impossible parce que ça dépassait sa nature d'homme. Toutes ses tentatives de guérir se brisaient sur l'écueil de celle qui n'était ni morte, ni isolée par les rigueurs d'un couvent : « Le malheur de ces fugitifs instants, qui semblent participer de la félicité invisible, c'est qu'on ne peut humainement s'y tenir. Il faut que l'amante soit morte ou séparée de nous par un perpétuel éloignement, que le cloître ou l'autel s'élève entre elle et nos désirs ; il faut que la religion soit là, en un mot, pour éterniser cette chaste nuance et faire qu'elle ne se dénature pas » (193).

Ainsi, si Sainte-Beuve pouvait s'absenter de temps en temps

de Paris, il se sentait incapable de se résoudre, pour le moment, à le quitter, soit définitivement, soit pour un long séjour à l'étranger. Il se rendait en Normandie auprès de Guttinguer qui tendait une oreille indiscrete à ses confidences désolées et à ses coupables pensées. Les deux amis étaient unis par l'infortune sentimentale, et Sainte-Beuve trouvait dans la souffrance de son confident de quoi soulager la sienne. Mais lorsque Stendhal, nommé Consul à Trieste, lui écrivit, le 29 septembre 1830, : « ... Je fais le premier acte du consulat en vous engageant à passer six mois ou un an dans la maison du Consul... » (194), Sainte-Beuve ne put accepter cette offre généreuse. Il n'était pas libre ou plutôt son cœur ne l'était pas. Il s'excusa, se répandant en remerciements et prétextant ses obligations au *Globe* : « ... Par malheur, j'ai un guignon dans mon sort. J'ai toujours été libre et prêt à courir jusqu'ici partout où on m'aurait fait signe, et comme je n'ai pas eu occasion, je suis resté coi. Maintenant que voilà l'occasion qui s'offre si gracieuse, il se trouve que je suis tenu, attaché le *Globe* au pied, confisqué pour je ne sais combien de temps. J'en suis donc aux regrets, aux regrets bien sincères je vous assure, mêlés de plus de reconnaissance que je n'ose le dire et non sans quelque petit espoir secret de faire plus tard ce que je ne puis dès à présent » (195). Ni maintenant, ni plus tard. La crise actuelle trouvera son issue dans des circonstances qui auront favorisé l'espoir et, par là, nécessité le redoublement des efforts, le recours à une tactique très serrée. Sainte-Beuve sera plus absorbé encore, accaparé par sa lutte pour la victoire finale.

## E. La chute

Il serait faux, à notre avis, de croire que Sainte-Beuve, ayant vainement usé de toutes sortes de dérivatifs, finit par se résoudre à ne pas s'expatrier, uniquement parce que sa passion, quoique sans issue, le retenait à Paris. Nous ne parlons pas encore de son renoncement à son projet d'aller professer à Liège, mais de toute la période qui l'a précédé, celle qui fut marquée par la crise que nous venons de faire revivre. L'obstination à laquelle l'acculaient son complexe et son

amour-propre, à ses yeux froissé, n'était nullement désespérée. Du moins à ses moments de lucidité. Si son « amour, s'exaspérant, se fortifiait encore de se heurter à l'obstacle du mari, du rival, se meurtrissait et s'aigrissait de jalousie, devenait si impérieux, si tyranique... » (196), un rayon d'optimisme intermittent l'emplissait de joie chaque fois qu'il se mettait à penser aux défauts saillants de Hugo, à se remémorer les détails intimes qu'il avait recueillis sur le ménage de ses « amis ». Amateur d'âmes, amateur de confidences, amateur de faiblesses, il avait observé bien des choses, entendu ou arraché de la bouche d'Adèle bien des aveux. Et l'optimisme intermittent, il le puisait dans les déductions qu'il faisait, dans les perspectives qu'il voyait avec sa sagacité de fin psychologue. Il y eut donc ce que nous pouvons appeler « des circonstances favorables ». Et ce sont celles-ci qui le poussèrent à la tactique.

Hugo était très occupé. Conscient de sa mission, le travail l'absorbait, la gloire l'obsédait et plus il remportait de succès, plus il se trouvait préoccupé. Il aimait sa femme, mais il aimait, aussi..., et peut-être plus, son art qui englobait tout dans sa vie. Les projets remplissaient sa tête qui, sans cesse, travaillait prodigieusement. Fontaney notait dans son *Journal intime* : « Il [Hugo] a trois pièces « faites », puisqu'il n'y a plus qu'à les écrire. — Ecrire, ce n'est pas du temps » (197). Il y avait aussi les servitudes du métier, les exigences du rôle qu'il s'imposait en tant que chef d'école. S'il s'absentait de sa maison, la plus grande partie de la journée et souvent de la soirée, ce n'était pas uniquement pour méditer, mais aussi pour accomplir des démarches, rencontrer des adeptes, préparer ses victoires. Sainte-Beuve lui écrivait de Rouen (7 mars 1830) : « Nous nous disions [lui et Guttinguer] c'est aujourd'hui le grand déménagement, aujourd'hui Victor découche, où dînera-t-il ? où passera-t-il sa journée ? » (198).

Malgré la sensation de fierté qu'Adèle pouvait éprouver en sa qualité d'épouse d'un homme de génie, elle devait en vouloir à la tâche écrasante qui absorbait son mari. Elle y voyait une sorte de rivalité. Hugo, lui aussi, devenait jaloux :

Que si, lui, le jaloux, plus tard redevient tendre

. . . . .

Pauvre mère, ce jour, ce soir-là, dans ses bras,

(Si nous vivons alors) — dis que tu m'aimeras ! (198b).

Depuis qu'il s'était rendu compte de l'impétuosité de la passion de Sainte-Beuve pour sa femme, il souffrait et certainement faisait souffrir. Gustave Simon écrit : « Il devait avoir, avec sa femme, des scènes de douleur violente qui la rendaient bien malheureuse à son tour. Elle tâchait de l'apaiser par la patience et la douceur ; parfois aussi, elle dut se révolter » (199). C'est bien normal, c'est même humain. La rudesse avec laquelle le mari traitait sa femme devait marquer un point favorable pour l'amoureux. André Bellessort s'interroge : « L'avaient-elles [les scènes de Victor] amenée à prendre une conscience plus nette de la place qu'occupait dans son cœur le fin, le tendre, le caressant Sainte-Beuve ? » (200). Rien ne l'exclut. Nous pouvons même dire, sans ambages, que le germe de l'adultère naquit de la dureté de Hugo et trouva, dans les conditions morales du temps, un climat propice. L'époque romantique, « c'est le temps des adultères publics et triomphants », écrit Maxime Leroy (201). La vie des hommes de lettres, les œuvres de quelques-uns d'entre eux offraient un mauvais exemple qui, à la longue, pouvait devenir « bon exemple » aux yeux des personnes qui ne résistent pas à la tentation ! L'auteur de la *Vie de Sainte-Beuve* ajoute en effet : « Adultère, Chateaubriand ; adultère, Daniel Stern ; adultère, Vigny ; ... adultère, George Sand. Le Comte d'Alton-Shée, un cousin de Sainte-Beuve, a écrit que George Sand poétisait l'adultère. C'est aussi le temps où le Saint-simonisme et le Fourierisme accordaient la plus grande part à la passion sans frein, faculté moirice de l'avenir. Plus d'ascétisme ; pleine liberté sexuelle. Les romans de George Sand et les vers de Musset ont donné de ces libertés l'expression la plus véhémement » (202).

Nous savons aussi l'importance, pour Hugo, des réussites matérielles. Son plus grand et constant souci était d'accumuler de l'argent. Fontaney enregistrait, en septembre 1831, : « Victor est mécontent de l'émeute, parce que l'émeute... la recette. Oh ! génie ! » (203). Et deux semaines après : « Je vais chez Victor Hugo que je rencontre sortant. Nous allons ensemble chez Mme Dorval qui est, dit-on, malade. Ainsi la recette est arrêtée, c'est une grande préoccupation ! Oh ! recette ! recette ! » (204). Ce « matérialisme » engendra l'avarice, détestable vice qu'une femme ne peut tolérer chez son mari, à moins qu'elle ne soit disgraciée de la même façon. Mais Adèle, contrairement à Victor, était généreuse, charitable ; voici le témoignage de Sainte-Beuve :

Elle me dit un jour ou m'écrivit peut-être :  
« Ami, tâchez pour moi de voir et de connaître  
Ces pauvres gens, ici nommés, dont on m'apprend  
Détresse, maladie, un détail déchirant.

Allez, car dans ma vie et si pleine et si close

Je ne puis, mais sur vous, Ami, je m'en repose » (205).

Avec un tel caractère, elle ne pouvait s'empêcher de stigmatiser la cupidité de son mari, de qui elle écrivit un jour, à Sainte-Beuve : « qu'il serait très mécontent de voir dépenser de l'argent quand il est d'une économie parcimonieuse pour lui, tant il désire mettre de l'argent de côté » (206). Il faut deviner qu'elle souffrait intimement de ce vilain travers qui caractérisait son mari. N'était-il pas vraiment honteux pour celui-ci, écrivain de renommée retentissante et gagnant largement sa vie, que sa femme fût secrètement obligée de s'endetter ? La chose, bien qu'étonnante, est véridique, puisqu'Adèle pouvait un jour écrire à Sainte-Beuve (1839) : « Je tiens à votre disposition 200 francs que je vous dois, je puis dès maintenant vous rendre cette somme » (207).

La dissemblance des dispositions amoureuses de Victor et d'Adèle devait travailler aussi pour Sainte-Beuve, à son insu. Quoique très vraisemblablement sans beaucoup de tempérament, Adèle était physiquement peu satisfaite. Victor, par contre, était avide sexuellement, mais sans « imagination érotique » (208). S'il était lui-même celui qu'il devait ainsi désigner dans son *Journal* intime : « L'homme a reçu de la nature une clef avec laquelle il remonte sa femme toutes les vingt-quatre heures » (209), il manquait d'expérience, s'étant marié très jeune et vierge. Dès avril 1820, il avait, en effet, promis à sa fiancée de lui apporter « un corps pur et un cœur vierge » (210). Deux ans plus tard, (février 1822), il avait écrit à Adèle : « ... Je pense également que la pudeur la plus sévère n'est pas moins une vertu d'obligation pour l'homme que pour la femme » (211). Il avait donc résisté aux tentations, à l'effervescence de son âge. Mais marié, il fit à sa femme cinq enfants en sept ans. Celle-ci devait garder « de la sexualité, une espèce d'horreur » (212). Ainsi la situation manquait d'équilibre et, par là même, d'harmonie, entre les deux époux. Si, selon son propre mot, Hugo devait bientôt découvrir qu'il ressemblait aux chats : « Les chats mangent hors de l'assiette, et les gens d'esprit font l'amour en dehors du mariage » (213), il doit être admis que, peu contente,

sa femme pouvait, elle aussi, « manger hors de l'assiette ». « Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, que Victor fût beau et Charles-Augustin plus laid ? La beauté de Victor, elle ne la voyait plus et elle ne voyait plus davantage la laideur de l'autre dont le sourire avait tant de charme » (214). Victor était poussé par sa sensualité démesurée et son égoïsme excessif ; Adèle, par le « véritable martyr » qu'il lui infligeait (215). L'insatiabilité sexuelle de l'homme devait accabler sa malheureuse épouse. Présent, il l'ennuyait ; absent, il l'agaçait. On aurait dit un obsédé sexuel, témoin ce qu'il écrivait des Roches, où il était allé travailler chez ses amis les Bertin (17 juillet 1831) : « Ce lit où tu pourrais être (quoique tu ne veuilles plus, méchante), cette chambre où je pourrais voir tes robes, tes bas, tes chiffons traîner sur les fauteuils, tout cela m'est douloureux et poignant. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je pensais à toi comme à dix-huit ans ; je rêvais de toi comme si je n'avais pas couché avec toi... » (216). « Tendre agneau », pouvait dire Sainte-Beuve plus tard, en pensant aux détails strictement intimes qu'il tenait d'Adèle sur sa vie conjugale :

Adèle ! Tendre agneau ! que de luttas, dans l'ombre,

Quand ton lion jaloux, hors de lui, la voix sombre,

Revenait usurpant sa place à ton côté,

Redemandait son droit, sa part dans ta beauté ! (217)

L'attachement extraordinaire de Victor Hugo à Sainte-Beuve fut l'une des conditions propices dont nous parlons. Que cet attachement fût tantôt sincère, tantôt feint ; qu'il puisât presque toujours sa sève dans l'égoïsme du poète, générateur de son opportunisme sans mesure, Adèle ne pouvait le constater sans un serrement de cœur, dans ses activités prosaïques de tous les jours. Quelque frigide que puisse être la femme, elle ne pardonne pas à son mari de lui imposer une rivalité de n'importe quelle nature.

Et le malheur est que Hugo donnait régulièrement à lire à sa femme toutes les lettres échangées entre lui et Sainte-Beuve. Naïveté ou confiance absolue ? Attitude de magnanime ou d'ingénu ? C'était, en tout cas, une grosse erreur, une imprudence lourde de conséquences, qui constituait une double circonstance : favorable pour Sainte-Beuve, aggravante pour Hugo. Par ce jeu dangereux, Hugo exposait l'âme sensible de sa femme à la contagion d'une fièvre qui montait avec une rapidité vertigineuse. « La pureté n'est pas la froideur, et quelle est la femme, fût-elle la plus honnête du monde, qu'un pareil amour

eût laissée indifférente ? », écrit Gustave Simon (218). D'ailleurs, Sainte-Beuve savait, pour l'avoir appris à plusieurs reprises du mari même, que les lettres de celui-ci, pleines d'effusions et témoignant d'un attachement apparemment indéfectible, et les siennes propres où l'amour criait et saignait, étaient montrées à Adèle, ce qui devait le nourrir d'espoir, l'armer de patience. Et G. Simon d'ajouter : « Il ne faut donc pas s'étonner si elle pensait à l'absent, si elle le plaignait, si son mari la surprit en pleurs à cause de lui. Adèle était d'ailleurs le cœur le plus sincère et le plus ingénu, elle le fut toute sa vie, elle était incapable de dissimulation ; elle ne dut cacher ni ses larmes, ni la cause de ses larmes » (219).

Aussi, comment donc exclure qu'elle ait éprouvé de l'agacement en lisant les phrases excessives envoyées à Sainte-Beuve par son mari dont l'âme était hors mesure ? Si Sainte-Beuve gardait quelque temps le silence, Hugo lui écrivait : « Il y a des siècles, cher ami, que je ne vous ai vu, et je passe ma vie à parler de vous et à y penser » (220). Si la situation anormale entre les trois « amis » commençait à produire son effet inquiétant sur Hugo, à le tourmenter, c'était aussi auprès de Sainte-Beuve qu'il cherchait du soulagement : « J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous » (221). Si l'état du mari devenait, à son tour, tragique, il pouvait écrire à « son frère » des phrases où la tendresse frisait le ridicule, comme : « Tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami ! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier » (222). De telles paroles ne devaient pas laisser Adèle indifférente. Alors que Hugo n'avait éprouvé aucune inquiétude de la violence de l'amour de Sainte-Beuve, pensant peut-être « qu'un amant fait comme l'était Sainte-Beuve ne pourrait être un séducteur » (223), Adèle devait se sentir blessée dans sa pudeur et dans sa fierté d'épouse par l'impassibilité de son mari. « Quoi, un monsieur la courtoise, la désire ardemment et le mari qui le sait n'éprouve aucun sentiment de révolte, n'a

pas un mot pour confondre le coupable, un geste pour le chasser ? Bien mieux, il fait paraître une peine profonde et singulière à se séparer d'un camarade et, pour un peu, lui ferait des excuses ! Adèle compte donc si peu dans l'affection de Victor » (224). Et les faits se succédaient, et le raisonnement de la femme évoluait. Elle devait donc, par la force des choses, trouver à Sainte-Beuve une valeur exceptionnelle, des qualités que son mari avait eu l'avantage de décourir et d'apprécier avant elle, et pouvait s'interroger : « Sainte-Beuve est-il un être exceptionnel pour enfreindre impunément les lois de la bienséance, de l'amitié et de l'honneur ? » (225).

Ainsi, Adèle avait à réfléchir et elle réfléchissait, durant cette période où elle se débattait aussi bien que Victor et qui entraînerait un double ravage : elle, se rapprocherait de l'ami malheureux ; lui, deviendrait à la longue plus indifférent encore, malgré une crise passagère de jalousie, et finirait par chercher à se satisfaire ailleurs. L'indifférence appelle l'indifférence ; chez une femme blessée, elle est doublée d'une sorte de vengeance à sa façon. S'il faut en croire Ed. Benoit-Lévy, Adèle « négligeait un peu son mari au point de vue du confort. Les lampes fumaient, les cheminées aussi dès qu'on allumait du feu. Il travaillait dans une glacière, son encrier était desséché, la lumière douteuse. Son matelas, se composait de têtes de clous, son linge manquait de boutons, ses habits n'étaient pas brossés, ses souliers étaient des poêles à marrons » (226). Admettons ! Mais Benoit-Lévy explique ainsi la « négligence » de Mme Hugo : « absorbée par ses enfants et son ménage, peu obéie par ses domestiques » (227). Il est bien difficile de partager l'avis de l'auteur de *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*.

Voyons maintenant quelques-unes des manœuvres de Sainte-Beuve, quelques aspects de sa tactique. Le 8 avril 1895, Arsène Housaye écrivait, à propos de lui, à Jules Lemaître : « Pourquoi trahir l'amitié quand on a ce vers sur les lèvres :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux ? » (228). C'est facile à dire. L'amour chez Sainte-Beuve était à la fois « une blessure » et un baume, un triomphe déjà avant le véritable triomphe. La naissance d'un nouvel amour était, pour lui, une heureuse surprise et comme une découverte qu'il entourait de soins et à laquelle il s'at-

tachait jalousement, de peur de se désabuser plus tard en s'apercevant qu'elle s'était évanouie ou qu'elle n'avait été qu'une chimère. Quand on est réduit à un tel état sous l'effet de complexes et d'obsessions de toutes sortes, quand on entend trouver, dans l'amour, une fois victorieux, une réhabilitation morale complète, on se félicite de sa violence, on se garde de gêner son évolution, bref on fait fi, malgré soi, des considérations morales. L'amour constituait donc une nécessité impérieuse pour Amaury qui notait avec fierté : « J'étais sorti de mon néant, j'aimais... Une fumée légère de supériorité, l'orgueil d'un cœur qui s'était cru longuement stérile, s'exaltèrent durant les premiers moments de cette découverte. Au lieu d'être plus triste et rêveur, comme le sont d'ordinaire les personnes ainsi atteintes, je marquai une gaieté bizarre... Un génie s'éveillait en moi, car j'étais de ceux, mon ami, dont la force tient à la tendresse, et qui demandent toute l'inspiration à l'amour. Le soir, retiré dans ma chambre, une souffrance plus aiguë, mais moins désespérée qu'auparavant, suspendait ma lecture et gagnait mes songes, au réveil, mon premier mouvement était de me sonder l'âme pour retrouver la blessure... » (229). Déjà, sensation de supériorité et d'orgueil et la perspective d'une source d'inspiration. Qu'on juge donc de la gravité de la situation lors de la crise, puis, quand les circonstances commençaient à sourire.

Néanmoins, Amaury n'était pas dépouillé de tout scrupule, ou, si l'on veut, il avait le souci d'éviter, à l'avenir, tout motif de scrupule, et cela même est déjà un scrupule. « Pour mieux [s']affermir dans [son] dessein et [s']enlever le prétexte même des scrupules honorables » (230), il écrit, au marquis de Couaën, une lettre ainsi conçue : « Je lui touchais quelque chose de l'état de mon pauvre cœur, de certaines anxiétés vagues que j'y ressentais, et des passions toujours promptes de la jeunesse, lui demandant s'il ne voyait d'inconvénient pour personne à cette union de plus en plus étroite où il me conviait » (231). C'était avertir le mari pour avoir aussitôt les mains libres : « N'y avait-il pas aussi dans cette singulière démarche une arrière-pensée non avouée d'être plus libre désormais selon l'occasion et plus dégagé de procédés à son égard, l'ayant, en quelque sorte, averti ? » (232). Mais le marquis n'était ni prudent, ni prévoyant : « ... il me reçut avec un mouvement vrai d'affection et une rapidité délicate qui m'adoucit l'embarras : « Mon cher Amaury, dit-il aussitôt, je vous remercie de votre consolation si inépuisable et de votre cordiale confiance. J'avais déjà pensé

aussi à quelques inconvénients que vous m'indiquez, et je n'avais pas été convaincu. C'est vous-même surtout que vous devez consulter en définitive. Mais ne vous mettez pas, je vous prie, à tourmenter avec votre pensée inquiète une situation simple, que tous les bons et loyaux sentiments garantissent. On se crée parfois les inconvénients à force d'y songer et de les craindre ; » (233). Victor Hugo s'était montré aussi imprudent que le marquis de Couaën : non seulement il n'avait pas rompu, ou tout simplement « décousu » son amitié avec Sainte-Beuve qui lui avait avoué sa passion pour Adèle, mais au contraire, il avait tenu à cette amitié de la façon que nous avons vue. Quelle maladresse dans des lettres comme celle-ci : « Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre ; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Ecrivez-moi toujours » (234). C'était anormal, et quand Hugo parla par la suite, « d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue » (236), c'était trop tard.

La tactique de Sainte-Beuve n'était pas rigide, mais souple, raisonnée, variée. La période de la grande crise passée, il ne manqua pas de devenir conciliant envers Hugo. Après s'être imposé un brusque éloignement du foyer du poète, il se ravisa. Il y a dans les lettres qu'il lui envoya, au début de l'année 1831, des phrases qui, sorties de la plume du Sainte-Beuve que nous connaissons, font sourire. En voici deux ou trois jetées en vrac : « ... j'ai des quarts d'heure de scepticisme absolu et universel. Vous auriez par là une large prise sur moi ; mais pour me ramener où j'étais vis-à-vis de vous, mon ami, à ce que je regretterai éternellement, que faire ? » (13 mars 1831) (237) — « Entre amis comme nous l'avons été, des paroles sévères peuvent être reçues sans honte : et toutes les révoltes d'amour-propre qui ont eu lieu dans mon cœur à ce sujet, et que je vous confesse avoir été violentes, sont aujourd'hui tout à fait apaisées dans un sentiment de repentir que je vous prie de recevoir à votre tour avec clémence et générosité » (3 avril). — « ... j'ai senti avec une joie vive et profonde que vous occupiez encore en moi une large place, et que je tenais encore à vous par des liens que je n'ose dire aussi forts que ceux d'autrefois (quoiqu'ils le soient redevenus de mon côté et que j'espère que mes fautes ne les aient pas trop relâchés du vôtre) mais au moins par des liens qui ne se rompent plus puisqu'ils ont résisté à la plus redoutable

épreuve » (14 avril) (239). On reconnaîtra qu'il avait une idée fixe : se faire admettre de nouveau chez ses « amis ».

Pour parvenir à son but, il s'efforça d'être tendre, complaisant : « Mon affection pour vous et tout ce qui vous touche, mon admiration pour votre génie, sont chez moi des sentiments invariables... Je vous admire et je vous admirerai toujours comme la plus grande chose littéraire du temps en France... » (13 mars 1831) (240). Hugo aimait la flatterie ; Sainte-Beuve lui en donnait volontiers : de Bruxelles (14 avril) « ... je sens bien que le guide n'est pas là, que l'interprète me manque et qu'il y a longtemps que je ne suis plus aimanté à ses paroles et à ses regards ». — « Je suis à vous autant que jamais, à vous, homme loyal et fort, à vous, caractère constant et inébranlable, à vous, dont les opinions, même quand je ne les adopte pas, me passent sur la tête et me réduisent à admirer » (241). Et parlant de *Cromwell* : « ... croyez bien que vous ne m'avez jamais paru plus grand, plus fort, plus maître de votre puissance et plus libre de l'appliquer désormais à toutes choses » (242).

Mais la flatterie verbale ne suffisait pas à Hugo ; son opportunisme était avide d'actes palpables. Sainte-Beuve le savait et fit preuve de bonne volonté en vue de satisfaire cette manie. Lui, qui avait refusé de rendre compte d'*Hernani*, se montra bien dévoué, très serviable. Prenant l'initiative de lui consacrer une notice dans la *Biographie des Contemporains*, publiée sous la direction de Rabbe et Vielhe de Boisjelin, qui devait paraître au début de juillet 1831, il lui annonça la bonne nouvelle : « Je suis en train de faire votre biographie, que je dois donner à l'imprimerie samedi » (29 juin 1831) (243). Il était sous un « charme », ce qui faisait que son indépendance de critique ne se faisait pas sentir dans un billet comme celui-ci : « Buloz me tourmente pour un article ; il voudrait que je lui en fisse un sur vous. J'ai pensé que cet article biographique repris, complété, développé surtout dans les dernières parties, avec un jugement littéraire, ferait l'affaire de Buloz, mais serait-ce la vôtre, mon ami ? Cela vous accommoderait-il » (19 juillet 1831) (244). Il allait même jusqu'à encourager son « ami » à compter sur lui : « Je voudrais bien, mon ami, pouvoir vous être bon à quelque chose dans ceci, mais je ne vois pas en quoi. Si vous aviez quelque service pour lequel je vous fusse bon, j'éprouverais une vraie reconnaissance de vous voir me le demander » (5 août) (245). Répondant le même jour, Hugo, qui sauta sur l'occasion, lui écrivit :

« ... Croyez-vous que Lerminier, que Magnin, que Brizeux assisteraient à *Marion* avec plaisir et voulez-vous vous charger de leur dire que je tiens des places à leur disposition ? Pardon. Vous voyez comme je dispose de vous. C'est encore comme autrefois » (246). Et Sainte-Beuve s'exécuta avec empressement. Deux jours après, il envoya, à ce sujet, une lettre à Magnin. Les *Feuilles d'Automne* parurent en novembre : Nodier en rendit compte dans la *Revue de Paris* (décembre) et Nisard dans les *Débats* (12 décembre 1831 et 8 janvier 1832). Sainte-Beuve se secoua, ne voulant pas manquer cette occasion de témoigner son dévouement à Hugo ; il lui écrivit (26 novembre 1831) : « J'aurais grand bonheur à en parler après Nodier, Nisard et autres qui le feront mieux, mais non plus sincèrement, plus cordialement, je vous assure » (247). Il tint parole, et son article parut le 15 décembre dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais s'il se félicitait qu'Adèle fût en voie de complet rétablissement : « On me dit de toutes parts que Mme va mieux et que sa santé paraît se réparer ; c'est pour moi une bonne nouvelle à laquelle j'ai besoin de croire » (248), discrètement il faisait à Fontaney des réflexions troublantes sur le compte de son « ami » : « Victor s'est fait jaloux ! et par orgueil ! et voilà la maladie de sa femme... il n'y a nul lien au fond de son âme, mais il n'y a que du granit, du fer ! » (249).

Un des éléments essentiels de la tactique de Sainte-Beuve était indiscutablement le recours aux sous-entendus plus ou moins hardis, mais toujours habiles, toujours subtils, qu'il glissait ça et là à l'intention d'Adèle. Surtout dans ses lettres à son mari. C'étaient des confidences muettes adressées à celle dont l'image ne le quittait pas un instant. C'était l'effet de sa passion qui débordait, des gouttes de sang tombées de sa plaie qui continuait de saigner.

En pleine crise, Sainte-Beuve écrivait à Hugo (5 juillet 1830) : « Si vous saviez ce que je sens quand je vous vois, quand je reviens de chez vous et que je retombe à ma morte solitude ! Rien, personne, pas un être, et des souvenirs déchirants de cette intimité que je n'ai ni n'aurai plus » (250). A Adèle (14 septembre), dans une lettre où il disait être « plein de [ses] maudites affaires » et évoquait les doux souvenirs du passé : « Le matin, quand je m'éveille, j'y pense avec larmes comme en ce moment » (251). Mais une semaine après (20 septembre, parut, dans le *Globe*, son article sur Diderot. Bien qu'intitulé *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits* (252), il s'y appesantissait

de préférence sur l'amour de Diderot pour Mlle Sophie Voland, citant de substantiels fragments de la correspondance amoureuse de l'encyclopédiste. Choix habile et significatif qui faisait de l'article une véritable lettre d'amour adressée à Mme Hugo. Indirectement mais nettement, il lui disait, par la bouche de Diderot, ce qu'il n'osait pas prononcer sans détours, donnant libre cours à ses sentiments et assurant son amie de sa constance. « Ce serait pour nous, commençait-il, une trop longue, quoique bien agréable tâche, de rechercher dans ces volumes et d'extraire tout ce qu'ils renferment d'idées et de sentiments par rapport à l'amour, à l'amitié, à la haute morale et à la profonde connaissance du cœur... Il y a en effet de tout cela, et à foison. Et pour ne prendre ici que l'amour, quel homme l'a senti et ne sera touché jusqu'aux larmes des pensées suivantes, que nous détachons presque au hasard ? ». L'homme, c'était lui ; « presque au hasard ? », non, sûrement.

Analysant l'amour de Diderot, c'était le sien qu'il voulait peindre : « Cet amour chez Diderot, aussi vrai, aussi pur, aussi idéal par moments que l'amour dans le sens éthéré de Dante, de Pétrarque ou de notre Lamartine ; cet amour dominant et effaçant tout le reste, se complaisant en lui-même et en ses fraîches images... ».

Mais l'article devait surtout se faire remarquer par les extraits sélectionnés avec soin qui regorgeaient d'allusions. Il existait en effet, chose heureuse pour Sainte-Beuve, une similitude frappante entre le genre d'inspiration qu'il recevait d'Adèle et celle que Diderot devait à Sophie Voland à qui il écrivait : « Faisons en sorte, mon amie, que notre vie soit sans mensonge ; plus je vous estimerai, plus vous me serez chère, plus je vous montrerai des vertus, plus vous m'aimerez... J'ai élevé dans mon cœur une statue que je ne voudrais jamais briser, quelle douleur si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux ». Et un accent comme celui-ci ne devait nullement manquer d'émouvoir et d'attendrir : « Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes, et je me distrais... Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre ». La fin de cette phrase rappelle ce que Sainte-Beuve se plaisait à dire à propos de sa blessure qu'il adorait. Il y avait quatre ans, Sainte-Beuve avait senti naître sa passion pour Mme Hugo, quelle coïncidence ! Adèle dut être flattée par le message confié à cette phrase : « Il y a quatre ans que vous me parûtes

belle ; aujourd'hui je vous trouve plus belle encore ; c'est la magie de la circonstance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus... ». La passion de Sainte-Beuve était puissante, tenace, « constante », inaltérable, et Adèle pouvait l'apprendre indirectement de cette phrase : « Mon amie, tout peut s'altérer au monde ; tout, sans vous excepter ; tout, excepté la passion que j'ai pour vous ».

Les lettres de Sainte-Beuve envoyées à Victor Hugo au cours de la première moitié de l'année 1831, c'est-à-dire durant la période marquée par une augmentation de zèle dans les manœuvres de l' amoureux qui, anxieusement, voulait enfin voir sa passion se couronner de succès..., ces lettres renferment, presque toutes, des sous-entendus subtils, des expressions insinuatives, à l'adresse d'Adèle. Sainte-Beuve tirait le plus grand profit du privilège qui lui était accordé par le fait que Hugo, nous l'avons dit, montrait sa correspondance à sa femme. Le lecteur ne peut certainement s'attendre à trouver, dans cette étude, toute une liste où les expressions allusives de Sainte-Beuve seraient minutieusement recueillies et commentées ; ce serait à la fois fastidieux et superflu. Par contre, il n'est pas sans intérêt d'en noter quelques-unes à titre d'exemples.

Ses voyages ne parvinrent pas à cicatriser la plaie. Mais quelle plaie ? En le disant au mari, Sainte-Beuve ne visait que la femme : « Je ne suis plus un membre de votre être, une fonction de votre vie. Croyez que mon cœur a bien saigné et qu'il en saigne encore quand il souffle dans l'air un certain vent du passé qui rouvre les plaies et fait mourir. Mais qu'y faire... » (13 mars 1831) (253). Qu'y faire ? : résignation ou supplication ? !

Le refroidissement altéra, lors de la grande crise, ses relations avec Hugo ; pouvait-il affecter sa passion pour Adèle ? Non, et l'essentiel sortit indemne de l'épreuve : « ... il ne s'est rien brisé d'essentiel entre nous ; l'aigreur qui est venue de moi n'a été qu'à la surface et comme un dépôt de maîtresse » (14 avril 1831) (254).

Sa lutte l'épuisa ; il dépérissait ; Adèle pouvait l'apprendre par une lettre envoyée à son mari : « Allez, mon ami, je suis bien vieux déjà ; ma sève ne bouillonne plus ; j'aspire à me reposer et à oublier ; mes cheveux s'éclaircissent par-devant » (14 avril) (255).

Et quand Hugo, brusquement en proie à une crise aiguë de jalousie, lui écrivait une lettre pleine d'amertume et de déchirement (6 juillet), le lendemain, il lui répondait sur un ton calme et modéré. Sa lettre, qui consolait le poète, était, en même temps, chargée d'un message pour sa femme : « Quant à l'autre personne que j'éviterai aussi de nommer — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaltérable — je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui » (256). Seule la présence de témoins l'empêchait de donner libre carrière à ses sentiments pour elle : « Je ne l'ai jamais revue seule ; quand vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins, et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique » (257). — S'il voulait s'enquérir de l'état du mari, cela lui servait de prétexte pour assurer sa femme de son dévouement : « Et dites-moi aussi, mon ami, comment vous allez, si vous êtes plus content, si les nuages s'en vont de ce front et les soupçons de ce cœur, si j'y ai toujours une place, mais une place moins cruelle pour vous et moins irritante. Mon ami, dites-moi un mot de tout cela et croyez toujours à ma pensée qui vous suit et à mon dévouement pour tout ce qui vous touche » (19 juillet) (258). — Soulignons, en passant, ces mots : « ... et les soupçons de ce cœur » ; ne voyait-il pas, en effet, dans les soupçons de Hugo, une entrave au succès de sa tactique ?

Une tactique, quoique coupable, d'une telle intelligence, d'une telle cohérence et d'une telle largeur d'envergure, ne pouvait faillir. Déjà, le 4 avril 1831, Sainte-Beuve avait reçu cette amicale invitation : « Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas ? » lui avait écrit Hugo (259). La possibilité qui lui était imprudemment accordée par ce dernier de revoir Adèle, préluait à un triomphe total. Evoquant cette situation, Gustave Simon écrit : « Cette invitation rouvrait à Sainte-Beuve la maison de Victor Hugo : sa bouderie, ses manœuvres savantes avaient réussi ; il retrouvait l'accès près de Mme Victor Hugo. Il dut se hâter d'en profiter » (260). Nous approchons maintenant d'un autre acte du drame, la crise de jalousie de Hugo lui-même, lors du projet avorté de Sainte-Beuve d'aller professer à Liège. Les erreurs et les défauts de Hugo s'allient à la tactique de Sainte-Beuve de telle sorte que « l'opportunisme, le calcul, la préméditation de Hugo commencent à tourner contre lui avec le triomphe

de la passion de Sainte-Beuve » (261). C'est Hugo qui, à son tour, sera à plaindre, et par ironie du sort, Sainte-Beuve jouera auprès de lui le rôle de consolateur et même celui de conseiller !



Quelque temps avant ce triomphe, Sainte-Beuve ne cessa d'éprouver une angoisse poignante traversée, par moments, de quelques éclairs d'espoir qui provenaient de sa tactique. Mais ceux-ci commencèrent à s'espaçer, risquant même de ne plus jaillir, du fait que le succès s'était fait trop longtemps attendre. Sainte-Beuve non seulement avait le moral compromis, mais était amené à se sous-évaluer d'une façon déplorable. Son insuccès qu'il ne croyait pas provisoire en amour menaçait d'entraîner la faillite de sa carrière, de toute sa vie. Sa lettre du 7 juillet 1831 à Daunou donne des renseignements utiles sur son état d'âme durant cette phase de sa vie : « ... Si je ne vois pas plus souvent les personnes que j'honore à ce point, si je ne leur livre pas une grande portion de ma vie, c'est que cette vie mienne est à mes yeux bien mêlée, bien brisée, bien gaspillée déjà et de bien peu de valeur ; c'est que par mes goûts, par mon humeur et par suite de circonstances diverses, je suis moi-même solitaire et presque vieillard, je vous assure ; vivant beaucoup dans le passé, dans le souvenir, dans l'habitude, acoquiné à mon voisinage, et ajournant tout à demain, dilator » (262).

Invité probablement par ses amis saint-simoniens, il était venu, au mois d'avril 1831 à Bruxelles, où il se lia avec Charles Rogier, frère de Firmin qu'il connaissait depuis quelques années. Durant son séjour en Belgique, des démarches furent commencées en vue de lui faire obtenir une chaire de littérature française à Liège. Mais de qui l'initiative ? A ce sujet, Jean Bonnerot note : « Est-ce Sainte-Beuve qui sollicita une chaire de français, ou est-ce Charles Rogier qui le pressentit et lui en fit l'offre, aucun texte ne permet de le préciser » (263). Il est à notre avis plausible que ce soit Lamennais qui suggéra à Sainte-Beuve, avec insistance, l'idée d'aller professer loin de la France. La lettre que l'abbé de Juilly lui envoya, le 27 mai, pour le remercier de la visite qu'il lui avait faite dans la première quinzaine du même mois témoignait de son souci de le voir enfin sauver son avenir en

prenant des résolutions fermes. Certes, le séjour de Sainte-Beuve à Juilly était postérieur à celui qu'il fit à Bruxelles, mais il y a dans la lettre de Lamennais une force et une inquiétude qui n'excluent, peut-être, pas notre hypothèse. En tout cas, si ce n'est Lamennais qui le conseilla, du moins c'est lui qui l'aida, pour quelque temps, à préserver sa résolution du dépérissement : « Vous êtes, lui écrivait-il, à l'âge où l'on se décide, plus tard on subit le joug de la destinée qu'on s'est faite, on gémit dans le tombeau qu'on s'est creusé, sans pouvoir en soulever la pierre. Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez donc, mon ami, vouloir une fois, vouloir fortement ; fixez votre vie flottante et ne la laissez plus emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séché » (264).

Donc, résolu, grâce à l'appui moral de Lamennais, à mettre de l'ordre dans sa vie, loin de l'atmosphère parisienne qui ne lui inspirait qu'angoisse et dégoût, Sainte-Beuve s'attacha à son projet et se montra même impatient, l'arrêté de nomination tardant à intervenir. Au ministre de l'intérieur belge, Etienne de Sauvage : « J'aurais pourtant un vif désir d'avoir une détermination un peu prompte... » (4 mai 1831) (265). A Charles Rogier, deux semaines après (21 mai) : « ... La Régence a-t-elle enfin décidé quelque chose ? » (266). Déçu par l'insuffisance du zèle mis dans cette affaire par Rogier, alors préoccupé de l'élection du roi Léopold 1er, il se plaignit auprès de son frère Firmin Rogier (lettre de Sainte-Beuve perdue) qui lui répondit le 27 mai : « Rien n'est donc terminé pour votre affaire, puisque vous m'en demandez des nouvelles. Je regrette vivement de n'avoir rien d'officiel à vous apprendre. Si mon frère n'a pas encore répondu à votre lettre, il faut l'excuser ; vous avez vu qu'il était parti pour Anvers avec le Régent, et puis les voilà en train de faire un Roi, et cette élection les occupe tellement qu'il se pourrait bien que la nomination du Professeur ne vînt qu'après » (267).

Ecrivant à Lamennais (24 mai) pour lui faire part de la stagnation de l'affaire, : « ... mon affaire tardant toujours et la lettre de départ ne m'arrivant pas... » (268), Sainte-Beuve faisait preuve, à la fois, d'inquiétude et d'appréhension. Sa bonne volonté risquerait de l'abandonner : « ... J'aurais bien besoin de conseils et de secours presque continus : nul être n'est plus faible, plus mobile, plus livré que

moi à l'intelligence curieuse et à la diversité des sensations » (269). Son inquiétude s'aggravait de pessimisme : « Enfin, j'attends toujours ce départ pour la Belgique ; s'il manque, que ferais-je ? Je vous demanderai conseil alors ! » (270).

Mais l'inquiétude ne tarda pas à se calmer. Une semaine après sa lettre à Lamennais (31 mai), sa nomination devint officielle (professeur de littérature comparée à Liège). Le 10 juin, il envoya son acceptation à Philippe Lesbroussart, administrateur général de l'Instruction Publique en Belgique, tout en lui annonçant « qu'un travail commencé le [retiendrait] encore six ou sept jours à Paris » (271).

Tous ces détails prouvent d'une façon péremptoire que le désir de Sainte-Beuve de fuir était résolument sérieux. Si sérieux même que le critique devait, dès son arrivée en Belgique, commencer une série de démarches tendant à lui obtenir sa naturalisation, ainsi que le signalait Philippe Lesbroussart dans sa note au ministre Etienne de Sauvage au sujet de la réponse affirmative de Sainte-Beuve (10 juin). Mais d'où vient qu'il ne soit pas parti, ni n'ait donné une explication quelconque aux autorités belges aussitôt après avoir brusquement pris la décision de rester à Paris ? Perspective insolite de succès auprès d'Adèle ? Sûrement ; nous en verrons la preuve plus loin.

Ce qui nous paraît certain aussi, c'est que les lettres déchaînées envoyées à Sainte-Beuve, dans la première quinzaine de juillet 1831, par Hugo, furent lourdes de conséquences. Si elles devaient agacer Adèle, elles dissipèrent le doute de Sainte-Beuve. La plaie du mari, qui était apparemment cicatrisée, se rouvrit brusquement, son mal latent se déclara sous forme de crise aiguë de jalousie. Il serait faux, à notre avis, d'attribuer la surprenante réaction de Hugo uniquement à la temporisation de Sainte-Beuve quant à son départ pour Liège ; ses lettres mêmes faisaient soupçonner un remue-ménage dans la maison de la rue Jean Goujon, dû sûrement à un revirement dans les sentiments d'Adèle. Celle-ci, alors qu'elle se rapprochait de Sainte-Beuve, s'éloignait de son mari, qui, le sentant, s'en prit au responsable. Sa lettre du 6 juillet équivalait à un acte d'accusation (272). Il était à bout : « Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris ». Le poète et le critique n'étaient plus les « deux frères » d'autrefois. Sainte-Beuve devenait dangereux et Hugo ne pouvait se contenter de lui refermer sa porte, mais lui criait : « Je vous disais : partez ! » Son départ serait la

délivrance d'un cauchemar : « Tout m'est un supplice à présent ». La situation se révélait tellement pénible et délicate qu'elle exigeait du tact ; furieux, le ton devait pourtant rester apparemment amical : « Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant, cela m'irrite, contre moi d'abord, et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami... » Puis cette imprudence, cette erreur impardonnable : « ... et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre ». Il faut reconnaître qu'il ressentait la rivalité de Sainte-Beuve comme redoutable ; lui interdire sa maison tout simplement était son légitime droit... ; pour en user, il n'avait pas besoin de mêler sa femme à une affaire qui ne relevait que de lui. D'ailleurs le « peut-être » devait le trahir aux yeux du subtil et sagace Sainte-Beuve. Deux hypothèses : Hugo aurait évité de montrer sa lettre à sa femme avant de l'envoyer, de peur qu'elle n'approuvât pas son contenu ; ou bien la lui ayant donnée à lire, il n'aurait pu obtenir d'elle, à son sujet, qu'un commentaire vague et une approbation peu formelle. Les deux hypothèses témoigneraient églement de la faiblesse de Hugo et de sa maladesse ; il était dépassé par les événements.

Sainte-Beuve ne brûla pas cette lettre, contrairement à la recommandation de celui qui l'avait signée « votre ami, votre frère ». Contrairement aussi au désir de celui-ci, il dut la relire, et très souvent, pour mieux s'imprégner de l'espoir qui en jaillissait. En reconsidérant sa conduite, son dessein était plutôt de découvrir celles, de ses attitudes, qui avaient détruit en sa faveur l'équilibre de la balance et de relever les éléments de sa tactique qui étaient éventuellement trop compromettants pour ne pas exaspérer le mari : à celui-ci : « Je la relis et redemande à ce papier s'il dit vrai et s'il ne dit pas autre chose. Je repasse ma conduite depuis trois mois pour voir en quoi elle a pu vous blesser et rouvrir un passé que mon vœu était d'abolir » (273). Le disgracié, l'humilié, devenu maintenant maître de la situation, prend une attitude de consolateur envers Hugo, lui fait même la morale, mais habilement, en invoquant sa gloire qui doit être sauvegardée, touchant ainsi un point très sensible chez le poète : « Prenez garde, mon ami, je vous le dis sans aucune amertume, prenez garde, poète comme vous l'êtes, de trop emplir la réalité de votre fantaisie, de faire éclore des soupçons sous votre soleil, et de prêter une oreille trop émue aux simples échos de votre voix. Vous êtes à l'âge et au moment où

se pose la plus large assise de votre vie ; toute gloire désormais vous est possible et vous est due ; les hommes sont trop heureux et fiers de vous prendre sur le pied dont vous vous offrirez à eux, fût-ce sur un piédestal. Mais au moins, mon ami, sous cette vie magnifique et bruyante du dehors, gardez le plus que vous le pourrez une vie simple, nette, non fantastique au dehors, réelle, éparse au hasard et sans montagnes de chimères. Quand votre flamme va aux autres, que la fumée ne revienne pas contre vous. Sachez jouir de votre bonheur au moment où il vous arrive, le plus complet que vous l'avez rêvé » (274). Couper les ponts, approuver et exaucer ce désir exprès du poète : « cessez donc de nous voir », aurait été nuire au triomphe complet qui paraissait imminent ; Sainte-Beuve, trop clairvoyant pour commettre une telle erreur, terminait ainsi sa réponse : « Adieu. Je suis à vous comme toujours et autant que toujours, avec affliction et sans amertume, soumis à ce que vous aurez décidé, bien que j'aie peine à le comprendre, considérant une séparation d'avec vous comme des arrêts indéfinis que notre amitié plus calme et tout à fait guérie se réserve de lever un jour. — Adieu, mon ami, adieu » (275).

Hugo répond le même jour (7 juillet) (276) ; sa lettre est beaucoup plus maladroite que la précédente. Il reconnaît que la conduite de Sainte-Beuve « a été loyale et parfaite » ! Il se condamne lui-même et se répand en effusions pour son « ami » : « Tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami. Je vous aime en ce moment, plus que jamais, je me hais sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point ». — « ... Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais... » Mais que s'est-il passé d'extraordinaire, d'atroce, durant ces trois mois ? La vérité est troublante, et Hugo, presque stupidement, l'avoue à l'amoureux de sa femme : « Car voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous seul, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous ». Il demande à Sainte-Beuve de le plaindre : « Plaignez-moi, je suis vraiment malheureux ». On dirait qu'en perdant l'amour, il cherche à sauver l'amitié ! raisonnement bizarre, illusoire : « Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi... Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien ? le premier et le meilleur de mes amis ».

Heureux de la précieuse confiance, (d'autant plus précieuse qu'elle était faite par le mari même), soucieux de protéger ses intérêts, de conduire prudemment son navire vers le port, Sainte-Beuve s'appliquait à se débarrasser de l'entrave qui gênait le plus ses succès, c'est-à-dire le soupçon de Hugo, à qui il répondit le lendemain (8 juillet) (277) : « Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né ». Toujours consolateur, toujours moralisant : « Permettez-moi de vous dire encore : êtes-vous sûr, sous l'influence de votre fatale imagination, de ne pas porter dans vos rapports avec la personne si faible et si chère quelque chose d'excessif qui l'effraie et resserre contre votre gré son cœur ; de sorte que vous-même par votre soupçon le jetiez dans l'état moral qui réfléchisse ce soupçon et vous le rende plus brûlant. Vous êtes si fort, mon ami, si accentué, si hors de toutes nos dimensions vulgaires et de nos imperceptibles nuances, que, surtout dans ces moments passionnés, vous devez jeter et voir dans les objets la couleur de vos regards, le reflet de vos fantômes ». Autrement dit, il engageait Hugo à se surveiller plutôt lui-même. De la tactique, même en consolant.

Hugo qui, bien entendu, ne voyait dans le ton de Sainte-Beuve qu'un témoignage d'amitié, s'empressa de lui écrire le lendemain (10 juillet) (278) pour lui dire ingénument : « Votre lettre m'a fait du bien. Oh ! vous êtes toujours et plus que jamais mon ami ! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive ! ». Mais d'erreur en erreur, il était sur le point de perdre sa femme ; le « Ne m'abandonnez pas » dut causer à Sainte-Beuve une sensation de bien-être, d'orgueil, d'optimisme ! Les quelques jours que Hugo avait passés à la campagne, « dans l'espoir d'y trouver des distractions » (279) (lettre du 21 juillet) ne réussirent point à guérir son humeur. Il pouvait écrire à Sainte-Beuve : « Je n'ai plus qu'une pensée, triste, amère, inquiète, mais je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous ». Pensée inquiète à cause de qui ? ... Chose singulière, il terminait sa lettre ainsi : « Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi. — Votre frère ».

La condition essentielle, le problème fondamental posé par Hugo restait sans solution : Sainte-Beuve ne partait pas pour Liège ! Sans renoncer officiellement à son projet, il couvait déjà l'idée du renoncement. Sa lettre du 2 août à Lamennais le prouve (280) : « Ce qui s'use le plus souvent en nous, c'est la volonté, me disiez-vous : je sens bien

profondément cette trois fois vraie vérité. Je n'ai jamais su vouloir que sous l'influence aiguë d'une passion, d'une colère, d'un désir et non pas vouloir d'une volonté calme et fervente, résignée et obstinée ». Cette phrase explique, à la fois, pourquoi il avait voulu partir et pourquoi il ne partirait pas. La première « influence aiguë » était la colère causée par son infortune, la seconde serait le désir qui l'envahissait de nouveau à la suite de l'espoir qui lui avait souri.

Il serait pourtant faux de prétendre que, dès ce début d'août, Sainte-Beuve se sentait déjà tout optimiste. Ayant l'habitude des déceptions, des malheurs, il avait le sens du réalisme et envisageait l'avenir non sans appréhension, non sans quelque scepticisme qui troublait son bonheur. Éternel tourmenté, nous l'avons dit. Deux semaines après sa lettre à Lamennais, (18 août), il écrivit à son ami Charles Magnin : « Il faut que vous sachiez qu'il y a pour vous à la maison dans ma chambre un paquet assez gros cacheté à votre adresse et qui vous devrait être remis après mon décès, comme disent les gens de loi ». Redoutait-il la réaction de Hugo, susceptible de s'aggraver, les conséquences qu'elle pourrait entraîner ? Peut-être. En tout cas, sa lettre à Magnin était d'un ton morose et inquiétant : « Il y a souvent dans ma vie des matinées où je pense qu'il peut se passer des choses mauvaises avant le lendemain ». Magnin, alarmé, lui répondit le même jour : « Il faut bien, mon cher Sainte-Beuve, que je sois dans mon lit ou dans une baignoire pour ne pas vous aller voir à l'heure même après votre billet que je reçois. Ce ne serait pas pour vous prêcher, mon cher ami, mais pour vous demander ce qui vous trouble et trouver avec vous des remèdes... Venez causer un matin... Vous me direz de ce qui vous rend si triste aussi peu ou aussi long que vous voudrez, rien si vous l'aimez mieux ; mais ne gardez pas ainsi tout en vous-même et n'ayez pas de ces noires idées » (280b).

Les choses devaient aller mieux, l'espoir s'affermir et la perspective de triompher en amour l'emporter sur la perspective d'avenir tout court. Plus que perspective peut-être, puisqu'il se décida enfin à abandonner définitivement le projet de Liège. Le 4 septembre, il envoya des excuses officielles aux autorités belges ; à Philippe Lesbroussart, administrateur général de l'Instruction Publique : « ... Mais durant ce temps, Monsieur, des circonstances toutes privées et personnelles, qui d'abord m'avaient fait désirer vivement un séjour et un emploi honorable dans votre beau pays, sont venues à changer plus

heureusement... » (281). Ce changement qui dut paraître énigmatique à Lesbroussart, ne l'était certainement pas pour les confidents de Sainte-Beuve, Ulric Guttinguer, Victor Pavie... L'essentiel était le classement de l'affaire : « Seriez-vous donc assez bon, Monsieur, pour faire agréer ma démission (si cela peut s'appeler ainsi) à Monsieur le nouveau ministre de l'intérieur... » (282).

Sainte-Beuve, qui connaissait si bien la psychologie de Hugo, restait à l'égard de celui-ci très complaisant et serviable. Ses bonnes dispositions étaient nettes dans la lettre qu'il envoya à Eugène Renduel, éditeur des *Feuilles d'Automne* (octobre 1831) : « En passant hier chez vous, je voulais vous demander si le volume de Hugo paraîtrait avant le 1er novembre et, dans le cas où il ne paraîtrait qu'après, s'il vous serait possible de favoriser Buloz d'une pièce remarquable. Celui-ci, en retour, est disposé à me laisser le jugement du livre que je suis décidé à n'accepter que si je dois être très favorable, ce qui me paraît chose probable et même sûre » (283). En même temps, il manœuvrait pour délivrer Adèle de ces dernières hésitations. Sa lettre du 27 octobre à Pavie accuse un progrès sensible dans ce sens. Des détails comme ceux-ci ne pouvaient tromper : « J'ai attendu à vous écrire, voulant choisir une bonne passe, afin d'être calme et joyeux ; mais il faudrait trop longtemps tarder, et je vous dirai tout bonnement qu'on est à la campagne depuis plus de trois semaines et que par un contre-temps fâcheux, on s'est heurté aux genoux de manière à devoir garder la chaise : de là de grandes contrariétés » (284). Bien sûr, cet « on » désignait Adèle qui faisait un séjour à Bièvres, chez les Bertin. Plus convaincant encore, ce vœu exprimé, dans la même lettre, au scrupuleux Pavie : « Je vous suis tendrement reconnaissant, mon cher Pavie, de tout ce que vous me dites de votre amitié pour moi, mais je ne veux pas que l'effet de mes lettres ni de ma relation soit de vous dégoûter des autres : cela n'est pas sage : il ne faut pas être triste plus que nous-mêmes, elle et moi le sommes ».

Adèle et Sainte-Beuve étaient-ils vraiment tristes au moment où ce dernier écrivait, le 27 octobre, à Victor Pavie ? Non ; seulement, en le prétendant, Sainte-Beuve voulait ménager les scrupules de son confident et calmer son affolement. Maintenant que Pavie était placé devant le fait accompli et peut-être même amené à une certaine complaisance à force d'avoir écouté les confidences attendrissantes de Sainte-Beuve... maintenant, c'est-à-dire, deux semaines après la lettre

précédente, Sainte-Beuve pouvait lui écrire : « Puisque vous êtes si bon que de vous tant intéresser à nous, je vous dirai que depuis trois semaines tout va aussi bien que possible et qu'il y a lieu d'espérer que cela pourra s'établir de la sorte avec beaucoup de sacrifices bien entendu, c'est même ce qui rend la chose bonne dans tous les sens » (13 novembre 1831) (285).

La passion de Sainte-Beuve était sur le point de triompher. Mais Adèle a-t-elle déjà cédé ? Peut-être pas encore : Sainte-Beuve à Pavier (même lettre) : « N'ayez donc pas trop peur de revenir à Paris, ce qui était pur l'est toujours et le sera toujours, il faut bien l'espérer, et c'est bien notre volonté ; quant aux violences, en évitant d'y donner aucun prétexte, en se privant des plus agréables périls ou du moins en les rendant aussi rares et aussi précautionneux que possible, il faut espérer aussi qu'elles ne se réveilleront pas. Le reste à la grâce de Dieu ! ». Mais ces violences devaient immanquablement se réveiller. On connaît assez Sainte-Beuve et ses théories sur l'amour. Lui-même qualifiait les périls d'agréables ! D'ailleurs, la dernière phrase, « Le reste à la grâce de Dieu », trahissait déjà son arrière-pensée.

Nous avons passé en revue les circonstances dans lesquelles la passion de Sainte-Beuve est née et n'a pas tardé à s'épanouir. Nous avons vu aussi les conditions qui devaient contribuer à entraîner la chute d'Adèle. Le calcul du destin s'était allié à celui de Sainte-Beuve, à l'insu de ce dernier. Ni celui-ci, victime de son âme constamment en peine, ni celle-là, victime d'une fatalité, ne méritent la sévérité. Tout, entre eux, appelait la faiblesse, et ce qui était à craindre devait inévitablement se produire. L'indulgence pour eux n'équivaudrait pas du tout à une faveur, mais témoignerait d'une connaissance raisonnée de la nature humaine, avec ses faiblesses et ses misères. Quelle que soit la force de caractère d'une personne, il est des événements qui émoussent ses scrupules, font taire, ne serait-ce que momentanément, la voix de sa conscience. Ces mots de Sainte-Beuve sont très vrais : (dans son étude sur *Dominique*) « Il y a un fait constant, et d'observation morale : le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir aucun scrupule. Quand la passion est montée à ce degré chez deux êtres, elle ne marchande pas, elle n'a aucun remords actuel... » (286).

Qu'il est faible, le cœur, humain ! Que l'amour est inexorable ! Que ses sentences sont inévitables ! Adèle ne pouvait s'y soustraire, comme tous les mortels appelés à aimer. Ni sa position d'épouse d'un homme beau et génial, ni celle de mère de plusieurs enfants..., rien n'était capable de venir à son secours contre l'appel péremptoire du destin. Celui-ci se faisait entendre d'elle avec insistance, et son influence sur son physique aussi bien que sur son moral était nette, ne pouvant leurrer personne durant les semaines qui avaient précédé la chute fatale. En effet, dès le 7 septembre 1831, Fontaney notait dans son *Journal intime* : « Je vais voir Victor Hugo. Nous restons à causer quelque temps dans son cabinet, sans lumière. — Sa pauvre femme change bien ! » (287). Prise au filet de l'amour, elle se trouvait accaparée par ses rêveries, faisant fi des remords qui lui apparaissaient, de temps en temps, comme des éclairs. Elle était l'une de ces « pauvres femmes » dont parle Sainte-Beuve dans la pièce IV, intitulée « *L'Enfance d'Adèle* » de son *Livre d'Amour* :

Car l'amour forcené, pauvres femmes, vous prend,  
N'importe où, vierge, épouse ou mère, allant, courant  
Théâtre et bals, assise au foyer domestique,  
Et malgré vos remords, vos cris, folle ou pudique,  
Vous enlace cent fois et vous tord dans ses nœuds ! (288).

Comme les papillons, les amoureux sont attirés par le feu qui doit les brûler et autour duquel ils rôdent quelque temps avant de succomber... Dès 1831, Adèle et Sainte-Beuve se voyaient en cachette. L'annotation par Sainte-Beuve de la lettre de Hugo du 18 mars remonte probablement aux derniers mois de cette année, et prouve qu'Adèle lui répétait les propos de son mari. Dans cette lettre, Hugo avait écrit, en effet : « ... Je ne croyais pas, je dois vous le dire que ce qui s'est passé entre nous, ce qui est connu de nous deux seuls au monde — pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu... » — « ... Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous... ». Sainte-Beuve mit au-dessus de la première phrase soulignée : « Faux, il s'en était prévalu près d'Elle, en me prêtant ce que je n'avais pas dit. », et en regard de la seconde : « Il me mentait dans le moment même et jouait jeu double » (289). De plus, les notes hâtives prises en 1885 par Henry Havard, en dépouillant sommairement, avant leur destruction, les

lettres d'Adèle à Sainte-Beuve, prouvent qu'ils étaient en correspondance clandestine dès 1831 : Adèle lui fait part d'une « querelle de ménage » et lui dit que Victor « parle de se séparer » ; « elle annonce, étant aux Roches, qu'elle fait chambre à part sans que Victor ait rien dit » ; « De retour à Paris, elle laisse jouer Victor aux petits jeux et embrasser les demoiselles » (290).

Il faut reconnaître qu'Adèle aimait Sainte-Beuve, qu'elle était même fort éprise. Toujours dans ses lettres de 1831, elle l'appelait « son ange », lui annonçait qu'elle lui brodait un mouchoir de poche, lui interdisait de venir dans sa loge, pendant qu'elle assistait à une reprise (sic), de peur de susciter les soupçons de son mari (291). Des détails comme ceux-là étaient à la fois significatifs et compromettants. Les lettres d'Adèle en regorgeaient. En les feuilletant, avant leur destruction en novembre 1885, Paul Foucher, neveu de Mme Hugo « assistait avec une tristesse navrante à l'écroulement de l'idole qu'il avait si longtemps estimée au-dessus de tout soupçon. » (292), et Edouard Lockroy, mari de l'ex-veuve Charles Hugo, « s'exprimait sans indulgence sur la femme très éprise qui les avait écrites » (293). Il proférait des épithètes fort désobligeantes telle celle de « vache », qu'il répétait à diverses reprises (294). Loin de vouloir accabler la pauvre femme, nous nous refusons toutefois à admettre la thèse d'Ed. Benoit-Lévy qui écrit : « Si les lettres de Mme Victor Hugo avaient eu un caractère dangereux pour sa réputation, ne les aurait-elle pas réclamées à Sainte-Beuve, lors de la rupture définitive ? » (295). D'abord qu'est-ce qui prouve qu'elle ne les avait pas effectivement réclamées sans parvenir à se les faire restituer ? Dans la lettre attachée à la cassette renfermant ces lettres, Sainte-Beuve avait en effet écrit : « Mon exécuteur testamentaire est prié de ne pas les rendre à Mme Victor Hugo, quelques démarches qu'elle fasse pour cela » (296). Puis, l'histoire littéraire dispose d'un document édifiant à ce sujet, depuis qu'Henry Havard déposa, à la Bibliothèque Nationale, son dossier contenant l'analyse et les extraits les plus frappants des lettres d'Adèle à Sainte-Beuve ainsi que le procès-verbal de l'autodafé. Rien que la phrase suivante, tirée de ce procès-verbal, suffit pour confondre la thèse de Benoit-Lévy : « M. Paul Chéron, en nous faisant la remise de ces documents sans intérêt pour l'histoire, mais compromettants pour la mémoire de certaines personnes illustres, nous a affirmé que ces 334 lettres, prove-

nant de l'héritage de son père, exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, comprenaient l'intégralité de la correspondance échangée entre lui et Mme Victor Hugo... » (297).

Témoin de leur liaison, une vieille tante d'Adèle appelée Martine leur servait, à elle et à Sainte-Beuve, de messagère d'amour. Se souvenant de son rôle et de l'effet qu'elle produisait sur Adèle chaque fois qu'elle lui remettait une lettre de sa part, Sainte-Beuve nota plus tard dans son *Livre d'Amour* :

Ainsi, quand, notre espoir, ta tante l'Espagnole,  
Qui connut trop l'amour pour l'estimer frivole,  
Arrive, t'apportant un message adoré,  
Je crois te voir bondir comme un faon altéré,  
La presser, l'embrasser, et, si de chambre en chambre,  
Elle fuit, tu la suis tremblant de chaque membre,  
Comme ce faon suivait dans les bois de Windsor  
Sa mère, implorant d'elle un peu de lait encor (298).

Ces vers sont extraits de la pièce intitulée « *L'enfant d'Adèle* », composée en août 1831. En décrivant le bonheur de son amante, Sainte-Beuve se montrait indirectement tout grisé de son succès auprès d'elle. Et comment ne se serait-il pas grisé, lui disgracié, si celle qu'il aime lui restait fidèle, plutôt qu'à son mari ? : même pièce :

Et qu'en ses bras de fer, brisée, évanouie,  
Tu retrouvais toujours quelque ruse inouïe  
Pour te garder fidèle au timide vainqueur... (299).

Et il ne considérait pas son triomphe seulement comme le couronnement d'une longue et ardente passion, mais aussi comme une victoire prestigieuse sur le mari dont il séduisait la femme ! Ainsi, il le traitait de jaloux et même de voleur, alors qu'il s'appliquait à lui-même l'épithète de « guerrier sauvage » qui finirait par l'emporter sur son rival :

Le jaloux rôde en vain comme un voleur en armes ;  
Plus patient que lui, j'attends et je vaincrai  
J'attends, guerrier sauvage à mon poste fidèle,  
Jours et mois et saisons, immobile et caché ;  
Elle, au dedans, épie et me sent là près d'elle :  
Couple au rocher d'amour dos à dos attaché ! (300).

Bien que cruel, ce dernier vers ne peut être tenu pour purement et simplement mensonger. Les lettres de Hugo à Sainte-Beuve (début

de juillet 1831), nous l'avons vu, confirmaient qu'Adèle avait cessé d'aimer son mari. A l'appui de cette thèse, on peut ajouter cette note de Fontaney (16 septembre) : « Il [Hugo] projette un voyage d'un an par l'Italie, l'Egypte, la Sicile et l'Espagne » (301). Il faut admettre que les choses ayant tourné mal pour le poète, il songea, à son tour, à fuir.

L'amour de Sainte-Beuve pour Adèle pouvait-il résister à l'appel de la chair, demeurer purement éthéré ? Non certes. Parmi ses notes de jeunesse, publiées par Ch. Guyot, on lit celle-ci : « Pétrarque aimait Laure d'un véritable amour pur, mais il se dédommageait sensuellement avec d'autres femmes avec lesquelles il couchait à l'intention de Laure » (302). Peut-on admettre qu'un amour de ce genre soit vraiment pur ? Qu'on veuille bien nous permettre de le considérer comme une passion sans issue qui se trouve temporairement apaisée dans une sorte de masturbation. Sainte-Beuve avait, sans conteste, imité Pétrarque durant la période qui précéda le suprême abandon d'Adèle. Et plus que Pétrarque, il éprouvait de la lassitude en se trouvant réduit à se contenter du palliatif que lui offraient les femmes vénales. Se sondant lui-même, Amaury pouvait se juger : « las à l'excès de l'amitié sans la possession et de la possession sans amour » (303).

Si Sainte-Beuve était sensuel, il n'en tirait aucune vanité, bien au contraire, il s'estimait esclave de la volupté. Celle-ci le dominait et l'obsédait. Il mesurait toute l'étendue de ses ravages, sans parvenir à percer ses secrets : dans ses *Stances d'Amaury* :

Volupté, Volupté maîtresse  
Qui toujours reviens et réduis,  
. . . . .  
Qui n'as qu'à vouloir ton esclave  
Et, comme autrefois, l'enlaçant,  
Fais fuir l'étude déjà grave  
Et le calme recommençant ;

Désastre, amertume et ruine,  
Plaie à des flancs toujours rouverts,  
Si j'ai senti ton mal qui mine  
Et tous les dons que tu nous perds,  
Oh ! du moins, Volupté fatale  
Il est en toi de grands secrets ! (304)

Se résigner à la loi impérieuse de la volupté, c'est avoir l'idée fixe d'arriver à la possession. Amaury procédait, en effet, dans ses rencontres avec Mme de Couaën, à une sorte d'initiation tendant à la débarrasser progressivement de ses scrupules de femme ayant l'illusion de pouvoir rester indéfiniment vertueuse. Il serait trop long de reproduire ici tous les développements minutieux qu'on peut lire dans *Volupté* (305). Notons simplement que sa tactique consistait à lui énumérer les différentes étapes par lesquelles passe l'amour pour aboutir à la satisfaction du désir. Il attribuait ses analyses, très subtiles d'ailleurs, à « un moraliste très consommé ». Selon celui-ci, les sentiments se remplacent les uns les autres : l'amour chaste, secret, ressenti avec « un grand trouble mêlé d'un mystérieux bonheur », ne tarde pas à s'épuiser, cédant la place à un autre amour autrement nuancé et moins désintéressé, où l'amoureux guette inlassablement l'occasion de déclarer « sans détour, ce mot : « je vous aime ». Cete nuance atteinte, elle est à son tour supplantée par une autre qui pousse à tenter d'arracher à l'être aimé une déclaration réciproque. Laissons maintenant Amaury nous indiquer la phase suivante : « Mais alors ce n'est déjà plus qu'un mot dont on se lasse : que prouve un mot, si doux qu'il soit ? se dit-on par ce côté murmurant de la nature qui s'obstine à douter, qui veut en toutes choses toucher et voir. Il faut des preuves. Mais les preuves elles-mêmes ont leur partie légère et réputée insignifiante, tant qu'elles ne sortent pas de certaines bornes, elles ne sont que complaisance peut-être et un leurre par compassion : on en réclame de vraiment sérieuses pour se convaincre. Une fois, à ce degré, n'attendez plus que confusion et délire » (306). Que répondait Mme de Couaën ? — « Non, vos suppositions sont des systèmes ; vous tourmentez votre vie et la nôtre avec les dires de vos philosophes. N'est-ce pas que vous ne désirez rien en ce moment... ». C'était prometteur ! Et Amaury de commenter : « Je l'assurai, en effet, que j'étais heureux et actuellement sans désir ; j'allais pourtant continuer mes distinctions prévoyantes ». Ainsi, d'une part, Amaury continuait sa tactique, et, d'autre part, Mme de Couaën approchait du précipice. Plus tard, les « systèmes » devaient, pour elle, se transformer en réalités et les « suppositions » en constatations !

Il est maintenant presque unanimement reconnu que Sainte-Beuve réussit à atteindre, avec Adèle, les suprêmes limites de l'abandon, en la conduisant dans les platitudes de l'adultère. La thèse n'est plus va-

lable des thuriféraires de Victor Hugo comme Gustave Simon qui écrit : « ... cette lutte épuisait la pauvre Adèle ainsi placée entre deux hommes qui s'aimaient, qu'elle aimait, et qui étaient devenus des rivaux. Elle dut avoir avec Sainte-Beuve une explication décisive, où elle lui déclara qu'elle entendait se ressaisir et, qu'en tout état de cause, elle ne serait jamais à lui » (307). Plus objectif, Louis Barthou admet qu'il y a eu chute intégrale (308) ; André Billy l'admet aussi : « C'est alors, en septembre (1831) que Sainte-Beuve semble avoir obtenu d'Adèle ce qu'il lui demandait depuis deux ans avec des soupirs et des gémissements » (309) ; l'admet également Maurice Regard : « Cependant, à la fin d'août 1831 probablement, Adèle a succombé. Pour cet hypospade et ce timide, c'est d'abord une sorte d'épanouissement physique » (310) et Maxime Leroy : « Ce qui devait arriver arriva, vraisemblablement » (311). Ce dernier cite d'autres noms encore : « Maurice Allem, excellent éditeur de Sainte-Beuve, y croit ; le baron Seillière y croit ; y croit René Lalou ; ... Troubat y croit, lecteur de la correspondance amoureuse aujourd'hui disparue. Léon Séché dit que Sainte-Beuve fut « payé de retour » ; l'abbé Bremond a suggéré qu'il y eut presque chute » (312). Même Ed. Benoît-Lévy, malgré sa bienveillance excessive pour le couple Hugo, ne se risque pas à nier la chose qui est presque évidente. Faute de pouvoir absoudre, à la fois, la femme et son mari, adultères tous les deux, il se borne à trouver des circonstances atténuantes au mari, qui se lia en février 1833 avec Juliette Drouet : « Quelle que soit l'étendue des torts de la femme du poète, qu'elle ait succombé dans la chute totale, ou qu'elle se soit défendue contre le suprême abandon, ses torts conjugaux sont, de l'avis unanime, antérieurs à 1833 » (313).

Que la chute remonte au mois d'août ou de septembre 1831, ou encore à une date postérieure, cela ne change rien au fait, à savoir que l'inévitable s'est fatalement produit. Les détails soigneusement consignés dans le *Livre d'Amour* en peuvent convaincre. Pour les réserves, pour les sceptiques, on n'aurait qu'à y ajouter les notes d'Henry Havard. Nous en avons donné quelques échantillons et il est utile d'en mettre, maintenant, d'autres sous les yeux du lecteur. Lisons, tout d'abord, ces vers de la pièce XV du *Livre d'Amour* :

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,  
 Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi  
 Des gages si secrets, de si grands témoignages (314).

De quels « gages si secrets », de « quels témoignages » parlait Sainte-Beuve, cet homme avide d'amour, sensuel et qui ne savait pas platoniser avec les femmes ? Les vers suivants nous aideront à comprendre de quoi il s'agissait :

Attendre, attendre encor ! voir pâlir les beaux jours

.....  
Au lit, dans cette chambre où mes ennuis sont lourds

(Chambrette qui nous fut pourtant hospitalière)

Me bercer d'un volume écrit sous La Vallière

En ce style enchanteur des loisirs et des cours ! (315).

Selon le titre de cette pièce, Adèle était à Bièvre : *Octobre*. — Elle est à Bièvre. Peut-on, après de telles révélations, prétendre que cet amour-là était resté chaste ? qu'il n'avait pas dépassé les précautions respectueuses qui atténuent la responsabilité ? Gardons-nous, toutefois, de répondre avant de consulter le compte rendu d'Henry Havard. Notre conscience sera plus tranquille.

« Pendant quatre ans, rien ne manquera » (316) dans la liaison de Sainte-Beuve avec sa « Délie » (317). Celle-ci le rencontrait fréquemment dans les églises ou dans les cimetières, se promenait souvent avec lui en fiacre, allait le voir dans sa chambre de la Cour du Commerce, puis dans celle qu'il loua à proximité de chez elle, Place Royale. Elle l'appelait son « cher bien aimé », son « cher trésor », « comptait sur lui éternellement ». Quelques-unes de ses lettres contenaient « quatre à cinq « je t'aime ». Elle lui annonçait que « Victor a dit de faire faire son portrait en peignoir blanc « comme j'étais la veille dans ton bras ». S'il n'avait pas d'argent, elle était « disposée à lui en donner pour payer les fiacres ». La chaîne d'or qu'il lui avait offerte, elle la portait « nuit et jour sur son cœur ». Elle devenait jalouse, lui interdisait « de donner le bras à une autre femme. » et l'engageait à ne plus mettre les pieds chez George Sand, pour ne pas faire jaser les gens. Elle lui offrait de « lui prêter de l'argent pour louer un appartement ». Quand elle éprouvait parfois sa froideur, elle se plaignait de le trouver « un peu papa ». Elle avait peur de le perdre : « Tant qu'on ne saura rien, je serai maîtresse, c'est pour cela qu'il faut une prudence effrénée ». Prudence et aussi bienveillance envers son mari ; elle suppliait Sainte-Beuve de ne pas prendre parti contre Victor : « Si celui-ci venait à savoir que l'amant de sa femme est un de ses adversaires, ce serait un comble » (318).

Maintenant que nous sommes éclairés, avertis, pouvons-nous tenir pour mensongères les révélations, si audacieuses qu'elles soient, du *Livre d'Amour* ? Ce serait bien difficile.

## F. Le déclin

Le succès de Sainte-Beuve auprès d'Adèle Hugo n'était pas de nature à durer. La fatalité qui l'avait conduit dans le Jardin d'Armide, devait le ramener en sa propre prison, où il était condamné à se torturer jusqu'à la fin de ses jours. Avec ce succès, le drame n'était donc pas terminé ; et nous sommes bien obligé de ne pas passer sous silence les événements qui l'ont suivi, non pour le bas plaisir de remuer des commérages et des scandales, mais parce qu'ils ont eu sur Sainte-Beuve une influence décisive et parce qu'ils présentent un exemple vivant des ravages que l'amour peut causer dans le cœur d'un homme. Exemple d'autant plus extraordinaire qu'il appartient à l'époque romantique où tout était exaltation et outrance, en amitié aussi bien qu'en amour. Hugo, qui écrivait à Sainte-Beuve (1er avril 1834) : « ... Je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient » (319), lui avait dit doctoralement, trois ans auparavant, : « Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une » (320). George Sand eût cité l'amour comme une autre de ces deux ou trois réalités ! Alfred de Musset aussi. Et la troisième réalité, si troisième réalité il y avait, était probablement la mort ! Lors de la crise sentimentale du poète et de la romancière : Elle : « Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart ? Ce sera plus tôt fait... » (321) ; Lui : « Rappelle-toi le serment que tu m'as dit, ne meurs pas sans moi. Souviens-toi que tu me l'as promis devant Dieu. Mais je ne mourrai pas sans avoir fait un livre sur moi, sur toi surtout. Non, ma belle fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a porté... La postérité répètera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette... » (322). Voilà l'idéal de l'amour romantique et voilà pourquoi il était irréa-

lisable. Et quand George Sand entremêlait ses gémissements de reproches à Dieu qui l'avait abandonnée dans ses malheurs et se livrait à ce marchandage : « Ah ! rendez-moi mon amant, et je serai devote, et mes genoux useront le pavé des églises ! » (323), il faut croire qu'elle délirait.

Le cas de Sainte-Beuve se trouvait compliqué, d'autant plus que son comportement portait l'empreinte de l'époque où il vivait. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus horrible et de plus déchirant que ce qu'il éprouvait, quand son cœur était vide ou quand il aimait mais craignait de perdre un jour son amour. Car ce cœur qu'abritait sa petite poitrine était trop gros pour se rétrécir. C'est lui qui aurait mérité, beaucoup plus qu'Alfred de Musset, cette compassion, d'ailleurs inefficace de George Sand : « Mon pauvre enfant ! On dirait qu'il y a sur toi une malédiction mystérieuse, tu es ton pauvre tyran, tu ne peux pas être heureux » (324).

Au moment où Sainte-Beuve était au fort de son amour, à l'apogée de son triomphe, il n'oubliait pas son éternelle plaie et y portait rageusement sa main. Il était trop sceptique pour la croire guérie, d'où un effroi plus fort que l'amour. Il commençait à appréhender de perdre celle qui ne s'était donnée à lui que poussée par des circonstances devant tôt ou tard changer. On peut admettre que sa crainte était justifiable. Seulement, elle ajoutait à l'embarras d'une liaison anormale, condamnée à se dénouer. Sainte-Beuve faisait exactement ce que M. de Couaën avait déconseillé à Amaury en lui disant : « On se crée parfois les inconvénients à force d'y songer et de les craindre, comme si l'on creusait un beau fruit intact pour s'assurer du dedans » (325). Le beau fruit était l'amour d'Adèle ; poussé par son complexe d'infériorité, il se mit à le « creuser » pour s'assurer qu'il en était digne. Loin d'être aussi avantagé par la nature qu'un Alfred de Musset, comment aurait-il pu tenir, avec Adèle, un langage semblable au sien avec une George Sand ? un langage comme celui-ci par exemple : « J'aurai cependant d'autres maîtresses... La première femme que j'aimerai sera jeune... Je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme faite » (326). D'abord, par sa beauté et sa condition sociale, Adèle allait au delà de ses espérances, comblait trop l'ambition de son cœur. Puis, il ne pouvait pas avoir confiance dans son avenir avec elle, non qu'elle

fût, comme George Sand, « une femme faite », mais précisément, parce qu'elle ne l'était pas. Et dans ce fait résidait l'inquiétude de Sainte-Beuve qui craignait, à tout moment, de voir son Adèle se ressaisir et se repentir. Ne voit-on pas le spectre menaçant du mari, dans ces vers du *Livre d'Amour* ? :

Oh ! Dis, est-ce bien moi sans flatteuses images,  
Moi dans mon peu de prix et ma réalité,  
Pour qui, gloire et repos, ton cœur a tout quitté ? (327).

Il pouvait désespérément tenter de retenir sa maîtresse, en lui rappelant l'influence bénéfique qu'elle exerçait sur lui, en sublimant le rôle qu'elle jouait dans sa vie :

Redis-toi tout le bien qu'en m'aimant tu me fis,  
Que par toi je suis doux et chaste, et que ma mère  
Me sent pour elle meilleur fils (328).

Mais était-ce suffisant pour maintenir l'amour d'une femme qui avait péché, non par légèreté, mais par erreur ? Non, certes ; d'ailleurs, Sainte-Beuve se mesurait à sa valeur réelle et prévoyait les conséquences qui devaient résulter d'un amour impossible, une fois son amante rappelée à la raison :

Je me dis « sous mon nom elle dresse une idole,  
Elle m'y croit semblable, et dans une auréole ;  
Sa vision se peint le fragile mortel ;  
Elle aime en moi son rêve et non l'être réel.  
Mais plus tard et des nœuds d'ici-bas détachée,  
Sitôt du bleu parvis la lumière touchée,  
Le prestige fuira, le vrai sera connu,  
Et son œil dessillé me verra terne et nu » (329).

Ces vers sont tirés de la pièce XV du *Livre d'Amour* qui porte la date du 12 août 1832 ; qu'on juge donc de l'angoisse de ce malheureux qui, dès le début de son triomphe sentimental, ne pouvait regarder l'avenir qu'avec pessimisme. Dans ses conversations intimes avec lui, Adèle devait certainement enregistrer l'effet que produisait sur elle des propos comme ceux-là, de Sainte-Beuve. Et l'effet produit contrastait avec l'effet voulu ; Sainte-Beuve voulait peut-être, consciemment ou à son insu, la familiariser avec la réalité, mais cette réalité devait finir par la détacher. Jules Troubat propose, comme épigraphe à la pièce précédente, ce fragment d'une lettre de Mme de Staal de Launay à Mme du Deffand : « Je vois que ce n'est pas moi que vous

aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop semblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduirez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer, et touchée de mes sentiments, vous ne m'en aimerez pas moins » (330). Le rapprochement ne manque pas d'attrait ; pourtant, nuance : chez Mme de Staal, c'était de la modestie, et chez Sainte-Beuve, l'éternel complexe. Le réduisant à sa « juste valeur », Adèle devait finir par ne plus trouver, dans les sentiments du pauvre tourmenté, une raison suffisante pour continuer de l'aimer de la même façon.



Ressentant donc le déclin de son amour (nous en verrons plus loin les causes profondes), Sainte-Beuve commençait à nourrir, contre Hugo, une rancune allant jusqu'à la haine implacable. Deux mobiles : d'abord, Hugo était le mari négligé à qui Adèle risquerait de se rattacher définitivement en reprenant conscience de son devoir conjugal ; ensuite, le même Hugo symbolisait aux yeux de Sainte-Beuve son échec poétique.

Nous avons dit que les caractères des deux hommes étaient complètement dissemblables. Henri Bremond nous le confirme : « Puisqu'il ne dépend ni de Chateaubriand, ni de Byron, à qui ferons-nous remonter, bon ou mauvais, bon et mauvais, le romantisme de Sainte-Beuve ? Au Cénacle, à la *Muse Française* ? Non certainement. Il aurait pu dire de la poésie de Victor Hugo ce qu'il a dit de *René* : elle l'a ébloui, frappé, mais non pas charmé. On n'imagine pas, en effet, deux génies plus différents l'un de l'autre, plus opposés » (331). Réunis par le hasard, leur « amitié » ne dut de résister et de se maintenir quelque temps qu'au « charme » exercé sur Sainte-Beuve par la femme de son « ami ». De plus, comme nous l'avons vu aussi, Hugo avait représenté aux yeux de Sainte-Beuve, un idéal qui exaltait son ambition poétique et lui traçait un chemin vers la gloire. Maintenant, double déception : échec imminent en amour, et désillusion en poésie.

Chaque fois que nous relisons l'analyse faite par Sainte-Beuve du caractère de l'abbé Gerbet, nous ne pouvons pas nous retenir de la trouver applicable à l'auteur lui-même : « La nature de l'abbé Gerbet, écrit-il, est de celles qui, seules, ne suffisent point à elles-mêmes et qui ont besoin d'un ami : on dirait qu'il n'a toujours sa force que quand il peut s'y appuyer. Longtemps il crut avoir trouvé cet ami plus ferme de volonté et de dessein dans la personne de l'abbé Lamennais,... » (332). Remplaçons « l'abbé Gerbet » et « Lamennais » par Sainte-Beuve et Victor Hugo, et nous aurons une idée du genre de relations qui lia ces deux derniers au début de leur « amitié ». Hugo avait été érigé presque en idole par Sainte-Beuve. Désabusé, celui-ci devait écrire, en décembre 1835, à Louis Noël (333) : « ... Nous nous sommes tous fait, en entrant dans la vie, des idoles, une maîtresse, un poète ; nous avons tracé en lettres d'or un idéal d'avenir et comme un programme à l'usage de ces personnes admirées ; elles n'ont pas rempli notre programme ; elles vont à leur guise, à notre désappointement. Ne leur en veuillons pas trop de nous être trompés sur elles et de ce qu'elles agissent sans nous consulter ». Ne leur en veuillons pas trop ! s'il l'écrivait, il ressentait autre chose. Le fait était là qui l'aigrissait, à savoir que l'opinion ne lui accordait pas, parmi les poètes romantiques, la place à laquelle il avait aspiré lorsqu'il avait contracté amitié avec Hugo. Il n'avait pas besoin d'attendre la publication des *Pensées d'Août*, en 1837, pour abandonner définitivement ses illusions ; depuis quelques années déjà, il se rendait compte qu'il était réduit à faire de la critique. Plus tard, bien plus tard, il écrivait, avec un accent de résignation, à Mme Vertel (22 août 1862) : « ... Je ne me sens aucune supériorité. Condamné par les circonstances à écrire sur tous sujets, je ne choisis pas, je traite les sujets qui s'offrent d'eux-mêmes. à ma rencontre, tâchant de faire honnêtement et en conscience mon métier, voilà tout » (334). Quatre ans avant sa mort, ce « condamné » laisserait percer, dans son ton, un accent plutôt de regret que de résignation : au Prince Napoléon (avril 1865) : « ... Je ne suis porté à me surfaire en rien : je sais la médiocrité du genre où je m'exerce ; j'ai cherché à l'étendre, mais, même en me laissant dire que j'y ai en partie réussi, je suis loin de m'exagérer la portée du succès » (335).

En attendant cette phase de sa vie où il serait résigné ou aigri, il faut admettre qu'il gardait rancune à Victor Hugo dont, intérieure-

ment et à tort ou à raison, il considérait le nom intimement lié à son propre échec poétique. La gloire croissante du poète devait être pour quelque chose dans la réaction du critique. Sur le désappointement de ce dernier, nous disposons d'une page édifiante dans *Volupté*. Cédons la parole à Amaury : « J'étais venu à Couaën pour m'ouvrir accès dans la vie, pour gravir, en y faisant une brèche, sur la scène active du monde : malgré ma confiance et mon noble guide, je commençais à croire que je m'étais abusé. Je me sentais dans une voie fausse, impossible, et qui n'aboutissait pas. Il me semblait que toutes les peines que nous prenions, nous imaginant avancer, se pouvaient comparer à la marche d'une bande de naufragés sur une plage périlleuse ; ainsi nous nous traînions, le long de notre langue de sable, de rocher en rocher, guettant un fanal, rêvant une issue, sans vouloir reconnaître que nous tournions le dos à la terre et que la marée montante du siècle, qui nous avait dès longtemps coupé l'unique point de retour, gagnait à chaque moment sous nos pas » (336). Autant dire que Sainte-Beuve avait été mal guidé par Hugo. S'il ne s'est pas aperçu qu'il était dans une « voie fausse », c'était parce que « le charme » qu'il subissait l'éblouissait. Maintenant que son amour risquait de s'évanouir, il en ressentait un coup douloureux qui l'acculait à voir les choses avec lucidité. Et cette lucidité le convainquait qu'il avait été dupe, d'où déception et colère. A Louis Noël : « ... Peu de personnes savent exactement ces choses intimes et vraies des hommes célèbres. Après avoir été plus que personne sous le premier charme, j'en suis venu à savoir bien le vrai sur ce caractère [Hugo] ; je me trouve aussi être du très petit nombre qui sait au juste ce qui est de sa vie et des causes qui l'ont mené là... » (337).

Il ne pouvait pas ne pas « assister, avec ses médiocres succès ou ses échecs éclatants, aux éclatants succès de son ancien ami ; on comprendra qu'à certaines heures, la haine en lui dut être forte », écrit Gustave Michaut (338). Le comprendre, c'est l'absoudre ; car, il a toujours été victime de son cœur, ce malheureux Sainte-Beuve..., lorsque ce cœur avide d'amour en était vide, et lorsqu'il en était plein, mais sur le point de se vider. Circonstances aggravantes pour son état et à la fois attendrissantes à nos yeux ; le fait est que le mari de son amante, comme nous l'avons vu, constituait pour lui, le symbole d'un

double échec. « L'Homme ne naît ni bon, ni méchant, il devient ce que les choses le font », lisons-nous dans les *Notes inédites de Sainte-Beuve* publiées par Charly Guyot (339). Cela est applicable à l'amant de Mme Hugo, rival infortuné de son mari. Si selon Sénac de Meilhan (340), « la haine part de l'amour-propre irrité ou de l'intérêt », il faut admettre que celle de Sainte-Beuve envers Hugo jaillissait de ces deux sources. Ajoutons le complexe qui grossissait les choses ; ajoutons aussi les petits détails d'ordre intime qu'il tenait d'Adèle, détails qui ne pouvaient que le dresser davantage contre le mari. Nous n'avons pas oublié comment Sainte-Beuve annotait les lettres de Hugo, quand il confrontait leur contenu et les commentaires de son amante, femme de l'expéditeur. Le rival d'un mari bafoué peut le plaindre en secret, mais Sainte-Beuve, et pour cause, ne pouvait qu'en vouloir à Victor Hugo. Rancunier qu'il était, il « ne pardonna jamais à Hugo. Il l'accusa de mensonges, d'hypocrisie, de bas calculs ; il l'accusa de s'être évertué de le desservir près d'Adèle, comme si ce n'était pas le droit et même le devoir du mari de défendre son bonheur domestique. Il fut implacablement jaloux de l'homme qu'il brûlait de tromper, et plus encore peut-être après l'avoir trompé » (341).

Mais la haine de Sainte-Beuve ne pouvait se borner à le déchainer et à lui arracher des notes intimes mordantes et diffamatoires, ou des propos, comme ceux-ci, plus nuancés et apparemment objectifs : à Louis Noël : « ... Je dois vous dire que c'est en ce que tant de gens blâment si haut en lui [Hugo] que je le trouve le moins blâmable. Son plus grand tort est dans l'orgueil immense et l'égoïsme infini d'une existence qui ne connaît qu'elle ; tout le mal vient de là. Quant aux autres faiblesses, elles appellent l'indulgence tant qu'elles ne sont que des faiblesses » (342). C'était, s'il est permis de parler ainsi, une haine positive qui se traduisait par des actes. Un de ces actes fut certainement le compte rendu du critique sur l'étude de Hugo, parue en février 1834, sous ce titre : *Etude sur Mirabeau*. C'est à cette date qu'Henri Guillemin fait remonter la note suivante du *Journal intime* de Victor Hugo : « Sainte-Beuve devient amer et haineux. Il m'attaque, je le plains. Et puis pourquoi s'entortiller de tant de douloureux éloges ? A travers ses phrases ouatées, on sent percer la pointe d'envie » (343).

Au fait, de quoi s'agissait-il ? Le 1er février 1834, Sainte-Beuve consacrait dans la *Revue des Deux Mondes*, un article à l'étude publiée par Hugo à propos de la publication faite par Lucas de Montigny, fils

adoptif de Mirabeau, *Mémoires monographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*. Article aigre-doux qui témoignait nettement de la malveillance de Sainte-Beuve. Celui-ci, en feignant de louer une œuvre, ne fit que porter subtilement préjudice à bien des œuvres antérieures : « ... Beaucoup de gens s'apitoyaient récemment sur M. Victor Hugo ; les succès fatigués de ses derniers drames s'interprétaient en chutes ou du moins en échecs ; la critique avait eu contre son œuvre, contre sa personne, depuis quelques mois, de presque unanimes et vraiment inconcevables clameurs. C'était un hourra contre lui ; c'était un accablement pour lui, on pouvait le croire. Point. Voilà qu'en une brochure écrite en huit jours, reparaît ce talent puissant en son allure, j'ai presque dit dans sa crinière la plus superbe. Ces sortes de natures opiniâtres et vigoureuses vont, trébuchent, s'accrochent, se relèvent et donnent de perpétuels démentis à ceux qui en désespèrent » (344). ... Force ou faiblesse ? ! « ... Lui-même, poète, il m'a fait souvent l'effet de représenter cette sorte de type inflexible, transporté, dépaycé dans la littérature et dans l'art de nos jours ; de là en partie, j'imagine, ce qu'il y a de fausseté dans sa puissance ». A son tour, l'œuvre même, objet de l'article, n'était pas épargnée : « ... Ce qu'il a épousé tout d'abord dans *Mirabeau*, c'est la question personnelle du Génie » et en note : « Aussi plusieurs critiques ont-ils reproché à M. Hugo de s'être trop préoccupé, dans le portrait de Mirabeau, de sa propre question personnelle et de s'être vu miré et copié lui-même, en quelque sorte, dans cette figure marquée et couturée, comme dans un miroir à mille facettes... Il est difficile à ces puissantes organisations subjectives de se détacher de soi ». Et cette phrase qui devait faire sursauter V. Hugo : « ... Nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons nulle part senti circuler ».

Il n'est pas malaisé d'imaginer la déception de Hugo et la colère qui s'empara de lui pendant qu'il lisait et relisait l'article de Sainte-Beuve. Comme il n'était pas encore résolu à rompre définitivement avec son « ami », il adopta un ton modéré dans la lettre qu'il ne lui envoya que quelques jours après la publication de l'article (4 février). De nouveau, et comme toujours, « l'amitié » était invoquée : « Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment » (345). Et comme toujours aussi, la plume de Hugo fit preuve d'une imprudence impar-

donnable : « ... J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes deux à qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance ». Et la lettre se terminait par ces mots qui, timidement, voulaient attendrir, plutôt que blâmer : « Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé. Je vous serre bien la main ».

La longue réponse de Sainte-Beuve se trouvant dans la *Correspondance Générale*, nous n'en extrayons ici que deux ou trois phrases. La publication de son article, d'une part, et d'autre part la réception de la lettre de Hugo, l'apaisèrent un moment et il pouvait écrire à son « ami » : « ... Si ma contradiction vous a semblé autre chose qu'une pure controverse d'esprit, j'aurais été bien trahi par moi-même, par mon accent, et mes paroles » (346). Une telle phrase fait sourire, et aussi la suivante : « ... Si j'ai offensé en vous et affligé l'amitié, qu'elle me pardonne et croie à tout, plutôt qu'à l'oubli et à l'égarement de la mienne ; qu'elle croie à l'erreur d'esprit, à la nécessité d'écrire vite qui ne laisse voir qu'une face de l'idée, à une veine de contradiction comme on en a parfois avec ses meilleurs amis... ». La phrase est embarrassée. Dans sa dernière partie, Sainte-Beuve présente ainsi son « amitié » pour Hugo ou plutôt pour les Hugo ! « ... amitié à qui j'ai dû tant de bonheur, à qui j'en devrai tant encore, et qui est mon premier titre, après tout, dans les lettres, comme elle a été le premier grand sentiment de ma vie ».

Il est piquant de rapprocher ce que Sainte-Beuve a écrit, dans cette lettre à Victor Hugo, de ce qu'il a écrit sur lui dans ses *Cahiers*, inspiré par la phrase que nous avons soulignée plus haut.

Dans un article publié le 11 novembre 1896 dans l'*Eclair*, Jules Troubat faisait un récit qu'il tenait de Sainte-Beuve, à propos de l'effet produit par son article (*Mirabeau*) sur Mme Hugo. Ce récit comporte quelques erreurs de mémoire qu'on trouve rectifiées par Gustave Michaut dans son étude *Sainte-Beuve amoureux et poète* (347). Par contre, le fragment suivant nous paraît exact : « ... Il [Hugo] mettait son mécontentement à lui sur le compte de sa femme, comptant que Sainte-

Beuve y serait peut-être plus sensible. Eh bien ! ce qui prouve que tout cela n'était que de la comédie, c'est que Mme Hugo, interrogée par Sainte-Beuve à cet égard, reconnut sans le moindre embarras qu'elle n'y était pour rien et que son mari avait imaginé cette feinte pour servir ses propres intérêts » (348). De son côté, Emile Faguet croit devoir donner cette version imaginée : « Il faut tout simplement, quand on est de sens rassis, voir les choses comme elles ont dû se passer. C'est bien simple. Tout le monde a exagéré et personne n'a menti. C'est presque toujours ainsi que les choses vont. Hugo lit à sa femme l'article de Sainte-Beuve : « Il n'est pas très tendre ? » Mme Hugo, distraite et par acquiescement nonchalant (et c'est tout à fait dans son caractère) : « Non » — Hugo à Sainte-Beuve : « Vous avez été malveillant. Je l'ai bien senti. Ma femme aussi. Ma femme encore plus que moi » — Sainte-Beuve à Mme Hugo... « C'est vrai que vous avez été outrée de mon article ? — Moi ? Pas le moins du monde. — Il me l'a dit. — Il s'est figuré ça. Vous le connaissez bien ! » Je gagerai qu'il n'y a eu que cela, et c'est une scène de tous les jours. Mais les poètes et les gens nerveux grossissent tout » (349). Laissons Faguet gager, mais n'oublions pas que l'opportunisme de Hugo était assez marqué. Comment exclure l'hypothèse selon laquelle Adèle aurait infirmé les déclarations de son mari, au cours de ses rencontres clandestines avec son amant ? D'ailleurs, constatant la feinte de Hugo, à la lueur des commentaires de sa femme, Sainte-Beuve ébaucha, dans ses *Cahiers*, le portrait de « *L'homme grossier* », en pensant exclusivement à l'auteur de la lettre du 4 février. Le passage suivant ne trompe pas : « ... S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous dans la conversation le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous êtes un peu amoureux ; il ne voit aucune délicatesse, mais seulement une ruse très permise à cela... » (350). Mais suivons l'enchaînement des événements depuis la lettre mentionnée de Hugo. Celui-ci, rassuré sur « l'amitié » de Sainte-Beuve qui lui répondit deux jours après, s'empressa de le remercier (7 février). Son inquiétude était apaisée et il pouvait confier à son « ami » : « ... J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit » (351). Mais quelques semaines après (30 mars), à bout de nerfs et probablement agacé de la feinte de Hugo dont l'apogée de la passion pour Juliette coïncidait,

par surcroît, avec le déclin de la sienne avec Adèle, Sainte-Beuve s'arma de sa furieuse plume et écrivit au poète une courte lettre que nous estimons utile de reproduire intégralement. « Je dois à ma loyauté de vous dire que je n'accepte pas du tout l'espèce d'explication que vous supposez à ma dernière lettre. Je sais ce que je puis croire ou ne pas croire de la conversation qui m'a été rapportée, et qu'une personne, outre encore celle qui était dans l'appartement avec vous a, entendu, la porte étant peu épaisse, et votre voix étant plus forte que vous ne pensiez. Au reste, nous en demeurerons-là, je vous prie. C'est trop parler, je ne dis pas comme vous de personnes indignes, mais d'un sujet indigne. Faites-nous de belles poésies, et je tâcherai de faire de consciencieux articles ; revenez à votre œuvre comme moi à mon métier. Je n'ai pas de temple et ne méprise personne. Vous avez un temple, évitez-y tout scandale » (352). L'insinuation contenue dans la dernière phrase se transformera en acte, quand *les Chants du Crépuscule* seront publiés. Le scandale ne sera pas évité, et c'est Sainte-Beuve qui l'aura déclenché.

C'était bien fini, cette fois-ci ; enfin, Hugo le comprit. A Sainte-Beuve (1er avril) : « Il y a tant de haine et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi... Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu » (353). Toutefois, on dispose de deux autres lettres de Hugo, envoyées successivement les 2 et 4 avril. Dans la première, il demande à Sainte-Beuve « un quart d'heure de conversation » au sujet d'« une lettre inouïe que je reçois ce soir du sieur Buloz et à laquelle votre nom est mêlé d'une manière qui me fait croire que ce mauvais drôle a tout travesti vis-à-vis de vous » (354). Les calomnies battaient leur plein. Dans la seconde, tout en feignant de disculper Sainte-Beuve, il lui faisait savoir indirectement qu'il était au courant de ce qu'il disait sur son compte. A son tour, il employait le mot « temple » : « ... Je vous ai écrit dans le premier mouvement d'indignation de voir avec quelle insolence cet homme avait abusé de votre nom. Malheureusement, et je vous le dis pour vous comme pour moi, le misérable marchand qui salit les degrés de votre temple n'est digne que de coups de canne. N'en parlons donc plus. Je le châtierai certes, et rudement, s'il continue de faire avec moi le mendiant de *Gil Blas*. Mais n'en parlons plus... » (355).

Temple de Victor Hugo... temple de Sainte-Beuve..., tous les deux étaient plus ou moins profanés. Seulement, l'atmosphère qui rè-

gnait dans l'un contrastait avec celle de l'autre. Une fête et un deuil. Tandis que Hugo célébrait son nouveau bonheur, Sainte-Beuve pleurait sur le sien qui pâlissait.



Dans la pièce XXXVII du *Livre d'Amour*, on peut lire les vers suivants :

Mais tout soir pur aura son azur grisonnant,  
Et le plus beau matin son brouillard sans aurore  
Est-ce aussi ton automne, Amour ?... Oh ! pas encore (356).

Cette pièce porte la date du « 1er septembre ». Si elle avait été composée avant le début de la liaison de Victor Hugo avec Juliette Drouet, c'est-à-dire avant mai 1833, j'approuverais l'affirmation du poète, autrement j'ai de la peine à croire qu'il ne s'agissait pas encore d'automne pour les relations de Sainte-Beuve et d'Adèle Hugo ; le « pas encore » ne me convaincrat point. Je le considérerais tout simplement comme un cri d'alarme, comme une supplication adressée à l'Amour pour qu'il ne se dépêchât pas de s'éclipser. Bientôt, le « a » majuscule deviendrait minuscule et le fait accompli arracherait à l'amant infortuné, cet accent déchirant : « *Qu'espérer ? tout à fui* » (357).

Mais, avant d'assister au deuil de son cœur, de pénétrer dans le temple désolé pour écouter les chants funèbres sortis de son âme en peine, tâchons maintenant de découvrir les causes profondes de son malheur.

En nous rappelant ces vers célèbres de Musset :

Amour, fléau du monde, exécration folie,  
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,

Quand par tant d'autres nœuds, tu tiens à la douleur (358).  
nous pensons surtout à la dernière phase de la liaison de Sainte-Beuve et de Mme Hugo. Le « lien si frêle » qui liait leur amour à la volupté allait se briser par suite de l'inter-réaction de plusieurs circonstances, les unes prévues, les autres insolites. Une de ces dernières fut certainement l'apparition de Juliette Drouet. Son entrée dans la vie de Victor Hugo devait contribuer à entraîner la sortie d'Adèle de celle de Sainte-

Beuve. En bifurquant complètement, la vie du poète ne manqua pas de faire réfléchir sa femme ; le concours d'autres facteurs acheva de la rappeler à la raison.

Hugo commença à faire usage de son « droit » en amour, en 1833 ; il fit publiquement valoir son « grand droit », lui qui pouvait écrire dans *Post-Scriptum de ma vie* : « chose étrange, après dix-huit siècles de progrès, la liberté de l'esprit est proclamée, la liberté du cœur ne l'est pas. Pourtant aimer n'est pas un moins grand droit de l'homme que penser. L'adultère n'est autre chose qu'une hérésie. Si la liberté de conscience a droit d'exister, c'est en amour » (359).

Nous ne partageons pas l'avis d'Edmond Benoit-Lévy qui écrit, à propos de la liaison de Hugo avec Juliette Drouet, qu'elle « n'a eu aucune influence sur l'histoire même dont nous racontons les péripéties » (360). Comment exclure toute influence de ce genre sur l'histoire des amours de Sainte-Beuve et d'Adèle Hugo, si l'on pense à cette caractéristique de la nature humaine, qui est la jalousie ? Adèle, il est vrai, avait beaucoup de raisons pour se ressaisir, mais c'est la jalousie qui la détermina à reconsidérer son propre cas.

Il sort de notre plan de relater les détails de la liaison de Hugo avec la princesse Négroni de *Lucrece Borgia*. Il suffit de noter que le poète était très épris, captivé par le charme et l'esprit de Juliette et que l'événement fit longuement jaser. Balzac écrivait, le 1er juin 1833, à Mme Hanska : « Je vous en ai déjà bien dit sur H... eh bien ! lui, marié par amour, ayant femme et enfants, s'est épris d'une actrice nommée J... qui, entre autre témoignages de tendresse, lui a envoyé un mémoire de sept mille francs de blanchisseuse, et H... a été forcé de souscrire des effets pour payer ce billet doux ! Voyez-vous, un grand poète, car il est poète, travaillant pour payer la blanchisseuse de Mlle J... ! » (361). « Rien d'exact, bien entendu, dans l'histoire de la blanchisseuse » écrit Benoit-Lévy (362). Posons, en passant, cette question : Pourquoi « bien entendu » ? L'essentiel est d'affirmer que Mme Hugo ne pouvait ne pas souffrir de l'aventure de son mari. Quels que soient les torts d'un homme ou d'une femme, il se trouve incapable de rester indifférent à ceux de son conjoint. Jalousie et égoïsme combinés. De l'avis même de Benoit-Lévy, les lignes suivantes d'Arsène Houssaye « ne sont pas méchantes » ; il les juge peu suspectes de partialité : « On se raconte — loin de la Place Royale — que Roméo a trouvé dans les coulisses une adorable Juliette, qui n'est une Lucrece, ni une Borgia. On

pleurera Place Royale, mais cela ne durera que le temps de jouer une sérénade » (363). Malheureusement, la sérénade devait se prolonger et les pleurs aussi.

Écoutons maintenant Paul Chenay qui nous rapporte quelques-unes des confidences de Mme Hugo, sa belle sœur : « ... Elle souffrait néanmoins, mais silencieusement de ses absences qui, depuis quelques mois se multipliaient et se prolongeaient... A la fin tout s'éclaircit ; — une indiscretion, une surprise, n'importe... Le malheur entra dans la maison. Délicate et nerveuse, Mme Hugo souffrit toutes les afflictions d'une âme loyale trompée... Elle allait jusqu'à se demander si elle-même n'avait pas quelques reproches à s'adresser. Peut-être ai-je manqué de soumission et ai-je froissé ce grand esprit, me disait-elle. C'est par elle-même que j'appris, beaucoup plus tard, le martyr qu'elle avait enduré, frappée par le plus effroyable des malheurs, en pleine jeunesse, dans le rayonnement de sa beauté sculpturale et de sa bonté accueillante. Elle me dit combien elle avait souffert depuis de longues années de l'indifférence de son mari et de ses injustices, sans s'être jamais plainte » (364). Retenons bien ce mot « indifférence » ; ce qu'il exprime, une femme ne peut le supporter, ni le tolérer. Retenons aussi le « peut-être ai-je manqué de soumission » ; il n'est que l'expression extérieure d'une certitude, car Adèle était pleinement consciente de sa responsabilité. Plutôt que de se demander pourquoi son mari la trompait, elle devait s'interroger sur les raisons qui l'avaient poussée, elle, à le tromper. L'euphorie des premières années de son amour passée, elle pouvait reconsidérer ses relations avec Sainte-Beuve sous un jour nouveau. De sa résolution finale, seul son amant devait sortir perdant.

En faisant tristement et muettement son autocritique, Adèle éprouva certainement quelque soulagement à constater la part de responsabilité de Sainte-Beuve, dont les erreurs d'amant se voyaient grossies à travers le prisme de l'infortune conjugale. Elle l'avait aimé d'une façon peut-être excessive. Sainte-Beuve était inconstant par nature. Pourtant, il ne cessait d'écouter ou de lire des déclarations comme celles-ci : « ... Je t'aime tant. C'est si bon d'être aimé, crois-le, notre vie est tellement mieux qu'il y a quatre ans que nous devons espérer tout au monde. » — « Mon ange, à toi ma première pensée, à toi ma

dernière, je t'aime tant »... mais il se lassa à la longue, justifiant ainsi les reproches de son amante ». « ... Je vous tourmentais de votre manque d'amour » (365).

Mais il serait insuffisant d'attribuer la lassitude de Sainte-Beuve uniquement à son inconstance ; car alors qu'Adèle compte « qu'il n'aura jamais d'autre [femme] qu'elle » (366), elle se retourne vers la religion, imposant ainsi à son amant une abstinence complète, chose inacceptable pour Sainte-Beuve. L'amour sans rapports sexuels était un amour incomplet, et il s'en plaignait : « Vous vous plaignez de ce que je vous aime moins ou autrement, moins — non, autrement peut-être... vous savez mon ami quelle passion jeune et vive j'ai eue pour vous ; vous savez aussi à quel point de vous voir une heure tous les huit jours, de recevoir une lettre suffisaient à ma vie... » (367). Oui, mais pas à celle de Sainte-Beuve ; de là, des frictions constantes ou comme dit Henry Havard qui a lu les lettres d'Adèle : « des scènes qu'[Adèle] rappelle, une notamment qui, commencée dans les Champs Élysées, se termina sur le Boulevard (en fiacre toujours) » (368). Lui, insistait, et elle, répétait : « Mais vous désiriez une chose impossible » (369). Finalement, il s'avisa de la ménager sans, pour autant, résoudre le problème : « Elle ajoute plus loin que depuis la scène plus haut mentionnée, ils se sont vus souvent sans sortir « des limites de l'amitié, de l'amour épuré, de tout ce qui pouvait empêcher d'y mêler des idées religieuses. C'était faire ce que vous ne me disiez pas aussi nettement dans la crainte de me faire de la peine » (370). Ainsi, on comprend, sans s'étonner, cette phrase d'Henry Havard : « Les lettres de Sainte-Beuve deviennent rares » (371). Non seulement Adèle ne donnait plus à son amant ce qu'il exigeait, mais peut-être celui-ci lui avait-il reproché son manque de tempérament. Nous lisons, en effet, dans le compte-rendu de Havard, la phrase suivante : « Elle sent qu'elle l'a plutôt étourdi que satisfait » (372). Cette constatation nous rappelle une lettre de George Sand à Alfred de Musset (1834) où elle lui disait notamment : « ... Tu m'as reproché dans un jour de fièvre et de délire de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu trouveras ailleurs ; au moins, tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes » (373).

Si l'on ajoute à la lassitude de Sainte-Beuve, l'agacement qu'il devait éprouver, à la longue, des sermons répétés d'Adèle, on comprendra facilement le refroidissement subi par sa passion. Dans presque toutes ses lettres, (à plus forte raison dans leurs conversations) elle lui prêchait la foi avec une ténacité qui ne devait produire sur le Sainte-Beuve que nous connaissons qu'un effet contraire. A quoi bon lui dire « mon chéri », si Adèle persistait dans son refus de continuer à se donner à lui, et si, par surcroît, elle cherchait à lui imposer ses idées religieuses et même des habitudes semblables aux siennes ? Elle lui écrivait : « ... fais bien, mon chéri, ce que je t'ai dit, fais ta prière à 10 heures et demie, et écris-moi tous les jours à dix heures. Cette pensée me rendra heureuse. Va aussi à la messe à onze heures, je l'entendrai à la campagne à cette heure avec Mme Bertin » (374). L'époque des *Consolations* était révolue. Sainte-Beuve n'avait plus cette docilité qu'il avait éprouvée lors de la naissance de sa passion.

Ne soyons donc pas étonnés si Adèle, dans quelques-unes de ses lettres à Sainte-Beuve, se plaignait de sa froideur..., si, dans d'autres, elle déplorait qu'il ait manqué à certains rendez-vous. Décidément, Sainte-Beuve n'était plus le même.



Quiconque se flatte de connaître la nature féminine (a-t-on jamais le droit de le prétendre avec sûreté ?) reconnaît que la tiédeur de l'homme et son indifférence ne produisent pas, sur la femme, un même effet. Instinctivement celle-ci peut distinguer subtilement l'une et l'autre. Apparemment imperceptible, la nuance est pourtant grande. Je parle, bien entendu, de l'indifférence feinte, qui est une attitude, une tactique. Par contre, la tiédeur est l'effet d'une évolution négative du sentiment. Et si l'indifférence accentue souvent l'intérêt de la femme, la tiédeur finit presque toujours par appeler la sienne. Ce dernier phénomène, qui commença à caractériser les relations entre Adèle et Sainte-Beuve depuis 1833, devenait nettement sensible en 1836. Dans une lettre que Jean Bonnerot date d'« après le 20 août 1836 », Sainte-Beuve écrivait à Ulric Guttinguer : « Etes-vous allé à Fourqueux [chez Hugo] ? Je suis vieux, mon cher Guttinguer, je suis triste et très

souffrant de corps. J'en travaille mieux et sens qu'il faut se hâter pour produire. Mais quelque œuvre que je produise désormais, elle vaudra mieux que moi. Elle mentira par son coloris, le fruit jeune sortira et tombera d'un arbre déjà crevassé. Le bonheur pourtant, dont vous voulez bien vous inquiéter, dure toujours, mais si lointain, si rare, si sevré ! » (375). On peut admettre que plus il travaillait et se hâtait « pour produire », plus il favorisait le dénouement de sa liaison avec Adèle, d'ailleurs, celle-ci s'était toujours plainte de l'attachement farouche de son amant à l'étude. Mais comment se manifestait cette tiédeur qui rendait le bonheur de Sainte-Beuve « si lointain ». La pièce XL du *Livre d'Amour* est édifiante à ce sujet. En la commentant, Maurice Allem dit avec raison : « Son Adèle n'est plus tout pour lui. Le jour viendra où il ne sera plus rien pour elle, rien qu'un ancien ami qu'on rencontre à l'occasion. Il le sentait. Il en souffrait » (376).

Cette pièce est d'une touchante sincérité. C'est un dialogue désolé entre les deux amis, conçu, en quelque sorte, dans l'esprit des *Nuits* de Musset. Que sa teneur soit authentique et reproduise fidèlement des propos échangés entre Adèle et Sainte-Beuve, ou qu'elle soit la transposition d'un monologue intérieur de ce dernier, le fait demeure le suivant : Sainte-Beuve a changé, et sa tiédeur va contribuer à entraîner celle de son amante.

Dès le début de la pièce, l'« amie » se répand en plaintes. Sainte-Beuve est devenu « morose » et « rude », ce qui lui cause « grand tourment » et « grande peine » (377). Le « Pourquoi donc vous dire amant » témoigne d'un agacement ; le « Ah ! le lot n'est plus égal » annonce une phase où les lots seront effectivement égaux, mais en tiédeur ! En attendant, l'« ami » est presque supplié :

— Ami, si vous sentiez le quart  
Du mal de mon âme contrainte,  
Oh ! que vous verriez mieux ma part !  
Que vous auriez douceur et plainte !

La réponse de celui-ci est affligeante. Il rejette la responsabilité sur sa nature et sur son sort « si longtemps obscurci », auquel il se résigne piteusement :

Comme orphelin soumis qui n'eut matin ni fleur,  
Je m'en remets à mon malheur.

Mais ce malheur tient, dans une large mesure, à son éternel scepticisme. Il a le pressentiment que sa liaison avec son « amie » n'est pas viable. Alors que c'est Adèle qui reste ardente et déplore le manque de réciprocité, il lui dit :

— La source manque ; l'or qui par vous avait lui

N'est plus que sable en moi, je n'ai rien qui vous tente ;

Ainsi, il persiste à se sous-estimer, tandis qu'elle se juge à sa juste valeur et s'écrie :

Ce trop d'amour qu'un autre bénirait !

La situation est donc anormale, les sentiments mal partagés entre Sainte-Beuve et son « amie ». Celle-ci en souffre et se propose de réagir :

— Ami, j'ai tort pour votre bonheur même,

De trop aimer, je m'en veux corriger,

J'ai trop vécu d'un sentiment extrême,

Avertissement qui remue l'âme du triste amant, le poussant à invoquer la clémence de celle qui va s'éloigner :

Ne m'aimez jamais moins, O ma clémente Amie !

Mais le langage de l'esprit ne suffit pas pour convaincre le cœur. Et Adèle repousse la demande de son « ami » ; elle est résolue à modérer son amour :

Non pas, Ami, non pas, il faut un amour moindre,

J'eus tort, ...

Bien que le dialogue se termine tendrement entre les deux « amis », le mauvais vent continuera de souffler sur leur liaison.



Nous avons dit que Sainte-Beuve opposait à Adèle la rivalité de l'étude. Elle devait en souffrir et s'en plaindre. L'amant, jadis ardent, reportait maintenant tout son zèle sur son travail, excitant la jalousie de son « amie ».

Cette rivalité fut certainement un des éléments générateurs du détachement d'Adèle. Si Sainte-Beuve en niait l'existence, c'était tout

simplement par courtoisie envers son amante, à qui il préférerait, sans conteste, la compagnie des livres :

De l'étude où je vais ne prends point jalousie,

Ne la crois pas surtout rivale de l'amour (378).

Il faut admettre que l'étude, de la façon dont Sainte-Beuve la conçoit et s'y livre, est effectivement « rivale de l'amour ». Elle constitue le plus grand et permanent souci de sa vie. Le cas de Sainte-Beuve, on va le voir, est rare, incompatible avec la constance en amour.

Il s'agit d'une vocation exceptionnelle qui fut saluée et soigneusement entretenue par l'écrivain dès son enfance. La *Vie de Joseph Delorme* nous apprend que « de bonne heure, imbu de préceptes moraux et formé aux habitudes laborieuses, il se fit remarquer par son application à l'étude. » (379), et que son ambition se réduisait à s'adonner à celle-ci dans des conditions propices :

Il ne m'aurait fallu, sur un coin de la terre,

Qu'un loisir innocent, un chaume solitaire,

Les trésors de l'étude à côté d'un ami... (380)

Quoique très amoureux de la femme, Sainte-Beuve a toujours puisé, dans sa pondération, la force de l'empêcher de compromettre ses habitudes studieuses. Jamais il n'a dérogé à son idéal. Se promettant de trouver une proie facile en la personne d'une admiratrice fanatisée, Pauline Raudot, qu'il doit recevoir pour la première fois, celle-ci remarque pourtant en arrivant qu'il est « assis à sa table de travail » (381). Pour recevoir galamment son invitée, il s'était proposé d'interrompre sa besogne un peu avant son arrivée, mais pas plus d'un quart d'heure avant leur rendez-vous. Voici le début de leur dialogue :

« — Paris, dis-je, en balbutiant un peu, ne m'intéresse nullement, et dans Paris, personne ne m'attire que Sainte-Beuve...

— C'est très aimable et vous m'en voyez ravi, seulement vous êtes venue un quart d'heure plus tôt, car je pensais, pour vous recevoir, mettre ma robe de chambre, et vous ne m'en avez pas donné le temps... » (382). S'il faut en croire Pons, on voyait Sainte-Beuve souvent la nuit dans la rue, malgré son extrême fatigue causée par l'effort déployé pendant la journée. Écoutons l'ancien secrétaire de l'écrivain : « Que de fois, les soirs d'été, après une longue journée passée sur les livres, l'ai-je vu sur le point de succomber à la fatigue ! Tandis que je lui lisais l'ouvrage dont il avait à parler, sa paupière alourdie se fer-

maît ; il dodelinait de la tête et, me tendant avec effort le bout de ses doigts : « Adieu, disait-il d'une voix éteinte, à demain, je n'en puis plus ». Je le quittais, persuadé qu'il allait se mettre au lit et y dormir d'un sommeil de plomb. Quel n'était pas mon étonnement de le rencontrer une heure après sur le trottoir, frais et pimpant, le pardessus au bras, le nez au vent et lorgnant avec délice toutes les femmes qui passaient à portée de son regard » (383). Ainsi, bien qu'elle demeure son obsession et la source de ses tracasseries, la femme est incapable de le détourner de son chemin, de détruire l'équilibre dont il a besoin pour son travail. Elle peut l'occuper, la nuit, au détriment de son repos et non pendant la journée aux dépens de sa tâche. Même quand il sera, en 1846, très épris de Mme d'Ortigue et en pleine complication sentimentale, sa production n'aura pas à souffrir et il pourra noter le 3 mai : « Je me suis remis aujourd'hui à mon grand travail sur Port-Royal : je ne vais plus m'en distraire jusqu'à ce que ce soit terminé. En voilà pour des années... Ainsi, mon esprit sera un cloître et mon cœur sera chez elle : je serai fidèle à ces deux choses » (384). Dans cette dernière phrase il y a toute la force de Sainte-Beuve, le secret de sa brillante carrière, car c'est l'amour de l'étude qui l'aura sauvé de l'amour de la femme.

Mais d'où vient qu'il parvienne à assurer, dans sa vie, cet équilibre difficile ? — Pour lui, l'étude est non seulement une évasion, mais aussi un moyen de créer. Ce qu'il veut en critique, c'est « d'y introduire une sorte de charme et en même temps plus de réalité qu'on n'en mettait... en un mot, de la poésie à la fois et quelque psychologie » (384b), une critique réaliste, scientifique, basée sur l'analyse minutieuse, l'analyse « anatomique » de l'homme. Le programme de Sainte-Beuve est donc vaste ; il s'applique à son exécution avec acharnement et avec passion : « Je n'ai plus, écrit-il, qu'un plaisir, j'analyse, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. — Ce que je voudrais constituer, c'est l'histoire naturelle littéraire. » (384c). Son ambition va même plus loin, il l'avoue dans une lettre à Zacharie Astruc : « Ma vraie ambition dans mon genre a été celle-ci : étendre la critique littéraire à tous ceux qui ont écrit, peintres, architectes, naturalistes, etc. Qu'on me donne de l'écriture de ces gens-là, des essais de description, des lettres, enfin quelque chose qui me concerne, moi lettré, et là-dessus j'ose mettre un pied et insensiblement me laisser porter à l'autre partie de l'œuvre qui fait la gloire des artistes. De cette façon,

on étend le champ de la critique littéraire autant que possible, on n'est fermé par aucun côté, et l'on est, par conséquent, dans le véritable esprit moderne » (385). La réalisation, même partielle, d'une ambition d'une telle envergure exige une discipline rigoureuse, fondée sur le sacrifice et l'abnégation. Sainte-Beuve étonnait, en effet, par ses habitudes de travail, tous les secrétaires qui se sont succédés à son service. Jules Levallois se souvient de l'étonnement qu'il avait éprouvé, lors de la préparation de l'article sur les *Mémoires de Villars*, en voyant l'auteur des *Causeries du Lundi*, résolu à élaborer en trois ou quatre jours, cet énorme travail : « ... Je ne pus m'empêcher de lui dire avec terreur : mais comment allez-vous faire ? — « Bah ! me répondit-il en souriant, on se jette à l'eau d'abord et on est bien forcé de nager. » — Et il ajouta : « Je préparerai mon second article en écrivant le premier ». De fait et à ma grande stupéfaction, il tint parole » (386). De son côté, Jules Troubat qui l'observait pendant qu'il était accaparé par son travail, écrit : « A ces moments-là, sa physionomie, d'ordinaire si souriante, si avenante, quand elle se détendait, paraissait au contraire assombrie aux heures où elle était travaillée par le talent. Il allait dans sa maison, se parlant à lui-même, réfléchissant, semant ses pensées, les répétant tout haut, se remémorant des passages de grands poètes ou de grands écrivains dont l'application pouvait être immédiate à l'article qui le préoccupait... Il ne fallait pas le déranger alors » (387).

La lettre que Sainte-Beuve enverra à Juste Olivier, quelques jours avant de se rendre à Lausanne pour professer son cours sur Port-Royal, force l'admiration, tant elle témoigne de son attachement farouche à ses habitudes de travailleur acharné et désintéressé (388). Lui, dont « le luxe » ne dépasse pas deux chambres d'étudiants à l'Hôtel de Rouen, Cour du commerce, craint de voir son train de vie se modifier, rue Marterey ! (389). Si, à Paris, il tient à éviter les visites intempestives en fuyant, pour quelques heures de la journée, la maison de sa mère, il ne faut pas que la générosité de ses amis lausannois compromette son zèle habituel. Aussi demande-t-il à son ami Olivier de louer pour lui une chambre d'hôtel : « ... Je n'y verrrais personne, dit-il, mon logement serait censé toujours être rue Marteray ; (389b), j'y aurais ma petite chambre pour recevoir quand j'y serais et pour lire quelquefois. Mais mon étude, mon travail serait ailleurs, et tout entier non interrompu jusqu'à une certaine heure de la journée, jusqu'à 3

heures par exemple... Le déjeuner se ferait pour moi à l'hôtel même et dans mes livres comme je faisais à Paris. Voilà mon dessein » (390).

Son dessein est donc de s'enfermer, la plupart du temps, dans sa chambre ; ce n'est pas une chose facile, ni même accessible à tous les mortels, Pascal l'a bien remarqué. Mais conscient de la difficulté de la chose, Sainte-Beuve est aussi conscient de la mission qui lui est assignée par sa vocation et les circonstances de sa vie. Se trouvant devant un véritable dilemme, il fit vite et intelligemment son choix, en s'imposant une sorte de réclusion qu'il observera jusqu'à la fin de sa vie. A René Biémont (22 juin 1863) : « ... Je suis obligé de vivre fort reclus ; sans quoi, je n'aurais pas une minute assurée pour le travail » (391). La discipline, quoique sévère, constitue une nécessité dans sa vie ; il en mesure le pour et le contre dans une lettre à son ami l'abbé Barbe : « Le travail, qui est mon grand accablément, est aussi ma grande ressource. Chaque jour a sa tâche ; une corvée suit l'autre, et je n'ai guère de temps de regarder aux talons » (392).

Mais pourquoi ces corvées qui se succéderont les unes aux autres ? Pourquoi sera-t-il toujours « très occupé », comme il le dira à de Frarière (393) ? Pourquoi continuera-t-il, jusqu'à la fin de ses jours, à descendre « dans un puits » pour y habiter avec les auteurs qu'il étudie, à se considérer « condamné à cette vie de travail forcé », comme il l'écrira à Pauline Raudot ? (394). La vérité est que ce curieux, ce travailleur studieux a peur de la fuite du temps. Issue essentiellement de son ambition littéraire, son inquiétude s'est trouvée accentuée à la suite de ses premières passions plus ou moins avortées. Or Sainte-Beuve se connaît susceptible de s'enflammer à tous moments. En redoutant les conséquences, il se redoute lui-même. Ainsi, le travail acharné est à ses yeux, non seulement, un moyen de compenser le présent et par là d'édifier l'avenir, mais aussi une évasion, ou si l'on veut, une fuite de soi ; un jour, il notera : « Depuis quelques années, je me suis jeté dans l'étude opiniâtre pour échapper aux passions auxquelles je me sentais encore en proie après la fuite de la jeunesse » (395).

Cette étude opiniâtre ne connaîtra aucun relâche. Les quelques voyages que le critique effectuera à travers la France ou à l'étranger auront pour but de réparer ses forces et soutenir son ardeur. De Compiègne, il écrira à Jules Troubat : « ... Mon cerveau vous reviendra reposé, repu de loisir, féroce, affamé. S'il vous plaît, le *Quinte-Curce*

de Vaugelas et ce qui s'ensuit, tout prêt sur ma table. Ce grammairien va essuyer ma première bordée » (396).

Vers la fin de sa vie, son infirmité l'empêchera d'assister régulièrement aux séances du Sénat, mais sera incapable de l'inciter à s'évader de sa « studieuse prison ». Le président Troplong lui écrira : « Je regrette bien d'apprendre par votre bonne lettre que l'état de votre santé nous prive de votre présence et vous retient chez vous. Mais heureusement qu'il sort de votre studieuse prison des morceaux littéraires que recherchent les gens de goût » (397). Le mal ne le lâchera point. Condamné physiquement, il s'efforcera de sauvegarder sa production dans la limite du possible : à Jules Levallois : « Vous me parlez du Sénat comme si j'étais aussi en état d'y aller. Mon mal est très sérieux et me tient sans plus devoir me lâcher. C'est à travers cela que je tâche de sauver le matin quelques heures d'étude » (398). Son attachement aux lettres se sera transformé en un véritable amour : à Emile Fage : « ... Ce qui est bien vrai, c'est que plus que jamais, à mesure que la santé se retire, je me rattache aux *lettres seules*, le plus sûr des amours. Mais je n'en sépare pas ce qui en fait la force et l'honneur, je veux dire le sérieux et le vrai de la pensée » (399). C'est donc un sentiment exclusif qui, pourtant, ne lui inspirera aucun égoïsme ! Bien au contraire, Sainte-Beuve prêchera toujours le travail assidu, en insistant sur le double profit qu'on peut en tirer : « à un compatriote » : « ... Continuez de travailler, mon cher ami ; c'est la meilleure façon d'occuper les heures de santé, comme celles de langueur » (400). Excellente leçon que ce message qu'il aura communiqué à la postérité, six mois avant sa mort (401). Et le travail aura été la seule de toutes ses passions à le retenir, son unique constance. « ... même après le trépas, le pouce et les doigts de l'écrivain convergeaient comme pour saisir une plume absente », écrit A.-J. Pons (402). Il ne s'agit pas là d'une légende, car nous avons le témoignage de quelqu'un qui assista au moulage de la main de Sainte-Beuve. Le lendemain de la mort de l'illustre critique, Eugène Tilloy écrivait, en effet, à son père : « Avec M. Chenillon, qui réclame mon aide, nous moulons d'abord la main droite. Tu sais que pour mouler une main, il en faut d'abord chercher la pose. Le hasard de la dernière contraction avait bien fait les choses. Cette main effilée, élégante, potelée encore dans son amaigrissement, s'était disposée comme il le fallait. Les doigts et le pouce convergeaient comme pour saisir une plume absente » (403).

Il nous paraît clair maintenant que pour Sainte-Beuve, le travail n'était pas seulement un moyen de gagner sa vie, mais, comme nous l'avons dit, une passion, un culte. Cela devait exciter la jalousie d'Adèle. Elle, qui avait souffert de la place minime que lui laissait son mari dans sa vie à cause de ses multiples occupations, se trouvait reléguée à une place, encore moindre, dans la vie de son amant. Elle « sentait une rivale dans la Bibliothèque royale » (404). Elle devait se dire que ce n'était plus la peine de continuer d'entretenir des relations avec un homme qui se consacrait entièrement à l'étude. Son agacement, nous l'avons vu, est indiqué dans le *Livre d'Amour*. Emile Faguet, qui remarque le danger que cela a dû constituer pour l'avenir de cette liaison, écrit notamment : « Mme Hugo a été jalouse, de ce genre de jalousie qui n'irrite point l'amour, mais qui le lasse et qui finit par l'enterrer. Elle a été jalouse de quelque chose qui avait plus d'empire qu'elle sur Sainte-Beuve ; c'est à savoir de son travail et de ses études » (405).

Mais en évoquant les diverses circonstances où s'est trouvée compromise la liaison de Sainte-Beuve avec Adèle, comment oublier la haine du critique contre le poète, son hostilité à mille facettes ? Pour qu'une femme tolère que son mari soit diffamé par son amant, il faut qu'elle soit, elle aussi, haineuse et vindicative. Ce ne fut pas le cas pour Mme Hugo en qui il y avait une scrupuleuse qui sommeillait. Celle-ci, les circonstances se chargèrent de la réveiller. Nous avons dit qu'Adèle avait, lors de l'article de Sainte-Beuve sur *Mirabeau*, démenti à son « ami » ce qui lui avait été attribué par son mari, dans sa lettre du 4 février 1834 au critique, et que celui-ci tenait d'elle des détails d'ordre intime qui le dressaient davantage contre le poète. Il ne faut trouver, dans les déclarations d'Adèle, aucune préméditation, aucun cynisme, mais tout simplement des confidences recueillies habilement par l'amateur de confidences et de faiblesses. Des mots comme les suivants visaient plutôt à modérer Sainte-Beuve ; nous les extrayons d'une lettre qu'elle lui envoya en janvier 1834 : « Mon ami, Martine vous a dit la cause de cette jalousie, ce n'est qu'un des côtés du motif. Il m'a dit avant cette affaire de Diderot, que, le jour où vous avez dîné ensemble avec Guttinguer, tu avais été mal pour lui et l'avais contredit avec intention ; que tu avais mis de l'amertume, ayant l'air aux yeux des étrangers de vouloir te séparer de lui. Il a été affligé de

cela. De plus, que lorsque tu causais avec lui dans les rues en sortant de déjeuner, tu avais été peu amical et impatient de le quitter » (406). Et d'ajouter : « Il a vu là, dans cette mauvaise manière, l'idée que je pouvais t'inspirer vis-à-vis de lui de mauvais sentiments » (407) ; cette phrase n'exclut-elle pas, d'une façon catégorique, toute complicité de sa part ? Par ailleurs, la dernière partie de la lettre évoque l'article sur *Mirabeau*, prouvant péremptoirement qu'Adèle était soucieuse de jouer un rôle de conciliation entre son « ami » et son mari, à l'insu de ce dernier : « Cet article d'hier (408), dans lequel il reconnaît de grands éloges, lui a paru au fond extrêmement malveillant et la confirmation de ce qu'il avait cru voir, les dernières fois qu'il avait causé avec toi. Ceci est profondément triste. Je ne dis pas cela pour que tu agisses autrement. Je ne veux en rien gêner ta liberté d'homme et d'artiste, mais il ne faut pas se dissimuler que ce que je désirais, jamais ne se réalisera. Ce que j'ai fait, essayé, est toujours venu se briser contre l'impossible. Qu'il ne soit plus question de tout ceci. Du moins j'aurai fait ce qui aura été en mon faible pouvoir » (409). Il y a dans ces lignes, on en convient, un accent de déception et même d'agacement. La dernière phrase surtout équivaut à un avertissement discret et prouve que Sainte-Beuve restait inexorable. Adèle ne devait pas le lui pardonner. Jacques Castelnau, qui résume l'effet produit sur elle par l'attitude de son amant, écrit notamment : « ... C'est Adèle qui s'éloigne — pour se rapprocher de Victor. Elle ne peut rester insensible à l'hostilité de Sainte-Beuve à l'égard de son mari. Le critique vindicatif et rageur ne voit pas qu'en attaquant le compagnon de celle qu'il aime, c'est le nom de celle-ci qu'il salit. Il ne discerne pas que la tranquillité matérielle de l'épouse est liée à la réputation de l'époux... » (410).

Nous venons d'analyser les causes profondes du déclin de la passion de Mme Hugo et de Sainte-Beuve. Nous ne parlons pas, comme J. Castelnau, de « rupture définitive » (411), puisque cette passion se transformera en amitié pure. Celle-ci durera jusqu'à la mort d'Adèle en 1868. La nature de Sainte-Beuve aura été le principal artisan de cette transformation. Lui, qui se connaît si bien, nous étonne en feignant d'ignorer, dans son *Livre d'Amour*, d'où a soufflé ce vent sec qui a refroidit l'amour d'Adèle :

Mais vous, après six ans, lasse de trop aimer,

Sans raison si ce n'est qu'il faut bien que tout passe, (412).

Quant à Adèle, elle assiste tristement au naufrage de ses illusions. La fatalité, qui a entraîné sa chute, s'applique maintenant à réparer les torts qu'elle lui a faits, en l'aidant à remonter la pente. Madame Hugo se ressaisit et reprend conscience de ses responsabilités conjugales. Calmement, elle se retire de la vie de Sainte-Beuve. Pondérée et repentante, elle ne se conduira pas envers lui comme George Sand, qui, dans son exaltation « coupa ses magnifiques cheveux et les envoya à Musset... venait pleurer à sa porte ou sur son escalier... errait comme une âme en peine les yeux cernés, le désespoir sur la figure » (413). La religion viendra à son secours.



Il serait faux de croire que la « rupture » entre Sainte-Beuve et Mme Hugo s'est produite brusquement. Entre eux, il n'y a pas eu déchirement, mais dénouement de « l'amitié ». L'année 1835 a été mauvaise pour celle-ci ; elle a élargi le fossé entre les deux amants. Evoquant cette époque, Louis Barthou écrit avec réserve : « Congédié par Victor Hugo, Sainte-Beuve rencontra Adèle, en août 1835, dans l'Anjou, aux noces de leur ami Pavie. Depuis, s'ils se virent moins, ou s'ils cessèrent de se voir, ils s'écrivent... » (414). Edmond Benoit-Lévy qui veut absolument mettre un terme aux rencontres des deux « amis », cite Barthou, mais en mutilant son texte ; il reproduit ainsi la dernière phrase de la citation précédente : « Depuis, ils cessèrent de se voir, ils s'écrivent... » (415).

Aussitôt arrivée à Angers, en juillet 1835, Mme Hugo écrit à son mari, retenu à Paris par sa passion pour Juliette Drouet : « J'ai bien pensé à toi, mon bon cher Victor, je t'aurais voulu là près de moi. Comme j'ai senti ce vide ! C'était la première fois que je voyageais sans toi ! et l'impression a été bien pénible » (416). Et son mari lui répond sans tarder : « J'ai toute confiance en toi, à cette heure où je n'ai le cœur plein que d'amour et de dévouement pour toi et pour

nos chers petits » (417). C'est faux de part et d'autre, nous allons voir pourquoi. Mais notons d'abord le détail suivant : Adèle ajoute, dans sa lettre sur le compte de Sainte-Beuve, qui (et pour cause !) l'entourait de soins attentifs, et entourait sa fille Léopoldine de tendre sollicitude : « Quand tu seras à Paris, je te prierai, mon ami, de lui écrire quelques lignes de remerciements pour ses soins » (418). Commentant cette attitude de Mme Hugo, G. Simon écrit notamment : « Nous aurions bien mal réussi à donner une idée de ce qu'était la nature sincère et loyale de Mme Victor Hugo si l'on supposait un instant qu'elle pût seulement admettre la rouerie de faire remercier son amant par son mari » (419). De son côté, Edmond Benoit-Lévy va plus loin en essayant (de nouveau) de prouver qu'Adèle n'a pas été la maîtresse de Sainte-Beuve : « Peut-on croire qu'elle oserait demander à son mari de remercier Sainte-Beuve, si elle est ou fut la maîtresse de celui-ci ? » (420). Le document d'Henry Havard, que nous avons mentionné à plusieurs reprises, confond l'un et l'autre de ces deux critiques. Il permet de répondre à Benoit-Lévy par un « oui », et de dire à Gustave Simon qu'Adèle pouvait effectivement « admettre la rouerie de faire remercier son amant par son mari » ! Consultons les Fol. 26-27 de ce document, et nous aurons une idée de la feinte de Mme Hugo. D'ailleurs, il serait illogique de s'attendre à autre chose de la part d'une femme qui trompe son mari. Devant faire le voyage à Angers en compagnie de son père, et craignant de se voir conduire par son mari, Adèle prit ses précautions et recommanda la prudence à Sainte-Beuve : Henry Havard écrit : « Ils partent pour un voyage à Angers. Elle part le samedi et lui recommande de partir le vendredi ou dimanche pour que si Victor la conduisait, il ne les vît pas partir ensemble (juillet). Rendez-vous à Saint-Sulpice pour préparer leur départ » (421). Et au mois d'août : « Elle l'appelle cher trésor » (422). D'autre part, dans les lettres qu'elle envoya à Sainte-Beuve, au cours des mois qui suivirent le voyage d'Angers, on peut relever des détails comme : « Elle est aux Roches » (17 septembre 1835). Elle lui rend compte de sa vie. Meyerbeer leur a fait visite et tenu le piano pendant que Nourrit chantait. Berlioz assistait à cette exécution. Rendez-vous dans les églises, promenades en fiacre — 15 décembre : « C'est aujourd'hui une fête, que n'es-tu près de moi ! » (423). Il est donc certain qu'Adèle continuait, lors des noces de Victor Pavie, de rencontrer Sainte-Beuve. L'idée est à exclure, selon laquelle Adèle aurait pardonné à son mari ses torts

et cessé de voir Sainte-Beuve. Comment approuver Gustave Simon qui prétend qu'« étant de celles qui consolent, elle était aussi de celles qui pardonnent ; après quelque confession éloquente et douloureuse, où ils mêlèrent leurs soupirs et leurs larmes, il est certain qu'elle pardonna » (424), ou Edmond Benoit-Lévy qui se range à l'avis de G. Simon et ajoute : « ... le voulant heureux, avant tout et ne voulant le contrarier en rien dans l'intérêt de son génie et de ce qu'on en devait attendre » ? (425). Comment admettre l'idée du pardon si le comportement de Victor Hugo restait inchangé envers sa femme ? En pareils cas, il est difficile de concevoir le pardon sans repentir de la part de celui qui l'invoque et l'obtient. Or la passion du mari devenait de plus en plus ardente pour Juliette Drouet. Lorsque celle-ci, harcelée par ses créanciers et affolée par le refus de son amant de régler ses arriérés, se réfugia, en juillet 1834, à St-Renan, chez sa sœur aînée, celui-ci, éperdu, la rejoignit à Rennes et la reconduisit à Paris après lui avoir fait quelques concessions. Il était incapable de se passer d'elle (426).

Peut-on donc croire à la sincérité de la lettre qu'il reçut de sa femme durant ce voyage où il accompagnait son amante (lettre du 27 août 1834) ? Non, certainement. En voici un fragment : « Mais, mon pauvre ami, je ne veux pas te dire rien qui puisse t'attrister de loin, ne pouvant être près de toi pour te consoler. Et puis d'ailleurs je crois que tu m'aimes au fond de tout cela, et que tu t'amuses puisque tu tardes ainsi à revenir ; et en vérité ces deux certitudes me rendent heureuse » (427). Ce n'est pas là le ton d'une femme heureuse, mais d'une résignée. Nous avons dit qu'en reprenant conscience de ses responsabilités conjugales, Adèle s'éloignait de Sainte-Beuve ; autrement dit, plus elle se rapprochait du mari, plus elle se détachait de l'amant. Mais si nous supposons qu'il n'y a pas eu de pardon, comment pouvons-nous expliquer le ton conciliant d'Adèle dans ses lettres à Victor ? La vérité est que la pauvre femme ne pouvait oublier la place qu'occupait Juliette dans le cœur de son mari. Jalouse, mais habile, elle tentait de le ramener à ses obligations conjugales, sinon à son amour, sans le brusquer. Ses paroles humiliées visaient à attendrir, en suscitant discrètement le remords chez le père de ses enfants. Elle sentait, d'une part, ses propres torts, et d'autre part, la difficulté d'entraver la passion de son mari pour Juliette Drouet. Celle-ci l'avait, en effet, ensorcelé, captivé par sa beauté, sa grâce, sa soumission, son esprit, ses lettres, qui constituent un monument d'amour incomparable.

De plus, Juliette avait pris son amant « par tous les petits à-côtés dont il était trop peu gâté chez lui. Chez Juliette, malgré un logement des plus modestes, il avait son coin confortable pour travailler ; elle copiait tout ce qu'il voulait, elle implorait ses autographes et ses dédicaces. Elle s'occupait de ses vêtements. Elle lui préparait des soupers pour qu'il vînt passer une heure avec elle après le théâtre ou les soirées » (428). On peut donc tenir compte de la valeur des atouts dont elle disposait, de la puissance de la rivalité qu'elle infligeait à Adèle. Par contre, les atouts de celle-ci se réduisaient à la modération, à la résignation attendrissante et éventuellement à la tactique. Il est donc bien difficile de partager l'opinion d'Edmond Benoit-Lévy qui écrit : « Qu'eût-il, [Hugo] fait, si Adèle, de moins bonne composition, lui avait donné à choisir ? Il eût certainement sacrifié l'amour au devoir — mais ne l'eût jamais pardonné à celle qui lui aurait imposé ce sacrifice » (429).

Sainte-Beuve, en voie d'être délaissé, souffrait d'une double blessure : d'amour-propre et de cœur. Ayant perdu toute emprise sur Adèle, il faisait retomber sa rancune sur Victor, d'autant plus que le déclin de sa passion coïncidait avec l'apogée de celle du poète. « Cette fois, il connaît la psychologie de son adversaire, il sait que l'écrivain supporte généralement mal les railleries, les sarcasmes ; il sait que les rancunes littéraires sont inexorables et éternelles ; il sait qu'un auteur ne pardonne jamais ce mot terrible prononcé à l'endroit d'une de ses œuvres : insuccès. Dès lors... la plume impitoyable et acerbé va venger l'amour malheureux » (430). L'occasion de donner, publiquement, libre cours à sa mauvaise humeur et sa rancune, lui était fournie vers la fin de 1835, par les *Chants du Crépuscule* dont Hugo fit commencer l'impression (le 20 août). N'étant plus admis parmi les habitués de la maison de la Place Royale à qui Hugo se plaisait à lire, sur les épreuves, nombre de ses nouvelles poésies, il se faisait renseigner, par ses amis, sur ces primeurs dont il était très friand. Faisant allusion au recueil qui allait paraître, il écrivait, dès le 23 septembre, à Béranger : « Il se prépare ici une saison assez littéraire, assez poétique même : nous allons avoir dans une quinzaine un volume lyrique de Hugo ; il y aura des vers d'amour ; malgré toutes les hésitations, il se décide à son coup de tête, et bien que ce soit une unité de plus qu'il brise dans sa vie poétique (l'unité domestique après la politique et la religieuse), peu importe à nous autres frondeurs des unités et au public qui ne s'en

soucie plus guère : les beaux vers, comme seront les siens, je n'en doute pas, couvriront et glorifieront le péché » (431). Il faut croire qu'il attendait impatiemment la publication du recueil pour tenter d'empêcher « les beaux vers » de « couvrir et de glorifier le péché » du poète. Trois jours après, le 26 septembre, il écrivait à Victor Pavie : « ... Mme Hugo est aux Roches, chez M. Bertin, avec son mari et ses enfants ; son volume à lui (de vers) s'imprime ; il y en a beaucoup à cette belle Dalila (432) ; il accommode tout cela comme il peut à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'Automne*, qu'il ne veut pas rompre officiellement, mais il y aura éclat je pense et curiosité maligne très en jeu lors de cette publication » (433). Il y avait donc préméditation de la part de Sainte-Beuve ; son offensive était préparée.

Les *Chants du Crépuscule* parurent le 27 octobre 1835. Sainte-Beuve leur consacra un article qui, trois jours déjà après, fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* (1er novembre) (434). Et l'éclat se produisit. Sainte-Beuve, après avoir reproché au poète son abus des descriptions, dénonça, avec insistance, son « manque de tact littéraire » (435). L'insinuation suivante faisait un parallèle entre les sentiments du poète, ardents pour son amante, feints pour sa femme : « Pourtant un inconvénient est à craindre dans ces productions lyriques trop fréquentes, surtout quand on tient à les rattacher, ainsi que fait l'auteur, à des cadres distincts et composés : C'est qu'au lieu de réfléchir fidèlement dans les vers les nuances vraies qui se succèdent dans l'âme, on ne crée, on ne force un peu, on n'achève exprès des nuances qui ne sont qu'ébauchées encore ; c'est que, pour compléter sa corbeille de fruits, on n'en ajoute, aux naturels et aux plus beaux, d'autres plus énormes d'apparence, mais artificiels et nés à la tête dans la serre échauffée de l'imagination... M. Hugo a-t-il entièrement évité l'inconvénient que nous signalons ? » (436). Le même thème était, ensuite, repris avec plus de netteté et de précision : « Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date Lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume, de le protéger » (437). Puis une cascade de blâmes mordants frisant le cynisme ; le poète est hypocrite : « On dirait qu'en finissant, l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin néces-

saire » (438). Il manque de tact littéraire : « L'unité de son volume en souffre ; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité » (439). Et « Le même manque de tact littéraire... lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent » (440). Mais il manque aussi de tact moral : « Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière » (441). Des leçons maintenant ! ; Sainte-Beuve s'enhardit et fait la morale au mari de son amante.

Les vers de *Date Lilia* sont admirables. Seulement, ce magnifique hommage à la femme n'avait pas sa place, sous la même couverture, à côté d'hymnes d'amour inspirés par l'amante. C'est une faute de goût qu'unaniment les critiques reprochent au poète. Pourtant, on trouve choquant, que Sainte-Beuve précisément, la relève, s'indignant et criant au scandale. Gustave Simon dénonce, dans l'attitude de ce dernier, ce qu'il appelle une « haute inconvenance » (442). Edmond Benoit-Lévy s'exclame : « C'est lui, Sainte-Beuve, qui écrit cet article ! » (443). Plus indigné encore est André Bellessort : « Mais que l'homme qui vous a pris votre femme révèle publiquement que vous avez une maîtresse, et s'en offusque : cela passe la mesure » (444). C'est vite dit ; il ne faut pas oublier, que lors de son article sur les *Chants du Crépuscule*, Sainte-Beuve traversait une crise morale. Il était jaloux et aigri : jaloux de Hugo, amant fortuné, et aigri du fait même que la passion de celui-ci pour Juliette compromettait sérieusement, comme nous l'avons vu, sa propre liaison avec Adèle. Croyait-il, d'autre part, qu'en prenant publiquement sa défense, il plairait à celle qui se détachait de lui ? Ce n'est pas exclu, et André Bellessort écrit à ce sujet : « On ne m'ôtera pas l'idée qu'il crut plaire à Madame Hugo en décochant cette perfidie » (445). Un des mobiles qui poussèrent Sainte-Beuve à publier son article fut peut-être le sentiment que quelques vers du recueil de Hugo froissaient sa vanité. Lui, fier, malgré tout, d'avoir dans sa vie séduit la femme d'un grand homme et qui, par vantardise, avait déjà commencé à rimer les souvenirs de sa liaison avec elle, dut s'irriter de deux pièces surtout des *Chants du Crépuscule*, susceptibles de faire douter de son triomphe. Les vers où Hugo louait la vertu de sa femme devaient produire sur Sainte-Beuve l'effet d'un défi qui lui était lancé publiquement : « ... Et, quand un ami lui récitait ces premiers vers :

Toi ! sois bénie à jamais,  
Eve qu'aucun fruit ne tente !  
Qui, de la vertu contente,  
Habites les purs sommets !  
Aime sans tache et sans rides !...

l'ami n'ajoutait sans doute aucune réflexion ; mais il était bien certain qu'il pensait : « Qu'est-ce donc que vous nous disiez ?... » (446).

Ce qui demeure indiscutable, c'est que l'article de Sainte-Beuve lui fit du tort. Il eut de mauvaises répercussions sur les relations, déjà refroidies, du critique furieux avec son amie. Adèle qui s'était toujours opposée à l'hostilité de son amant à l'égard de son mari, dut, en lisant l'article du 1<sup>er</sup> novembre 1835, éprouver une douleur profonde, « faire doucement des reproches à Sainte-Beuve de la faute qu'il avait commise et se montra sans doute avec lui plus froide et moins expansive » (447). Henry Havard note que « depuis le 2 avril 1836, on se dit vous » (448). Par contre, elle commençait à écrire à son mari des lettres touchantes par leur teinte de résignation et de mélancolie, lettres où perce de temps en temps un accent de jalousie. Ainsi, si dans sa lettre du 5 juillet 1835, elle parlait de bonheur passé pour elle et ajoutait : « D'ailleurs, jamais je n'abuserai des droits que le mariage me donne sur toi » (449), elle ne pouvait contenir son amertume : « Ne te tourmente pas, et crois que rien dans cet état de mon âme n'altérera ma tendresse pour toi, si solide et si complètement dévouée quand même... » (450).

Les suites de l'article sur les *Chants du Crépuscule* contribuèrent, sans conteste, à compliquer les choses entre Sainte-Beuve et Adèle. Le fait qu'un duel parut, un moment, probable entre le mari et l'amant, ne pouvait laisser celle-ci indifférente. L'article mit Victor Hugo en fureur, c'est certain. A ce propos, il convient de ne pas tenir compte des réflexions tendancieuses d'un Gustave Simon qui écrit : « Victor Hugo, en lisant l'article de Sainte-Beuve, n'eut qu'à hausser les épaules... » (451). Irrité au plus haut degré, le poète menaça, dans son emportement, de gifler le critique. L'apprenant, le très susceptible Sainte-Beuve s'indigna et reprit, avec plus d'acuité, le thème du manque de tact de Hugo : « Cette immoralité est honteuse, et bien que j'aie été autrefois l'ami de Hugo, je lui flanquerais volontiers ma main sur la figure » (452). S'il faut en croire Adolphe Jullien, les deux hommes s'étaient rencontrés, un jour, chez Villemain ; Sainte-Beuve évita de

se trouver près de son ennemi et s'écria en s'écartant : « Je lui aurais lancé quelque chose à la tête » (453). A son tour, Hugo apprit les propos insultants de Sainte-Beuve. Il lui envoya ses témoins. Pour éviter la catastrophe, il fallut l'intervention d'Adèle auprès de Renduel et l'intervention de Renduel entre les deux ennemis. Toujours est-il que Sainte-Beuve, las et agacé, remit à son éditeur, un paquet scellé contenant des manuscrits et son testament. Mais d'un mot, Renduel apaisa finalement l'émotion du fougueux Sainte-Beuve. L'affaire fut liquidée, il n'y eut pas de duel. Laissons maintenant Adolphe Jullien nous raconter, à propos de cette terrible circonstance, les détails qu'il tenait de Renduel lui-même : « ... Mme Hugo, de son côté, s'épanchait avec Renduel, son confident habituel dans la peine, elle suppliait de tout mettre en œuvre afin d'empêcher un duel probable et prochain. Renduel la calmait de son mieux... Sainte-Beuve, de son côté, s'en fut trouver Renduel et lui remit non sans émotion un paquet cacheté renfermant des manuscrits et son testament, avec mission de l'ouvrir si le malheur voulait qu'il fût tué par Hugo. Renduel reçut gravement ce dépôt, mais chercha à rassurer le fougueux critique : « Est-ce qu'un duel est possible entre vous : entre deux poètes ? » Là-dessus, Sainte-Beuve s'en alla, tout ragaillardi » (454). Il faut donc croire que Mme Hugo était affolée. Sainte-Beuve devait sentir, avec chagrin, le ralentissement d'une affection appelée à s'évanouir complètement et « qu'il n'avait pas su ménager » (455).

Cet incident marque la rupture définitive entre Sainte-Beuve et Hugo (456). Réellement, il n'entrait pas dans le dessein de Sainte-Beuve de se faire le défenseur de la vertu et ce mot d'Alphonse Karr ne peut s'appliquer à lui : « Beaucoup croient que la vertu consiste à être sévère pour les autres » (457). Ses mobiles essentiels étaient la jalousie et la rancune. Son but était, nous l'avons dit, de venger son amour malheureux. Le temps s'appliqua, par la suite, à calmer sa mauvaise humeur, mais détériora davantage ses relations avec Adèle. Evoquant les conséquences qu'avait entraînées la publication de son article sur les *Chants du Crépuscule*, il écrivait, un an et demi après, à François Zénon Collombet : « ... La renommée qui n'est que grossisseuse et pas toujours menteuse, vous a dit trop vrai sur mon peu de relations actuelles avec Hugo. Il y a déjà longtemps de cela, et quand vous me parliez un jour de mon article sur ses *Chants du Crépuscule*, vous ne vous doutiez pas que cela précisément me brouillait net avec

lui. Il y avait, il est vrai, déjà de nombreux déchirements : mais l'entière rupture est de là. Silence et paix, s'il se peut, à l'amitié morte » (458). Plutôt silence mais sans paix ! puisqu'il écrira un article non moins violent que le précédent, intitulé *Les Gladiateurs littéraires*, qu'il conservera dans ses tiroirs. Il porte la date du 30 juin 1840 (459). Il renonça à l'idée de le publier pour éviter d'envenimer la situation, déjà grave, avec Hugo. Mais un jour, il biffera la note qu'il y avait ajoutée : « A brûler après ma mort, je l'exige » et la remplacera par celle-ci : « A imprimer après moi. Sainte-Beuve » (460). La première de ces notes ne sera pas sincère. « Quand on veut qu'un document soit incinéré on le jette au feu soi-même » (461). La seconde témoignera d'une rancune invétérée.

Mais nous sommes encore en 1835-1836. La femme de Victor Hugo, plus que lui-même, préoccupe vivement Sainte-Beuve. Elle est sur le point de le délaisser complètement, ce qui le fait gémir. Un jour, il tentera désespérément de ranimer sa passion. Pour l'instant, il constate, épouvanté, que sa plaie est rouverte. Il s'interroge. Il mesure toute l'étendue de sa responsabilité, ce qui justifie ses lamentations.



Il y a dans le *Livre d'Amour* (nous en parlons longuement plus loin), des pièces qu'on peut compter parmi les plus ardentes, les plus émouvantes que l'amour ait jamais arrachées à la lyre d'un poète. L'amour de Sainte-Beuve, « profond, amer, désespéré » et qu'il croyait « mûri en son temps », vit ses derniers moments, agonise (462). L' amoureux infortuné sentait déjà approcher ce dénouement, mais s'accrochait à ses illusions :

Notre amour immortel, pourtant bientôt voilé,

Bientôt veuf du plaisir et de l'âge envolé,

Devra survivre enfin, meilleur en sa disgrâce

Au sourire, à l'accent qu'on aime... à ce qui passe ! (463).

Maintenant, la réalité est flagrante, trop poignante pour ne pas le

pousser à faire le bilan de ces quelques années qui viennent de s'écouler, à chercher au fond de lui-même les causes profondes de son malheur. Il avait dit un jour :

Si bien qu'au frais retour de nos marches fleuries,  
Au seuil, où nous entrons, des blanches laiteries,  
L'hôtesse, habituée à nous revoir tous deux,

Sourit et semble dire : « Ah ! ce sont les heureux ! » (464).

Qu'elle les regarde maintenant, cette hôtesse ! Elle se dirait certainement autre chose. Tous les deux sont malheureux : elle, jalouse et aspirant à reconquérir son mari ; lui s'abandonnant à la douleur en désespéré. A mesure qu'Adèle s'éloigne, il regarde autour de lui. Rien qu'un désert. C'est un véritable deuil :

Plus de chants, même au loin, en notre deuil modeste !  
Plus de perle au collier ! que le fil seul nous reste.  
Un fil indestructible !... O Muse, arrêtons-nous ! (465).

Le fil seul leur reste ! quelle désillusion ! Le vœu qu'il avait exprimé n'a pas été exaucé :

Mais s'il tombe au collier, avec les ans jaloux,  
Quelque grain, vite ensemble, à deux genoux,  
Pleurant, nous les saurons, ces perles tant chéries,  
Ramasser, rattacher en ornements meilleurs  
Ne laissant perdre que nos pleurs ! (466).

Fatalité ! Ce ne sont pas les grains du collier qui restent, mais les pleurs. Va-t-il pouvoir « enfermer ses soupirs et les cacher à tous » ? (467). Non certes ; et il les avouera à ses confidents aussi bien qu'à Adèle. A celle-ci, il écrira une lettre qui, selon Jean Bonnerot, marque une des étapes douloureuses de son amour et serait un peu antérieure à la nouvelle intitulée *Madame de Pontivy* (468). Ce qui importe ici, c'est d'observer un instant l'amant malheureux pendant qu'il sonde son âme, tourne et retourne sa conscience en poussant ce cri déchirant : « Insensé, qu'ai-je fait ? » (469).

Dans le domaine de l'amour, Sainte-Beuve n'est pas homme à en venir jamais à l'indifférence. Malgré le refroidissement de ses sentiments, jamais la rupture ne serait venue de lui. Car, pour lui, la rupture ne signifie pas seulement le dénouement d'une liaison, mais équivaut à une défaite humiliante ; ne s'est-il pas souvent plu à s'appeler le « vainqueur » ? (470). Quand l'amour d'Adèle était ardent, il s'inquiétait. S'il s'était efforcé de l'atténuer, c'était pour empêcher

la flamme de les dévorer tous les deux ! Maintenant il se laisse ronger par le remords. Ses pensées tombent comme des feuilles sèches :

..... Voyant le mal sacré

Dévorer tout son cœur et me brûler comme Elle,

J'ai voulu, sans atteinte à la flamme éternelle,

Diminuer pourtant l'incendie effaré (471).

Mais, dans sa tentative de donner à son amie le sens de la mesure, il a manqué de mesure lui-même ! :

Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur (472).

En se débattant dans l'angoisse avec des cris de douleur, il ne cesse d'appeler vainement celle qui s'éloigne :

Moi, sur les ponts ardents et sous le bleu des cieux

J'errais, je remplissais le quai vide et sonore,

Je murmurais un nom, le nom mystérieux :

Ce nom, je le répète, hélas ! et j'erre encore ! (473).



Evoquant son amitié morte avec Victor Hugo, Sainte-Beuve écrivait, le 23 mars (ou avril) 1836, à Victor Pavie : « ... Pour nous, nous sommes, je le regrette, sérieusement fâchés, et cela durera, du moins je ne prévois pas qu'il y ait raccommodement possible. Il y a des articles entre nous, articles qu'il est impossible d'annuler ou de rétracter » (474). Il avait raison ; des articles comme celui sur le *Mirabeau* ou les *Chants du Crépuscule* ne s'oubliaient pas. Leur effet sur le poète était, à coup sûr, douloureux et inaltérable, leurs conséquences sur les relations des deux hommes, irréparables. Sainte-Beuve me semble avoir donné la note exacte d'un des sentiments qui lui avaient dicté ces articles, dans ce vers que j'emprunte à son *Livre d'Amour* :

Rompre les succès faux et le laurier qui ment (475).

Par contre, entre lui et Adèle, il n'y avait pas d'articles, mais de bons souvenirs, les souvenirs d'un amour qu'il croyait immortel :

Notre amour immortel, pourtant bientôt voilé (476)

les souvenirs de deux cœurs qui s'étaient, quelque temps, unis :

D'avoir ensemble uni deux cœurs (477).

Oui, il y a eu entre eux des orages, dus, en partie, aux erreurs de l'amant, orages qui ressemblaient à ces châtiments cruels où les Anciens eussent reconnu la main mystérieuse de la divinité. Mais comment Sainte-Beuve pouvait-il se faire à l'idée que la sève d'amour s'était tarie dans le cœur d'Adèle, si son cœur à lui ne cessait de battre ?

Vous en qui n'a cessé mon cœur de s'enflammer (478)

Cette idée-là, il ne pouvait pas l'admettre ; et bien que le fond de son âme fût d'une désolation morne, il avait l'espoir, bien chimérique, de parvenir à faire revenir Adèle à lui. Donc, le recours à une stratégie s'imposait. Le recours de son cœur plutôt que de son esprit. Un des aspects de cette stratégie fut le contenu d'une lettre qu'il envoya à son « amie » à l'automne 1836 (479). On en déduit aisément qu'Adèle était en proie à une lutte intérieure entre son devoir conjugal et ses sentiments envers Sainte-Beuve, que le devoir allait l'emporter et que l'amant était franchement mis au courant du changement qui se faisait : « Une autre idée m'a encore affligée un peu, c'est de sentir qu'il se passe actuellement quelque chose en toi, — quelque chose comme une lutte, comme un sacrifice d'espérances et d'illusions trop chères ; tu m'as admirablement exprimé cela hier : tu veux que ton amour soit plus grave, plus fixe, plus résigné, moins de jeune fille, avec moins de superstitions et de gentillesse capricieuses, tel en un mot que l'âge, les rides, la mort n'aient plus rien à y changer » (480). Il ne fallait pas qu'Adèle doutât de l'amour de son ami, qui l'aimait toujours « du fond de l'âme ». Si cet amour n'était pas « éclatant de blancheur », si l'amant « s'est habitué au deuil même au sein du bonheur », cela s'expliquait par le pessimisme et la privation que Sainte-Beuve avait toujours connus. Puis, celui-ci fit cette ultime concession qui témoignait de son désarroi et, à la fois, de la nécessité impérieuse pour lui de sauver de la mort l'amour chancelant de son amie : « ... Si tu étais plus dévote et si tu voulais porter ensemble notre amour dans la religion, je ne t'importunerais jamais de ces choses [ses désirs], et notre bonheur triste d'ici-bas serait sans mélange » (481).

L'année 1837 fut pathétique dans la vie sentimentale de Sainte-Beuve, décisive pour sa carrière littéraire. C'est l'année où il fit une suprême tentative pour ranimer l'amour d'Adèle. Convaincu enfin de son échec définitif, il prit le chemin de la Suisse ; et l'on peut dire que

son chef-d'œuvre, le *Port-Royal*, qu'il tira de son cours à l'Académie de Lausanne, est issu indirectement de sa plus grande expérience dans le domaine de l'amour.

Durant cette année-là (jusqu'au départ de Sainte-Beuve pour Lausanne), la correspondance entre Sainte-Beuve et Adèle demeura-t-elle en souffrance ? C'est probable, d'autant plus que, dans ses notes sur les lettres de Mme Hugo, Henry Havard ne cite absolument rien sous le millésime de 1837. J'incline à penser que l'amant délaissé se rendait compte de l'inutilité de ses lettres comme moyen de persuasion. Aussi se décida-t-il à changer de tactique.

Dix-huit mois après sa dernière rencontre avec Mme Hugo au mariage de Victor Pavie, Sainte-Beuve publie, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1837), une nouvelle intitulée *Madame de Pontivy*. Suivant sa recommandation à Buloz, le mot Madame n'a pas été abrégé dans le titre, mais imprimé tout au long : « C'est plus poli », avait-il écrit au directeur de la Revue (482). « Cette nouvelle, avouera-t-il à Vinet, n'a été écrite qu'en vue d'une seule personne et pour la lui faire lire et pour lui en faire agréer et partager le sentiment » (483).

La nouvelle commence par une douloureuse déclaration de principe qui résume la thèse dont Sainte-Beuve va chercher à convaincre Adèle : « Non, il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs ; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable ; que cinq années, comme on l'a dit, soit le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même... » (484). Le vrai amour résiste aux difficultés, surmonte les obstacles. Pour lui, rien n'est irréparable ; « il se guérit par ses propres baumes » (485). Puis, Sainte-Beuve se propose de nous donner, de donner à Adèle, « avec la pudeur qui sied », un exemple de cet amour, un « modèle de plus, déjà bien ancien » (486). Il insinue à son amie qu'elle y verra « toute l'ardeur et toute la subtilité de ce sentiment éternel... surtout la force de la vie » (487). On sent qu'il est tourmenté, soucieux de ramener à lui celle qui a fui. Il veut la persuader que leur amour est du genre exceptionnel qu'il va décrire, et emploie, dans une seule phrase et à la file, tous ces mots : ardeur, éternel, force, immortalité, impuissance à mourir, faculté de renaître, jeunesse recommençante : « On y verra, en une situation simple, toute l'ardeur et toute la subtilité de ce sentiment éternel ; on y verra surtout la force de vie et d'immortalité qui con-

vient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette faculté de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs... » (488).

Ensuite, Mme de Pontivy nous est présentée. Orpheline, Made-moiselle d'Aulquier put, grâce à une tante parisienne et avec la faveur de Mme de Maintenon, se faire admettre à la maison de St-Cyr. Elle avait « une sorte de fierté modeste, ou de sauvagerie timide » (489). Le théâtre ne la tentait pas beaucoup, « comme si elle se réservait pour les affections sérieuses » (490). Au sortir de St-Cyr, elle fut mariée à un gentilhomme, M. de Pontivy, qui l'avait rencontrée à Paris. Il l'emmena chez lui en Bretagne « dans un manoir des plus sombres » (491). Aimait-elle son mari ? Peut-être tout à fait au début de sa vie conjugale et d'un amour « faible et de peu de profondeur » (492) qu'elle prenait naïvement pour le vrai amour, et qui devait s'éteindre au bout de six mois.

Un soulèvement se déclencha en Bretagne et fut aussitôt réprimé. M. de Pontivy, qui se trouvait parmi les instigateurs des troubles, parvint à se réfugier en Espagne. Sa femme rencontra alors chez sa tante, Mme de Noyon, M. de Murçay, « caractère très à part, fort peu extérieur et tout nuancé, qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'apprécier sans doute, si, pour lui rendre service dans l'angoisse touchante où il la vit, il ne s'était approché d'elle avec plus d'entraînement qu'il n'avait coutume » (493). Apitoyé sur son sort, il lui offrit, par l'intermédiaire de Mme de Noyon, ses services qui furent agréés. Ainsi, se mit-il « à solliciter, pour elle, dans une affaire de plus en plus désespérée » (494).

Grâce aux soins et à l'assiduité de M. de Murçay, l'amour naquit et ne tarda pas à se révéler réciproque. Mme de Pontivy fut effarouchée par l'impétuosité de cette passion naissante et « se jeta à genoux dans son oratoire en cachant sa face dans ses mains » (495). Mais elle ne put que rester prisonnière de son sentiment. Un jour que M. de Murçay était venu lui apprendre la conservation des biens de son mari au prix de son bannissement, elle lui donna à lire une lettre de M. de Pontivy qui l'invitait à le rejoindre en Espagne. Elle devait partir et fondit en larmes.

Cependant, les relations de M. de Murçay et de Mme de Pontivy se prolongèrent et évoluèrent. Celle-ci finit par se donner à son ami : « L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire : mais quand

l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux » (496).

Si les teintes du bonheur diffèrent d'une personne à l'autre, « elles étaient pâlistantes chez lui » (497). Mme de Pontivy s'en plaignait et il arriva « que le désaccord de la situation et des caractères se fit sentir » (498). Leur amour languissait ; désespérément, M. de Murçay cherchait à le ranimer. De leurs conversations résultaient souvent « de simples contradictions enjouées, parfois aussi des tiraillements réels et des froideurs, à la suite desquelles, au milieu de leurs entraves, se ménageaient bientôt des raccommodements passionnés » (499).

Emmenée par Mme de Noyon dans une campagne retirée, Mme de Pontivy put se ressaisir et tua en elle le peu de sentiment qui lui restait. Ses lettres se raréfiaient de plus en plus et M. de Murçay « errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire à lui-même ces mots : *Laissez-moi, tout a fui !* » (500).

Le hasard réunit pourtant, un soir, chez Mme Ferriol, les deux amants. Emu, M. de Murçay évoqua devant Mme de Pontivy l'amour défunt, exhala sa douleur et ses regrets, proclama sa résolution de voyager et de vivre d'un « passé détruit » (501). La scène fut émouvante : lui : « Je partirai, j'irai en de lointains voyages, je reviendrai dans cette vieille terre pleine de vous, où je vous ai reçue ; je ne vous reverrai jamais... ma vie sera une désolation éternelle et fidèle » (502). Elle, les larmes aux yeux : « Eh bien ! c'est assez ; demain, onze heures, à Chaillot » (503). Leur passé était ressuscité. Mme de Pontivy « n'eut pas à s'efforcer beaucoup ni à raffiner les ruses ; la flamme revint naturelle, où l'ardeur n'avait pas cessé. Un peu plus d'attention, de volonté, s'y mêla sans doute de part et d'autre, mais pour unir tout et sans rien refroidir » (504). Leur second amour naquit, « ... et ils s'avançaient ainsi dans les années qu'on peut appeler crépusculaires, et où un voile doit couvrir toutes choses en cette vie, même les sentiments devenus chaque jour plus profonds et plus sacrés » (505).

Mme de Pontivy est la récapitulation transposée de l'amour de Sainte-Beuve et de Mme Hugo. Récapitulation malicieuse, dictée dans une large mesure par la tactique. Au cours de son récit, l'écrivain insiste sur certains détails de la vie conjugale de Mme de Pontivy dans le dessein de rappeler à Mme Hugo de mauvais souvenirs et des réalités douloureuses, concernant la sienne propre. Ces détails sont habi-

lement mêlés au récit. Si la jalousie à laquelle Sainte-Beuve était en proie lors de la bataille d'*Hernani* est rappelée par l'irritation qu'éprouve M. de Murçay dans le milieu de Mme de Noyon, « cette fabrique d'intrigues molinistes », cet « arsenal », cette « fournaise », où Mme de Pontivy se fausse les yeux (506)... ; si Mme de Pontivy, sentant « s'agiter en elle quelque chose d'inconnu », s'effrayant, se précipitant dans son oratoire « et le lendemain, dans la matinée, comme sans se rendre compte » embrassant plus souvent sa fille... si Mme de Pontivy, disons-nous, fait penser à Mme Hugo, telle qu'elle était naguère, quand elle souffrait d'un conflit intérieur entre son sentiment religieux et son amour qui naissait (507)..., la vie conjugale d'Adèle est présentée, à travers celle de Mme de Pontivy, comme sans amour et devant sa subsistance uniquement à son dévouement aveugle. Il nous est dit, en effet, que « Madame de Pontivy croyait l'aimer [son mari], et qu'elle l'aimait d'une première amour peut-être, mais faible et de peu de profondeur : elle ne soupçonnait pas alors qu'on pût sentir autrement... » (508). Six mois après son mariage, l'inquiétude qu'elle éprouvait, quand son mari ne rentrait pas, se transforma instinctivement en indifférence. A partir de ce moment-là, « ce premier amour, comme un enfant qui ne devait pas vivre, était mort en elle. Mais elle ne se rendit compte de cela qu'ensuite, et alors elle était simplement et aveuglément dévouée, quoique souffrant de cette vie étrange » (509). C'est M. de Murçay qui excite la puissance de tendresse dans « cette âme encore confuse » (510).

Il est digne de rivaliser avec M. de Pontivy. Ses dons exceptionnels lui permettent même de le surpasser. Mme de Pontivy en est consciente ; que de fois dans ses conversations avec l'« ami », sa pensée, « commençant par M. de Pontivy, n'aboutissait bientôt qu'à sentir et à admirer tout ce qu'avait de délicat la conduite de M. de Murçay, qui, l'aimant (elle n'en pouvait douter), agissait ni sincèrement pour le retour et dans l'intérêt d'un rival » (511). Et ce qui retarde sa chute intégrale, c'est précisément sa crainte des conséquences de cette rivalité : « Mais cette idée de rival était un trait qui la faisait de nouveau bondir, en lui montrant présent le danger. Ce qui n'empêchait pas qu'à la prochaine visite, en ne voulant causer avec M. de Murçay que des moyens de sauver et de ramener l'absent, elle l'oubliait insensiblement tout à fait... » (512).

On sent, néanmoins, la jalousie de l'« ami ». L'idée de retour éventuel de M. de Pontivy (d'Espagne) qui correspond, à mon avis, à la reprise de conscience par Mme Hugo de ses responsabilités conjugales, équivaut à un spectre redoutable pour M. de Murçay. Les lettres que Mme de Pontivy reçoit de temps en temps de son mari entraînent la formation d'« un point noir à l'horizon » qu'elle écarte « vite de sa passion, comme un soleil d'été repousse les brouillards », mais que lui, ne perd « jamais entièrement de vue » (513). Ses appréhensions vont jusqu'à lui faire éviter de prononcer le nom de celui qui constitue, pour son bonheur, une menace permanente : « Il ne lui arriva jamais de nommer le mari de Madame de Pontivy par son nom... » (514).

Mais d'où vient que la jalousie de M. de Murçay s'accompagne curieusement d'une certaine lassitude ressemblant à la froideur ? D'où vient que lui, avide d'amour, ait changé au point de décevoir Mme de Pontivy qui, en lui faisant des reproches, pousse ce cri déchirant : « Oh ! ce n'eût pas été ainsi dans les premiers temps » ? (515). D'où vient enfin que la tiédeur, du moins apparente, de l'« ami » cache une profonde inquiétude pour l'avenir de son amour ? Nous savons, en effet, que M. de Murçay « rassurait [Mme de Pontivy], la conjurait de rester ainsi » amoureuse (516). La vérité que celle-ci devrait comprendre et ne jamais perdre de vue, est que si le bonheur de son ami manque d'éclat, son amour, sans être couronné d'« ardeur désirable » (517), est parfait et constant. Cela s'explique par sa nature : « Mon amie, la passion, croyez-le, est chez moi comme en vous, mais avec ses différences de nature qu'il faut bien accepter » (518). Très ardent au début de son amour, maintenant, il se repose et se perd « dans les flammes de son amie, comme l'étoile du matin dans un magnifique aurore » (519). La métaphore suivante est plus jolie, plus significative encore : « Vous êtes mon soleil ardent, vous le savez ; je ne suis peut-être que l'astre qui s'éclaire de vous, qui s'éteint en vous, et que vous ne revoyez briller que quand vous semblez disparaître » (520). L'astre que le soleil ne revoit briller qu'en semblant disparaître, c'est ce cœur dont la plaie recommence à saigner au moment où l'amie s'apprête à se retirer.

Mais Mme de Pontivy va-t-elle se laisser convaincre par le raisonnement de M. de Murçay, accepter ces « différences de nature » dont il parle ? Non certainement. Elle se montre « charmée par instants en toute complaisance » (521), mais au fond, elle reste sceptique

et revient vite « à la charge » (522), car sa passion a trop souffert. En avouant qu'elle cherche à « la diminuer... [pour] la mettre à ce niveau de raisonnable tendresse » (523), elle déclare qu'il lui sera bientôt facile d'éteindre sa flamme (524) ; terrible déclaration devant l'amant malheureux qui reconnaît pourtant qu'il y a « nécessité pour elle de se rendre plus raisonnable et un peu moins tendre » (525). S'il la supplie de lui pardonner ses torts, elle lui dit, avec un accent de repentir : « ... Vous n'avez, mon ami, à recevoir aucun pardon, n'étant en rien coupable » (526). Il faut donc croire qu'elle a quelque chose à se reprocher ; d'ailleurs cet aveu est net : « Je me suis donné tort » (527). Avec sagacité, M. de Murçay perce le secret de son principal tourment : « ... L'idée aussi de son mari, alors en Amérique, et qui avait peu de chances sans doute, peut-être même assez peu de fantaisie de revenir en France, mais dont pourtant, depuis la mort du Régent, on pouvait parler à M. le Duc, ces flottantes pensées s'élevaient et grossissaient en elle comme des vapeurs, dans le vide où elle se sentait... » (528). On peut, à notre avis, faire un rapprochement entre l'éloignement de M. de Pontivy et l'indifférence de Victor Hugo envers sa femme ; entre les flottantes pensées qui s'élèvent chez Mme de Pontivy comme des vapeurs, dans le vide où elle se sent, et la jalousie qu'éprouve Mme Hugo à l'égard de Juliette Drouet ; entre l'optimisme que la mort du Régent donne à Mme de Pontivy et l'espoir d'Adèle de ramener son mari à elle. Et quand M. de Murçay récapitule les épisodes de leur amour devant son amie et lui dit : « Je veux reconquérir votre cœur » (529), il nous rappelle Sainte-Beuve écrivant sa *Mme de Pontivy* à l'intention d'Adèle qui se ressaisit.

Cette nouvelle, *Mme de Pontivy*, a été diversement jugée par les critiques. Si Hortense Allart y trouva une image fidèle de l'âme en peine de Sainte-Beuve, à qui elle écrivait : « J'ai lu, dans vos *Femmes*, *Madame de Pontivy*, un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiments qui expliquerait assez bien votre façon d'être, sans chercher plus » ; si Vinet la rangea au nombre de « ces caprices des âmes usées en qui toute la vie a passé en vue, toute la sensibilité en réflexion », Gustave Simon la jugea « banale et d'un sentiment assez grossier », et André Bellessort la trouva « fort mauvaise » (530). Ce qui est d'importance, c'est de noter que Sainte-Beuve y consigna « des désirs, des espérances, des rêves » (531). Dès lors, une question se pose : quel a été le sort de

sa tentative désespérée ? D'abord rien ne permet de savoir si Adèle a lu cette nouvelle. Mais il serait naïf de se ranger à l'avis d'Edmond Benoit-Lévy qui écrit : « ... si elle l'a lu, il est bien possible qu'elle n'y ait pas saisi les allusions faites à son cas... » (532). La démarche de Sainte-Beuve fut vouée à l'échec, c'est un fait, mais cela ne justifie pas cette réflexion de Gustave Simon : « *Madame de Pontivy*... était plutôt faite pour la détacher [Adèle] davantage » (533). La vérité est simple : la situation entre les deux ex-amants était irrémédiable, leur harmonie ancienne impossible à rétablir. Donc, l'effet de *Mme de Pontivy* sur Mme Hugo était, à priori, condamné à se réduire à néant, d'autant plus que la thèse fondamentale développée dans la nouvelle reposait sur une idée chimérique témoignant de l'illusion de l'auteur. Vinet le comprit parfaitement et écrivit dans l'article du *Semeur* qu'il consacra à *Mme de Pontivy* : « ... Cette histoire doit servir de preuve à un paradoxe qu'à notre avis elle ne prouve point, c'est qu'on peut aimer une seconde fois, et mieux que la première fois, un objet qu'on a cessé d'aimer... J'absous volontiers l'intention, mais je dénonce à l'auteur ce goût de psychologie raffinée qui peut préoccuper à ce point un homme de conscience et lui faire une si complète illusion... » (534). C'est tout à fait juste. *Mme de Pontivy* traduisait, non pas ce que Sainte-Beuve croyait possible, mais ce qu'il aurait voulu qui fût possible. Il le reconnut dans une lettre à Vinet qui lui avait communiqué son article avant de le publier : « ... Le malheur des natures qui n'ont que des inspirations et des inclinations sans la foi est d'être à la merci d'un souffle et d'une vicissitude. Quand j'écris, quand je parle, je me sens presque involontairement amené à suivre un certain ordre de vérités et je ne trouve que là les réflexions dont mon esprit et ma plume ont besoin. Mais si, par malheur, d'autres inspirations se présentent quelquefois, si d'autres souffres me rapportent, durant quelque loisir, des parfums oubliés, je m'y laisse reprendre et ma plume alors et mon esprit se livrent à cet ancien et nouvel attrait » (535).

La pièce du *Livre d'Amour*, composée en août 1837 et qui commence par : « *Laissez-moi ! tout a fui...* » prouve qu'à cette époque-là Sainte-Beuve avait abandonné définitivement ses illusions. C'est le cri d'une âme bouleversée par le désespoir, dévorée par la douleur.

Avant de laisser l'amant malheureux, selon son désir, « écouter » sa blessure, « aimer » son mal « et ne vouloir que lui » (536), il convient

de commenter la lettre d'Adèle que Louis Barthou « situe avec vraisemblance en août 1837 » (537). Citons-la d'abord intégralement.

« Mon ami,

Lorsque j'ai un chagrin, ma première pensée est de vous le faire partager et de recevoir de vous des consolations. Vous êtes comme la Providence que l'on invoque surtout dans la douleur. C'est que vous êtes pour moi un ami que rien au monde ne peut remplacer, un ami que je voudrais près de moi. Avec mes pensées tristes et mes habitudes, vous êtes pour moi un besoin. Si je vous écris rarement, c'est que je n'ai aucune joie à vous apporter, aucune espérance certaine à vous offrir ; que mon cœur est brisé et flétri ; il n'y a que lorsqu'il déborde d'amertume, qu'il me force à vous écrire. Mon ami, ne me croyez jamais morte pour vous il y a encore dans mon affection de quoi vous rendre heureux, croyez bien cela. Cette affection en tuera bien d'autres plus vives et plus ardentes. Conservez-moi votre cœur, j'y compte avec certitude. C'est un lien entre nous qui se fortifie par le temps et par ce calme apparent. C'est une tendresse qui s'accroît par le silence. Oh ! croyez tout cela, mon pauvre ami » (538).

J'avoue que ce billet me paraît apocryphe, non parce qu'il est sans date et copié de la main de Sainte-Beuve, mais parce que je trouve son contenu inconciliable avec l'état des relations des deux amants, à l'époque où il est supposé avoir été envoyé. Si Adèle pouvait toujours dire à Sainte-Beuve : « Vous êtes pour moi un ami que je voudrais près de moi... un besoin », « Conservez-moi votre cœur », il n'aurait pas pensé à écrire *Mme de Pontivy*, ni ressenti cette douleur qui lui dicta des pièces émouvantes comme : « *Laissez-moi, tout à fui...* », ni pris le chemin de l'Académie de Lausanne. Et puis, cette lettre qui commence par déclarer à l'« ami » qu'il est considéré comme « La Providence que l'on invoque surtout dans la douleur », parle de chagrin, d'amertume... sans en révéler les causes. Comment s'attendre à « recevoir des consolations » sans avoir, au préalable, confessé au consolateur ce dont on souffre ? Ce qui ajoute à mon doute sur l'authenticité de cette lettre, c'est que Sainte-Beuve prétend l'avoir reçue au moment où il achevait de composer la pièce qui débute par : « *Laissez-moi...* ». Drôle de coïncidence : le résidu du *Livre d'Amour* contient, en effet, cette note :

« Après : Jadis à pareil jour... Au moment où m'arrive votre lettre, j'achevais les vers que voici, et qui exprimaient mon reproche, ma plainte. On m'a surpris tout en larmes quand on est venu m'apporter cette lettre qui semblait répondre à ce que j'exhalais avec soupir (Ici un grand blanc pour la pièce)... Voilà ce que je sentais. Jugez, ma pauvre amie, du bien que m'a fait votre lettre » (539). J'incline donc à croire que la lettre à laquelle la note précédente fait allusion est de la plume de Sainte-Beuve. Ecrite pour qui ? D'abord pour lui-même, ensuite pour la postérité. Rappelons-nous cette phrase de sa lettre à Vinet que nous avons citée plus haut : « ... Mais si, par malheur, d'autres inspirations se présentent quelquefois, si d'autres souffles me rapportent, durant quelque loisir, des parfums oubliés, je m'y laisse reprendre et ma plume alors et mon esprit se livrent à cet ancien et nouvel attrait » (540). Meurtri par le choc qu'il subit du dénouement de sa liaison avec Adèle, sa réaction ne se réduit pas, comme chez la plupart des amants malheureux, à un chagrin plus ou moins mêlé de désespoir, mais est aggravée par le sentiment d'être froissé, humilié. Pour sauver l'apparence, il aurait donc attribué ce qu'il eût voulu recevoir d'elle, ce qu'il tenait à faire savoir aux autres. Et si le lien entre lui et elle, comme il est dit dans la lettre, avait effectivement le privilège de se fortifier avec le temps, et si leur tendresse s'accroissait par le silence, il n'aurait pas été amené, trois ans après, à écrire, avec fureur et mépris, dans ses *Notes et remarques* :

- ... J'ai trouvé mon Adèle et son cœur, et ne veux plus aimer qu'elle (décembre 1840).
- Illusion, je l'ai reperdue et je la hais : elle n'a plus de cœur, elle n'a jamais eu d'esprit (541).

Cette note intime aide à comprendre les soubresauts des sentiments de Sainte-Beuve. En quittant son cœur, l'amour cédait sa place à l'aigreur, à la rancune, à la haine. Seul un autre amour pouvait arrêter le saignement de sa plaie.

## G. Le Livre d'Amour

L'histoire de ce livre a été souvent et longuement racontée, les problèmes qu'il soulève, analysés et débattus. Il serait superflu de répéter ici ce qui a été dit. Ce qui est simplement à signaler, c'est que rien de nouveau, à ce sujet, n'a été découvert, et qu'il convient de noter sans prétention, comme René Bray, que « nous ne connaissons pas le fin mot de cette lamentable histoire » (542). Je vais donc me borner à la modeste tâche de reconsidérer ce qu'on a appelé l'infamie de Sainte-Beuve, à travers un prisme nouveau, celui de son complexe d'amour.

Sainte-Beuve a écrit dans ses *Notes intimes* : « Il y a un degré de joies et de délices qu'il faut cacher, sous peine d'offenser l'humanité qui s'en venge en vous attachant l'infamie » (543). Excellente règle de morale posée par un subtil connaisseur de la nature humaine. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas appliquée, cette règle ? Pourquoi n'a-t-il pas pris soin d'éviter le jugement sévère d'une humanité impitoyable ? Il faut supposer qu'il était arrivé à cette saturation de dégoût dont il parlait, de telle sorte qu'il lui était normal de défier l'humanité, et de faire fi de l'infamie dont elle était susceptible de le taxer. Il y a dans la vie des malheureux des moments de désespoir où, voulant se venger des circonstances qui contrarient leurs desseins, ils ne font que se venger d'eux-mêmes. Et Sainte-Beuve m'a tout l'air d'un dépit qui croit pouvoir noyer ses chagrins dans l'alcool. Sa tentative ne résout pas son problème, mais l'incite peut-être à la méchanceté. Nous l'avons vu se comparer, en évoquant « son seul grand et vrai succès, à ces généraux qui vivent sur une grande victoire que leur a valu leur étoile plus que leur mérite » (544). Son infortune l'a donc placé devant ce fait douloureux : son succès était dû plus à l'étoile qu'au mérite ; et ses échecs suivants ne devaient pas manquer d'envenimer davantage son mal. Il s'agissait, pour lui, « de joies et de délices » passagères, évanouies et sans retour. Mais c'était un poète, par ambition et par

sensibilité aiguë ; sa douleur s'extériorisait par des cris déchirants jaillis du cœur. Je suppose qu'on ne va pas dans l'injustice jusqu'à lui refuser le droit de se lamenter sur le papier.

Un poète écrit surtout pour lui-même. Le 17 mai 1834, Sainte-Beuve confiait à Mme Carlier : « Je n'ai pas déserté la poésie, mais je la cultive tout bas, comme une maîtresse cachée, et j'accumule en silence quelques pleurs intimes qui luiront un jour, si tant est qu'ils luisent, je ne sais quand » (545). Cette préméditation n'était d'ailleurs pas un secret. Il prit soin qu'il fût connu du public que les *Consolations* et les *Pensées d'août* étaient doublées d'un autre recueil qu'il « tenait en réserve », « parce qu'on ne peut pas se distribuer soi-même au public, dans sa chair et dans son sang » (546). Commentant son intention, André Bellessort écrit : « Le malheureux avait peur qu'on ignorât qu'il avait fait le *Livre d'Amour* » (547). Réflexion très exacte qui aurait été d'une bienveillance touchante, si le mot malheureux n'avait pas été employé dans son sens péjoratif. L'opinion de Michaut est non moins sévère : « ... si quelqu'un doit sortir diminué de cette étude, c'est celui qui a écrit le livre et qui, le publiant, a pris toutes ses mesures pour qu'un jour la postérité le connût et en connût l'auteur » (548). Ce raisonnement m'étonne beaucoup. D'abord comment reprocher à un écrivain d'écrire un livre ? Ce grief est d'autant plus flagrant et injuste qu'il est fait à l'auteur d'un recueil de poèmes. Car la poésie est le fruit du cœur plus que de l'esprit, ce qui suppose plus de spontanéité. Et puis, on s'étonne que Sainte-Beuve ait pris soin de transmettre son ouvrage à la postérité. Rien ne justifie cet étonnement. Un écrivain est un père très affectueux qui, en aucun cas, n'admet que ses enfants, c'est-à-dire ses écrits, soient éloignés de lui, séparés de son nom. On n'a pas oublié l'histoire de Rossetti et de ce recueil de poésies qu'il déposa en 1862 dans le cercueil d'Elisabeth Siddal, puis qu'il fit retirer d'entre les ossements sept ans après (549). D'ailleurs si Sainte-Beuve n'avait pas publié son *Livre d'Amour*, la postérité s'en fût chargée et les détracteurs servis par la chance qui l'eût mis dans leurs mains eussent poussé ce cri de joie : « Voilà de l'inédit ! ».

Il me semble qu'écrire un livre et le publier forment une seule question, ou si l'on veut, deux actes inséparables, car il serait anormal de ne pas publier ce qu'on a écrit, et le tort des malveillants vient de ce qu'ils séparent ces deux actes l'un de l'autre. Maurice Allem, qui pourtant se classe parmi les « compréhensifs », écrit dans son excellent

*Portrait de Sainte-Beuve* : « On a depuis et souvent reproché à Sainte-Beuve d'avoir « publié » ce livre et même de l'avoir écrit. Je ne pense pas que l'on puisse légitimement faire grief à un poète amoureux d'avoir dans sa poésie chanté ou lamenté ses amours, d'y mettre le feu de ses désirs, les battements de son cœur, les minutes heureuses ; les déceptions, les larmes, les mouvements de désespoir même, sont pour lui un bonheur et une consolation » (550). C'est judicieux. Pourtant, je vois, à mon grand regret, qu'Allem ajoute : « Il n'a eu que l'imprudence de le faire imprimer » (551). On se montre plus royaliste que le roi : Mme Hugo ne se trouva nullement flétrie, ni froissée par une telle publication, tandis que certains critiques veulent absolument y voir une vilénie. Le très sagace René Bray s'en aperçoit intelligemment : « Mais une chose me trouble et me rend prudent, dit-il. Adèle Hugo n'a pas rompu avec Sainte-Beuve. Elle avait depuis longtemps cessé de l'aimer ; mais elle ne lui a jamais retiré son estime. Pourquoi ? Pourquoi prenons-nous son parti contre elle-même ? » (552).

A bien méditer sur l'affaire du *Livre d'Amour*, à bien étudier les circonstances dans lesquelles il a été écrit puis publié et surtout les mobiles de l'auteur et sa psychologie, on sera amené à constater que celui-ci a été victime d'une injustice flagrante, car, de tous ses contemporains célèbres, il s'est trouvé le plus visé par la critique malveillante, le plus exposé aux propos médisants dans le domaine des relations amoureuses et dans celui de l'amitié en général. Victor Hugo, le magnanime Hugo, n'a-t-il pas publié ses *Chants du Crépuscule*, qui étaient, quoique d'un autre ordre, « son livre d'amour », selon le mot même de G. Michaut ? Il était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, trop poète pour ne pas fixer sur le papier le fruit de son inspiration, trop écrivain pour déchirer ou brûler ce qui est sorti de sa plume, bien que portant sur une liaison adultère. « ... Ce qui dépasse la mesure, écrit Michaut, c'est d'associer sa propre femme à l'apothéose d'une rivale. Ce manque de tact, Victor Hugo l'a eu ; c'est à sa femme qu'est dédiée la dernière pièce du recueil » (553). Depuis qu'Henri Guillemin a publié son *Victor Hugo et la sexualité*, nous sommes mieux fixés sur la moralité du poète. Dans ses notes intimes, celui-ci ne se gêne pas de parler librement de quelques-unes des femmes mariées qu'il a connues. Certains détails sont d'une grivoiserie déconcertante. Et Lamartine, « ce grand diable de Bourgogne » (554), a-t-il été irréprochable ? Ne prenait-il pas soin de se donner « une

apparence angélique » ? (555). Pourtant l'hypocrisie de Lamartine et les « scandales » de Hugo n'ont pas été sévèrement jugés. Sainte-Beuve, lui, n'échappe pas « à l'injustice des hommes ». Il « s'est donné l'apparence d'un être assez vicieux », écrit René Bray (556). Même s'il était effectivement vicieux, serait-ce sa faute ? On devient vicieux ; et il faudrait avant de juger un vicieux chercher pourquoi il l'est devenu. Et quand il s'agit des grands écrivains, non seulement cette recherche est indispensable, mais « leur vice » devrait être considéré comme une manifestation de leur caractère. Jules Lemaitre est à ce sujet clair et convaincant : « Si je veux la vertu, je sais où la trouver. Ce sera chez tel homme complètement obscur ou chez une humble femme qui n'a jamais écrit. Je ne l'attends point des grands écrivains (ni des autres) et, dès lors, de bien qu'on m'apprendra d'eux me causera un plaisir mêlé d'un peu d'étonnement, mais la découverte de leurs défaillances ne leur fera aucun tort dans mon affection » (557). Il convient d'ajouter que si les défaillances de Sainte-Beuve « ne lui font aucun tort, dans mon affection », l'étude de sa vie malheureuse, à la lueur de ses complexes, m'a amené à juger responsables de ses ennuis, dans une certaine mesure, bon nombre de ses contemporains. « Le péché des autres, c'est notre péché. » dit le R. P. Henry (558). Cette réflexion devrait constituer le point de départ de toute étude psychologique sur la vie défaillante de grands hommes tels que Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve était grisé de son succès auprès d'Adèle Hugo ; sa muse ne pouvait ne pas s'épancher. Il était jaloux du mari, ses griefs se donnaient libre carrière. Et le mélange de cette griserie et de cette jalousie excita sa verve poétique et le poussa à donner crûment de la vie d'Adèle des détails très intimes. Tout cela est vrai ; pourtant pour moi, la question n'est pas de savoir pourquoi il a noté ces détails, mais de savoir s'ils sont authentiques ; et ils le sont selon toute apparence.

Il est vrai aussi qu'il offrit un exemplaire de son recueil à Mme d'Arbouville. Pourquoi ? Il était au fort de sa passion pour elle et voulait la toucher, la séduire, lui prouver qu'il avait été aimé par « une très grande dame et qu'on pouvait sans déroger et sans rougir imiter cette grande dame » (559). Il était très épris, souffrait, voulait amener à la reddition cette place qui lui résistait farouchement, mais aveuglé par le désir, il fit, comme il lui arrivait parfois en pareils cas,

un calcul naïf et par là inefficace, « car montrer à une femme un livre où l'on révèle très crûment ses amours avec une autre, c'est lui inspirer le dessein de ne pas se prêter à son tour à être imprimée toute nue dans le volume suivant » (560). Aussi, n'est-il pas étonnant, qu'en lui rendant le livre, elle lui ait dit, avec un accent de déception et de reproche : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté sur les *Consolations* ? » (561). Peut-être a-t-il compris et regretté, par la suite, cette erreur de tactique qui ne pouvait qu'inspirer la méfiance et renforcer la résistance. Bien qu'avec Mme d'Ortigue il ait commis des erreurs d'autres genres, celle-là, il l'a en effet évitée. Préparant dans la solitude de sa chambre les arguments qu'il devait lui fournir, il écrivit : « Une chose bien essentielle à lui dire, si jamais il m'est donné d'arriver à lui parler de ces choses : c'est que ma discrétion est à toute épreuve, que jamais personne ne devine de moi ni ne saurait tirer d'une de mes paroles le secret qui m'est cher ; que la discrétion la plus absolue est ma loi et ma religion dans ces choses de cœur » (562). Cette discrétion absolue, il put l'observer. Sa passion ardente, qui voulait coûte que coûte triompher, l'y aida. Pourtant, de nature indiscrete, il dut lutter contre lui-même, afin de garder son secret. Quand il fut éconduit par celle qu'il avait voulu séduire, il éprouva une amertume profonde, et sa rancune le poussa à faire un esclandre. Il chercha à compromettre la réputation de celle qui ne lui avait pas cédé.

**Sainte-Beuve**  
**et M<sup>me</sup> Césarine d'Arbouville**

L'amitié amoureuse de Sainte-Beuve et de Mme d'Arbouville offre une étude à la fois passionnante et émouvante. On y retrouve l'âme en peine du malheureux dont le triste sort semble le suivre comme son ombre. On y voit la rencontre de deux natures diamétralement opposées, l'une chimérique, l'autre réaliste, « pratique ». C'est le conflit entre une vertu hésitante et un désir qui torture, qui consume. C'est aussi, disons-le sans crainte, le sadisme involontaire d'une femme, et ses effets sur un cœur constamment et obstinément en quête d'un équilibre ; car Césarine d'Arbouville était effectivement dotée d'une certaine dose de sadisme.

Rentré de Lausanne, après quelque sept mois de calme et de travail fructueux, l'âme reposée, la tête pleine de projets, Sainte-Beuve fit la connaissance de Mme d'Arbouville. Fatalité ! Ce fut dans le monde du comte Molé, dont elle était la nièce. Sainte-Beuve avait pénétré dans cette société, peut-être par intérêt ; intérêt louable d'ailleurs, puisque le critique préparait une édition de l'œuvre de Fontanes et devait pour cette tâche se mettre en contact avec les personnes qui l'avaient connu. Peut-être aussi l'ambition joua-t-elle un rôle du fait qu'il « tenait à lui [au comte Molé] comme à une des pièces majeures de son échiquier académique » (1). André Billy ajoute une troisième hypothèse, non sans légitime hésitation : « Qui sait, écrit-il, s'il ne comptait pas sur lui pour devenir Pair de France ? » (2). Toujours est-il que Césarine fut présentée à Sainte-Beuve par son oncle, en 1838. Le mari de la jeune femme, le colonel Loyré d'Arbouville, venait de rejoindre son nouveau poste à l'armée d'Afrique. Il y avait là, pour Sainte-Beuve, une perspective de séduction. Comme à l'ordinaire, son désir se trouvait excité, mais il devait, en outre, se sentir attiré par quelques affinités. Léon Séché découvre la justification de la « sympathie » de Sainte-Beuve dans les vers mélancoliques que la jeune femme avait composés et attribués à « une grand'mère imaginaire, dont elle avait inventé l'histoire en lui présentant des traits de ressemblance avec elle-même. L'artifice n'était pas sans rappeler celui de *Joseph Delorme* » (3).

Dès le début, Sainte-Beuve sonda l'âme de celle qu'il brûlait de séduire, analysa son caractère avec sa perspicacité et sa subtilité coutumières. Il trouva en elle « un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie et de vertu » (4). Il y avait là « de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié » (5). Et dès le début aussi, il arrêta son attitude : la légèreté l'attirait, la coquetterie l'excitait, la vertu, il ne semblait pas y croire... quant à l'amitié, il en disait : « Je ne suis pas digne de l'amitié puisqu'elle ne me suffit pas » (6). Reste « le bon sens » de Césarine : il ne fallait pas y voir un obstacle. Selon la théorie de Sainte-Beuve, ce bon sens devait plutôt finir par engager la jeune femme à se donner à lui ! Le passionné pouvait donc ouvrir « la tranchée devant sa vertu » (7).

Sainte-Beuve met, en tête du canevas de son *Clou d'Or*, ce mot de Sénac de Meilhan : « Un quart d'heure d'un commerce intime entre deux personnes d'un sexe différent et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'un pour l'autre, établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée » (8). Ensuite, on peut lire ces lignes : « Eh bien, qu'y a-t-il de mieux pour une femme, de plus heureux, de plus favorable à la durée du lien, que de céder à temps à l'ami ou de résister et de se sauver ? » (9). Mme d'Arbouville résistera, mais ne pensera pas à se sauver. Le pauvre homme faisait la cour, en même temps à deux autres femmes, Mme Allart et Mme d'Agoult, mais toute sa sensualité était portée sur Mme d'Arbouville qui exerçait sur lui un charme puissant. Gonzague Truc estime que « Si Sainte-Beuve la poursuivait de sa quête et de ses requêtes, c'est qu'il crut à un sentiment qui les lui permettait. » (10), mais que Césarine ne partageait pas. Les conséquences en furent atrocement ressenties par ce passionné, dont les « sentiments, écrit Maurice Allem, sont le désir obsédant, douloureux qu'il a d'une femme charmante qui, obstinément se dérobe et dont les dérobades le torturent, l'irritent, l'aigrissent et même par éclats, l'exaspèrent » (11).

Dans cette phrase, il y a tout le drame de cette liaison qui demeura sans issue, pendant une dizaine d'années. Deux obstinations qui s'affrontaient : Mme d'Arbouville figée dans le refus, dans son « jamais », et Sainte-Beuve flambant d'un désir qui lui causait la pire des souffrances. Ses tristes pensées, il les lui exprimait tantôt en gémissant, tantôt en suppliant. Il luttait « à nu et à cru avec sa mor-

sure » (12). Il supportait mal son infortune et invoquait la complaisance de celle qui en était la cause : « ... jamais je ne pourrai supporter avec la moindre douceur cette situation mitigée que vous me faites ; jamais malgré tous mes désirs et mes vœux. N'y a-t-il donc, de votre part, rien autre chose possible ? » (13). Mais Mme d'Arbouville restait inexorable. Soutenue par le désir et par l'amour-propre de quelqu'un qui ne voulait pas être battu parce que la défaite serait la confirmation de son complexe, la lutte continuait. Rien ne décourageait « l'amoureux » dont la conversation devenait harcelante : « C'est contre ma volonté, lui écrivait Césarine, que, chaque fois que vous venez chez moi, la conversation tombe sur de pénibles questions. Je le déplore, j'aurais voulu plus de silence » (14).

Mais si Sainte-Beuve inflige de la peine, c'est malgré lui, parce qu'il est peiné lui-même. Ensuite, il se trouve en proie à ses remords. Mme d'Arbouville le sent et l'en remercie. Le lendemain d'une de leurs scènes habituelles, elle lui écrivait : « Merci, oui, vous m'aviez fait de la peine, mais je vous connais si bien que le soir en rentrant j'ai dit : N'y a-t-il pas de lettre de M. Sainte-Beuve ? J'étais bien sûre que les bons amis suivent le précepte de l'Evangile et ne se couchent pas sur leur colère » (16). Or la colère de Sainte-Beuve ne s'apaisait que pour se déchaîner tout aussitôt. Cependant quoiqu'elle se fâchât, elle tenait à le garder : « J'ai été touchée, lui écrivait-elle, du soin avec lequel vous avez lu et il est bon d'avoir pour phare un esprit aussi distingué. Mais quand vous dites qu'on trouve, dans mon livre comme dans ma personne, quelque chose d'odieux, n'est-ce pas un peu fort ? Demandez vite pardon » (17). Ton très calme d'une personne qui, effectivement, le connaissait bien et qui était consciente de son influence néfaste sur lui. Ne l'a-t-elle pas rendu presque misanthrope ? Il voulait fuir, mais cela aussi lui était impossible : « ... Je hais le monde, j'en ai de trop ; si j'avais un pauvre petit avoir à moi, un coin où reposer ma tête, j'y courrais, je m'y cacherais durant tous ces mois, mais je suis là, enchaîné à cette borne de l'exécrable Institut, en plein Paris. Qu'importe ? je ne vais nulle part, je n'ai pas fait une seule visite depuis que je vous ai écrit. Je dis assez clairement à tout le monde : « Je ne me soucie pas de vous » (18). Il avait raison ; son plus grand souci l'absorbait. S'il lui arrivait de sortir quand même de sa solitude pour voir des amis, son état faisait pitié. Il pouvait, selon son habitude, se plaindre de sa santé, mais son mal réel ne faisait pas de

doute, ne leurrait personne : « M. Sainte-Beuve, écrivait Marceline Desbordes-Valmore à sa fille Ondine, m'a paru triste et préoccupé de toutes les maladies qu'il croit avoir, sur lesquelles M. Veyne est en repos. Est-ce l'effet de son amour malheureux pour Mme d'Arbouville ? » (19). Certainement. Celle-ci, étant consciente de cet effet, invoquait, pour le malheureux, la miséricorde de Dieu : « J'ai pitié pour vous, lui écrivait-elle, et il me semble qu'il vous enverra si ce n'est joie et bonheur, du moins un peu de sérénité » (20). Avouons qu'il eût été plus facile qu'elle lui envoyât, elle, cette sérénité, sinon en cédant, du moins en rompant. Mais ce fut peut-être la vengeance du destin ; le chagrin que Sainte-Beuve avait infligé à Mme Allart, Mme d'Arbouville le lui fit payer, amplement. Auprès de celle-ci, il se heurta à une barrière semblable à celle qu'il avait dressée entre lui-même et Hortense.

Sainte-Beuve ne conçoit pas une amitié vraie et susceptible de durer qui ne soit nécessairement accompagnée de plaisir charnel. « On se demande toujours, écrit-il, si l'amitié sincère, forte, durable, est possible entre un homme et une femme. Oui, je le crois, cela se peut, mais à une condition : il faut qu'il n'y ait pas toujours eu amitié pure et simple ; qu'à un moment aussi court, aussi fugitif que vous voudrez, la passion ait parlé, qu'il y ait eu abandon, faiblesse » (21).

Une amitié où le désir reste inassouvi manque de franchise : « ... Ce qu'il y a de mal entre nous, c'est la situation qui, passez-moi le mot, n'est pas franche, n'est pas naturelle » (22). Il y a loin de cette conception à celle de Mme d'Arbouville, qui trouve dans l'amitié pure un but en soi et une récompense : « Mes amis, prétendait-elle, sont mon seul bonheur » (23). Une relation franche et naturelle entre un homme et une femme est donc, pour Sainte-Beuve, celle qui aboutit nécessairement à la satisfaction de la chair : « Il n'y a de vrai à un certain moment, de raisonnable et de sûr dans les passions franches et naturelles que de se lier une bonne fois, que d'enchaîner l'avenir et de l'embellir jamais par un éternel souvenir » (24).

Pour Sainte-Beuve, l'acte sexuel est l'aboutissement normal, la récompense méritée d'une attente plus ou moins longue : « Les sentiments naturels ont un cours que vous semblez méconnaître, apprend-il à Césarine. Après les fleurs, les fruits. Vous voulez toujours des

fleurs. Mon cœur n'a plus à en donner après deux ou trois années de prélude et de promesses. La saison des fruits était arrivée, celle des fleurs serait revenue ensuite. Mais non, vous voulez des fleurs continues, une promesse continuelle ; cela est factice » (25).

Il n'aime pas les « fades limbes d'une amitié aussi pâle que la plus pâle lueur d'automne. » (26) et croit, comme St-Evremond, que les amies qui ne se donnent pas « ne peuvent être vertueuses et ne sont qu'ingrates » (27). C'est qu'il ne croit pas à la vertu d'une femme mariée et n'éprouve pas de gêne à aimer celle-ci à sa façon. Son « groupe secret, note-t-il dans ses *Cahiers*, est celui des adultères » (28). A son sens, la vie d'une femme fidèle est nécessairement fastidieuse. L'infidélité pourrait la délasser et celle qui s'attache à sa vertu mérite de stagner dans son ennui mais n'a pas le droit d'enchaîner, sans lui céder, un homme autre que son mari : « Mieux vaut rester fidèle et ennuyée avec son mari qu'entretenir une liaison incomplète » (29).

Quand il dit à Mme d'Arbouville :

« Amie, il faut aimer, pour qu'à l'heure où tout passe  
A l'âge où toutes fleurs quitteront le chemin  
Dans les landes du soir en entrant, tête basse,  
Nous nous serrions la main... » (30)

elle devine ses intentions, comprend son offre et la décline élégamment :

« Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,  
Nous détournant pour voir la route... alors finie  
Nos yeux en parcourant le long sillon tracé,  
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé » (31).

Ce remords, il ne l'eût jamais éprouvé. Il note dans ses *Poisons* :

« Inconstant man, that loved all he saw  
And lasted after all that he did love »

« Homme inconstant qui aimait tout ce qu'il voyait  
Et qui convoitait tout ce qu'il aimait ! ».

« C'est là le caractère que Spencer attribue à l'homme libertin (dans le cortège des péchés capitaux), et c'est mon image ! » (32). Bien que la traduction des vers de Spencer ne soit pas tout à fait correcte (to last ne veut pas dire convoiter), elle s'applique effectivement à Sainte-Beuve. Pouvons-nous lui tenir rigueur après cet aveu ?

Si Sainte-Beuve était incapable de platoniser avec les femmes, s'il ne pouvait concevoir l'amour sans l'abandon suprême, il convient de noter que ses idées à ce propos ne constituaient pas seulement le fruit de ses expériences, mais reflétaient une conception qu'il avait depuis sa jeunesse et qui s'affirma par la suite. On lit, en effet, dans ses *Notes inédites*, ces réflexions qui remontent à plus de vingt ans avant ses relations avec Mme d'Arbouville : « Buffon dit qu'il n'y a de bon dans l'amour que le physique. Cela est faux. Mlle Scudéry et Mme Guyon disent qu'il n'y a de bon dans l'amour que le moral. Cela est faux. Ce qu'il y a de vraiment bon dans la passion de l'amour considéré chez l'homme, c'est le désir de possession physique qui se réfléchit et se déguise en mille sentiments moraux, délicieux quand ils ne sont pas factices » (33).

Dans quelle mesure Sainte-Beuve resta-t-il fidèle à ses théories ? Qu'avait-il fait pour persuader Mme d'Arbouville de leur valeur ? Il est triste de constater que ce connaisseur de la femme a usé infructueusement de tous les moyens. Triste, parce que cette femme avait une nature marquée par un certain sadisme : si Sainte-Beuve avait triomphé, il aurait certainement évité plusieurs années de souffrance.

Quoique de nature renfermée, il lui ouvre son cœur : « Je profite d'un rare moment d'épanchement pour m'expliquer un peu et laisser échapper les pensées que mon cœur resserre » (34). Et il s'applique à exposer des arguments par lesquels l'incrédule ne se laisse pas persuader. Il donne libre cours à son désenchantement pour l'intéresser et l'attendrir. Il a toujours souffert, depuis sa plus tendre enfance : « Quant aux affections, de bonne heure j'ai souffert dans mes plus naturels sentiments ; il y a eu dans mon enfance quelque chose qui m'a empoisonné la douceur du sentiment au collège ; j'en ai tant souffert. Alors j'ai compris qu'il fallait être philosophe et aussitôt j'ai hardiment porté la pierre infernale aux racines trop tendres de mes sentiments. J'ai brûlé, brûlé, j'ai en bonne partie détruit » (35). Maintenant, il déteste la société, tant il est dégoûté de la vie. Il se « renforce dans la solitude, dans la misanthropie incurable, dans le Qué que ça fait ? universel » (36). S'il continuait d'évoquer sa vie malheureuse, il serait intarissable ; mais il préfère ne s'épancher complètement que

dans une œuvre autobiographique réservée à ses intimes : « J'ai encore beaucoup à exprimer en ce genre, si je puis recueillir mes forces et me ramasser dans quelque œuvre, une de ces œuvres qu'on ne lira pas tout haut en cercle... » (37).

Ce ton ne réussit pas à toucher son amie. En lui avouant ses tristesses, en lui confessant ses faiblesses, il adopte le même rôle qu'il avait jadis joué près d'Adèle Hugo. Malheureusement, le succès d'une stratégie dépend des circonstances et de la souplesse de celui qui l'exécute. Si les conditions étaient propices lors de la passion de Sainte-Beuve pour Mme Hugo, elles ne le sont plus lorsque son sentiment s'adresse à Mme d'Arbouville. Celle-ci reste ferme. Certes, elle est consciente du chagrin lancinant de son ami ; aussi tente-t-elle de l'adoucir à sa façon, c'est-à-dire, en le grondant ! : « Malheureusement, lui dit-elle, vos qualités sont pour les autres. Les inconvénients de votre caractère sont pour vous et nuisent à votre bonheur. Voilà comment ils atteignent vos amis. Comment, avec le dévouement que vous avez dans le cœur, dire que vous n'avez pas de but à votre vie ? » (38).

S'il insiste pour que le Clou d'Or soit planté, elle oppose sa vertu. Il hausse les épaules et répond : « Non, Madame, je vous demande de croire à mon imperfection, à mon indignité, à mon incurable amertume, et de m'oublier » (39). L'oublier !, tactique de connaisseur. D'ailleurs, il a quelquefois recours au silence diplomatique. Elle a peur de le perdre, mais il la tranquillise : « Non, Madame, on ne vous oublie pas, non on ne cherche pas des amis nouveaux ou anciens » (40). Elle est, en effet, jalouse surtout des « anciens » (Adèle Hugo), et après avoir excité, un moment, cette jalousie par son absence, il la rassure : « Non, on ne fait aucune visite lointaine, et même on sourit avec une pitié amère à une telle idée, comme si le cœur revenait jamais aux lieux qu'il a pour jamais quittés et comme si ces lieux ne lui étaient pas pires qu'odieus » (41).

Pour flatter sa curiosité de femme, il essaie de l'intéresser en lui communiquant trente-quatre lettres : trente et une de George Sand, deux de Musset et une de Planche ; toutes lui ont été confiées par la grande romancière (42). Il va, dans sa « bonté », jusqu'à l'autoriser à les faire lire à trois autres dames de son entourage. Est-ce aussi pour la délivrer de ses scrupules qu'il a l'idée de lui raconter indirectement l'histoire d'un « amour » fougueux, celui des Amants de Venise ? C'est plausible. Pour l'allécher avant qu'elle y trouve son régal, il lui écrit :

« Je ne sais pas tout ce qu'il y a, mais il y a certes bien des choses... Je voudrais que vous lussiez seule d'avance, de manière à ne pas avoir à déchiffrer devant les autres ! » (43). Le paquet est précieux et il faudrait qu'elle le soignât « comme la prune » de ses yeux (44). Sainte-Beuve est longuement remercié : « Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, Monsieur ; je suis émerveillée de votre gracieuseté, de votre obligeance qui n'a pas de limites... » (45). Va-t-elle donc s'attendrir ? C'est douteux : « Si le vent emporte les amours, il emporte les sentiments. » ajoute-t-elle dans la même lettre.

Son désir reste ardent et le torture. Il devient jaloux des amis de la « désirée », et même de son mari : « ... Il y a, en outre, cette foule d'amis pour qui on met des robes décolletées au risque de s'enrhumer. Ceux-là ont leur part aussi. Il y a enfin quelqu'un qui a mieux et qui lui seul prendra tout... Si je vous disais encore une fois tout ce que je sens, je dirais que tout cela est misérable » (46). Le drame évolue donc d'une façon alarmante. Les femmes, surtout celles qui sont mariées, craignent d'être compromises et tiennent à la discrétion. Que Sainte-Beuve soit donc prudent et plus modéré ! Qu'importe s'il y a ce « quelqu'un », pourvu que lui aussi obtienne sa part en secret : « Je voudrais être libre et plus jeune ; je demanderais à votre mari de l'accompagner en Orient comme secrétaire ou à tout autre titre : au moins, je secouerais la vie, et peut-être, forcément, vous regarderiez quelquefois de ce côté » (47). Aberration qui exclut tout scrupule. Or il n'est « plus jeune » et le mari est en Afrique. Quant à elle, elle est là, seule mais imitant Mme Récamier et citant son exemple. Mauvais exemple que celui d'une femme qui a su garder « tous ses amis sans avoir cédé à aucun » ! (48). Césarine devrait plutôt imiter la « Marchesa » : « Moi, dit-il, je ripostai par d'autres exemples, celui de cette marquise italienne à un souper... Un des hommes se mit à lorgner tous les convives en la regardant, et à lui dire avec un sourire : Eh ! Marchesa... che ? che ?... Ehé ! Ehé ! Tutti ! Tutti !... Elle regarda, fit de tour de la table d'un coup d'œil et semblant reconnaître la justesse, elle répéta : Tutti ! Tous avaient eu leur moment et elle les avait tous gardés » (49).

Elle n'est toujours pas convaincue ; il lui cite alors cet autre exemple de telle dame qui conseillait une amie : « Ma chère, disait la dame, si vous aimez votre repos, n'aimez pas ; mais si votre étoile

l'emporte et si vous aimez, sachez bien que, le plus souvent, il y a malheur et seconde faute à l'arrêter » (50). C'est là une sorte d'avertissement.

Gonzague Truc qui fait le bilan de la tentative de Sainte-Beuve auprès de Mme d'Arbouville, écrit notamment (ce qui est très discuté) : « Il se montra dans ce pénible débat, insistant, presque odieux en effet, allant de la plainte, dans la politesse des termes, jusqu'à l'invective, peut-être plus loin, et contraignant l'adversaire à des retraites précipitées. Mme d'Arbouville eut à souffrir dans sa pudeur comme en d'autres délicatesses. Elle montrait assez, ne se lassant point — mais ne voulait pas le voir — qu'elle n'était ni indifférente ni froide » (51). Retenons ces mots : « Ni indifférente, ni froide », ils nous aideront à expliquer ce que nous avons appelé « le sadisme » de Mme d'Arbouville.



Dotant sa *Galerie de Femmes Célèbres* d'un portrait de Mme Récamier, Sainte-Beuve rappelle d'une façon rapide mais élégante et nuancée, le sadisme involontaire qui caractérisait l'attitude de cette dame envers ses admirateurs : « Il dut y avoir autour d'elle, écrit-il, à des certaines heures, bien des violences et des révoltes dont cette douce main avait peine ensuite à triompher. En jouant avec ces passions humaines qu'elle ne voulait que charmer, et qu'elle irritait plus qu'elle ne croyait, elle ressemblait à la plus jeune des Grâces qui se serait amusée à atteler des lions et à les agacer. Imprudente comme l'innocence, je l'ai dit, elle aimait le péril, le péril des autres, sinon le sien » (52). Ces dignes peuvent s'appliquer à Mme d'Arbouville, et je penche à croire qu'elles ont été inspirées moins par la mémoire de Mme Récamier que par le mauvais souvenir que Césarine avait laissé à Sainte-Beuve. Si les idées de ce dernier sur l'amour fleurent « d'épicurisme du dix-huitième siècle » (53), le comportement de son « amie » prouve qu'elle était « de ces femmes qui aiment surtout à être aimées, qui, sûres d'elles-mêmes, ne voient aucun inconvénient à encourager

l'amour en lui dissimulant les limites qu'elles se sont tracées, et que, le jour venu, elles démasqueront brusquement. Mme d'Arbouville joua avec Sainte-Beuve à peu près le même jeu que la duchesse de Castries avec Balzac » (54). Son comportement était inadmissible, et Sainte-Beuve le trouvait inconciliable avec le train de vie que son « amie » menait : « Une femme, écrit-il, qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révere ses trente-six tantes, qui craindrait d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait non plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg ou des Ambassades, et qui à la fois réclame pour elle en sus le plus platonique et le plus vif des amants, — Enfer ! Enfer ! » (55). Nul doute que Césarine n'aimait pas Sainte-Beuve d'amour. De la faiblesse de son sentiment provenait sa propre force et celle-ci permettait à sa vertu de demeurer sauve. Était-elle opportuniste ? Peut-être dans une certaine mesure, puisqu'elle trouvait en Sainte-Beuve un bon guide et un grand appui : il l'encourageait à écrire et l'aidait à publier dans les revues. Mais ce qui est évident, c'est qu'elle se sentait attirée par le charme de sa personnalité et aimait « son intelligence, son esprit, sa conversation qui lui embellissait toutes ses fins d'après-midi et ce fonds de tendresse et de bonté qu'elle distinguait à travers les complexités de sa nature » (56).

Il suffit de lire les lettres qu'elle lui envoyait, pour constater à quel point elle tenait à ses visites tant au château du Marais qu'à Champlâtreux, combien ces visites étaient sollicitées, appréciées, et méritant pour cela la plus vive reconnaissance. Le remerciant d'un bref séjour au château du Marais, elle lui écrivait : « Vous êtes le plus aimable des hommes de France et de Navarre. Voilà une vérité insurmontable. Cela une fois dit et accompagné de toute la reconnaissance et de tous les remerciements possibles, laissez-moi vous dire quelques reproches. Vous achetez trop de livres. Cela n'est sage ni pour vous ni pour les autres... Comment vous trouvez-vous de vos deux jours parmi nous ?... Nous avons été charmés de votre bonne visite. Elle a donné à notre solitude quelques heures de mouvement, de conversations, de pensées » (57). S'il espaçait ses visites, des billets comme celui-ci abondaient : « Champlâtreux est très beau, bien calme... Il vous désire et voudrait vous espérer... A bientôt pour causer » (58). Elle aimait, en effet, sa conversation, y trouvait un appui moral et en éprouvait le besoin dans les circonstances pénibles de sa vie : « Je passe mes journées à penser à ma fin et n'ai ni courage, ni résignation... Mon unique

consolation est une douce parole d'affectueux intérêt comme celle que vous prononcez » (59). Et quand il tardait à venir, il était amicalement blâmé : « Vous n'aurez pas de moi la plus petite phrase aimable, comme châtiment de cette mauvaise volonté à venir... » (60). Il « charmait » et on l'accaparaît pendant de longues heures ; ce qui rendait ses courtes visites extrêmement fatigantes pour lui. Il lui arriva une fois, en effet, d'être, au retour, vaincu par le sommeil : « Mon Dieu quelle orgie de sommeil ! Mais je prévoyais bien que vous dépassiez vos forces et que tant de conversations, tant d'esprit, tant de verve de onze heures du matin à minuit allaient vous plonger dans la léthargie de la Belle-au-Bois-dormant. Mais vous n'avez pas perdu vos peines. On a été charmé de vous... Tout le monde vous a vu partir à regret » (61).

Si Mme d'Arbouville ne pouvait oublier Sainte-Beuve et regrettait ses fréquentes absences, malgré les hôtes qui remplissaient le château, elle tenait aussi à sa correspondance et s'ennuyait beaucoup quand son silence se prolongeait. Elle aimait ses lettres et voulait égoïstement en recevoir plus qu'elle n'en envoyait. Elle lui écrivait des eaux de Nérès : « Je vous écris pour vous dire que je ne puis écrire », et dans la même lettre : « Soyez généreux, donnez sans recevoir » (62). S'il faisait la sourde oreille et gardait le silence, il était traité de parcimonieux ; par contre, une lettre de lui, de temps en temps, causait une joie profonde et était reçue avec gratitude : « Je reçois à l'instant, votre bonne, charmante, aimable lettre. Elle m'a touchée et je vous remercie... Mille amitiés satisfaisantes » (63).

Elle ne l'aimait que de tête. En lui reprochant d'exiger des autres autant qu'il leur donnait, elle ne faisait que trahir son égoïsme : « Pourquoi faire de toutes vos affections un marché dont vous stipulez d'avance le contrat. Vous le voulez à votre profit, et si les pièces d'or que vous donnez ne vous sont pas rendues en même nombre et en même qualité, vous repoussez toutes choses : vous feriez croire que vous n'avez nulle générosité dans le caractère » (64). Elle exagérait. Savoir qu'elle lui causait mille souffrances et lui demander d'étouffer par générosité son désir, c'était manquer de générosité. Le laborieux et attristant dialogue qui s'était engagé entre elle et Sainte-Beuve n'avait nulle raison de se prolonger indéfiniment et stérilement. Il était quelquefois grotesque. S'il est normal pour un homme de désirer une femme coquette, il peut être aussi normal qu'elle se refuse à

lui. Mais l'anormal est de chercher, malgré tout, à le retenir par tous les moyens, tout en étant témoin des souffrances où il se débat. On pourrait appliquer à Césarine, cette judicieuse réflexion d'Henry Bordeaux : « Chacun a un moyen de nuire, et chacun est également coupable quand il s'en sert, depuis l'homme qui poignarde jusqu'à la femme qui veut s'assurer de son charme au risque de l'agonie à laquelle elle abandonne ensuite le malheureux qui s'y est laissé prendre » (65). Mme d'Ortigue aussi inspira à Sainte-Beuve une profonde passion, peut-être plus exaltée encore. Elle aussi bouleversa sa vie quelque temps. Mais les conséquences furent moins graves, car il se vit éconduit à temps. Par contre, le sort qui lui était réservé par Mme d'Arbouville ne fut pas plus heureux que celui de Lucien Bonaparte auprès de Mme Récamier : « Lucien aime, il n'est pas repoussé, il ne sera jamais accueilli. Voilà la nuance » (66). Mais on aurait dit que tout en souffrant atrocement, Sainte-Beuve aimait sa souffrance. Il tenait à celle qui, pourtant, ne pouvait que lui inspirer rancune : « Avec des femmes qui nous ont repoussé, rompre : mieux vaut une rancune aimante » note-t-il dans ses *Carnets intimes* (67).

Le but de Sainte-Beuve était déterminé, clair ; et s'il usa de tous les moyens pour y parvenir, Césarine, elle, dans le sens opposé, s'ingénia à déjouer ses stratagèmes tout en prenant soin de le garder. La lutte fut acharnée et il pouvait lui dire : « Chère Madame, si je vous disais encore une fois tout ce que je sens, je dirais que tout cela est misérable, car à ce moment et depuis bien du temps, je le sens ainsi » (68). Il se lamentait et elle triomphait, « Heureuse d'atteindre à [ses] fins, même sans avoir donné dans [sa] vie la moindre minute de bonheur à celui qui [l'] aura aimée » (69). Et il me semble que plus il exprimait ses douloureux sentiments, plus elle était flattée. Elle en éprouvait même de la reconnaissance ! « Je crois que vous êtes la personne, en dehors de mes liens naturels, qui m'a le plus aimée, et j'en éprouve une reconnaissance que rien n'entame » (70). « Qui m'a le plus aimée » ! C'est là le point de litige, le grand malentendu. Deux conceptions fort différentes de l'amour s'opposent : pour Sainte-Beuve, les fleurs doivent finir par produire des fruits ; Mme d'Arbouville, elle, ne veut que les fleurs. Or Sainte-Beuve ne se sentait pas disposé à satisfaire platoniquement le caprice de son « amie », alors que son désir à lui restait à satisfaire. Le refus l'incita à la persévérance, la persévérance à l'obstination. « Vous n'êtes pas sur moi dans la nuance vraie »,

lui disait-elle(71). Mais il ne se décourageait pas et poursuivait sa tactique au prix de quelles souffrances ! Et Césarine de diagnostiquer le mal de sa victime : « Vous souffrez de vos impressions et de votre caractère. Voilà ce qui affecte le plus » (72). Soucieuse de le maintenir sous son empire, non seulement elle faisait fi de ses souffrances, mais elle lui demandait de s'y résigner : « Je vous en prie, résignez-vous à quelques tristesses » (73). Orgueil et égoïsme d'une coquette d'esprit. Lisons ces lignes empruntées aux *Notes inédites* de Sainte-Beuve ; nous y trouverons une ressemblance entre Mme d'Arbouville et Mme du Châtelet plutôt qu'entre celle-là et la femme de Lauzun, toutes proportions gardées d'ailleurs : « Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV, épouse de Lauzun, se faisait déshabiller par ses valets, et comme cela les mettait en rut, elle leur donnait de temps en temps quelques louis pour pouvoir se satisfaire ailleurs. — Mme du Châtelet se faisait ôter sa chemise par son valet de chambre, mais elle ne lui donnait rien » (74). Charly Guyot signale que cette note est marquée, dans le manuscrit, d'une croix à l'encre. Sainte-Beuve aurait-il ajouté ce signe lors de ses relations avec Mme d'Arbouville ou après la mort de celle-ci ? Rien n'exclut la supposition, car nous savons que Sainte-Beuve se plaisait à relire ses vieux carnets et notes.

Mme d'Arbouville lui infligeait un tourment permanent. Si elle différait de lui écrire, il se désolait : « J'attends l'heure du courrier avec impatience. Je fais demander coup sur coup si l'on n'a rien ; puis, quand j'en suis certain, ma journée est close ; je ferme mes rideaux, je m'étends sur mon lit d'ennui et m'y figure aisément un tombeau. Ma pensée ne vit plus ; tout travail m'est odieux, et je ne me plais qu'à retourner mon ennui, mon délaissement, la fuite des choses aimées » (75). Et sa désolation grossissait, à ses yeux, la fragilité, la futilité de la vie. Il pensait souvent à la mort. Il n'avait pas encore atteint la quarantaine, lorsqu'en 1843, il fit son testament. Celle qui lui avait refusé la moindre minute de bonheur n'y était pas oubliée ! ; il lui léguait « entre autres livres, un exemplaire de la *Valérie* de Mme de Krudener, dont ils avaient sans doute discuté ensemble certains passages où se mêlaient la dévotion et la volupté, et une *Imitation de Jésus-Christ* » (76).

Mme d'Arbouville ne disait pas « peut-être », ni « non », un non qui aurait pu être provisoire, mais « jamais » ! Ce terrible mot lancé à la figure d'un homme qui gémissait sous le joug de ses complexes

et à qui, pourtant, on ne disait pas « adieu », ne faisait qu'attiser son désir et rendre plus cuisantes ses souffrances. Gravement et mystérieusement, la femme aimée lui indiquait le moyen de trouver une issue à son malaise : « Tout ce qui est sérieusement possible de vous donner, vous est donné et là où vous ne voyez pas une issue, pas une éclaircie possible, il y a une route facile et un jour serein » (77). Chimère ! Sainte-Beuve ressentait l'effet de cette attitude paradoxale et énigmatique et le notait sous forme de conseil aux femmes : « Oh ! femmes, écrit-il, ne cédez pas (si vous avez de bonnes raisons) à celui qui vous aime ; mais pour peu que vous teniez à lui, n'allez pas lui dire : jamais ! » (78). Car le jamais de Mme d'Arbouville n'était pas le « jamais » de qui veut sincèrement rompre, mais un jamais qui visait malicieusement à maintenir le malheureux en captivité : « Que voulez-vous donc dans cette relation avec Mme d'Ar... qui vous a tout d'un coup refroidi ? Que demandiez-vous d'elle ? » — Eh ! mon Dieu, une seule chose ; je ne voulais ni sauter par la fenêtre ni m'échapper dans le jardin aux endroits défendus : rien de tout cela ; ce que j'aurais seulement voulu, c'est qu'on ne mît pas des barreaux de fer à ma fenêtre ; ces barreaux, une fois mis, ont suffi pour gêner mon horizon » (79).

Qu'entendait Mme d'Arbouville par « route facile » ? Conseillait-elle, peut-être, à Sainte-Beuve de chercher compensation auprès de filles vénales ? Soit pour se venger, soit pour la menacer, soit aussi pour sonder son âme et savoir à quel point elle était sincère dans ses refus, ce fut plutôt Sainte-Beuve qui parla allusivement des filles de joie, en lui annonçant avec désinvolture qu'aucun engagement ne le liait plus vis-à-vis d'elle. Celle-ci était trop égoïste pour tolérer une telle situation, trop jalouse pour ne pas se scandaliser : « N'ajoutez pas à mes peines, lui répondait-elle, retirez des paroles comme celles-ci : je suis bien libre à présent, bien dégagé, je puis faire tout ce que je veux » (80). Elle se fâchait mais ne rompait pas, provoquant toujours ce qu'elle voulait interdire et invoquant toujours « l'amitié » pour assurer l'équilibre dans les moments difficiles : « Nous nous sommes médiocrement quittés l'autre jour, vous me mettez toujours en colère, Monsieur, quand vous dites ces choses là. Il y a dans ma colère, regret, amitié pour vous, mais enfin il y a colère ! Ménagez donc mes faiblesses, et vous qui savez être si aimable sur tous les sujets, ne me rendez pas malheureuse par le choix de celui-là » (81).

Avait-elle vraiment horreur de ce sujet-là, le désir ? Aurait-elle voulu plus de silence, comme elle le dit ailleurs ? J'en doute fort : ce que l'ami lui disait ou écrivait lui faisait certainement plaisir et elle en tirait vanité. La preuve, elle nous la donne elle-même par ces phrases qui suivent immédiatement celles que nous venons de citer : « Vous ai-je fâché l'autre jour ? Je n'en sais plus rien. J'espère que non, en tous cas ce petit mot est pour rétablir la paix. Je vous dis mille amitiés et compte vous voir bientôt » (82). C'était par prudence qu'elle dénonçait « le choix du sujet » de temps en temps, alors qu'au fond d'elle-même elle devait trouver son régal dans les propos scabreux ou tout simplement sentimentaux du passionné. L'histoire du cachet portant le mot « Truth » en fait foi. Voyons ce qu'en dit Jules Troubat : « Il [Sainte-Beuve] cachetait ordinairement ses lettres avec de la cire ; c'était une coutume d'ancienne mode, que les enveloppes gommées ont fait perdre. Son cachet portait le mot « Truth ». On a cru que c'était une devise littéraire, celle qu'on lit sur le socle de son buste du jardin du Luxembourg : « Le vrai seul » ; ce cachet lui avait été donné tout simplement par une amie, Mme d'Arbouville, « afin, lui dit-elle, que vous vous souveniez de me dire toujours la vérité quand vous m'écrivez » (83).

A ce propos, on peut se demander de quelle vérité elle parlait. Nous savons que ses relations avec Sainte-Beuve n'étaient pas des relations littéraires et que le fond des lettres que lui envoyait Sainte-Beuve portait presque strictement sur sa théorie sur l'amitié entre hommes et femmes. Dès lors, on devine facilement le souci de Mme d'Arbouville de voir toujours le « Truth » caractériser les lettres qu'elle recevait de son « ami » ; L'exaltation d'un homme malade de désir l'amusait peut-être, mais à coup sûr, satisfaisait en elle la coquette qui, à la dernière minute, se ressaisissait. Cela explique aussi pourquoi elle craignait de le perdre. Ses lettres, à elle, sont pleines de petits ménagements dictés par l'« amitié » qu'elle avait soin de sauvegarder. Si elle lui adressait des reproches voilés, elle s'empressait ensuite de lui demander pardon : « Je suis désolé de vous avoir fait de la peine... Je ne puis rester sans vous dire quelques paroles... Seulement laissez la douce part que vous m'avez faite intacte. Ne la laissez pas être étouffée » (84). Si elle tardait trop longtemps à lui écrire, risquant ainsi de couper le pont, elle réclamait elle-même son châtimement : « Je vous prie d'avoir la bonté de me gronder de mon long silence. Je n'aime

pas avoir tort sans qu'on le sente » (85). Si à bout de patience, il menaçait de se retirer, de se taire, elle était déconcertée, alarmée : « Mais depuis quelque temps, les nombreux orages ont mis dans mon esprit l'inquiétude de voir se rompre cette amitié précieuse et j'ai dans mon cœur une grande tristesse à cet égard » (86).

Était-elle froide ? Sainte-Beuve inclinait à le croire et le lui disait, mais elle le réfutait à sa façon : « Je ne suis pas cet être froid et inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur pur, triste, rêveur, souvent ému et si découragé dès sa jeunesse qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient. Mes amis sont mon seul bonheur » (87). Jules Troubat voit en elle une « timorée » (88). Elle dut à plusieurs reprises, se trouver sur le point de céder, mais elle recula. Attirée par le grand homme, elle hésitait devant l'homme tout court : « Que Mme d'Arbouville aimât trop son mari pour céder à un homme dont les assiduités la flattaient, la troublaient mais sans la convaincre, parce qu'à côté de l'officier d'Afrique dont elle portait le nom, le petit bibliothécaire de la Mazarine manquait vraiment d'allure en dépit de sa merveilleuse intelligence, Sainte-Beuve ne semble pas s'être arrêté un seul instant à cette hypothèse pourtant plausible. De parti pris, ou par candeur, il ne tenait pas compte d'une des données du problème : M. d'Arbouville. » écrit André Billy (89). Il semble, au contraire, qu'il en tenait bien compte. Grisé de son premier succès auprès de la femme de M. d'Arbouville, il dut, ensuite, se refuser à accepter l'échec et lutta désespérément pour se persuader qu'il était digne d'être le rival de ce « bel homme » qu'était le mari.

Que l'influence religieuse de la famille de Césarine fût pour quelque chose dans ses troubles et sa perplexité, cela aussi est plausible. Sa mère, sa tante Mme de la Briche, sa cousine la marquise de la Ferté-Meun, bref presque tous les membres de cette famille, étaient des catholiques très pratiquants. Sainte-Beuve qui avait compris cette influence, notait dans ses *Poisons*, sur le compte de Césarine : « Personne aimable, charmante, poétique, affectueuse, coquette, un peu tendre, mais sujette aux faiblesses et aux craintes religieuses comme aux considérations sociales et mondaines » (90). Coquette, elle le fut jusque sur son lit de mort, elle refusa de recevoir Sainte-Beuve qui avait voulu lui rendre visite lors de sa dernière maladie. Visait-il, au fond de lui-même à méditer, à s'observer un moment devant celle

qui l'avait longtemps tourmenté et torturé ? Voulait-il assister au deuil de son désir évanoui, devant celle qui s'était toujours refusée et qui n'était plus maintenant qu'un corps agonisant ? Voulait-il tout simplement confronter ce qu'il eût ressenti devant cette mourante et tout ce qu'elle avait pu exciter en lui quand elle était dans sa pleine vigueur ? Rien n'empêche de le supposer et l'on peut regretter que ce grand sondeur d'âmes n'ait pas consigné, dans ses notes intimes, ce qui lui était venu à l'esprit au moment où il avait demandé à être reçu par la grande malade.

Le refus de Mme d'Arbouville de recevoir son « ami » donne lieu à plusieurs hypothèses. Maurice Allem en fait quelques-unes : « Par un sentiment de suprême pudeur ? Par un sentiment de suprême coquetterie et pour ne pas montrer à son ami un visage ravagé ? Par une volonté instinctive d'être désormais toute à Dieu ? Ou sur les conseils du Père de Ravignan auquel elle s'était confessée, de qui elle avait reçu l'extrême onction ? » (91). De toutes ces hypothèses celle qui touche à la coquetterie me paraît la plus plausible. Minée par la maladie, Césarine crut certainement que si elle consentait à recevoir Sainte-Beuve dans l'état où elle se trouvait, elle causerait à son ami une profonde déception. L'homme qui n'avait cessé de la désirer pendant plusieurs années eût peut-être ressenti, devant la laideur qui se serait offerte à ses yeux, une sorte de dégoût et se fût reproché d'avoir été si longtemps le captif d'une illusion. La vérité serait donc qu'elle tint à maintenir son ami dans les sentiments tendres qu'il lui vouait. Trois ans après sa mort, il évoque son souvenir dans une lettre à Mme du Gravier : « Sa souffrance réelle, écrivait-il, était sa laideur. Elle la recouvrait d'un voile éblouissant d'esprit, de bienveillance, d'agrément. La louange lui était très chère et la consolait de beaucoup de choses » (92). Cette dernière phrase explique éloquentement pourquoi Mme d'Arbouville avait eu le souci de conserver une amitié qui, à la fois, la flattait et la réconfortait. Sainte-Beuve nota le jour même de sa mort : « Mme d'Arbouville. Le 22 mars 1850, à trois heures du matin. Elle n'est plus. Toute la grâce de la vie, toute la douceur dont je pouvais me flatter encore, a péri avec elle. Elle ne laisse pas après elle le vide dans mon cœur, mais le désert ! » (93). Mais plus tard, bien plus tard, en 1864, il rédigea une autre note où perce nettement la rancune : « ... Elle n'a pas eu la force de contracter alliance avec moi en face de la mort. Aussi, malgré de sincères regrets et de vraies larmes, me

suis-je cru libre et dégagé envers sa mémoire » (94). Rancune d'ailleurs justifiable d'un homme susceptible qui avait souffert et qui gardait le souvenir de son humiliation. Est-ce Mme d'Arbouville qui lui inspira cette observation : « Combien de femmes sont comme Circé ! Elles n'ont pas de plus grand bonheur que d'attrouper les hommes autour d'elles, de leur ôter leur dignité, de les faire tous manger dans la même auge » (95).

La passion de Sainte-Beuve pour Mme d'Arbouville dura plus de dix ans. La première partie de cette période fut marquée par un désir ardent qui le consumait et le désaxait. Ce fut une liaison sans raison valable de subsister, mais qui pourtant continuait en puisant sa sève dans le caprice d'une femme. Pons écrit dans *Sainte-Beuve et ses inconnues* : « Il lui dut [à Mme d'Arbouville] les dix années les plus heureuses de sa vie, celles du moins où son existence fut arrangée le plus à son gré, selon son rêve » (96). Cette réflexion est de pure fantaisie. Ces dix années furent sans doute des plus agitées de la vie de Sainte-Beuve. Or dix ans constituent un laps de temps non négligeable dans la vie. Joseph Delorme disait :

Dix ans, oh ! n'est-ce pas ? c'est bien long dans la vie (97).

Dix ans de passion sans issue avec Mme d'Arbouville, dix autres d'amour passionné avec Mme Hugo, voilà déjà un tiers de la vie de cet homme qui, d'autre part, dota la postérité de ses *Lundis* et de son *Port-Royal*. Qu'eût été l'œuvre laissée par Sainte-Beuve si, dans sa vie, le sentiment de sa laideur et les ravages de sa passion n'avaient pas tenu une si grande part ? Nul ne peut le savoir. Peut-être la littérature française lui doit-elle ce qu'elle lui doit précisément parce qu'il était disgracié. La laideur peut ou détruire complètement l'homme, ou inciter à la lutte. Seul le destin en décide. Sainte-Beuve fut de ceux qui, en allant à la dérive, ne se doutent pas qu'ils se dirigent vers la gloire.

## Notes

Nous abrégeons de la façon suivante :

*Corresp. gén. : Correspondance générale de Sainte-Beuve*, recueillie et annotée par Jean Bonnerot, 10 volumes, (pour éditions voir bibliographie)

*Corresp. de Sainte-Beuve : Correspondance de Sainte-Beuve*, publiée par Jules Troubat, 2 volumes, Calmann-Lévy, Paris, 1878 et 1899.

*Nouv. corresp. de Sainte-Beuve : Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve*, avec des notes de son dernier secrétaire (Jules Troubat), Calmann-Lévy, Paris, 1880.



En procédant au remaniement final de mon texte, j'ai dû biffer ou ajouter certains passages. Pour éviter toute confusion, j'ai jugé préférable de maintenir les numéros des notes initialement indiqués. De ce fait, le lecteur remarquera que certains chiffres se répètent, accompagnés d'une lettre alphabétique (comme par exemple : le 2b et les 28b, 28c, 28d, 28e, 28f, 28g, dans la partie intitulée *Sainte-Beuve, le charmeur disgracié*), et qu'un petit nombre d'autres manquent. Ces derniers sont les suivants :

partie *Sainte-Beuve et le désir* : chiffre 116 ;

partie *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo* : chiffres 1-5 et 45-49 ;

partie *Sainte-Beuve et Mme d'Arbouville* : chiffre 15.

## Introduction

- 1) Hortense Allart de Méritens : *Lettres inédites à Sainte-Beuve*, publiées par Léon Séché, p. 194.
- 2) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 10.
- 3) B. Munteano : *Sainte-Beuve « antique » et moderne*, dans la *Revue de litt. comparée* (oct.-déc. 1954), p. 458.
- 4) Bibliothèque Nationale : *Sainte-Beuve, exposition organisée pour le cent cinquantième anniversaire de sa naissance* — préface.
- 4b) Pierre Moreau : *La critique littéraire en France*, p. 114.
- 5) Sainte-Beuve : *Portraits littéraires*, T. III, p. 544.
- 6) Arsène Houssaye : *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle*, T. IV, p. 237.
- 7) *Le Clou d'Or*, p. 64.
- 8) *Corresp. gén.*, Tome III, p. 131.
- 9) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 19.
- 10) *Pensées et Maximes*, p. 247.
- 11) *Ibid.*, p. 243.
- 12) A. Billy : *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, T. I, p. 175.
- 13) *Nouv. corresp. de Sainte-Beuve*, p. 229 (lettre du 10 fév. 1867).
- 14) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 16.
- 15) *Ibid.*
- 16) Boileau : dans *corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 203.

## Sainte-Beuve, le charmeur disgracié

- 1) Henri Bidou, *Sainte-Beuve, Revue de Paris*, 15 avril 1931.
- 1b) Didier : *Journal* : « 17 juin 1834 — Je reçois la réponse de Sainte-Beuve, lequel confesse ses torts. Position jugée. Plus d'amitié entre nous, de l'estime de plus ; position qui va mieux... Il faut l'accepter tel qu'il est. » Voir J. Bonnerot : *Corresp. gén.*, Tome I, p. 443, note 2.
- 2) Xavier Marmier : *Journal intime*, conservé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon — pages transcrites et complaisamment communiquées par Monsieur le Professeur Pierre Moreau de la Sorbonne.
- 3) *Ibid.*
- 4) *Pensées et Maximes*, p. 17.
- 5) André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX siècle*, p. 334.
- 6) *Ibid.*
- 7) Eugène Gilbert : *L'âme en peine de Sainte-Beuve*, p. 16.
- 8) Juliette Decreus - Van Liefland : *Sainte-Beuve et la critique des auteurs féminins*, p. 64.
- 9) *Ibid.*, p. 87.
- 10) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 213.
- 11) Voir note 2.
- 12) André Billy : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 73.
- 13) Juliette Decreus - Van Liefland : *Op. cit.*, p. 87.
- 14) *Le Clou d'Or*, p. 103.
- 15) *Corresp. gén.*, T. III, p. 140.
- 16) *Ibid.*
- 17) *Ibid.*
- 18) *Ibid.*
- 19) Léon Séché : *Mme d'Arbouville*, p. 48.
- 20) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 401.
- 21) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 191.

- 22) *Ibid.*, p. 212.
- 23) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 46.
- 24) Louis Nicolardot : *La Confession de Sainte-Beuve*, p. 91.
- 25) André Hallays : dans *Le Livre d'Or*, p. 319.
- 26) Léon Séché : *H. Allart*, p. 194.
- 27) *Ibid.*, p. 179, note 2.
- 28) A. Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, p. 460.
- 28b) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 395.
- 28c) *Ibid.*, p. 376.
- 28d) *Ibid.*, p. 362.
- 28e) *Ibid.*
- 28f) *Corresp. gén.*, T. II, p. 32.
- 28g) Ferdinand Denis : *Journal*, p. 60.
- 29) Liszt et Mme d'Agoult : *Correspondance*, T. II, p. 88.
- 30) *Corresp. gén.*, T. III, p. 396.
- 30b) Liszt et Mme d'Agoult : *Op. cit.*, T. II, p. 68.
- 31) *Corresp. gén.*, T. III, p. 107.
- 32) *Ibid.*
- 33) A. Maurois : *Op. cit.*, p. 164.
- 34) L. Nicolardot : *La Confession de Sainte-Beuve*, p. 79.
- 35) *Ibid.*, p. 74.
- 36) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 7.
- 37) Juliette Decreus - Van Liefland : *Op. cit.*, p. 50.
- 38) *Corresp. gén.*, T. III, p. 64.
- 39) Lamartine : *Souvenirs et portraits*, p. 43.
- 40) Juliette Decreus - Van Liefland : *Op. cit.*, p. 49.
- 41) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 109.
- 42) Lamartine : *Op. cit.*, p. 43.
- 43) Marmier : *Journal intime*, (voir note 2).
- 44) Lettre d'Henri Lehmann à Mme d'Agoult (18 juin 1839) dans A. Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, p. 164.
- 45) Jules Bertaut : *Les amitiés féminines de Sainte-Beuve* dans *le Mois Suisse*, août 1943, p. 148.
- 46) *Corresp. gén.*, T. IV, p. 31.
- 47) A. Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, p. 445-448.
- 48) *Ibid.*, p. 445.
- 49) A. Billy : *Op. cit.*, Tome II, p. 140, et Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 244-245.

- 50) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 138.
- 51) *Corresp. gén.*, Tome III, p. 143.
- 52) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 66.
- 53) *Corresp. gén.*, Tome III, p. 133.
- 54) *Pensées et Maximes*, p. 255.
- 55) A. Billy : *Op. cit.*, T. I, p. 331.
- 56) Ed. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme V. Hugo*, p. 469-470 (note).
- 57) *Ibid.*
- 58) V. Giraud : *Mes Poisons*, p. 21.
- 59) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 329.
- 60) A. Billy : *Op. cit.*, T. II, p. 60. Pour Mlle Marguerite, voir Elias dans l'index alphabétique.
- 60b) *Poésies complètes de Sainte-Beuve ; Les Consolations*, p. 214, pièce intitulée « A M. Auguste le Préost ».
- 61) Lettre du 8 juillet 1837, *Corresp. gén.*, T. II, p. 213.
- 62) *Ibid.*, T. VI, p. 285.
- 63) *Ibid.*, T. VIII, p. 222.
- 64) *Ibid.*, T. II, p. 509.
- 65) *Ibid.*, T. X, p. 432.
- 66) *Ibid.*
- 67) A. Billy : *Op. cit.*, T. II, p. 132.
- 68) *Le Clou d'Or : Note confidentielle VIII<sup>me</sup>*, p. 69.
- 69) *Ibid.*, p. 70.
- 70) *Ibid.*
- 71) Liszt et Mme d'Agoult : *Correspondance*, T. II, p. 234.
- 72) *Corresp. gén.*, T. I, p. 394, lettre du 16 octobre 1833 (par erreur, A. Billy donne la date du 8 octobre : voir *Op. cit.*, T. I, p. 190).
- 73) George Sand.
- 74) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 114.
- 75) *Le Clou d'Or*, p. 64.
- 76) *Ibid.*, p. 65.
- 77) A. Billy : *Op. cit.*, T. II, p. 71.
- 78) *Corresp. gén.*, T. VI, p. 409.
- 79) *Ibid.*, Tome III, p. 64.
- 80) *Ibid.*, Tome III, p. 374.
- 81) A. Billy : *Op. cit.*, Tome II, p. 136.
- 82) *Ibid.*
- 83) *Corresp. gén.*, Tome III, p. 107.

- 84) *Pensées et Maximes*, p. 239.
- 84b) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 283, note I.
- 85) *Causeries du lundi*, Tome II, p. 121.
- 86) Joachim Merlant : *Sénancour*, p. 264.
- 87) Jean Prevost : *Les Epicuriens français*, p. 191.
- 88) Juliette Decreus - Van Liefland : *Op. cit.*, p. 53.
- 89) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 238.
- 90) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 107.
- 91) *Ibid.*, p. 82.
- 92) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 189.
- 93) *Ibid.*
- 94) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 140.
- 95) *Ibid.*

## Sainte-Beuve et le désir

- 1) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 8.
- 2) Dans un article sur les poésies de Sainte-Beuve. — *Revue de Paris* du 30 mai 1840 — Voir *Corresp. gén.*, Tome III, p. 301.
- 3) Léon Séché : *Op. cit.*, p. 10.
- 4) *Pensées et Maximes*, p. 49.
- 5) G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 31.
- 6) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve* et Billy : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 141.
- 7) André Billy : *Op. cit.*, p. 7 et 8.
- 8) *Ibid.*, Tome I, p. 348.
- 9) Léon Séché : *Hortense Allart*, p. 191.
- 10) *Ibid.*, p. 350.
- 11) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 189.
- 12) André Maurois : article publié dans la *Revue de Paris* (mai 1953).
- 13) Lettre à Guttinguer (3 octobre 1836) *Corresp. gén.*, T. II, p. 100.
- 14) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 271.
- 15) Lettre du 20 septembre 1840 — Voir *Corresp. gén.*, T. III, p. 356.
- 16) *Pensées et Maximes*, p. 48.
- 17) Lettre du 20 juin 1840 — Voir *Corresp. gén.*, T. III, p. 315.
- 18) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 218.
- 19) *Ibid.*
- 20) A. Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, p. 104-105.
- 21) A. Billy, *Op. cit.*, Tome I, p. 189.
- 22) *Ibid.*
- 23) Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 82.
- 24) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 432.
- 25) Léon Séché : *Op. cit.*, Tome II, p. 82.
- 26) *Volupté*, p. 129.
- 27) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 197-198.

- 28) G. Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 206.
- 29) *Ibid.*
- 30) *Pensées et Maximes*, p. 20.
- 31) A. Billy : *Op. cit.*, Tome II, p. 136.
- 32) *Pensées et Maximes*, p. 44.
- 33) *Ibid.*, p. 244.
- 34) *Ibid.*, p. 239.
- 35) *Ibid.*, p. 241.
- 36) *Ibid.*, p. 250.
- 37) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 173.
- 38) *Ibid.*
- 39) *Pensées et Maximes*, p. 44.
- 40) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 386 (Lettre du 3 avril 1846).
- 41) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 251 et suivantes.
- 42) *Pensées et Maximes*, p. 244.
- 43) *Ibid.*, p. 158.
- 44) Pour cet incident, voir A. Billy, *Op. cit.*, Tome I, p. 385 et Mme Pailleron, *Buloz et ses amis*, p. 239-240.
- 45) *Pensées et Maximes*, p. 249.
- 46) 3 avril 1846, Voir *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 386.
- 47) *Vie de Joseph Delorme*, p. 8-9.
- 48) *Pensées et Maximes*, p. 44.
- 49) Lettre du 29 décembre 1837 : voir *Corresp. gén.*, Tome II, p. 316.
- 50) A. Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 411.
- 51) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 440.
- 52) Jean Prévoist : *Les Epicuriens français*, p. 179.
- 53) Ce mot est emprunté à une de ses lettres à Adèle Couriard — Voir Billy, *Op. cit.*, Tome II, p. 134.
- 54) *Ibid.*, p. 134-135.
- 55) *Ibid.*, p. 135-136.
- 56) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 282.
- 57) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 18.
- 58) *Pensées et Maximes*, p. 246.
- 59) Xavier Marmier : *Journal inédit*, Tome III, (voir note 2 du chapitre préliminaire).
- 60) Sainte-Beuve : *Portraits de Femmes*.

- 61) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 189.
- 62) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 69.
- 63) Xavier Marmier : *Journal intime* (voir note 2 du chapitre préliminaire).
- 64) *Corresp. gén.*, Tome III, p. 129, note 2.
- 65) *Ibid.*, Tome III, p. 133.
- 66) *Ibid.*, Tome II, p. 321.
- 67) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 333 (lettre du 23 janvier 1838).
- 68) *Ibid.*, Tome II, p. 349.
- 69) *Journal des Goncourt*, T. VI, p. 98.
- 70) *Volupté*, p. 33.
  
- 71) *Pensées et Maximes*, p. 247. Amaury dit que « les romanesques, les voluptueux aiment le mystère... » *Volupté*, p. 31.
- 72) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 153.
- 73) Jules Troubat : *Op. cit.*, p. 28.
- 74) *Ibid.* (Sur le déguisement de Sainte-Beuve, voir aussi Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, 4me série, p. 212.)
- 75) *Ibid.*, p. 36.
- 76) Jules Levallois : *Sainte-Beuve*, p. 154.
- 77) Nicolardot : *Confession de Sainte-Beuve*, p. 88 et suivantes.
- 78) Xavier Marmier : *Journal inédit*, Tome III, (voir note 2 du chapitre premier).
- 78b) *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agault*, T. II, p. 91.
- 79) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 215.
- 80) *Ibid.*, p. 227.
- 81) André Hallays : *Sainte-Beuve et Ondine Desbordes-Valmore*, dans *Le livre d'Or*, p. 308.
  
- 82) André Hallays : *Sainte-Beuve et Ondine Desbordes-Valmore*, p. 11.
- 83) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 19.
- 84) *Nouveaux Lundis*.
- 85) *Ibid.*
- 86) *Ibid.*
- 87) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 126.
- 88) *Pensées et Maximes*, p. 238.
- 89) Voir note 43.

- 90) *Journal des Goncourt*, Tome VI, p. 195. (Lundi 11 avril 1864, chez Magny.)
- 91) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 136.
- 92) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 368.
- 93) Jules Troubat : *Op. cit.*, p. 247.
- 94) *Ibid.*, p. 285.
- 95) *Ibid.*, p. 271.
- 96) *Corresp. gén.*, T. X, p. 436.
- 97) Léon Séché : *Correspondance inédite de Sainte-Beuve, avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 26.
- 98) *Ibid.*
- 99) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 485.
- 100) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 220-221.
- 101) Maurice Allem : *Op. cit.*, p. 139.
- 102) *Pensées et Maximes*, p. 253.
- 103) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 273.
- 104) Jules Troubat : *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 337.
- 105) Xavier Marmier : *Journal intime*, T. IV, voir note 2 du premier chapitre.
- 106) *Ibid.*
- 106b) Nicolardot : *Op. cit.*, p. 276-277.
- 107) Arsène Houssaye : *Confessions, souvenirs d'un demi-siècle*, T. IV, p. 237.
- 108) Le Pasteur J. Pannier : dans *Un bon Français*, Sully, p. IX.
- 108b) Notons à ce propos cette pensée de Sainte-Beuve : « Les hommes en général, n'aiment pas la vérité, et les littérateurs moins que les autres. En revanche, ils aiment fort la satire, ce qui est bien différent : mais la vérité, c'est-à-dire cet ensemble non arrangé de qualités et de défauts, de vertus et de vices, qui constituent une personne humaine, ils ont toute la peine du monde à s'en accommoder. Ils veulent leur homme, leur héros d'une pièce, tout un : ange ou démon ! C'est leur gâter leur idée que de venir leur montrer dans un miroir fidèle le visage d'un mort avec son front, son teint et ses verrues. » *Pensées et Maximes*, p. 137.
- 109) Henri Guillemin : *Un orageux amour de Lamartine — Maddalena, la belle princesse italienne*, (*Figaro littéraire* du 25 juillet 1959).

- 110) *Ibid.*
- 111) *Ibid.*
- 112) *Ibid.*
- 112b) Sainte-Beuve note sur l'une des feuilles de garde du *Livre d'Amour* (exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale) :  
« Il n'y a pas de mystère pour la postérité, qui les évalue tous. »  
Voir le *Livre d'Amour*, préface de Jules Troubat, p. 19.
- 113) Marmier : *Journal* inédit, voir note 2 du chapitre premier.
- 114) G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les Lundis*, préface, p. VII.
- 115) *Pensées et Maximes*, p. 45.
- 117) *Ibid.*, p. 46.
- 118) *Ibid.*, p. 34.
- 119) *Ibid.*, p. 33.
- 120) *Ibid.*, p. 46.
- 121) *Ibid.*, p. 230.
- 122) *Ibid.*, p. 238.
- 123) *Ibid.*, p. 269.
- 124) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 48.
- 125) Maxime Leroy : *Vie de Sainte-Beuve*, p. 93.
- 126) *Ibid.*
- 127) Marmier : *Journal* inédit, voir note 2 du chapitre préliminaire.
- 128) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 176.
- 129) Sainte-Beuve : *Le Livre d'Amour*, pièce XVI (A la Petite AD...) p. 107.
- 130) Sainte-Beuve : *La Pendule*, p. 115-116.
- 131) Lettre à Juste Olivier (16 mars 1841) voir *Corresp. gén.*, T. IV, p. 59.
- 132) Sainte-Beuve : *Mes Poisons*, p. 4.
- 133) *Le Clou d'Or*, Note confidentielle VIII, p. 71.
- 134) Sainte-Beuve, étude sur *Dominique*, de Fromentin, *Nouveaux Lundis*, T. VII, p. 146.
- 135) *Ibid.*
- 136) André Hallays : *Sainte-Beuve et Ondine Desbores-Valmore*, p. 3.
- 137) *Vie de Joseph Delorme*, p. 60.
- 138) *Ibid.*, p. 30.
- 139) *Ibid.*, p. 98.
- 140) *Ibid.*, p. 30.

- 141) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens*, p. 196.
- 142) *Pensées et Maximes*, p. 24.
- 143) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 49.
- 144) A. Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 418 (lettre de septembre 1847), voir *Corresp. gén.*, Tome VII, p. 123.
- 145) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 176.

## Sainte-Beuve et M<sup>me</sup> Victor Hugo

- 6) Victor Hugo : *Journal 1830-1848*, p. 10.
- 7) Henry Havard : dans la *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957, p. 390.
- 8) Lettre du 21 août 1833, *Corresp. gén.* de Sainte-Beuve, T. I, p. 379.
- 9) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 13.
- 10) *Odes et Ballades*, préface de l'édition de 1822.
- 11) *Premiers Lundis*, T. I, p. 166.
- 12) G. Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 83.
- 13) *Portraits contemporains*, Obermann, p. 190.
- 14) *Le Livre d'Amour, Récit* (pièce VIII), p. 63.
- 14b) *Causeries du Lundi*, Tome XI, p. 531.
- 15) Voir : *Causeries du Lundi*, T. XI, p. 530 et suivantes, et *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, d'Ed. Benoit-Lévy, p. 19 et suivantes.
- 16) *Portraits contemporains*, p. 468.
- 17) Voir *Sainte-Beuve, œuvres*, éd. de *La Pléiade*, T. I, p. 191 et suiv.
- 18) *Causeries du Lundi*, T. XI, p. 532.
- 19) *Portraits contemporains*, p. 407 et suivantes et *Les Causeries du Lundi*, T. XI, p. 530 et suivantes.
- 20) Ce mot est de Sainte-Beuve ; il figure dans *les Causeries du Lundi*, T. XI, (*notes et pensées*).
- 21) *Volupté*, p. 30.
- 22) *Portraits contemporains*, p. 468.
- 23) *Ibid.*, p. 469.
- 24) *Ibid.*
- 25) *Causeries du Lundi*, T. XI, p. 532.
- 26) *Le Livre d'Amour, Récit* (pièce VIII), p. 63-64.
- 27) *Causeries du Lundi*, Tome XI, p. 532.
- 28) *Portraits contemporains*, p. 469.
- 29) G. Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 95.

- 29b) Lettre de Sainte-Beuve à François Morand, *Corresp. gén.*, T. V (première partie), p. 651.
- 29c) *Ibid.*
- 29d) *Corresp. gén.*, T. I, p. 62.
- 29e) *Ibid.*
- 29f) *Ibid.*
- 29g) *Ibid.*
- 29h) *Pensées et Maximes*, p. 48.
- 29i) *Corresp. gén.*, T. I, p. 63.
- 29j) *Pensées et Maximes*, p. 48.
- 29k) *Ibid.*
- 29l) *Ibid.*
- 29m) Pierre Moreau : *La critique littéraire en France*, p. 116-117.
- 29n) *Ibid.*
- 30) Maurice Regard : *Sainte-Beuve*, p. 30-31.
- 30b) Sainte-Beuve : *Poésies complètes*, Joseph Delorme, p. 19.
- 31) *Le Livre d'Amour : Récit* (pièce VIII), p. 65.
- 32) *Ibid.*, pièce XIV, p. 97.
- 32b) Ed. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, p. 13.
- 33) *Ibid.*
- 34) Joseph Delorme, p. 34.
- 35) René, dans Joseph Delorme, p. 100 (pièce intitulée A M. A... de L...) [Lamartine].
- 36) *Volupté*, p. 26.
- 37) Joseph Delorme : pièce intitulée *l'Enfant rêveur*, p. 99.
- 38) C'est le titre de la pièce dont nous extrayons les vers suivants, Joseph Delorme, p. 92.
- 39) Joseph Delorme : *A mon Ami V. H.*, p. 50.
- 40) *Ibid.*, p. 71-72.
- 41) Joseph Delorme : *Le Cénacle*, p. 89.
- 42) Sonnet recopié par lui-même sur son *Ronsard*, voir André Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 96.
- 43) Maurice Regard : *Sainte-Beuve*, p. 37.
- 44) *Ibid.*
- 50) *Livre d'Amour : Récit* (pièce VIII), p. 64.
- 51) Maurice Regard : *Op. cit.*, p. 22.
- 52) André Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, et Paul Mariéton : *Une histoire d'Amour*, p. 250.

- 53) Ed. Benoit-Lévy, *Op. cit.*, p. 43.
- 54) Gustave Michaut : *Sainte-Beuve*, p. 35.
- 55) Lettre à Edmond Scherer, 22 avril 1862, *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 288.
- 56) Maurice Regard, *Op. cit.*, p. 21.
- 57) Ed. Benoit-Lévy, *Op. cit.*, p. 363.
- 58) *Livre d'Amour*, p. 66.
- 59) *Volupté*, p. 36.
- 60) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, p. 236.
- 61) Dernière phrase de sa lettre envoyée de Cologne (à Victor Hugo), le 2 novembre 1829 — *Corresp. gén.*, Tome I, p. 154.
- 62) Maurice Regard : *Sainte-Beuve*, p. 124.
- 63) *Volupté*, p. 154.
- 64) *Livre d'Amour : Récit* (pièce VIII), p. 66.
- 64b) *Pensées et Maximes*, p. 166.
- 65) *Livre d'Amour*, p. 66.
- 66) *Livre d'Amour : Invocation* (pièce I), p. 26, et pour le mot de Ballanche p. 31.
- 67) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, Joseph Delorme, p. 84.
- 68) *Ibid.*, p. 226.
- 69) *Joseph Delorme*, p. 77.
- 70) *Ibid.*, p. 76.
- 71) *Ibid.*, p. 72.
- 72) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, *Les Consolations*, pièce IV, p. 218.
- 73) *Joseph Delorme*, p. 84.
- 74) *Ibid.*, p. 87.
- 75) André Billy : *Op. cit.*, T. I, p. 89-90.
- 76) Dans Billy : *Op. cit.*, Tome I, p. 8-9.
- 77) Dans Billy : *Op. cit.*, Tome I, p. 89.
- 78) *Ibid.*
- 79) André Billy : *Op. cit.*, p. 90.
- 80) *Ibid.*
- 81) *Ibid.*
- 82) *Volupté*, p. 36.
- 83) *Ibid.*, p. 60.
- 84) *Ibid.*
- 85) *Ibid.*

- 86) André Billy : *Sainte-Beuve*, Tome 1, p. 90.
- 87) *Le Livre d'Amour*, pièce VIII, p. 55.
- 88) *Ibid.*, pièce XV, p. 103.
- 89) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 26.
- 90) *Ibid.*, p. 24 et suivantes.
- 91) *Volupté*, p. 12.
- 92) *Ibid.*, p. 13.
- 93) *Ibid.*
- 94) René Bray : *Sainte-Beuve et ses détracteurs*, dans (*Hommage à Sainte-Beuve*), p. 13.
- 95) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 49.
- 96) Gustave Lanson, dans Ed. Benoit-Lévy (*Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*), p. 27.
- 97) Henri Bremond : *Pour le Romantisme*, p. 183.
- 98) André Billy : *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, T. 1, p. 182.
- 99) *Ibid.*
- 100) *Volupté*, p. 13.
- 101) *Ibid.*, p. 57.
- 102) Epigraphe de la pièce 1 des *Consolations* : « à Mme V. H. », *Poésies complètes*, p. 207.
- 103) *Volupté*, p. 59.
- 104) Louis Barthou : *Les Amours d'un poète*, p. 60.
- 105) Gustave Simon : *Le roman de Sainte-Beuve*, p. 90.
- 106) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 210.
- 107) *Volupté*, p. 37.
- 108) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, Joseph Delorme, p. 57. — Amaury dit : « J'eus toujours le goût des intérieurs. », « J'avais le goût des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons : un intérieur nouveau où je pénétrais était toujours une découverte agréable à mon cœur ; j'en recevais dès le seuil une certaine commotion... » voir *Volupté*, p. 32.
- 109) *Ibid.*
- 110) *Poésies complètes de Sainte-Beuve, les Consolations*, pièce 1, A Mme V. H., p. 208.
- 111) *Ibid.*, pièce V, A Mme V. H., p. 220.
- 112) *Ibid.*
- 113) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 61.

- 114) *Poésies complètes de Sainte-Beuve, les Consolations*, pièce V, p. 221.
- 115) Maurice Allem : *Op. cit.*, p. 62.
- 116) Le mot est de Maurice Allem, *Ibid.*
- 117) *Volupté*, p. 119.
- 118) *Le Livre d'Amour : Récit*, pièce VIII, p. 55.
- 119) *Ibid.*
- 120) *Volupté*, p. 188.
- 121) *Mme de Pontivy*, éd. Troubat, p. 117 et dans Louis Barthou : *Les Amours d'un poète*, p. 63.
- 122) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 397.
- 123) *Les Consolations* : pièce I, A Mme V. H., premier vers, p. 207.
- 124) *Ibid.*
- 125) *Volupté*, p. 182-183.
- 125b) La pièce A deux absents (*Poésies complètes de Sainte-Beuve, Les Consolations*, p. 236) peut donner le ton des propos de Sainte-Beuve au cours de ses rencontres avec Adèle.
- 126) *Le Livre d'Amour*, pièce IV, p. 39.
- 127) Maurice Allem : *Op. cit.*, p. 57.
- 128) André Billy : *Op. cit.*, T. I, p. 91.
- 129) *Les Consolations*, pièce I, p. 208.
- 130) *Volupté*, dans Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 70.
- 131) *Ibid.*, p. 69.
- 132) *Volupté*, p. 209.
- 133) Maurice Regard : *Sainte-Beuve*, p. 47.
- 134) *Ibid.*
- 135) *Les Consolations*, pièce I, p. 209.
- 136) Henri Guillemin : *Victor Hugo et la sexualité*, p. 136.
- 137) Jules Levallois : *Sainte-Beuve*, p. 180.
- 138) *Volupté*, p. 165.
- 139) Emile Faguet : *Amours d'hommes de lettres*, p. 363.
- 140) Sainte-Beuve : *Oeuvres*, — éd. La Pléiade, p. 298.
- 141) *Ibid.*, p. 303.
- 142) *Volupté*, p. 57.
- 143) *Ibid.*
- 144) *Les Consolations*, pièce II, à M. Viguiet, (*Poésies complètes de Sainte-Beuve*), p. 212.
- 145) *Ibid.*, p. 213.

- 146) *Ibid.*
- 146b) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 105.
- 147) Le mot est de Sainte-Beuve, *Volupté*, p. 62.
- 148) *Ibid.*
- 149) *Ibid.*, p. 66.
- 150) *Ibid.*
- 151) Voir vers cités plus haut (note 145).
- 152) *Volupté*, p. 114.
- 153) Maurice Allem, *Op. cit.*, p. 57.
- 154) *Ibid.*, p. 62
- 155) *Les Consolations*, pièce XII A deux Absents, p. 236.
- 156) *Corresp. gén.*, T. I, p. 145 (lettre du 11 octobre 1829).
- 157) *Ibid.*, p. 148 (lettre du 16 octobre 1829).
- 158) *Ibid.*, p. 151 (lettre du 25 octobre 1829).
- 159) *Ibid.*, p. 154 (lettre du 2 novembre 1829).
- 160) *Volupté*, p. 84.
- 161) *Ibid.*
- 162) *Corresp. gén.*, Tome 1, p. 173.
- 163) Lettre citée par J. Bonnerot (*Corresp. gén.*, T. I, p. 175, note 2).
- 164) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 90.
- 165) Le mot est d'A. Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 100.
- 166) Maurice Allem, *Op. cit.*, p. 66.
- 167) André Billy, *Op. cit.*, p. 100.
- 168) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 178.
- 169) *Journal des Goncourt*, Tome VI, p. 97.
- 170) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 189.
- 171) Maurice Regard : *Op. cit.*, p. 55.
- 172) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 190.
- 173) *Ibid.*, p. 193.
- 174) *Ibid.*, p. 194.
- 175) *Ibid.*, p. 203.
- 176) *Ibid.*, p. 197.
- 177) *Ibid.*
- 178) *Ibid.*, p. 201.
- 179) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 72-73.
- 180) *Ibid.*, p. 73.
- 181) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 209.
- 182) *Ibid.*, p. 213.

- 183) *Ibid.*, p. 207.
- 184) *Ibid.*, p. 210.
- 185) Maurice Allem, *Op. cit.*, p. 77.
- 186) *Volupté*, p. 66.
- 187) Lettre à Hugo (3 avril 1831), *Corresp. gén.*, Tome I, p. 224.
- 188) Lettre à Prosper Enfantin (1859).
- 189) Note postérieurement ajoutée à un article du 21 janvier 1832 sur Sénancour (*Volupté*, note 144, p. 428).
- 190) *Volupté*, p. 126.
- 191) *Ibid.*
- 192) *Ibid.*
- 193) *Ibid.*, p. 140.
- 194) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 207 (note 1).
- 195) *Ibid.*
- 196) Maurice Allem, *Op. cit.*, p. 100.
- 197) Fontaney : *Journal intime*, p. 192.
- 198) *Corresp. gén.*, Tome I, (lettre du 7 mai 1830).
- 198b) *Livre d'Amour*, pièce IX, p. 77.
- 199) Gustave Simon : *Le roman de Sainte-Beuve*, p. 125.
- 200) André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 60.
- 201) Maxime Leroy : *Vie de Sainte-Beuve*, p. 84.
- 202) *Ibid.*, p. 84-85.
- 203) Fontaney : *Journal intime*, p. 30.
- 204) *Ibid.*, p. 44.
- 205) *Le Livre d'Amour*, pièce X, p. 79.
- 206) Voir Jean Bonnerot, article publié dans la *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957, p. 387 : *Les lettres de Mme Adèle Victor Hugo : Rapport de Henry Havard sur leur destruction en novembre 1885.*
- 207) *Ibid.*, p. 390.
- 208) Le mot est d'André Billy : *Sainte-Beuve et son temps*, T. I, p. 183.
- 209) Henri Guillemin : *Victor Hugo et la sexualité*, p. 13.
- 210) Dans Louis Barthou : *Les Amours d'un poète*, p. 28.
- 211) *Ibid.*, p. 29.
- 212) Henri Guillemin, *Op. cit.*, p. 13.
- 213) *Ibid.*, p. 34.
- 214) A. Billy, *Op. cit.*, p. 183.
- 215) *Ibid.*

- 216) Henri Guillemin : *Victor Hugo et la sexualité*, p. 14.
- 217) *Le Livre d'Amour* : pièce IV intitulée « *L'Enfance d'Adèle* », p. 33.
- 218) Gustave Simon : *Le roman de Sainte-Beuve*, p. 91.
- 219) *Ibid.*
- 220) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 224.
- 221) *Ibid.*
- 222) *Ibid.*, p. 246.
- 223) Maurice Allem, *Op. cit.*, p. 76.
- 224) Jacques Castelnau : *Adèle Hugo*, p. 109.
- 225) *Ibid.*
- 226) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 273-274.
- 227) *Ibid.*, p. 273.
- 228) Jules Lemaître : *Le Livre d'Amour*, p. 2.
- 229) *Volupté*, p. 57-58.
- 230) *Ibid.*, p. 191.
- 231) *Ibid.*
- 232) *Ibid.*
- 233) *Ibid.*, p. 193.
- 234) Lettre de Hugo (8 décembre 1830), voir *Corresp. gén.*, T. I, p. 211.
- 236) Lettre de Hugo (6 juillet 1831), *Corresp. gén.*, T. I, p. 245.
- 237) *Corresp. gén.*, T. I, p. 223.
- 238) *Ibid.*, p. 225.
- 239) *Ibid.*, p. 226.
- 240) *Ibid.*, p. 222.
- 241) *Ibid.*, p. 227.
- 242) *Ibid.*
- 243) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 241.
- 244) *Ibid.*, p. 249.
- 245) *Ibid.*, p. 254.
- 246) *Ibid.*
- 247) *Ibid.*, p. 272.
- 248) *Ibid.*
- 249) Fontaney : *Journal intime*, p. 63.
- 250) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 197.
- 251) *Ibid.*, p. 202.
- 252) Sainte-Beuve : *Oeuvres*, éd. La Pléiade, Tome I, p. 355.
- 253) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 223.
- 254) *Ibid.*, p. 227.

- 255) *Ibid.*, p. 229.
- 256) *Ibid.*, p. 243.
- 257) *Ibid.*, p. 244.
- 258) *Ibid.*, p. 249.
- 259) *Ibid.*, p. 226.
- 260) Gustave Simon : *Le roman de Sainte-Beuve*, p. 114.
- 261) André Billy : *Op. cit.*, Tome I, p. 142.
- 262) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 243.
- 263) *Ibid.*, p. 234, note 2.
- 264) *Ibid.*, p. 238.
- 265) *Ibid.*, p. 233.
- 266) *Ibid.*, p. 235.
- 267) *Ibid.*, p. 236.
- 268) *Ibid.*
- 269) *Ibid.*, p. 237.
- 270) *Ibid.*
- 271) *Ibid.*, p. 239.
- 272) *Ibid.*, p. 245.
- 273) *Ibid.*, p. 243.
- 274) *Ibid.*, p. 244.
- 275) *Ibid.*
- 276) *Ibid.*, p. 248.
- 277) *Ibid.*, p. 246.
- 278) *Ibid.*, p. 247.
- 279) *Ibid.*, p. 250.
- 280) *Ibid.*, p. 252.
- 280b) Pour la lettre de Sainte-Beuve à Charles Magnin et la réponse de celui-ci, voir *Corresp. gén.*, Tome I, p. 258-259.
- 281) *Ibid.*, p. 262.
- 282) *Ibid.*
- 283) *Ibid.*, p. 265.
- 284) *Ibid.*, p. 266. — A cette époque, si Sainte-Beuve ne rencontrait pas Adèle, du moins il correspondait clandestinement avec elle (selon Henry Havard, Sainte-Beuve reçut huit lettres d'Adèle en 1831). Voir J. Bonnerot, la *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957.
- 285) *Ibid.*, p. 269.
- 286) Voir notes 134 et 135 du chapitre *Sainte-Beuve et le désir*.

- 287) Fontaney : *Journal intime*, p. 29.
- 288) *Le Livre d'Amour*, p. 33.
- 289) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 226.
- 290) Jean Bonnerot : *Les lettres de Mme Adèle Victor Hugo à Sainte-Beuve*, article publié dans la *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957, p. 386-387.
- 291) *Ibid.*
- 292) Léon Deffoux : *A côté du Livre d'Amour*, p. 8.
- 293) *Ibid.*, p. 4.
- 294) Henry Havard : *Revue des Sciences Humaines*, oct.-déc. 1957, p. 386.
- 295) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 502.
- 296) *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957, p. 362.
- 297) *Ibid.*, p. 382-383.
- 298) *Le Livre d'Amour*, pièce IV intitulée *L'Enfance d'Adèle*, p. 34.
- 299) *Le Livre d'Amour*, pièce IV, p. 33.
- 300) *Le Livre d'Amour*, pièce XIII, p. 93-94.
- 301) Voir André Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 146.
- 302) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 63.
- 303) *Volupté*, p. 166.
- 304) *Le Livre d'Amour*, pièce XXI, *Stances d'Amaury*, p. 131.
- 305) *Volupté*, p. 185 et suivantes.
- 306) *Ibid.*, p. 187.
- 307) Gustave Simon : *Le roman de Sainte-Beuve*, p. 126.
- 308) Louis Barthou : *Les amours d'un poète*, p. 82 et suivantes.
- 309) André Billy : *Op. cit.*, p. 146.
- 310) Maurice Regard : *Sainte-Beuve*, p. 58.
- 311) Maxime Leroy : *Vie de Sainte-Beuve*, p. 73.
- 312) *Ibid.*, p. 73-74.
- 313) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 227.
- 314) *Le Livre d'Amour*, pièce XV, p. 103.
- 315) *Le Livre d'Amour*, pièce XVII, *Octobre — Elle est à Bièvre*, p. 115.
- 316) Maurice Regard : *Op. cit.*, p. 58.
- 317) Ce surnom figure dans la pièce XXIV du *Livre d'Amour*, p. 142.
- 318) Tous les détails de ce paragraphe sont puisés dans les notes de Henry Havard, *Revue des Sciences Humaines*, oct.-déc. 1957, p. 386 et suivantes.
- 319) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 428.

- 320) *Ibid.*, p. 214.
- 321) *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, p. 171.
- 322) *Ibid.*, p. 78.
- 323) *Ibid.*, p. 87.
- 324) Loriae : *Mussét et les femmes*, p. 82.
- 325) *Volupté*, p. 193.
- 326) Arvède Barine : *Op. cit.*
- 327) *Le Livre d'Amour*, pièce XV, p. 104.
- 328) *Le Livre d'Amour*, pièce XI, p. 85.
- 329) *Le Livre d'Amour*, pièce XV, p. 104.
- 330) Jules Troubat : dans *Le Livre d'Amour*, p. 105-106.
- 331) Henri Bremond : *Pour le romantisme*, p. 184.
- 332) *Causeries du Lundi*, Tome VI, p. 322.
- 333) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 185. — par mégarde, André Billy écrit « Léon Noël », au lieu de Louis Noël (Tome I, p. 558).
- 334) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 301.
- 335) *Nouv. Corresp. de Sainte-Beuve*, p. 203.
- 336) *Volupté*, p. 49-50.
- 337) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 559.
- 338) Gustave Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 302.
- 339) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 112.
- 340) Sénac de Meilhan : *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, p. 201.
- 341) André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 58.
- 342) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 559.
- 343) Victor Hugo : *Journal 1830-1848*, publié par Henri Guillemin, p. 29.
- 344) Article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* (1<sup>er</sup> février 1834) — *Portraits contemporains* (5 volumes), T. II, p. 273-306.
- 345) Lettre de Hugo (4 février 1834), *Corresp. gén.*, Tome I, p. 425.
- 346) Lettre de Sainte-Beuve (6 février 1834), *Corresp. gén.*, Tome I, p. 424.
- 347) Gustave Michaut : *Op. cit.*, p. 157 et suivantes.
- 348) *Ibid.*
- 349) Emile Faguet : *Amours d'hommes de lettres*, p. 378-379.
- 350) *Pensées et Maximes*, p. 146.
- 351) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 426.
- 352) *Ibid.*, p. 427.

- 353) *Ibid.*, p. 438.
- 354) *Ibid.*, p. 428.
- 355) *Ibid.*
- 356) *Le Livre d'Amour*, pièce XXXVII, p. 192.
- 357) *Ibid.*, p. 211.
- 358) *Pensées et Maximes*, p. 83.
- 359) Victor Hugo : *Post-Scriptum de ma vie*, p. 168.
- 360) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 219.
- 361) *Ibid.*, p. 224.
- 362) *Ibid.*, p. 225.
- 363) *Ibid.*
- 364) Voir : G. Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 146 et suivantes — Ed. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, p. 223 et suivantes — Paul Chenay : *Victor Hugo à Guernesey*.
- 365) Ces citations sont tirées des notes d'Henry Havard : *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957, p. 388-389.
- 366) *Ibid.*, p. 389.
- 367) *Ibid.*
- 368) *Ibid.*
- 369) *Ibid.*
- 370) *Ibid.*
- 371) *Ibid.*, p. 388.
- 372) *Ibid.*
- 373) Voir Emile Faguet : *Amours d'Hommes de Lettres*, p. 444.
- 374) Henry Havard : *Op. cit.*, p. 391.
- 375) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 87.
- 376) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 98.
- 377) Pour ces citations et suivantes, voir le *Livre d'Amour*, pièce XL, p. 197.
- 378) *Le Livre d'Amour*, p. XXXIII, p. 171.
- 379) *Vie de Joseph Delorme*, p. 7.
- 380) *Ibid.*, p. 49-50.
- 381) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 239.
- 382) *Ibid.*
- 383) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 148-149.
- 384) J. Bonnerot : *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 214-215.
- 384b) *Pensées et Maximes*, p. 49.

- 384c) *Ibid.*, p. 50.
- 385) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 122.
- 386) Jules Levallois : *Sainte-Beuve*, p. 175.
- 387) Jules Troubat : *Souvenirs et indiscretions*, p. 151.
- 388) Lettre du 23 octobre 1837 — *Corresp. gén.*, Tome II, p. 295.
- 389) « ... Je n'étais rien, vivais au quatrième sous un nom supposé, dans deux chambres d'étudiant (deux chambres, c'était mon luxe, cour du Commerce... etc.) Voir *Ma Biographie* (dans les *Nouveaux Lundis*, Tome III, p. 483).
- 389b) On orthographiait Marteray à l'époque de Sainte-Beuve — Voir *Corresp. gén.*, Tome II, p. 297, note 2.
- 390) Lettre mentionnée plus haut (note 398).
- 391) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 320.
- 392) *Nouv. corresp. de Sainte-Beuve*, p. 182.
- 393) Lettre à de Frarière (25 juin 1862), voir *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 298.
- 394) Jules Troubat : *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 226.
- 395) *Pensées et Maximes*, p. 247.
- 396) Lettre à Jules Troubat (8 décembre 1863), *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 332.
- 397) *Nouv. corresp. de Sainte-Beuve*, p. 335.
- 398) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 240.
- 399) *Corresp. de Sainte-Beuve*, Tome II, p. 228.
- 400) *Nouv. corresp. de Sainte-Beuve*, p. 339.
- 401) La lettre précédente est datée du 28 mars 1869, Sainte-Beuve mourut le 13 octobre de la même année.
- 402) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 324.
- 403) Jules Troubat : *Souvenirs et indiscretions*, p. 336.
- 404) Emile Faguet : *Amours d'Hommes de Lettres*, p. 397-398.
- 405) *Ibid.*
- 406) Henry Havard, *Op. cit.*, p. 391.
- 407) *Ibid.*
- 408) En prenant ses notes hâtives, Henry Havard a dû se tromper de date, puisque l'article de Sainte-Beuve sur *Mirabeau* avait paru en février et non en janvier 1834.
- 409) Henry Havard, *Op. cit.*, p. 391.
- 410) Jacques Castelnau : *Adèle Hugo*, p. 152.
- 411) *Ibid.*

- 412) *Le Livre d'Amour, Sonnet*, p. 214.
- 413) Arvède Barine : *Alfred de Musset*, p. 87.
- 414) Louis Barthou : *Les amours d'un poète*, p. 97.
- 415) Ed. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, p. 282, et pour le mariage de Victor Pavie : *Ibid.*, p. 278 et suivantes et Gustave Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve*, p. 254 et suivantes.
- 416) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 278.
- 417) *Ibid.*
- 418) *Ibid.*, p. 279.
- 419) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 255-256.
- 420) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 279.
- 421) Henry Havard : *Op. cit.*, p. 388.
- 422) *Ibid.*
- 423) *Ibid.*
- 424) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 252-253.
- 425) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 275.
- 426) *Ibid.*, p. 272.
- 427) Lettre du 27 août 1834 qu'Adèle envoya à son mari lors du voyage de celui-ci en Bretagne — Voir Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 269.
- 428) *Ibid.*, p. 273.
- 429) *Ibid.*, p. 275.
- 430) Jacques Castelnau : *Adèle Hugo*, p. 152-153.
- 431) Sainte-Beuve donne, à cette lettre, la date du 3 septembre — Ed. Benoit-Lévy maintient cette date, tandis que J. Bonnerot la rectifie en la remplaçant par « 23 septembre » — Voir *Corresp. gén.*, Tome I, p. 537 et la note marquée d'un astérisque, p. 540.
- 432) Allusion à Juliette Drouet.
- 433) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 545.
- 434) Voir la *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, publiée par J. Bonnerot, Tome 1, p. 134 et suivantes.
- 435) Pour cette citation et les suivantes, voir : Article de Sainte-Beuve sur les *Chants du Crépuscule : Causeries du Lundi*, Tome XI, p. 446 et suivantes.
- 436) *Ibid.*, p. 448.
- 437) *Ibid.*, p. 461.
- 438) *Ibid.*
- 439) *Ibid.*

- 440) *Ibid.*
- 441) *Ibid.*
- 442) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 260.
- 443) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 289.
- 444) André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 63.
- 445) *Ibid.*
- 446) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 258.
- 447) *Ibid.*, p. 261.
- 448) Henry Havard : *Op. cit.*, p. 388.
- 449) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 261-262.
- 450) *Ibid.*
- 451) *Ibid.*, p. 260.
- 452) Adolphe Jullien : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 118 à 124.
- 453) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 290.
- 454) Adolphe Jullien : *Op. cit.*, p. 122-124.
- 455) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 263.
- 456) Pour les suites de l'article de Sainte-Beuve sur les *Chants du Crépuscule* et le duel, voir :  
 — *Corresp. gén.*, Tome I, p. 556 ;  
 — *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, T. I, p. 134-135 ;  
 — A. Billy : *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, T. I, p. 179-180 ;  
 — G. Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve*, p. 257 et suivantes ;  
 — Ed. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme V. Hugo*, p. 283 à 292 ;  
 — Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 96-97.
- 457) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 225.
- 458) Lettre du 21 mars 1837, *Corresp. gén.*, Tome II, p. 171.
- 459) Maurice Allem : *Op. cit.*, p. 97.
- 460) *Ibid.*
- 461) *Ibid.*
- 462) Car l'amour vrai, tardif, qui mûrit en son temps,  
 . . . . .  
 C'est un amour profond, amer, désespéré  
*Livre d'Amour*, pièce I, *Invocation*, p. 24.
- 463) *Livre d'Amour*, pièce XXXII, p. 169.
- 464) *Ibid.*, *Récit*, pièce VIII, p. 69-70.
- 465) *Ibid.*, *Sonnet*, p. 215.
- 466) *Ibid.*, pièce XL, p. 197.

- 467) *Ibid.*, *Sonnet* p. 215 :  
 Assez ; O Muse, assez ! taisons ce qui s'avance ;  
 Etouffons les échos pour les ans de silence ;  
 Enfermons les soupîrs et cachons-les à tous.
- 468) J. Bonnerot : *Corresp. gén.*, Tome II, p. 114, note 1.
- 469) *Livre d'Amour*, dernière pièce, *Sonnet*, p. 217.
- 470) Dans la dernière pièce du *Livre d'Amour*, on lit :  
 J'ai voulu, de Didon, ou de Phèdre, ou d'Hélène,  
 Faire, O ma Laure aimée, une plus douce Reine,  
 Pour elle aussi plus douce, et pour le cher vainqueur.
- 471) *Livre d'Amour*, dernière pièce, *Sonnet*, p. 217.
- 472) *Ibid.*
- 473) *Ibid.*, p. 214.
- 474) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 51.
- 475) *Livre d'Amour*, *Récit*, pièce VIII, p. 63.
- 476) *Ibid.*, pièce XXXII, p. 169.
- 477) *Ibid.*, pièce XL, p. 197.
- 478) *Ibid.*, *Sonnet*, p. 214.
- 479) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 113.
- 480) *Ibid.*
- 481) *Ibid.*
- 482) *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 183.
- 483) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 327 (lettre du 1er janvier 1838).
- 484) *Mme de Pontivy*, p. 99.
- 485) *Ibid.*, p. 101.
- 486) *Ibid.*
- 487) *Ibid.*
- 488) *Ibid.*
- 489) *Ibid.*, p. 103.
- 490) *Ibid.*
- 491) *Ibid.*, p. 104.
- 492) *Ibid.*, p. 105.
- 493) *Ibid.*, p. 108.
- 494) *Ibid.*, p. 111.
- 495) *Ibid.*, p. 116.
- 496) *Ibid.*, p. 123.
- 497) *Ibid.*, p. 125.
- 498) *Ibid.*, p. 126.

- 499) *Ibid.*, p. 135.
- 500) *Ibid.*, p. 145.
- 501) *Ibid.*, p. 150.
- 502) *Ibid.*, p. 149-150.
- 503) *Ibid.*, p. 150.
- 504) *Ibid.*, p. 153.
- 505) *Ibid.*, p. 159.
- 506) *Ibid.*, p. 127.
- 507) *Ibid.*, p. 116-117.
- 508) *Ibid.*, p. 105.
- 509) *Ibid.*, p. 106.
- 510) *Ibid.*, p. 107, pour les citations.
- 511) *Ibid.*, p. 116-117.
- 512) *Ibid.*, p. 117.
- 513) *Ibid.*, p. 128-129.
- 514) *Ibid.*, p. 129.
- 515) *Ibid.*, p. 137.
- 516) *Ibid.*, p. 139.
- 517) *Ibid.*, p. 125.
- 518) *Ibid.*, p. 131.
- 519) *Ibid.*, p. 125.
- 520) *Ibid.*, p. 131.
- 521) *Ibid.*, p. 134.
- 522) *Ibid.*, p. 139.
- 523) *Ibid.*, p. 138.
- 524) *Ibid.*
- 525) *Ibid.*, p. 134.
- 526) *Ibid.*, p. 130.
- 527) *Ibid.*
- 528) *Ibid.*, p. 141.
- 529) *Ibid.*, p. 151.
  
- 530) *Hortense Allart de Méritens, lettres inédites à Sainte-Beuve*, publiées par Léon Séché, p. 180.  
 — Pour le jugement de Vinet (noté sur un feuillet de son agenda intime), voir la *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 186.  
 — Gustave Simon : *Le Roman de Sainte-Beuve*, p. 263 :

« ... Mais cette histoire banale et d'un sentiment assez grossier, était plutôt faite pour la détacher davantage. »

— André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 123 :

« Si par extraordinaire, Mme Hugo l'a lue, elle a dû la trouver, comme nous, fort mauvaise. C'en était fait : le romancier était mort. »

531) Gustave Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, (dans Benoit-Lévy, *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*, p. 313).

532) Ed. Benoit-Lévy : *Op. cit.*, p. 313.

533) Gustave Simon : *Op. cit.*, p. 263.

534) *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve*, Tome I, p. 184 et Vinet : *Etudes sur la littérature au XIX<sup>me</sup> siècle*, Tome III, p. 31-32.

535) *Corresp. gén.*, Tome II, p. 327 (lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1838).

536) *Livre d'Amour, Laissez-moi ! tout a fui...*, p. 211 :

Oh ! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,

Aimer mon mal et ne vouloir que lui...

537) J. Bonnerot : *Corresp. gén.*, Tome II, p. 229 et Louis Barthou : *Op. cit.*, p. 97-98.

538) Louis Barthou : *Op. cit.*, p. 97-98.

539) *Ibid.*, p. 98-99.

540) Voir note 543.

541) *Pensées et Maximes*, p. 239. — Sainte-Beuve note aussi (*Ibid.*, p. 23) : « Il [La Rochefoucauld] dit : « On pardonne tant que l'on aime. » On pourrait dire aussi bien : « On ne pardonne pas tant que l'on aime. » Hermione s'écrie :

Oh ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr ! »

542) René Bray : *Sainte-Beuve et ses détracteurs (dans Hommage à Sainte-Beuve)*, p. 19.

543) *Pensées et Maximes*, p. 268.

544) *Ibid.*, p. 239.

545) *Corresp. gén.*, Tome I, p. 437.

546) Voir André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 90.

547) *Ibid.*

548) Gustave Michaut : *Sainte-Beuve amoureux et poète*, p. 3.

549) *Ibid.*, p. V.

550) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 160.

551) *Ibid.*

- 552) René Bray : *Op. cit.*, p. 19. — Ajoutons, à ce propos, ce fragment de la « préface » que Jules Troubat déclare avoir écrite sous la dictée de son maître : « On s'est décidé à en assurer l'existence, parce qu'ils [les poèmes du *Livre d'Amour*] ont été faits, de l'aveu des deux êtres intéressés, pour consacrer le souvenir de leur lien. » Troubat, préface du *Livre d'Amour*, p. 15.
- 553) Gustave Michaut : *Op. cit.*, p. 162.
- 554) René Bray : *Op. cit.*, p. 20.
- 555) *Ibid.*
- 556) *Ibid.*
- 557) Jules Lemaître : *Le Livre d'Amour de Sainte-Beuve* p. 70.
- 558) Voir compte rendu d'Henri Fesquet, dans *Le Monde* du 16 septembre 1959.
- 559) Emile Faguet : *Amours d'Hommes de Lettres*, p. 382-383.
- 560) *Ibid.*
- 561) André Bellessort : *Op. cit.*, p. 126.
- 562) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 387.

## Sainte-Beuve et M<sup>me</sup> d'Arbouville

- 1) André Billy : *Op. cit.*, Tome 1, p. 379.
- 2) *Ibid.*
- 3) *Ibid.*, Tome I, p. 380.
- 4) *Le Clou d'Or*, p. 70.
- 5) *Ibid.*, p. 69.
- 6) *Ibid.*, p. 71.
- 7) André Billy : *Sainte-Beuve*, Tome I, p. 379.
- 8) *Le Clou d'Or*, préface de Jules Troubat, p. IV.
- 9) *Ibid.*, toutes premières lignes.
- 10) Gonzague Truc : préface du *Clou d'Or*, p. 14.
- 11) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 152.
- 12) *Le Clou d'Or*, p. 80.
- 13) *Ibid.*, p. 42.
- 14) *Ibid.*, p. 100.
- 16) *Ibid.*, p. 95.
- 17) *Ibid.*, p. 98.
- 18) *Ibid.*, p. 65.
- 19) Lettre de Marceline Valmore à sa fille Ondine (4 mai 1845).
- 20) *Le Clou d'Or*, p. 88.
- 21) *Ibid.*, p. 82
- 22) *Ibid.*
- 23) *Ibid.*, p. 88.
- 24) *Ibid.*, p. 81.
- 25) *Ibid.*, p. 80.
- 26) *Ibid.*, p. 43.
- 27) *Ibid.*
- 28) *Pensées et Maximes*, p. 177.
- 29) *Le Clou d'Or*, p. 36.
- 30) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, p. 165.

- 31) André Hallays : voir *Le Livre d'Or de Sainte-Beuve*, p. 319.
- 32) *Pensées et Maximes*, p. 246.
- 33) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 127.
- 34) *Le Clou d'Or*, p. 60.
- 35) *Ibid.*, p. 65.
- 36) *Ibid.*, p. 67.
- 37) *Ibid.*
- 38) *Ibid.*, p. 90.
- 39) *Ibid.*, p. 74.
- 40) *Ibid.*, p. 63.
- 41) *Ibid.*
- 42) Au sujet de ces lettres, voir :
  - J. Bonnerot : *Corresp. gén.*, Tome III, p. 250 et note 1 de la page 151 ;
  - Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand*, p. 336 ;
  - Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 154 ;
  - Léon Séché : *Sainte-Beuve*, Tome II, p. 87-88 ;
  - Gustave Michaut : *Sainte-Beuve*, p. 122.
- 43) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 195.
- 44) *Ibid.*
- 45) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 197, note 7.
- 46) *Le Clou d'Or*, p. 61.
- 47) *Ibid.*
- 48) *Ibid.*, p. 31.
- 49) *Ibid.*, p. 30.
- 50) *Ibid.*, p. 35.
- 51) Gonzague Truc : préface du *Clou d'Or*, p. 18.
- 52) Sainte-Beuve : *Galerie des Femmes Célèbres, Mme Récamier*, p. 315.
- 53) André Bellessort : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*, p. 129.
- 54) *Ibid.*, p. 125.
- 55) *Le Clou d'Or*, p. 46.
- 56) *Ibid.*, p. 125.
- 57) Lettre de Mme d'Arbouville (20 août 1846), voir *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 485.
- 58) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 499.
- 59) *Ibid.*, p. 514.
- 60) *Ibid.*, p. 520.

- 61) *Ibid.*, p. 537.
- 62) *Ibid.*, p. 464.
- 63) *Ibid.*, p. 503.
- 64) *Ibid.*, p. 498.
- 65) Henry Bordeaux : *Portraits de Femmes et d'Enfants*, p. 304.
- 66) Sainte-Beuve : *Mme Récamier dans la Galerie des Femmes célèbres*, p. 312.
- 67) *Pensées et Maximes*, p. 153.
- 68) *Le Clou d'Or*, p. 84.
- 69) *Ibid.*
- 70) *Ibid.*, p. 103.
- 71) *Ibid.*, p. 87.
- 72) *Ibid.*, p. 93.
- 73) *Ibid.*, p. 91.
- 74) Charly Guyot : *Notes inédites de Sainte-Beuve*, p. 64.
- 75) *Corresp. gén.*, Tome VII, p. 93.
- 76) *Ibid.*, p. 127.
- 77) *Le Clou d'Or*, p. 91.
- 78) *Pensées et Maximes*, p. 245.
- 79) *Ibid.*
- 80) *Le Clou d'Or*, p. 101.
- 81) *Ibid.*, p. 94.
- 82) *Ibid.*
- 83) Jules Troubat : *Sainte-Beuve intime et familier*, p. 21.
- 84) *Corresp. gén.*, Tome VI, p. 545.
- 85) *Ibid.*, p. 534.
- 86) *Ibid.*, p. 498.
- 87) *Le Clou d'Or*, p. 88.
- 88) André Billy : *Op. cit.*, Tome I, p. 384.
- 89) *Ibid.*, p. 383-384.
- 90) *Pensées et Maximes*, p. 250.
- 91) Maurice Allem : *Portrait de Sainte-Beuve*, p. 214.
- 92) *Corresp. gén.*, Tome IX, p. 274.
- 93) *Pensées et Maximes*, p. 245.
- 94) *Ibid.*, p. 250.
- 95) *Ibid.*, p. 251.
- 96) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 196.
- 97) *Vie de Joseph Delorme*, poème intitulé *La Contredanse*, p. 73.

# **Bibliographie**

- ALBALAT, Antoine : *Gustave Flaubert et ses amis*,  
Les œuvres représentatives, Paris, 1927.
- ALLART DE MÉRITENS, Hortense : *Lettres inédites à Sainte-Beuve*  
(1841-1848), avec une introduction et des notes de Léon  
Séché, Mercure de France, Paris, 1908.
- *Enchantements de Prudence*  
Michel-Lévy, Paris, 1873.
- ALLEM, Maurice : *Sainte-Beuve et Volupté*.  
Sté Fran. d'Éditions litt. et techniques, Paris, 1935.
- *Portrait de Sainte-Beuve*.  
Albin Michel, Paris, 1954.
- BARINE, Arvède : *Alfred de Musset*.  
Hachette, Paris, 1893.
- BARTHOU, Louis : *Les amours d'un poète, (documents inédits sur Vic-  
tor Hugo)*. Louis Conard, Paris, 1919.
- BEAUNIER, André : *Trois amies de Chateaubriand*. (Hortense Allart —  
Thérèse Sigismonde — Sophie Alexandrine).  
Paris, 1910.
- BELLESSERT, André : *Sainte-Beuve et le XIX<sup>me</sup> siècle*.  
Perrin, Paris, 1927.
- BENOIT-LÉVY, Edmond : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo*.  
Les Presses Univ., Paris, 1926.
- BERTAUT, Jules : *L'Époque romantique*.  
Éditions Jules Tallandier, Paris, 1947.
- *Les amitiés féminines de Sainte-Beuve*.  
Le Mois Suisse, août 1943.

BERTIN, Georges : *Sainte-Beuve et Chateaubriand.*

Victor Lecoffre, Paris, 1906.

BIDOU, Henri : *Sainte-Beuve.*

*Revue de Paris*, 15 avril 1931.

BILLY, André : *Sainte-Beuve, sa vie et son temps :*

Tome I : *Sainte-Beuve, le Romantique* (1804-1848)

Tome II : *Sainte-Beuve, l'Epicurien* (1848-1869).

Flammarion, Paris, 1952.

BIRÉ, Edmond : *Victor Hugo avant 1830.*

J. Gervais, Paris, 1883.

— *Victor Hugo après 1830*, 2 volumes.

Perrin, Paris, 1891.

— *Victor Hugo après 1852.*

Perrin, Paris, 1894.

BONNEROT, Jean : *Bibliographie de l'œuvre de Sainte-Beuve :*

Tome I : *Recueils de critique — Critiques et portraits littéraires — Portraits de femmes.*

Giraud-Badin, Paris, 1937.

Tome II : *Recueils de critique — Portraits contemporains*

Giraud-Badin, Paris, 1949.

Tome III : *Chronologie de l'œuvre de Sainte-Beuve et de ses lectures.*

Giraud-Badin, Paris, 1952 (2 parties).

— *Une amitié vaudoise*, E. Rambert, dans la *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1954.

— *Les Lettres de Mme Adèle Victor Hugo à Sainte-Beuve : Rapport de Henry Havard sur leur destruction en novembre 1885*, dans la *Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1957.

— *Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve* (1904-1954).

Les Belles Lettres, Paris, 1957.

— *Corresp. gén. de Sainte-Beuve* (voir Sainte-Beuve).

BORDEAUX, Henry : *Portraits de femmes et d'enfants.*

Plon-Nourrit, Paris, 1905.

— *Romanciers et poètes.*  
Plon, Paris, 1939.

BOS (de), Maurice : *A propos de Sainte-Beuve.*  
Liège, 1905.

BOULENGER, Jacques : *Le touriste littéraire.*  
Editions de la *Nouvelle Revue critique*, Paris, 1928.

BRAY, René : *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne.*  
Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de  
Lausanne, 1937.

BREMOND, Henri : *Pour le romantisme.*  
Paris, 1923 (Librairie Bloud & Gay).

— *Le roman et l'histoire d'une conversion — Ulric Guttin-  
guer et Sainte-Beuve.*  
Plon, Paris, 1925.

BRISSON, André : *Le Roman d'un roman.*  
*Le Temps* du 23 février 1902.

CABANÈS, Docteur : *Les évadés de la médecine.*  
Albin Michel, Paris, 1931.

CASTELNAU, Jacques : *Adèle Hugo, l'épouse d'Olympe.*  
Tallandier, Paris, 1941.

CHARPENTIER, John : *La vie meurtrie d'Alfred de Musset.*  
Pizza, Paris, 1928.

CHENAY, Paul : *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs inédits de son  
beau-frère.*  
Félix Juven, Paris s. d.

CICÉRON : *L'amitié* (traduction de L. Laurand).  
Guillaume Budé, Paris, 1952.

Comité du Centenaire de Sainte-Beuve : *Le Livre d'Or de Sainte-Beuve.*  
Fontemoing, Paris, 1904.

Comité Vaudois : *Sainte-Beuve, son centenaire à Lausanne.*  
(Notice-souvenir). Lausanne, 1905.

- D'ALMERAS, Henri : *La femme amoureuse, dans la vie et dans la littérature.*  
Albin Michel, Paris.
- DAUDET, Léon : *La tragique existence de Victor Hugo.*  
Albin Michel, Paris, 1937.
- DAVRAY, Jean : *George Sand et ses amants.*  
Albin Michel, Paris, 1935.
- DECREUS-VAN LIEFLAND, Juliette : *Sainte-Beuve et la critique des auteurs féminins.*  
Boivin, Paris, 1949.
- DEFFOUX, Léon : *A côté du « Livre d'Amour », les lettres de Mme Hugo à Sainte-Beuve.*  
Paris, 1937.
- DELHORBE, Cécile : *Juste et Caroline Olivier.*  
Neuchâtel, 1936.
- DENIS, Ferdinand : *Journal (1829-1848)*, publié par Pierre Moreau.  
Plon (Paris) et Librairie de l'Université (Fribourg), 1932.
- DESCAVES, Lucien : *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore.*  
Editions d'art et de littérature, Paris, 1910.
- ESCHOLIER, Raymond : *Un amant de génie : Victor Hugo ; lettres d'amour et carnets inédits.*  
Fayard, Paris, 1953.
- FAGUET, Emile : *Politiques et moralistes du XIX<sup>me</sup> siècle, troisième série.*  
Paris, 1900.
- *Amours d'hommes de lettres.*  
Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1907.
- FAURE, Gabriel : *Sainte-Beuve en Italie.*  
Crès, Paris, 1922.
- FOLMAN (Dr), Michel : *Les impuissants de génie.*  
Nouvelles éditions Debresse, Paris, 1957.

- FONTANEY, Antoine : *Journal intime*, publié par René Jasinski.  
Les Presses Françaises, 1925.
- FOURNIER, Edouard : *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique*.  
Laplace, Paris, 1880.
- GILBERT, Eugène : *L'âme en peine de Sainte-Beuve*.  
Oscar Schepens, Paris, 1904.
- GIRAUD, Victor : *Sainte-Beuve*.  
Calmann-Lévy, Paris, 1902.
- *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*.  
Hachette, Paris, 1912.
- *La vie secrète de Sainte-Beuve*.  
Stock, Paris, 1935.
- GONCOURT (de), Edmond et Jules : *Journal. Mémoires de la vie littéraire. Avant-propos de l'Académie Goncourt. Texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte*.  
Monaco, Edition de l'Imprimerie National (1956-1958).
- GOURMONT (de), Rémy : *Promenades littéraires, 4<sup>me</sup> série — Souvenirs du Symbolisme et autres études*.  
Mercure de France, Paris, 1920.
- GRAPPE, Georges : *Dans le Jardin de Sainte-Beuve*.  
Stock, Paris, 1908.
- GREGH, Fernand : *Etude sur Victor Hugo*.  
Fasquelle, Paris, 1905.
- GROSCLAUDE, Pierre : *Sainte-Beuve et Marceline Desbordes-Valmore. Histoire d'une amitié*. Préface de Georges Lecomte.  
Editions de *La Revue Moderne*, Paris, 1948.
- GUILLEMIN, Henri : *Victor Hugo et la Sexualité*.  
Gallimard, Paris, 1954.
- *Un orageux amour de Lamartine : Maddalena, la belle princesse italienne*.  
*Le Figaro littéraire*, 25 juillet 1959.

- GUILLOIS, Antoine : *Notes inédites de Sainte-Beuve*.  
Leclerc, Paris, 1902.
- GUIMBAUD, Louis : *Victor Hugo et Mme Biard*.  
Blaizot, 1927.
- GUYOT, Charly : *Sainte-Beuve collaborateur au « Mercur de France au XIX<sup>me</sup> siècle »*.  
*Revue d'Histoire littéraire de la France*, oct.-déc. 1928.
- *Sainte-Beuve et Jacques Adert*.  
Dans le *Journal de Genève*, les 14, 16 et 17 août 1933.
- Voir Sainte-Beuve, *Notes inédites*.
- HALLAYS, André : *Sainte-Beuve et Ondine Desbordes-Valmore*.  
H. Bouillant, St-Denis, 1904.
- HATZFELD, Adolphe et MEUNIER, Georges : *Les critiques littéraires du XIX<sup>me</sup> siècle*.  
Paris, s. d.
- HENRIOT, Emile : *Courrier littéraire, XIX<sup>me</sup> siècle* — 2 volumes.  
La Renaissance du Livre, Paris, 1948.
- HERVIER, Marcel : *Les écrivains français jugés par leurs contemporains*, tome IV, (le XIX<sup>me</sup> siècle).  
Mellotée, Paris, 1942.
- HUGO, Victor : *Correspondance (1815-1835)*.  
C. Lévy, Paris, 1896.
- *Correspondance (1836-1882)*.  
C. Lévy, Paris, 1898.
- *Post-scriptum de ma vie*.  
C. Lévy, Paris, 1901.
- *Journal (1830-1848)*, publié et présenté par H. Guillemin.  
Gallimard, Paris, 1954.
- *Carnets intimes (1870-1871)*, publiés et présentés par Henri Guillemin.  
Gallimard, Paris, 1953.

- *Victor Hugo par lui-même*, images et textes présentés par Henri Guillemin.  
Ed. du Seuil, Paris, 1951.
- *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* — 2 volumes.  
Nelson, Paris.
- HOUSSAYE, Arsène : *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle : 1830-1880* — 6 volumes.  
E. Dentu, 1885.
- JANIN, Jules : *Portraits*.  
Hachette, Paris, s. d.
- JULLIEN, Adolphe : *Le romantisme et l'éditeur Renduel*.  
Charpentier, Paris, 1897.
- LAMARTINE (de), Alphonse : *Souvenirs et portraits* — 3 volumes.  
Hachette, Paris, 1872.
- LEMAITRE, Jules : *Les péchés de Sainte-Beuve*.  
Dorbon aîné, Paris, 1913.
- LEROY, Maxime : *La pensée de Sainte-Beuve*.  
Gallimard, Paris, 1940.
- *La politique de Sainte-Beuve*.  
Gallimard, Paris, 1941.
- *Vie de Sainte-Beuve*.  
Janin, Paris, 1947.
- LEVALLOIS, Jules : *Sainte-Beuve : l'œuvre du poète, la méthode du critique, l'homme public et l'homme privé*.  
Didier, Paris, 1872.
- *Sainte-Beuve, Gustave Planche et George Sand*.  
*Revue bleue*, 19 janvier 1895.
- *Milieu de siècle, mémoires d'un critique*.  
Librairie illustrée, Paris, 1895.
- LISZT et Mme d'AGOULT : *Correspondance* — 2 volumes, publiée par Daniel Ollivier.  
Grasset, Paris, 1933 et 1934.

LORIAN : *Musset et les femmes*.

MARIETON, Paul : *Une histoire d'amour, George Sand et A. de Musset*.  
Havard, Paris, 1897.

MARMIER, Xavier : *Journal intime*.

Conservé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et  
Arts de Besançon.

MARSAN, Jules : *Sainte-Beuve à Lausanne, d'après un carnet inédit*.  
*Revue de Paris*, 1er décembre 1927.

MARTINO, Pierre : *L'Epoque romantique en France*.  
Boivin, Paris, 1944.

MAUROIS, André : *Lélia ou la vie de George Sand*.  
Hachette, Paris, 1952.

— *Olympio ou la vie de Victor Hugo*.  
Hachette, Paris, 1954.

MEILHAN, Sénac de : *Catéchisme d'un épicurien*.  
Haumont, Paris, 1944.

— *Considérations sur l'esprit et les mœurs*.  
Paris, 1787.

MERLANT, Joachim : *Sénancour (1770-1846), poète, penseur, religieux  
et publiciste. Sa vie, son œuvre, son influence*.  
Fischbacher, Paris, 1907.

MICHAUT, Gustave : *Sainte-Beuve*.  
Hachette, Paris, 1921.

— *Notes pour l'étude de la littérature française au XIX<sup>me</sup>  
siècle, cours de civilisation*.  
Groville, Paris, 1930.

— *Etudes sur Sainte-Beuve*.  
Fontemoing, Paris, 1905.

— *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*.  
Fontemoing, Paris, 1903.

- *Pages de critique et d'histoire littéraire.*  
Fontemoing, Paris, 1910.
- *Sainte-Beuve amoureux et poète.*  
*Etude sur le Livre d'Amour de Sainte-Beuve, d'après des documents inédits.*  
Fontemoing, Paris, 1905.
- *Sénancour, ses amis et ses ennemis.*  
Sansot, Paris, 1909.

MICHIELS, Alfred : *Histoire des idées littéraires en France au XIX<sup>me</sup> siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs.* —  
2 volumes.  
Coquebert, Paris, 1842.

MOREAU, Pierre : *Le romantisme.*  
CaIvet, Paris, 1932.

- *Le classicisme des romantiques.*  
Plon, Paris, 1932.
- *La critique littéraire en France.*  
Armand Colin, Paris, 1960.

MUNTEANO, B. : *Sainte-Beuve « antique » et moderne.*  
Dans la *Revue de littérature comparée*, oct.-déc. 1954.

PAILLERON, Marie-Louise : *George Sand, Histoire de sa vie.*  
Grasset, Paris, 1938.

- *François Buloz et ses amis : La vie littéraire sous Louis-Philippe.*  
C. Lévy, Paris, 1919.
- *George Sand et les hommes de 48.*  
Grasset, Paris, 1953.
- *George Sand, années glorieuses.*  
Grasset, Paris, 1942.

POMMIER, Jean : *Autour du drame de Venise : G. Sand et A. de Musset au lendemain de « Lorenzaccio ».*  
Nizet, Paris, 1958.

- PONS, A.-J. *Sainte-Beuve et ses inconnues*.  
Paul Ollendorff, Paris, 1879.
- PRÉVOST, Jean : *Les épicuriens français*.  
Paris, 1931.
- PROUST, Marcel : *Contre Sainte-Beuve*.  
Gallimard, Paris, 1954.
- REGARD, Maurice : *Sainte-Beuve*.  
Hatier, Paris, 1959.
- RICHARD LESCLIDE, Juana : *Victor Hugo intime*.  
Juven, Paris, 1903.
- RODENBACH, G. : *Le ménage de Victor Hugo*.  
*Le Figaro*, 28 décembre 1898.
- ROUGET, Marie-Thérèse : *George Sand « socialiste »*.  
Lyon, 1931.
- *Essai sur l'évolution psychologique et littéraire de George Sand*.  
Editions Jean-Renard, Paris, 1939.
- ROUSSEAU, André : *Le Monde Classique*, Tome II.  
Albin Michel, Paris, 1946.
- ROZ, Firmin : *Sainte-Beuve à Lausanne*.  
Paris, 1904.
- SAINTE-BEUVE : *Œuvres : Premiers Lundis, Portraits littéraires (début) avec notice sur la vie et sur l'œuvre critique de Sainte-Beuve par Maxime Leroy*.  
La Pléiade, Paris, 1949.
- *Causeries du Lundi* (15 volumes).  
Garnier, Paris, 1851-1862.
- *Portraits littéraires* (2 volumes).  
Didier, 1852.
- *Portraits de Femmes*.  
Didier, 1852.

- *Galerie de femmes célèbres.*  
Garnier, Paris, 1862.
- *Nouveaux Lundis* (13 volumes).  
Michel-Lévy, Paris, 1863-1870.
- *Portraits contemporains* (5 volumes).  
Michel-Lévy, Paris, 1869-1871.
- *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire,*  
cours professé à Liège en 1848-1849.  
Michel-Lévy, Paris, 1872.
- *Tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle. Edition*  
*définitive précédée de la vie de Sainte-Beuve, par Jules*  
*Troubat* (2 volumes).  
Lemerre, Paris, 1876.
- *Port-Royal, le cours de Lausanne (1837-1838), publié sur*  
*le manuscrit de Chantilly, par Jean Pommier.*  
Librairie Droz, Paris, 1937.
- *Mme Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance.*  
Michel-Lévy, Paris, 1870.
- *Volupté. Introduction et notes par Maurice Allem.*  
Garnier, Paris, 1934.
- *Poésies complètes, Joseph Delorme, Les Consolations,*  
*Pensées d'août.*  
Charpentier, Paris, 1910.
- *Poésies complètes. Préface d'Anatole France* (2 volumes).  
Lemerre, Paris, 1879.
- *Lièvre d'Amour, préface par Jules Troubat.*  
Mercure de France, Paris, 1906.
- *Le Clou d'Or suivi de La Pendule et de lettres de Mme*  
*d'Arbouville, avec une introduction de Gonzague Truc.*  
La Table Ronde, Paris, 1946.

- *Le Clou d'Or, La Pendule, Mme de Pontivy, Christel*, avec une préface de Jules Troubat.  
Calmann Lévy, Paris, 1921.
- *Chroniques parisiennes 1843-1845*.  
Calmann Lévy, Paris, 1876.
- *[Catalogue de l'] Exposition organisée pour le cent cinquantième anniversaire de sa naissance*. (Préface de Julien Cain. Bibliothèque nationale.)  
Paris, 1955.
- *Correspondance inédite avec M. et Mme Juste Olivier, intraduction et notes de Léon Séché*.  
Paris, 1904.
- *Correspondance* (2 volumes).  
Calmann Lévy, Paris, 1878 et 1899.
- *Nouvelle correspondance, avec des notes de son dernier secrétaire* [Jules Troubat].  
Calmann Lévy, Paris, 1880.
- *Lettres à la Princesse*.  
Michel Lévy, Paris, 1873.
- *Corresp. gén.*, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot :  
Tome I : *Dans la mêlée romantique (1818-1835)*.  
Stock, Paris, 1935.  
Tome II : *Dans les sentiers de Port-Royal (1836-1838)*.  
Stock, Paris, 1936.  
Tome III : *Les amitiés vaudaises 1839-1840*.  
Stock, Paris, 1938.  
Tome IV : *Au seuil de l'Académie Française (1841-1842)*.  
Stock, Paris, 1942.  
Tome V : *Sous le masque des Chroniques parisiennes (1843-1844)*.  
Stock, Paris, 1947.

Tome VI : *Sainte-Beuve à l'Académie Française* (1845-1846).

Stock, Paris, 1949.

Tome VII : *Sainte-Beuve professeur à Liège* (1847-1849).

Privat-Didier, 1957.

Tome VIII : *Les « Lundis » au Constitutionnel* (1849-1851).

Privat-Didier, 1958.

Tome IX : *Les « Lundis » au Moniteur* (1852-1854).

Privat-Didier, 1959.

Tome X : *Du Collège de France à l'Ecole Normale Supérieure* (1855-1857).

Privat-Didier, 1959.

- *Mes Poisons*. Cahiers intimes inédits publiés avec une introduction et des notes par Victor Giraud.

Plon, Paris, 1926.

- *Sainte-Beuve à seize ans, d'après des carnets et des documents inédits*, publiés par Marie-Louise Pailleron, préface de Pierre Lasserre.

Le Divan, Paris, 1927.

- *Notes inédites, avec une introduction et un commentaire par Charly Guyot*. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université. Imprimerie Delachaux & Niestlé, 1931.

- *Notes inédites*, publiées par Charly Guyot dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1933 et janvier-mars 1934.

- *Pensées et Maximes*, rassemblées pour la 1<sup>re</sup> fois et présentées par Maurice Chapelan.

Grasset, Paris, 1954.

SAND, George : *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, publiée par Félix Decori.

Deman, Bruxelles, 1904.

- *Correspondance* (6 volumes).

C. Lévy, Paris.

- *Histoire de ma vie*, adaptation de Noelle Roubaud, préface de Jérôme et Jean Tharaud.  
Stock, Paris, 1945.
- *Impressions et souvenirs*.  
Michel Lévy, Paris, 1873.
- *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, introduction de S. Rocheblave.  
Calmann Lévy. Paris, 1897.
- *Lélia*.  
Calmann Lévy, Paris, 1894.
- *Journal intime* (Posthume), publié par Aurore Sand.  
Calmann Lévy, Paris, 1926.
- *Journal intime* (1834), texte établi et annoté par Louis Evrard.  
Editions du Rocher, Monaco, 1956.
- [Catalogue de l'] *Exposition organisée pour le cent cinquantième anniversaire de sa naissance* (préface de Julien Cain. Bibliothèque nationale).  
Paris, 1954.

SECHÉ, Léon : *Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830)*.

Tome I : *Victor Hugo et les poètes*.

Tome II : *Victor Hugo et les artistes*.

Paris, 1912.

- *Les amies de Sainte-Beuve*.  
*Revue bleue*, octobre 1904.
- *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand, Mme d'Agoult*.  
Mercure de France, Paris, 1908.
- *Muses romantiques, Mme d'Arbouville d'après ses lettres à Sainte-Beuve, 1846-1850*.  
Mercure de France, Paris, 1913.

- *Sainte-Beuve* (2 volumes).  
Mercure de France, Paris, 1904.
- *Etudes d'histoire romantique*, Alfred de Vigny, (2 volumes).  
Mercure de France, Paris, 1913.

SEILLIERE, Ernest : *Romantisme et démocratie romantique*.  
Editions de la *Nouvelle Revue Critique*, Paris, 1930.

- *Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques*.  
La Renaissance du Livre, Paris, 1920.

SIMON, Gustave : *Le roman de Sainte-Beuve*.  
Albin Michel, Paris, 1926.

- *La vie d'une femme*.  
Sté d'Editions littéraires et artistiques, Paris, 1914.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL : *Sainte-Beuve inconnu*.  
Plon, 1901.

THIBAUDET, Albert : *Réflexion sur la littérature, psychanalyse et critique*, dans *La Nouvelle Revue Française*, avril 1921.

TROUBAT, Jules : *Souvenirs et indiscretions*.  
Michel Lévy, Paris, 1872.

- *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*.  
Calmann Lévy, Paris, 1890.
- *Sainte-Beuve intime et familier*.  
Duc, Paris, 1903.
- *La salle à manger de Sainte-Beuve*.  
Mercure de France, Paris, 1910.

Université de Lausanne : *Hommage à Sainte-Beuve*.  
Lausanne, 1938.

VOIZARD( Dr), Francis : *Sainte-Beuve : l'homme et l'œuvre*, étude médico-psychologique, avec une préface de Jules Troubat.  
A. Maloine, Paris, 1911.

WILMOTTE, Maurice : *La littérature française des origines à 1870. — Sainte-Beuve. Tome X.*

ZWEIG, Stéfan : *Marceline Desbordes-Valmore.*

Editions de la *Nouvelle Revue Critique*, Paris, 1945.

## **Index alphabétique**

## A

AGOULT, Comtesse Marie d' : 17, 20, 21, 23, 27, 28, 48, 50, 198.

(Notes : 221, 222, 226).

ALLART DE MÉRITENS, Hortense : 9, 10, 13, 17, 18, 19, 24, 29, 31, 36, 37, 40, 52, 54, 58, 62, 186, 198, 200. (Notes : 219, 220, 221, 223, 224, 227, 229, 246).

ALLEM, Maurice : 38, 52, 54, 92, 94, 100, 109, 111, 142, 160, 191, 192, 198, 213. (Notes : 219, 222, 223, 224, 227, 233, 234, 235, 236, 237, 241, 244, 247, 249, 250, 251).

ALTON-SHÉE, Comte d' : 116.

ARBOUVILLE, Colonel Loyré d' : 197, 212.

ARBOUVILLE, Mme Césarine d' : 9, 10, 11, 17, 18, 27, 31, 37, 41, 43, 44, 54, 82, 88, 197 à 214. (Notes : 220, 249 à 251).

ASTRUC, Zacharie : 163.

## B

BACHELARD, Camille : 47, 52.

BALABINE, Victor de : 84.

BALLANCHE, Simon-Pierre : 23, 82. (Notes : 232).

BALZAC, Honoré de : 17, 24, 49, 57, 60, 156, 206.

BARBE, Eustache : 26, 107, 165.

BARINE, Arvède : (Notes : 240, 243).

BARTHOU, Louis : 12, 90, 93, 142, 169, 188. (Notes : 233, 234, 236, 239, 243, 247).

BAUDELAIRE, Charles : 18.

BELLESSERT, André : 16, 116, 174, 186, 191. (Notes : 220, 236, 240, 244, 247, 248, 250).

BENOIT-LÉVY, Edmond : 12, 78, 86, 120, 138, 142, 156, 169, 170, 171, 172, 174, 187. (Notes : 222, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 239, 241, 243, 244, 247).

BÉRANGER : 172.

BERLIOZ : 170.

BERTIN, Directeur du *Journal des Débats* : 118, 135, 173.

BERTIN, Mme : 159.

BIARD, Mme Léonie : 57.

BIDOU, Henri : 15. (Notes : 220).

BIÉMONT, René : 165.

BILLY, André : 26, 84, 89, 94, 142, 197, 212. (Notes : 219, 220, 221, 222, 224, 225, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 240, 244, 249, 251).

BIRÉ, Edmond : 85.

BOIJELIN, Rabbe et Vilhe de : 123.

BOILEAU : 12. (Notes : 219).

BONAPARTE, Lucien : 208.

BONNEROT, Jean : 12, 128, 159, 178. (Notes : 220, 235, 236, 238, 239, 241, 243, 245, 247, 250).

BORDEAUX, Henry : 208. (Notes : 251).

BOULANGER, Louis : 77, 101.

BRAY, René : 87, 190, 192, 193. (Notes : 233, 247, 248).

BREMOND, Henri : 88, 142, 147. (Notes : 233, 240).

BRICHE, Mme de la : 212.

BRIZEUX : 124.

BRUNE, Mme Claire : 25.

BUFFON : 202.

BULOZ, François : 19, 43, 123, 135, 154, 181. (Notes : 225).

BYRON : 147.

## C

CAIN, Julien : 9, 10.

CARLIER, Mme : 191.

CASTELNAU, Jacques : 168. (Notes : 237, 242, 243).  
 CASTRIES, Marquise de : 24, 206.  
 CHARLES X : 97.  
 CHARLES XII : 47.  
 CHARLES-AUGUSTE, Grand-duc : 79.  
 CHATEAUBRIAND : 19, 24, 75, 116, 147.  
 CHATELET, Mme du : 209.  
 CHENAY, Paul : 157. (Notes : 241).  
 CHENILLON, Jean : 166.  
 CHÉRON, Paul : 138.  
 CHOPIN, Frédéric-François : 36.  
 CICÉRON : 79.  
 CIRCE : 38, 214.  
 COLET, Louise : 24.  
 COLLOMBET, François Zénon : 62, 176.  
 COURIARD, Adèle : 13, 26, 28, 40, 45, 53. (Notes : 225).  
 COUSIN, Victor : 24.

## D

DALILA : 173.  
 DANTE : 75, 77, 125.  
 DARGAUD : 27.  
 DAUNOU : 72, 128.  
 DAVID D'ANGERS : 101.  
 DECREUS-VAN LIEFLAND, Juliette : 22. (Notes : 220, 221, 223).  
 DEFFAND, Mme du : 146.  
 DEFFOUX, Léon : (Notes : 239).  
 DELORME, Charles : 109.  
 DENIS, Ferdinand : 19. (Notes : 221).  
 DESBORDES-VALMORE, Marceline : 45, 220. (Notes : 249).  
 DESBORDES-VALMORE, Ondine : 51, 58, 200. (Notes : 226, 228, 249).

DESPLACES, Auguste : 35.  
 DIDEROT : 124, 125, 167.  
 DIDIER, Charles : 15. (Notes : 220).  
 DORVAL, Mme : 116.  
 DROUET, Juliette : 12, 142, 153, 155, 156, 169, 171, 172, 174, 186.  
 (Notes : 243).  
 DUBOIS, Paul-François : 43, 68, 69, 70, 72, 75, 108.  
 DUCIS, Jean-François : 87.  
 DU GRAVIER, Mme : 213.  
 DUMAS, Alexandre : 39.

## E

ECKERMANN : 69.  
*ÉCLAIR (L')* : 152.  
 EDLING, Comtesse : 24.  
 ELIAS, Marguerite : 25. (Notes : 222).  
 ENFANTIN, Prosper : 112. (Notes : 236).  
 EPICURE : 58, 59.  
 ESOPE : 88.  
*EUROPE LITTÉRAIRE (L')* : 30.  
 EYNARD, Charles : 24.

## F

FAGE, Emile : 166.  
 FAGUET, Emile : 97, 153, 167. (Notes : 234, 240, 241, 242, 248).  
 FERTÉ-MEUN, Marquise de la : 212.  
 FESQUET, Henri : (Notes : 248).  
*FIGARO LITTÉRAIRE* : (Notes : 227).  
 FONTANES, Louis de : 197.  
 FONTANEY, Antoine : 115, 116, 124, 137, 140. (Notes : 236, 237, 239).  
 FOREL, Mme : 54.

FOUCHER, Paul : 138.  
FRARIÈRE (de) : (Notes : 242).  
FRÉDÉRIC II le Grand : 47.  
FROMENTIN, Eugène : (Notes : 228).

## G

GAUTIER, Théophile : 55.  
GERBET, Abbé : 148.  
GILBERT, Eugène : 16. (Notes : 220).  
GIRARDIN, Saint-Marc : 79.  
GIRAUD, Victor : 22. (Notes : 222).  
GLOBE (Le) : 37, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 102, 108, 114, 124.  
GOETHE : 69, 79, 101.  
GONCOURT, Edmond et Jules de : 49, 52, 85, 105. (Notes : 226, 227, 235).  
GOSSELIN, Charles : 97.  
GOURMONT, Rémy de : (Notes : 226).  
GROSCLAUDE, Pierre : 45.  
GUILLEMIN, Henri : 57, 150, 192. (Notes : 227, 234, 236, 237, 240).  
GUTTINGUER, Ulric : 11, 36, 106, 111, 114, 115, 135, 159, 167.  
(Notes : 224).  
GUYON, Mme : 202.  
GUYOT, Charly : 59, 87, 140, 150, 209. (Notes : 226, 228, 229, 233, 235, 239, 240, 250, 251).

## H

HALLAYS, André : 51. (Notes : 221, 226, 228, 250).  
HANSKA, Mme : 57, 156.  
HAVARD, Henry : 138, 142, 143, 158, 170, 175, 181. (Notes : 230, 236, 238, 239, 241, 242, 243, 244).  
HEGEL : 58.

HENRI IV : 47.

HIPPOCRATE : 40.

HOBBS : 99.

HORACE : 24.

HOUSSAYE, Arsène : 9, 56, 120, 156. (Notes : 219, 227).

HUGO, Victor : 12, 21, 36, 56, 60, 67 à 194. (Notes : 230 à 248).

HUGO, Mme Victor : 10, 11, 12, 18, 26, 27, 41, 44, 67 à 194, 214.  
(Notes : 222, 230 à 248).

HUGO, Adèle (fille de V. Hugo) : 60.

HUGO, Charles : 138.

HUGO, Léopoldine : 170.

## J

JOSEPH DELORME : 44, 61, 62, 72, 73, 75, 84, 90, 197, 214.

(Notes : 225, 228, 231, 232, 233, 241, 251).

JOUFFROY, Théodore : 39, 111.

JOURNAL DES DÉBATS : 124.

JULLIEN, Adolphe : 175, 176. (Notes : 244).

## K

KARR, Alphonse : 176.

KERGORLAY, Comte Jean-Florian-Hervé de : 23.

KRUDENER, Mme de : 209.

## L

LABITTE, Charles : 48.

LA BRUYÈRE : 86.

LACROIX, Paul : 108.

LA FONTAINE : 47.

LALOU, René : 142.

LAMARCK : 112.

LAMARTINE : 22, 23, 57, 60, 68, 107, 109, 125, 192, 193.  
 (Notes : 221, 227, 231).  
 LAMENNAIS : 37, 128, 129, 130, 133, 134, 148.  
 LANSON : 88. (Notes : 233).  
 LA ROCHEFOUCAULD : 21, 46. (Notes : 247).  
 LASSAILLY : 105.  
 LAURE (de Noves) : 140. (Notes : 245).  
 LANZUN : 209.  
 LEHMANN, Henri : 23. (Notes : 221).  
 LEMAITRE, Jules : 120, 193. (Notes : 237, 248).  
 LE MONDE : (Notes : 248).  
 LÉOPOLD I (de Belgique) : 129.  
 LE PRÉVOST, Auguste : (Notes : 222).  
 LERMINIER : 124.  
 LEROY, Maxime : 59, 116, 142. (Notes : 228, 236, 239).  
 LESBROUSSART, Philippe : 130, 134, 135.  
 LEVALLOIS, Jules : 16, 25, 49, 96, 164, 166. (Notes : 226, 234, 242).  
 LIBRI : 19.  
 LISZT : 20, 21, 27, 28, 50. (Notes : 221, 222, 226).  
 LOCKROY, Edouard : 138.  
 LORIAN : (Notes : 240).  
 LOUIS XIV : 209.  
 LOVENJOUL, Spoelberch de : 87.  
 LUCILIUS : 42.

## M

MADDALENA DE LARCHE : 57. (Notes : 227).  
 MAGNIN, Charles : 108, 124, 134. (Notes : 238).  
 MAGNY, Diners : 38, 49, 55.  
 MAINTENON, Mme de : 182.  
 MAISTRE, Joseph de : 24.

MARIÉTON, Paul : (Notes : 231).

MARMIER, Xavier : 15, 16, 17, 23, 45, 46, 48, 50, 54, 55, 58, 60.  
(Notes : 220, 221, 225, 226, 227, 228).

MARSAUDON, Mme : 17, 25, 27.

MAUROIS, André : 21, 36, 38. (Notes : 221, 224, 231, 250).

MATHILDE, Princesse : 16.

MÉDICIS, Laurent de : 79.

MEILHAN, Sénac de : 52, 150, 198. (Notes : 240).

MERLANT, Joachim : 30. (Notes : 223).

MEYERBEER : 170.

MEYRONNET, Mme de : 48.

MICHAUT, Gustave : 35, 40, 58, 72, 78, 149, 152, 191, 192. (Notes : 224, 225, 228, 230, 232, 240, 241, 247, 248, 250).

MICHEL-ANGE : 77.

MIRABEAU : 150, 151, 152, 167, 168, 179. (Notes : 242).

MOISE : 19.

MOLÉ, Comte : 197.

MONTAIGNE : 49.

MONTIGNY, Lucas de : 150.

MORAND, François : (Notes : 231).

MOREAU, Pierre : 9, 10, 73. (Notes : 219, 220, 231).

MUNTEANO, B. : 9, 10. (Notes : 219).

MUSE FRANÇAISE (revue fondée en 1825 par Emile Deschamps, Ch. Nodier et V. Hugo) : 147.

MUSSET, Alfred de : 38, 39, 78, 144, 145, 155, 158, 160, 169, 203.  
(Notes : 240, 243).

## N

NAPOLÉON, Prince : 148.

NATHALIE, voir Oudot.

NICOLARDOT, Louis : 18, 21, 50, 55. (Notes : 221, 226, 227).

NIEUVERKERKE : 49.  
NINA, Mme Guillaume de Pierreclau : 57.  
NISARD, Désiré : 124.  
NODIER, Charles : 124.  
NOEL, Louis : 148, 149, 150. (Notes : 240).  
NOURRIT : 170.

## O

OLIVIER, M. et Mme Juste : 37, 61. (Notes : 227).  
OLIVIER, Juste : 37, 53, 164. (Notes : 228).  
OLIVIER, Caroline : 9, 22, 26, 28, 30, 31, 37, 45, 50, 53, 54.  
ORTIGUE, Mme d' : 18, 26, 27, 41, 42, 43, 44, 45, 163, 194, 208.  
OUDOT, Jules : 48.  
OUDOT, Nathalie : 61.

## P

PAILLERON, Marie-Louise : (Notes : 225).  
PANNIER, Le Pasteur J. : (Notes : 227).  
PASCAL : 165.  
PASTEUR : 56.  
PAVIE, Théodore : 85.  
PAVIE, Victor : 106, 108, 112, 135, 136, 169, 170, 173, 179, 181.  
(Notes : 243).  
PÉLEGRIN, Mme : 48.  
PELLETIER, Frédérique : 28, 48, 62.  
PÉTRARQUE : 75, 125, 140.  
PHÉDRE : (Notes : 245).  
PICTET, Major : 21.  
PIERRECLAU, Guillaume de : 57.  
PLANCHE, Gustave : 203.  
POLITICUS : 79.

PONS, A.-J. : 23, 24, 46, 60, 162, 166, 214. (Notes : 222, 225, 226, 228, 229, 241, 242, 251).

POPE : 88.

PRÉVOST, Jean : 30. (Notes : 223, 225).

PRÉVOST-PARADOL : 50.

## Q

QUINET, Edgar : 103.

QUINTE-CURCE : 165.

## R

RAMBOUILLET : 20.

RAUDOT, Pauline : 24, 36, 42, 46, 52, 53, 54, 162, 165.

RAVIGNAN, Père de : 213.

RÊCAMIER, Mme : 204, 205, 208. (Notes : 250, 251).

REGARD, Maurice : 77, 82, 106, 142. (Notes : 231, 232, 234, 235, 239).

REMBRANDT : 23.

RENAUD : 82.

RENDUEL, Eugène : 135, 176.

*REVUE DES DEUX DONDES* : 43, 124, 150, 173, 181. (Notes : 240).

*REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE* : (Notes : 219).

*REVUE DE PARIS* : 15, 97, 124. (Notes : 220, 224).

*REVUE DES SCIENCES HUMAINES* : (Notes : 236, 238, 239, 241).

*REVUE SUISSE* : 79.

ROBELIN, Charles : 77, 101.

ROGIER, Charles : 128, 129.

ROGIER, Firmin : 128, 129.

*ROMÉO ET JULIETTE* : 144, 156.

RONSARD : (Notes : 231).

ROSSETTI : 191.

## S

- SAINT-EVREMOND : 201.
- SALOMON : 58.
- SAMPAYO : 19.
- SAND, George : 19, 20, 23, 27, 31, 37, 38, 39, 41, 45, 51, 60; 116, 143,  
144, 145, 146, 158, 169, 203. (Notes : 221, 222, 231, 240).
- SAND, Solange : 20, 23.
- SAUVAGE, Etienne de : 129, 130.
- SAXE, Maréchal de : 23.
- SCARRON : 88.
- SCHERER, Edmond : (Notes : 232).
- SCUDÉRY, Mlle : 202.
- SÉCHÊ, Léon : 9, 10, 11, 22, 30, 35, 39, 53, 142, 197. (Notes : 219, 220,  
221, 223, 224, 227, 229, 246, 250).
- SEILLIÈRE, Baron : 142.
- SEMEUR (le) : 187.
- SÉNANCOUR : (Notes : 223, 236).
- SÉNÈQUE : 15.
- SÉVIGNÉ, Mme de : 21.
- SIDDAL, Elizabeth : 191.
- SIMON, Gustave : 12, 21, 90, 116, 119, 127, 142, 170, 171, 174, 175,  
186, 187. (Notes : 233, 236, 237, 238, 239, 243, 244, 246,  
247).
- SPENCER : 201.
- SPINOZA : 58.
- STAAL, Mme de Launay : 146, 147.
- STENDHAL : 114.
- STERN, Daniel : 116.
- SYNÉSIUS : 63.

## T

- TASCHER, Comtesse de : 17, 24, 37, 48.
- THÉOCRITE : 63.

TILLOY, Eugène : 166.

TIRÉSIAS : 47.

TROPLONG : 166.

TROUBAT, Jules : 49, 51, 67, 84, 142, 146, 152, 164, 165, 211, 212. (Notes : 221, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 234, 240, 241, 242, 248, 249, 251).

TRUC, Gonzague : 198, 205. (Notes : 249, 250).

## V

VAQUEZ, Marguerite : 38.

VAUGELAS : 166.

VÉRON, Docteur : 97.

VERTEL, Mme : 48, 148.

VEYNE, Docteur : 200.

VIGNY, Alfred : 77, 116.

VIGUIER : (Notes : 234).

VILLARS : 164.

VILLEMAIN : 24, 102, 103, 175.

VINET, Alexandre : 181, 186, 187, 189. (Notes : 247).

VOLAND, Mlle Sophie : 125.

VOLTAIRE : 49.

## W

WERTHER : 80, 90.

## Z

ZOLA, Emile : 11.

## Table des matières

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Introduction . . . . .                           | 9   |
| Sainte-Beuve, le charmeur disgracié . . . . .    | 13  |
| Sainte-Beuve et le désir . . . . .               | 33  |
| Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo . . . . .        | 65  |
| A. Fatalité . . . . .                            | 67  |
| B. L'Ile enchantée de la poésie . . . . .        | 70  |
| C. Le disgracié en voie de s'enflammer . . . . . | 79  |
| D. La crise . . . . .                            | 98  |
| E. La chute . . . . .                            | 114 |
| F. Le déclin . . . . .                           | 144 |
| G. Le Livre d'Amour . . . . .                    | 190 |
| Sainte-Beuve et Mme d'Arbouville . . . . .       | 195 |
| Notes : Introduction . . . . .                   | 219 |
| Sainte-Beuve, le charmeur disgracié . . . . .    | 220 |
| Sainte-Beuve et le désir . . . . .               | 224 |
| Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo . . . . .        | 230 |
| Sainte-Beuve et Mme d'Arbouville . . . . .       | 249 |
| Bibliographie . . . . .                          | 253 |
| Index alphabétique des noms propres . . . . .    | 271 |

## Errata

- p. 42 (ligne 24) lire : me *promettait* l'affection paternelle.
- p. 42 (lignes 26-27) » : La tête dans *ses* mains... « O vous que je cherche... »
- p. 53 (ligne 12) » : tout autre que vous ne vous l'étiez figuré.
- p. 54 (ligne 36) » : Conscient de sa faiblesse et *contraint* de s'y résigner.
- p. 54 (ligne 38) » : Vous me demandez où *en* sont mes faiblesses .
- p. 58 (ligne 5) » : Gustave Michaut écrit dans son *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*.
- p. 63 (ligne 2) » : moi *entre* Théocrite et Port-Royal...
- p. 69 (ligne 20) » : le numéro de la citation est (17).
- p. 71 (ligne 9) » : que *j'entendais* pour la première fois.
- p. 71 (ligne 19) » : *ouvrit* des jours sur l'art et *lui* révéla...
- p. 73 (ligne 1) » : rompu aux *métamorphoses*.
- p. 73 (lignes 2-3) » : ... n'ayant pas *sur* beaucoup d'objets d'opinions ar-rêtées...
- p. 73 (ligne 4) » : forcé de recourir aux leurs *comme* au plus court...
- p. 73 (ligne 10) » : ... long cours de *physiologie*.
- p. 73 (ligne 29) » : 11 rue Notre-Dame-des-Champs.
- p. 73 (ligne 31) » : 19 rue Notre-Dame-des-Champs.
- p. 73 (ligne 37) » : *amis* simples et bons.
- p. 74 (ligne 12) » : ... Elle animée ailleurs,
- p. 75 (ligne 28) » : dont le ciel *ait* fait présent à la terre.
- p. 76 (ligne 37) » : L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui *me* ronge,
- p. 80 (ligne 16) » : bien loin de tenir à l'indifférence.
- p. 80 (ligne 17) » : Présent, je la saluais sans *trop* lui adresser la pa-  
role, ...
- p. 81 (ligne 1) » : et l'âme en *caprices* ravie,
- p. 81 (ligne 34) » : *Je serai à Paris mercredi environ de l'autre se-  
maine ; c'est-à-dire* dans dix jours...
- p. 82 (ligne 3) » : ou plutôt son cœur apporte toujours *quelque occu-  
pation* à son esprit.
- p. 84 (ligne 38) » : ... à d'autres points de vue » (78) *Disons tout de suite  
que ces autres points de vue* n'étaient pas de na-  
ture... etc.
- p. 87 (ligne 13) » : où je redoublais de *dérison*...
- p. 87 (ligne 15) » : ... ne me *laissait* pas de relâche.
- p. 87 (ligne 36) » : *que* nous paraît refléter le D. 569...

- p. 89 (ligne 7) » : mes habitudes saines *s'altèrent*.
- p. 90 (ligne 37) » : A table, un vigneron, joyeux, comme *au* dimanche,
- p. 90 (ligne 38) » : *Et* ses fils à l'entour...
- p. 92 (ligne 26) » : sans que *j'usasse* de l'occasion...
- p. 93 (ligne 20) » : tirant de chaque chose l'esprit...
- p. 93 (lignes 22-23) » : jamais ennuyés dans cet écho *mutuel* de [leurs] conclusions...
- p. 95 (ligne 2) » : courant sous l'ombrage,
- p. 95 (ligne 24) » : tantôt ravie en *ses* espèces d'apathies...
- p. 100 (lignes 6-7) » : de mortels ennuis *m'obsédèrent*.
- p. 100 (ligne 8) » : dans ces *sites austères* où je m'étais promis pureté d'âme...
- p. 105 (ligne 8) » : ... les combinaisons matérielles *l'emportant* !!!
- p. 107 (ligne 26) » : *j'trais* volontiers au bout du monde...
- p. 109 (ligne 35) » : tout cela se déchaîne en moi *au* fond de mon cœur...
- p. 109 (ligne 36) » : à quel supplice *de* damné je suis livré...
- p. 121 (ligne 10) » : ... *m'exaspèrent* durant les premiers moments...
- p. 121 (ligne 14) » : ... qui demandent toute inspiration...
- p. 121 (lignes 17-18) » : ... me sonder l'âme pour y retrouver la blessure...
- p. 123 (ligne 14) » : Et parlant de *Notre Dame de Paris*...
- p. 126 (lignes 1-2) » : C'est la magie de la *constance*
- p. 132 (ligne 2) » : les hommes *serant* trop heureux...
- p. 132 (ligne 6) » : non fantastique au *dedans*...
- p. 132 (ligne 11) » : « *cessons* donc de nous voir »,
- p. 133 (ligne 9) » : de *cette* fatale imagination...
- p. 133 (lignes 37-38) » : Ce qui s'use le plus *vite* en nous...
- p. 136 (ligne 37) » : elle ne marchande *plus*...
- p. 143 (lignes 25-26) » : « comme j'étais la veille dans *tes* bras ».
- p. 148 (ligne 4) » : ... ne *se* suffisent point...
- p. 148 (ligne 5) » : on dirait qu'il n'a *toute* sa force...
- p. 149 (lignes 5-6) » : « J'étais venu à Couaën pour m'ouvrir *un* accès dans la vie, pour gravir, en y faisant brèche, sur la scène active du monde...
- p. 149 (ligne 26) » : qui sait au juste ce qui *en* est de sa vie...
- p. 150 (ligne 34) » : ... pourquoi s'entortiller de tant de *doucereux* éloges?
- p. 151 (ligne 1) » : Mémoires *biographiques*...
- p. 151 (ligne 18) » : ce qu'il y a de *faussé* dans sa puissance...
- p. 153 (ligne 29) » : il ne voit aucune *indélicatesse*, mais seulement une ruse...
- p. 154 (ligne 8) » : *entendue*
- p. 154 (ligne 19) » : « Il y a tant de *haines*,...
- p. 156 (ligne 25) » : entre *autres* témoignages...
- p. 156 (ligne 27) » : Voyez-vous un grand poète...
- p. 156 (ligne 38) » : ... qui n'est *ni* une Lucrèce, ni une Borgia.
- p. 163 (ligne 25) » : en un mot, de la poésie à la fois et quelque *physiologie*...
- p. 165 (ligne 38) » : *Ayez*, s'il vous plaît...

- p. 167 (ligne 36) » : *chez Guttinguer...*
- p. 169 (lignes 27, 31) » : ... ils *s'écriraient...*
- p. 173 (lignes 8-9) » : ... comme il peut *et* à la chinoise...
- p. 173 (lignes 28-29) » : nés à la *hâte* dans la serre échauffée de l'imagination...
- p. 175 (ligne 5) » : *Ame* sans tache et sans rides !...
- p. 178 (ligne 19) » : Quelque grain, vite ensemble, *ensemble* à deux genoux,
- p. 179 (ligne 9) » : ... et j'ai gâté l'ardeur !
- p. 185 (lignes 27-28) » : comme l'étoile du matin dans *une* magnifique aurore.
- p. 185 (lignes 37-38) » : « charmée par instants *et souriant* en toute complaisance »
- p. 187 (ligne 3) » : « ... si elle *la tut...* etc.
- p. 187 (ligne 29) » : si d'autres *souffles* me rapportent...
- p. 188 (ligne 14) » : jamais morte pour vous ;
- p. 188 (lignes 15-16) » : Cette affection en tuera bien d'autres plus vives et plus *instantes*.
- p. 191 (ligne 7) » : quelques pleurs intimes qui luiront *au* jour...
- p. 197 (ligne 35) » : ... attribués à « une grand'tante imaginaire...
- p. 198 (ligne 16) » : ... du goût *d'une* pour l'autre...
- p. 202 (lignes 10-11) » : Ce qu'il y a de vraiment bon dans la passion de l'amour *considérée* chez l'homme, c'est le désir de *la* possession physique...
- p. 202 (lignes 31 et s.) » : qui m'a empoisonné la douceur du sentiment *de* famille. Depuis, j'ai eu l'absence, l'isolement *au* colège...
- p. 204 (lignes 8-9) » : ... il emporte les *ressentiments...*
- p. 205 (ligne 26) » : *de* certaines heures.
- p. 206 (ligne 8) » : ... qui ne voudrait *pas* non plus...
- p. 211 (ligne 33) » : Je suis *désolée* de vous avoir fait de la peine...
- p. 226 (note 81) » : *Le Livre d'Or*, p. 316.
- p. 227 (note 93) » : p. 246.
- p. 230 (note 13) » : *Portraits contemporains*, Tome I...
- p. 230 (note 22) » : *Portraits contemporains*, Tome I...
- p. 231 (note 29b) » : *deuxième* partie.
- p. 236 (note 188) » : *Corresp. gén. de Sainte-Beuve*, Tome XI.
- p. 238 (note 276) » : p. 246.
- p. 240 (note 333) » : *Corresp. gén.*, Tome I, p. 559. — par mégarde, André Billy écrit « Léon Noël » au lieu de Louis Noël (Billy : *Op. cit.*, Tome I, p. 184).
- p. 241 (note 353) » : p. 428.
- p. 243 (note 435) » : *Portraits contemporains*, Tome I, p. 446 et suivantes.
- p. 245 (note 489) » : p. 102.
- p. 246 (note 526) » : p. 139.
- p. 249 (note 9) » : *Le Clou d'Or*, p. 31 (édition La Table Ronde).
- p. 250 (note 52) » : *Causeries du Lundi*, Tome I, p. 30.
- p. 251 (note 66) » : *Ibid.*
- p. 251 (note 76) » : André Bellessort : *Op. cit.*, p. 127.

Achévé d'imprimer  
sur les presses de E. Moser & Fils S. A.,  
imprimeurs, à Neuchâtel,  
le 15 juin 1961.